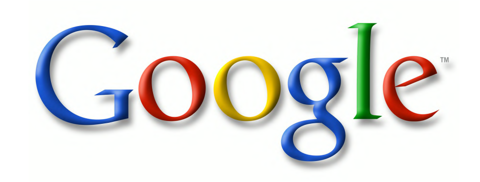
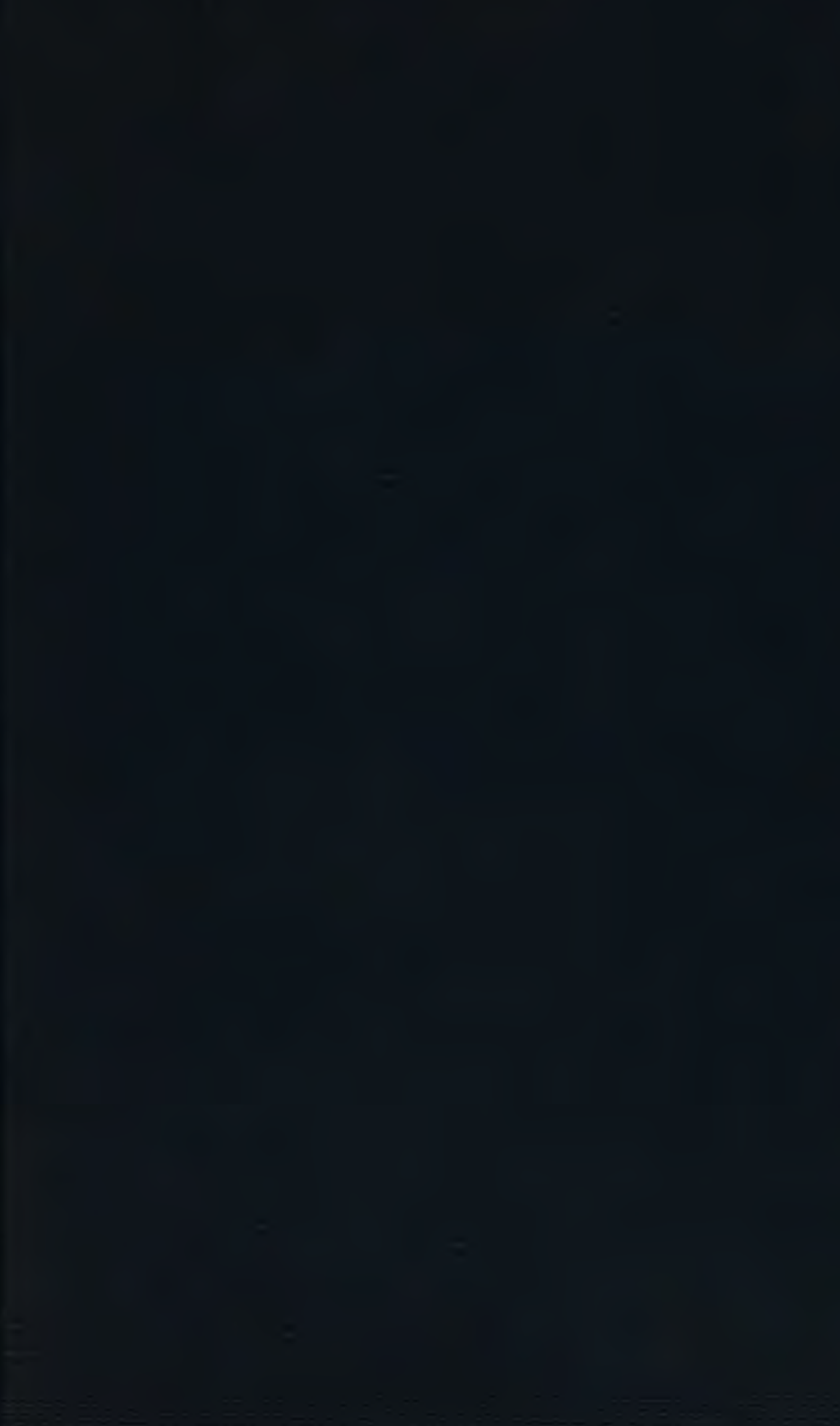
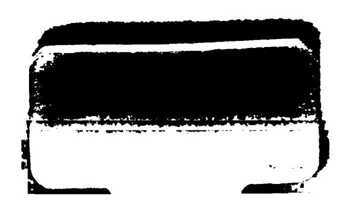






QUATRE ANNÉES

EN ORIENT

ET

EN ITALIE

OU

CONSTANTINOPLE, JÉRUSALEM ET ROME

en 1848, 1849, 1850, 1851

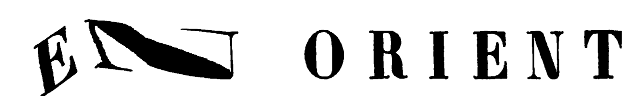
PAR L'ABBÉ CHARLES BERTON



PARIS
LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
23, RUE CASSETTE, 23.

1854

QUATRE ANNÉES



EN ORIENT

ET

EN ITALIE.

Paris. — Impr. LACOUR ET Ce, rue Soufflot, 16.

QUATRE ANNÉES
EN ORIENT
ET
EN ITALIE
OU
CONSTANTINOPLE, JÉRUSALEM ET ROME
EN 1848, 1849, 1850, 1851

PAR L'ABBÉ CHARLES BERTON
VICAIRE A LA CATHÉDRALE D'AMIENS.



PARIS
LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
23, RUE CASSETTE, 23.

1854

AU LECTEUR.

Cet ouvrage n'est pas le récit d'impressions moissonnées dans une rapide excursion. L'auteur a séjourné dans les principales villes de la Turquie, et il a conservé des relations dans la plupart d'entre elles. Son but, en prenant la plume, a été de réunir, en un travail court, pratique, complet, ce que contiennent de plus intéressant les voyages en Orient publiés jusqu'ici, et d'ajouter à ce résumé des récits antérieurs tous les faits nouveaux qui se sont produits depuis, surtout ceux qui sont relatifs à la question du Liban, à celle des Saints-Lieux et à celle de la réforme turque.

S'il a recueilli lentement les matériaux de son œuvre, il doit s'excuser devant le public d'avoir mis trop peu de temps à les coordonner, n'ayant pu consacrer à ce travail de rédaction qu'un petit nombre d'heures, dérobées à des études plus sérieuses. Il a adopté la forme épistolaire, comme plus accessible à sa faiblesse, et aussi parce que, sans cela, il eût été forcé de passer sous silence une foule de détails qui peuvent intéresser. Il se croit tenu d'avertir que plusieurs des lettres qu'on lira plus loin ont déjà paru dans un journal de Paris, auquel il les envoyait de Constantinople. Enfin, ayant eu à traverser la France d'une extrémité à l'autre avant de s'embarquer, il n'a pas cru devoir supprimer celles de ses notes qui avaient rapport à son pays.

QUATRE ANNÉES

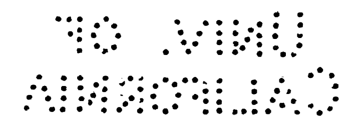
EN ORIENT

ET

EN ITALIE.

INTRODUCTION.

Nous croyons être utile en présentant certaines indications à l'aide desquelles on pourra visiter avec fruit et commodément les pays que nous avons parcourus. De tels renseignements, si nous les avions eus plus tôt, nous eussent épargné bien des pas et même bien des souffrances. Les voyageurs, dans leurs récits, négligent trop ces conseils pratiques, que les *guides*, d'un autre côté, noient dans de longues et arides nomenclatures. Comme nous avons souvent senti l'inconvénient de ne pouvoir profiter de l'expérience d'autrui, nous voudrions mettre tout le monde à même de profiter de la nôtre. C'est ce que



nous allons tâcher de faire, après avoir jeté un rapide coup d'œil sur la théorie des voyages.

La France est merveilleusement bien placée pour les voyages de ses habitants, puisqu'elle est la seule des cinq grandes nations de l'Occident qui touche immédiatement toutes les autres. Néanmoins, ce privilége de la nature a servi jusqu'ici bien plus aux autres nations qu'à nous; car il est incontestable que nous sommes bien plus connus par l'Europe que nous ne la connaissons, parce que nous sommes bien plus visités et étudiés par elle que nous ne la visitons et ne l'étudions. Sans doute, c'est plutôt là un avantage qu'un inconvénient; car c'est ce qui nous donne tant d'influence au dehors, c'est ce qui étend si loin l'empire de notre langue et de nos idées. Aujourd'hui, cependant, cette influence gagnerait encore, si nous nous occupions plus à étudier ces grandes nations qui sont nos sœurs, puisqu'elles se sont formées en même temps que nous, sous l'action tutélaire de l'Église au moyen-âge.

Nous avons encore beaucoup à faire sous ce rapport. Aucune des grandes littératures modernes n'est classique chez nous, et une foule de Français instruits ne connaissent Shakespeare, Gœthe, Dante et Caldéron, que par de vagues rapports. C'est là une situation que nous devrions avoir à cœur de changer. Sans parler de la facilité aujourd'hui si grande des voyages, la Providence, comme nous le disions tout à

l'heure, nous a favorisés d'une manière toute particulière. Il n'est pas chez nous d'étudiant qui ne puisse, pendant ses vacances, visiter successivement l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne, puisque notre position, au milieu de ces États, nous permet de les visiter séparément et en autant de voyages distincts, sans passer deux fois par les mêmes lieux, et sans faire plus de chemin qu'il n'en faudrait pour voir tous ces pays en un voyage unique. Bien plus, celui qui ferait ces quatre excursions en partant de Paris traverserait la France dans quatre directions, et en verrait, sans guère se détourner, les principales villes; il n'aurait pas besoin d'un voyage spécial, pour connaître les diverses provinces de sa patrie.

En mettant de côté les nations dont nous venons de parler et qui sont à nos portes, on peut réduire à cinq classes tous les voyages à l'extérieur. En effet, outre l'Europe latine et germanique, qui exige pour un Français quatre voyages distincts, on peut diviser notre planète en cinq régions, formant chacune un tout séparé du reste par de grandes différences géographiques et ethnographiques. La première est le Nouveau-Monde, sur lequel l'Ancien se déteint, si l'on peut s'exprimer ainsi; la seconde est l'Europe orientale, c'est-à-dire le monde gréco-slave, dont le rôle semble s'agrandir de jour en jour; la troisième est le monde musulman, dont le siége principal est

dans le Levant, et qui étend au loin ses ramifications dans les Indes et en Afrique; la quatrième comprend les masses païennes de la Chine et de l'Inde, et la cinquième les sauvages de l'Afrique et de l'Océanie.

Le voyage d'Orient, qui devient chaque jour plus facile grâce à la vapeur, a cela de particulier qu'il doit être fait à part, tandis que les quatre autres peuvent se réunir en un seul, comme nous le montrerons bientôt. Cela tient à ce qu'il a pour objet un pays qui, quoique comparativement peu étendu, a été le théâtre des plus grands événements de l'histoire. On y va chercher non-seulement une nature splendide et des inspirations artistiques, mais encore la connaissance d'un passé et la prévision d'un avenir si importants que, devant eux, s'efface la plus extraordinaire des civilisations présentes. L'itinéraire le plus naturel est de faire le tour de la Méditerranée, en passant par Athènes, Smyrne, Constantinople, Rhodes, Chypre, Beyrout, Jérusalem, Alexandrie, le Caire, Malte, Tunis, Alger, Tanger et Cadix. Il est bien entendu que ce plan général est modifié à l'infini par les voyageurs surtout qui veulent se détourner pour pénétrer dans des localités moins connues; mais enfin la ligne que nous venons de tracer est toujours le fil conducteur qui suffit au grand nombre.

Le monde slave peut fournir la matière d'un grand voyage spécial, à cause des nombreux États qui le composent et de sa position isolée dans l'Europe

orientale. Le reste du globe peut être embrassé en un dernier plan, gigantesque à la vérité, surtout si l'on faisait autre chose que visiter les points les plus importants, mais dont l'extrême simplicité est bien faite pour tenter les esprits aventureux. On pourrait même, à la rigueur, y comprendre l'Angleterre au départ, et l'Italie ou les pays slaves au retour.

Ce que l'on était convenu jusqu'ici d'appeler *voyage autour du monde* apprenait peu de chose aux navigateurs sur les diverses sociétés du globe. On a pu faire le tour du monde sans s'arrêter ailleurs que dans quelques archipels, et les eaux de l'océan Pacifique ressemblent fort à celles de la Manche. Le plan que nous allons tracer serait un vrai voyage autour du globe; mais, de plus, il permettrait de faire connaissance, en passant, avec celles des grandes nations dont nous n'avons pas encore parlé. Le voyageur s'embarque à Liverpool et débarque à Halifax. Le Canada est bientôt parcouru. De là il se rend aux États-Unis, où il fera une de ses stations les plus longues. Après avoir vu quelques Antilles, la Havane surtout, il arrive à Vera-Cruz, puis à Mexico, et tâche ensuite d'aller étudier la question du percement de l'isthme de Panama dans l'Amérique centrale et la Nouvelle-Grenade. Reste à faire le tour de l'Amérique du Sud par Caracas et Carthagène, Cayenne, Bahia, Rio-Janeiro, Montevideo, Buenos-Ayres, Valparaiso, Lima, Quito, d'où il va rendre

visite aux chercheurs d'or de Californie et admirer le beau port de San-Francisco. Sans s'élever jusqu'à l'Orégon, il tourne vers Sydney, par le plus grand grand nombre d'archipels possible, et en ayant soin de relâcher à la Nouvelle-Zélande. Il n'y a qu'une enjambée de Sydney à Macao. Mais quand il s'agit des contrées chinoises, japonaises, tatares, mogoles, mandchoues, coréennes, sibériennes, chacun en prend suivant ses forces, ses caprices, ses idées, son temps. J'en dis à peu près autant pour l'Indo-Chine et l'Indoustan. Cependant on ne peut se dispenser d'en visiter les principaux points, après avoir fait toutefois une courte apparition à Manille. Ceux qui ne voudraient pas revenir par Delhy, Agra, Kachemyr, Lahore, la Perse, la mer Caspienne et les pays slaves, peuvent partir de Bombay et se diriger vers Suez, par Aden, l'Abyssinie, la Mecque (s'il y a moyen), Thèbes et le Sinaï. On se dispense ainsi de doubler le cap de Bonne-Espérance; car l'Afrique n'offre d'intéressant que ses contrées septentrionales. Si l'on a fait plus d'honneur au cap Horn, c'est à cause de l'importance des deux côtes qu'il sépare (1).

Pendant que nous sommes dans les utopies, nous tracerons le plan d'un voyage spécial en Italie, pour

(1) Arrivé en Egypte, on pourrait terminer le voyage autour du monde par le voyage en Orient, et celui-ci par la visite des pays slaves.

donner une idée de la manière dont nous entendons ces excursions séparées chez les grandes nations nos voisines. L'intention qui a présidé à la rédaction de ce plan est celle de voir toutes les localités importantes, en n'allant que par des voies commodes et sans passer deux fois par la même ville ou par le même chemin. De la Suisse on débouche donc sur Milan, d'où l'on fait une excursion vers le Tessin. De là on se rend à Venise, puis à Trieste, à Trente, Bologne, Modène, Plaisance, Parme, Pavie, Alexandrie, Turin, Gênes, Lucques, Pise, Florence, Sienne, Rome, Naples. Nous nous bornons à indiquer les diverses étapes. De Naples on peut aller visiter la partie continentale du royaume, et l'on finit par le périmètre de la Sicile, où il faut voir Palerme, Messine, Catane, l'Etna, Syracuse, Trapani. On revient par la Sardaigne et la Corse.

En parcourant l'Espagne d'après la même idée, on arriverait par Barcelone et Saragosse à Madrid, d'où l'on ferait quelques excursions à l'Escurial, Aranjuez, Tolède, Salamanque, Ségovie, etc. Le voyage s'achèverait par Valence, les Baléares, Alicante, Orihuela, Murcie, Carthagène, Malaga, Grenade, Cordoue, Séville, Cadix, Lisbonne, Porto, la Corogne et le Ferrol, Santiago, Léon, Burgos et Pampelune.

En voilà assez sur le possible, l'idéal, l'imaginaire. Non certes que l'on ne puisse suivre les plans que nous venons de tracer, et notamment le plus considé-

rable de tous. Nous sommes même convaincu que serait le plus court moyen de faire un voyage universel. Mais il faudrait pour le réaliser tant de santé, d'argent, de temps, de connaissances, que bien peu l'essaieront tant qu'il n'y aura pas un chemin de fer de Paris à Canton par Belgrade, Constantinople, Téhéran et Delhy, et tant qu'on n'ira pas d'Irlande au Labrador en deux fois quarante-huit heures. Disons maintenant quelques mots de la manière de voyager avec fruit, quel que soit le pays où l'on porte ses pas.

En indiquant, comme nous allons le faire, les différents aspects sous lesquels on peut considérer les pays qu'on visite, nous serons peut-être, comme tout à l'heure, trop vague; car chacun doit étudier, dans ses voyages, ce qui regarde sa spécialité, et nous sommes des premiers à blâmer les écrivains qui font des encyclopédies, sous prétexte de géographie. Rien n'est plus facile que de glisser sur cette pente, à cause des liens intimes qui unissent entre elles toutes les parties de la science. Dès que, pour faire quelque chose de complet, on élargit son cadre et que l'on ajoute notions sur notions, les limites qu'on s'était imposées en appellent sans cesse d'autres plus reculées, et l'on se trouve engagé dans une voie sans issue. Cela sert, il est vrai, à montrer l'unité de la science. Mais sans chercher à isoler une branche de nos connaissances, bien plus, sans perdre de vue ses

rapports avec toutes les autres, on peut s'y attacher d'une manière particulière pour l'approfondir ; et ce n'est même que par cette division du travail intellectuel que l'humanité arrive à faire face à tout ce qu'il lui faut savoir. Ces considérations étaient nécessaires pour servir de correctif à ce qui va suivre.

La première chose à étudier dans un pays, c'est le langage, dont la connaissance est si importante au point de vue ethnographique. Ce serait sans doute une folle prétention que de vouloir parler toutes les langues étrangères. La connaissance du vocabulaire usuel demanderait, à chaque reprise, un temps considérable ; et elle est inutile, puisqu'on a toujours la ressource d'un interprète. Ce qui est facile et est en même temps d'une haute utilité, c'est de prendre une idée générale de la syntaxe des différents idiomes, de jeter un coup d'œil sur le système de leurs désinences et, si l'on a quelques notions de linguistique, d'aller jusqu'à quelques comparaisons de radicaux. Vient ensuite tout ce qui se rattache à la langue, comme le système graphique, la littérature, l'état des sciences et des arts, puis l'examen des croyances, l'étude de l'histoire, des monuments anciens, des manuscrits, et surtout des traditions, dans les pays où n'a pas encore pénétré notre civilisation.

A ces recherches se lient naturellement celles que l'on fera sur l'état physiologique des races diverses, ainsi que sur les coutumes, les mœurs, le caractère,

l'état sanitaire, les conditions de la vie matérielle. Un sujet inépuisable d'observations sera la situation politique du pays qu'on visite. Il faut examiner séparément l'état des relations internationales, la législation, les rapports du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, les institutions judiciaires, médicales, militaires, religieuses, enseignantes, savantes et artistiques; les rapports des diverses classes, l'organisation administrative, la forme du gouvernement, et enfin l'économie politique, c'est-à-dire les finances, l'industrie, l'agriculture, le commerce, les arts et métiers, les ports, les canaux, les routes et les monuments, à quoi l'on peut joindre la critique des cartes.

Après avoir passé en revue tout ce qui est produit ou influencé par l'activité humaine, il faut étudier la nature physique sous le rapport géologique, minéralogique, météorologique, botanique, zoologique, hydro-oro-graphique et militaire. Et enfin, résumant toutes ces données éparses, dont l'ensemble fournit d'une manière complète la situation présente d'un peuple, il faut tâcher d'en tirer des lumières pour éclaircir les parties obscures de son passé, ainsi que des enseignements pour entrer dans la prévision de son avenir.

Nous nous hâtons de dire que ce n'est pas là ce que nous avons fait. Il est beaucoup plus facile de concevoir un plan que de l'exécuter; et d'ailleurs nos

occupations nous ôtaient le loisir de faire une œuvre d'art. Qu'on ne cherche donc ici ni style ni méthode : un grand nombre de faits avérés et quelques idées que nous croyons utiles, voilà les seuls titres que possède ce livre à l'attention publique.

Nous arrivons aux indications pratiques que nous avons annoncées en commençant. Quoiqu'elles se trouvent déjà dispersées et commentées dans le corps de l'ouvrage, nous avons cru utile de les réunir ici en un faisceau pour ceux de nos compatriotes que tenterait la facilité actuelle des pèlerinages de Rome et de Jérusalem. Celui de Rome surtout est devenu une simple promenade, et il sera encore plus facile quand toutes les voies de fer de France et d'Italie seront terminées. Actuellement le voyage de Rome, pour un habitant du nord de la France, peut se faire en six semaines. Si l'on voulait passer les Alpes et n'aller que par terre, c'est-à-dire traverser l'Italie septentrionale, il faudrait plus de temps et d'argent; car rien n'est plus ruineux que la nécessité d'avoir affaire aux voituriers italiens, et il en coûte plus, par exemple, pour aller de Rome à Florence que de Marseille à Paris. Mais s'il faut de la fortune pour traverser commodément la Péninsule, il n'est pas de curé de village qui ne puisse se donner la satisfaction de visiter la ville éternelle. On y peut aller de Paris pour 250 fr., en s'y rendant par Lyon et Marseille, et en s'embarquant dans cette ville aux deuxièmes

places. Le vapeur touche à Gênes et à Livourne, puis dépose le voyageur à Civita-Vecchia, d'où une voiture le transporte à Rome en cinq ou six heures. L'aller et le retour exigent donc 500 fr. Il faut y ajouter 300 fr. pour le logement et la nourriture, ainsi que pour les guides, les voitures et les gardiens des monuments. En Orient, le pèlerin, même laïque, est accueilli gratuitement dans les couvents. A Rome, les prêtres eux-mêmes sont aujourd'hui privés de cette ressource, parce qu'ils arrivent en beaucoup plus grand nombre qu'autrefois. Ce que l'on a de mieux à faire, c'est de passer les premiers jours dans un bon hôtel, comme celui de la Minerve, puis de louer une chambre pour un mois, et de s'y faire apporter les repas, matin et soir, par un restaurateur, afin d'avoir la journée libre. Les dépenses en guides, voitures et gardiens, seraient bien abaissées si, au lieu d'être seul, on se réunissait plusieurs. Le nombre de quatre serait le plus convenable; mais il faudrait faire ses plans d'avance et s'abandonner à la direction d'un seul, pour s'épargner les pas inutiles et les tiraillements que la diversité des goûts ne manquerait pas d'amener. On se réunirait, à certains jours, pour les excursions lointaines ou coûteuses; chacun reprendrait sa liberté pour la visite des monuments qui sont ouverts au public, ou qui exigent plusieurs séances. Que l'on soit seul ou plusieurs, il est bon de se tracer d'avance un plan raisonné, afin de voir dans une

même journée le plus possible de ces choses qu'on ne visite qu'une fois.

Il est une dépense qu'on pourrait s'épargner presque entièrement, c'est celle des *cicerone*, si l'on était à même de prendre conseil de personnes connaissant bien le pays, et si l'on joignait à ce secours celui de *guides* imprimés et de plans topographiques de la ville et des environs. Ce serait préférable; car on ne connaît rien mieux que ce qu'on a cherché longtemps et trouvé tout seul, que les lieux mêmes où l'on s'est perdu. Mais alors il faudrait s'être préparé à la contemplation des statues, des tableaux et des monuments anciens et modernes, par quelques études préliminaires sur l'histoire des beaux-arts. Il ne faudrait pas d'ailleurs s'en rapporter aveuglément au premier *guide* imprimé que l'on rencontrerait. Beaucoup sont trop longs, trop diffus, trop confus, trop incomplets, ou même trop complets. Un mauvais plaisant a été jusqu'à publier une ***Manière de voir en huit jours tout ce que contient Rome***, à l'imitation de ces grammairiens qui enseignent une langue étrangère en vingt-quatre leçons. Aussi il faut quelquefois plus d'une semaine pour voir rapidement ce qu'il ramasse dans un de ses jours; ce sont des *jours-époques*, comme ceux de la Genèse.

On tient généralement, et avec raison, à visiter Rome à l'époque de la semaine sainte. Cependant la foule est si grande, et la cohue telle, aux principales

cérémonies, qu'à moins d'avoir des protections puissantes, on doit rester debout des journées entières et manquer souvent d'être étouffé, sans parvenir à voir beaucoup de choses. Les dames, munies de billets et vêtues de noir, ont des places réservées où elles sont assises; le corps diplomatique et les officiers français partageaient seuls, en 1851, cette faveur avec elles. En arrivant un mois avant Pâques, pour partir immédiatement après, on a l'inconvénient d'avoir de longues courses à faire les jours de jeûne, et de trouver, au moment du départ, les voitures encombrées. En arrivant, au contraire, la veille du dimanche des Rameaux, avec l'intention de remettre après Pâques l'exploration de la ville, on a l'inconvénient de trouver pris la plupart des logements, et le petit nombre des autres d'une cherté excessive. De plus, c'est une circonstance très défavorable que de n'avoir pu examiner d'avance tous les lieux où s'accomplissent les fonctions papales. Pour concilier, autant que possible, les avantages de ces deux partis, le mieux serait peut-être d'arriver quinze jours avant Pâques, et de rester environ trois semaines après; car, dans la semaine sainte, il n'y a guère moyen de s'occuper d'autre chose que de ce qui se passe à Saint-Pierre et au Vatican.

Le voyage de Jérusalem, quoique abrégé aussi par l'établissement des paquebots, exige beaucoup plus de temps et d'argent que celui de Rome. Il faut en-

viron un mois pour aller, autant pour le retour, et l'on ne peut guère évaluer la dépense à moins de 1,400 fr. Si l'on voulait entreprendre simultanément la visite des deux villes saintes, on pourrait l'accomplir en quatre mois et avec 1,700 ou 1,800 fr. En quittant Marseille ou Civita-Vecchia, on se rend à Malte, où l'on devra encore passer en revenant, et qu'on pourra ainsi explorer une fois ou l'autre. De là on va à Alexandrie, où le paquebot arrive huit jours après son départ de Marseille, et où il s'arrête trois jours. On en profite pour visiter la ville; car, au retour, les prescriptions de la quarantaine ne permettront pas de débarquer. Le bateau met ensuite deux jours à se rendre à Beyrout, et y dépose les voyageurs, qui doivent faire trois jours de quarantaine pour avoir touché Alexandrie (1). Quand on a ainsi obtenu la libre pratique, une vingtaine de jours après avoir quitté Paris, on peut en consacrer quelques-uns à visiter la ville et les parties du Liban qui en sont voisines. On s'occupe ensuite des moyens d'arriver à Jérusalem. On peut s'y rendre de deux manières, par mer ou par terre : par mer d'abord, en gagnant Jaffa, puis faisant le reste de la route à cheval en deux jours;

(1) Depuis que ces lignes sont écrites, le paquebot français conduit directement les pèlerins de Marseille à Jaffa, en touchant à Malte et à Alexandrie. Les renseignements qui précèdent indiquent l'état des choses en 1851. Ils peuvent encore être utiles à ceux qui voudraient passer par Beyrout en allant à Jérusalem.

par terre, en traversant Saïda (Sidon), Sour (Tyr), Saint-Jean-d'Acre, Caïffa, le mont Carmel et Nazareth. Dans ce dernier cas, on tâcherait de voir Jaffa au retour, quand même on reviendrait encore par terre.

Chacun de ces deux partis avait, en 1851, de grands inconvénients. Le paquebot autrichien n'allait à Jaffa qu'à de rares intervalles, et un steamer anglais, qui était censé y aller tous les mois, faisait son service très irrégulièrement. On pouvait, il est vrai, se rendre à Jaffa sur un navire marchand ou sur une barque arabe; mais on y est beaucoup moins commodément que sur un bateau à vapeur, et l'on est exposé à rester en route quatre ou cinq jours et même davantage. Depuis que les paquebots français sont dans les mains de la compagnie des Messageries impériales, il est très facile en tout temps d'aller par mer de Beyrout à Jaffa. Quant à la voie de terre, elle offre toujours les mêmes difficultés qu'autrefois. Elle permet de visiter en passant Nazareth et les autres lieux célèbres que nous avons nommés, et c'est là un grand avantage ; mais, outre qu'elle est beaucoup plus coûteuse, elle exige une assez grande force, puisqu'il faut passer dix heures à cheval par jour pendant plus d'une semaine, et dans des chemins très mauvais. De plus, elle offre du danger, lorsque d'abondantes pluies ont grossi les cours d'eau qu'il faut traverser à gué. Enfin il n'est pas prudent de s'aventurer seul dans ces dé-

serts semés de Bédouins, même avec un guide, qui est d'ailleurs indispensable. De Jaffa à Jérusalem, la route est si fréquentée que, depuis la prise d'Abou-Gosh, on y peut voyager pendant le jour absolument seul. Mais il n'en est pas de même dans la Syrie et la Galilée, où il faut avoir une escorte si l'on ne peut marcher au nombre de quatre ou cinq voyageurs. Le trajet de Beyrout à Jérusalem est donc plus embarrassant que celui de Paris à Beyrout. Le parti le plus prudent, si des circonstances particulières n'imposaient une marche différente, serait peut-être d'aller par mer à Jaffa, dans l'espoir de trouver à Jérusalem d'autres pèlerins avec qui on pût revenir par terre.

Une observation très importante, que nous devons consigner ici, c'est que toute saison n'est pas indifférente pour le voyage de Palestine. C'est au printemps qu'il doit se faire : non pas, certes, pour assister aux cérémonies de la semaine sainte, qu'il vaut mieux voir à Rome avant ou après, mais uniquement par des raisons d'hygiène et de prudence. Au temps de Pâques, on ne peut jouir des Saints-Lieux à son aise ; ils sont envahis par des milliers de pèlerins orientaux, dont les allures ne sont rien moins qu'édifiantes. C'est d'ordinaire le temps que choisissent les schismatiques pour étendre leurs usurpations et provoquer des rixes qui souvent ensanglantent l'église du Saint-Sépulcre. C'est aussi le temps où ils la déshonorent par des cérémonies bouffonnes et sacri-

léges. Les offices catholiques des franciscains ne présentent pas eux-mêmes un grand intérêt. Les Lieux-Saints, dans leur majestueuse solitude, parlent bien autrement à l'âme. S'il faut aller à Jérusalem au printemps, c'est que toutes les autres saisons rendent en Syrie et en Palestine les voyages incommodes et dangereux. Pendant l'été, on serait accablé par une chaleur étouffante ; l'automne, des fièvres malignes sévissent, principalement sur les étrangers ; enfin, pendant l'hiver, des pluies torrentielles font déborder les rivières, changent les plaines en mers de boue, et surprennent les voyageurs loin de tout abri, ou les confinent pour plusieurs jours dans de fort tristes résidences (1).

Ceux à qui il est impossible de faire le voyage au printemps devront choisir la partie de l'automne qui précède les pluies, c'est-à-dire octobre ou novembre.

Au reste, quelles que soient les précautions que l'on prenne, il est bon, pour prévenir tout découragement ultérieur, de s'attendre à bien des mécomptes, à bien des accidents imprévus. Un long voyage accompli sans aucune espèce de contre-temps tiendrait du miracle ; et les contre-temps ne sont pas la seule épreuve du voyageur, bien qu'ils soient l'une des principales, surtout quand c'est sa curiosité qui

(1) Il est bon d'ajouter qu'à Pâques les provisions de bouche sont rares en Palestine.

en souffre. Le vapeur, par exemple, vous amène devant une ville importante où il doit s'arrêter quelques heures : vous auriez le temps d'en visiter les principaux monuments ; mais vous avez oublié de faire viser votre passeport par le consul de l'État dont vous touchez les rivages, et force vous est de rester cloué sur le pont, tandis que vos compagnons de voyage ont la liberté d'aller à terre. Quelques jours après, vous arrivez devant un lieu célèbre dont vous brûlez de fouler le sol : tout-à-coup, un orage se déclare, accompagné d'une pluie torrentielle, et vous renoncez au débarquement. Une autre fois, vous vous trouverez séparé du rivage par une mer furieuse, ou empêché de descendre par une indisposition subite. Et, dans tous ces cas, vous aurez le regret de vous dire : J'espérais visiter cette ville en passant ; je n'y reviendrai plus, et le bateau m'emporte sans que j'aie pu y mettre le pied.

Un dernier conseil que nous donnerons au pèlerin pour son retour, c'est de ne retenir, à Beyrout, sa place que jusqu'à Malte, afin d'avoir le temps de parcourir cette île curieuse, qu'il n'aura guère pu visiter à son premier passage, et aussi afin de pouvoir revenir par la côte d'Italie, si telle était son intention. Quant à celui qui voudrait visiter toutes les grandes villes de l'Orient, il devrait s'attendre à une dépense de temps et d'argent bien supérieure aux évaluations qui précèdent. Nous ajouterons que, si

I.

BOULOGNE.

Boulogne, 8 décembre 1847.

Je t'écris, mon cher Alfred, pour t'apprendre une nouvelle qui va bien t'étonner. Quand je te la donnerais en cent ou en mille, je crois bien que tu ne la devinerais pas. Mais, comme je ne veux pas te faire languir, sache qu'au lieu de rester à Boulogne trois mois, comme c'était mon intention, je pars demain matin, sans même aller te dire adieu... pour l'Orient.

Tu me trouveras sans doute bien cruel de ne pas franchir la courte distance qui nous sépare, avant de te quitter pour si longtemps. Mais cela eût dérangé toutes mes combinaisons. Tout ce que je puis faire pour te dédommager, c'est de t'écrire fréquemment, et de te communiquer ce que je verrai d'intéressant dans mes courses. Je te le promets; et pour te donner une preuve de ma bonne volonté, je passe cette nuit à te décrire Boulogne, autant du moins qu'on peut le faire après y être resté quinze jours. Puis, demain matin, je m'échappe et je traverse la France

à vol d'oiseau : quarante-huit heures à Paris, vingt-quatre à Lyon, autant à Marseille, deux ou trois dans les autres villes pour y prendre en courant quelques notes, voilà toutes mes stations. Je t'écrirai de Paris, de Marseille et de Constantinople. Mais dans la crainte que tout le monde, chez toi, ne veuille lire mes lettres, je te consignerai à part ce qu'on ne dit qu'à un ami intime. C'est ainsi que le billet ci-joint t'apprendra les causes de ma détermination subite.

Boulogne, autrefois compris dans la province de Picardie, fait aujourd'hui partie du département du Pas-de-Calais, dont il est la ville principale. Favorisé par une position dont Jules César avait compris l'avantage, il a détrôné Calais et l'a réduit à n'être plus qu'un chef-lieu de canton de son arrondissement. Cette dernière ville cependant s'agrandit tous les jours et compte déjà plus de 25,000 habitants. On devrait bien l'ériger en sous-préfecture; par là cesseraient les dissensions qui se sont élevées entre ces deux villes importantes. Calais a un passé plus illustre que sa rivale, mais moins d'avenir probablement. Sans doute les progrès de son industrie et de son agriculture pourront lui permettre de ne pas déchoir, et même d'augmenter son commerce avec l'Angleterre; sans doute encore son chemin de fer lui assure un transit considérable en passagers et en marchandises; sans doute, enfin, un pays aussi riche que le nord de la France peut alimenter le

mouvement de deux ports de mer, quelque rapprochés qu'ils soient; mais quand on songe à tous les avantages de la position de Boulogne, on ne peut douter que cette ville ne soit destinée à rester le principal port du détroit.

Boulogne se divise en trois parties bien distinctes, mais que le flot toujours montant de sa population tend à rapprocher de plus en plus. Deux de ces parties, l'ancienne ville et la nouvelle, sont situées à droite du port, et la troisième, qui se compose du faubourg de Capécure, à gauche. Mais, pour bien saisir ce qui suit, il faut te figurer la disposition des différents points de la ville comme si tu en avais le plan sous les yeux. La vallée dont Boulogne occupe l'extrémité est arrosée par une petite rivière, la Liane, qui coule du sud au nord, presque parallèlement à la mer. Au moment de s'y jeter, cette rivière se recourbe sur la gauche, et la partie courbée de son embouchure, comprise entre un pont et la mer, forme le port, qui ressemble par conséquent à un arc de cercle. Comme il est peu profond, deux jetées, qui lui servent de rives, vont chercher au loin l'eau dans la mer. Celle de gauche est beaucoup plus longue; mais elle est moins fréquentée, se trouvant du côté qui a le moins d'habitants, et parce que ceux de la rive droite ne peuvent s'y rendre qu'en faisant un grand détour par le pont qui est au fond du port. La jetée de droite, au contraire, formant le prolongement

du quai, et étant voisine des beaux quartiers, de la Douane, de l'établissement de bains, est le rendez-vous des promeneurs et surtout des étrangers. Sur la rive gauche, c'est-à-dire dans la presqu'île située entre le port et la rivière, d'un côté, et la mer, de l'autre, se trouve le faubourg de Capécure, qui possède une plage plus belle que celle de l'établissement de bains, mais presque déserte, comme la grande jetée voisine, et pour la même raison. Ce faubourg est très champêtre; il s'agrandit tous les jours, grâce au débarcadère, qu'il n'a obtenu qu'après une discussion opiniâtre entre les habitants des deux rives. Désintéressé dans la question, je reconnais qu'on a eu raison de faire passer le chemin de fer sur la rive gauche, puisque pour l'amener à droite, il eût fallu abattre d'immenses constructions, acheter très cher des terrains précieux pour le commerce et pour la beauté de la ville, faire de grands travaux d'art, interrompre la circulation : inconvénients graves qu'on ne rencontre pas à Capécure, où le chemin trouvait une place pour ainsi dire faite exprès. Il est vrai qu'il sera très utile à ce faubourg; mais, comme je viens de le dire, il eût fait plus de mal que de bien à l'autre côté; de sorte que les intérêts de Capécure étaient ici d'accord avec ceux de la commune entière.

Sur la rive droite, se trouvent les deux autres parties de Boulogne, l'ancienne ville et la nouvelle, autrement la haute et la basse. L'ancienne est bâtie

sur la hauteur ; elle est enceinte de murs dont on fait le tour sur les boulevarts intérieurs. La nouvelle est bâtie sur la plage, entre l'ancienne et la mer. On peut la subdiviser en trois parties : 1° le long faubourg du sud, que l'on traverse en arrivant de Montreuil ; 2° le nord, qui est habité par les mariniers ; 3° le centre, qui contient les beaux quartiers, bâtis avec les capitaux anglais, et où l'on trouve des galeries vitrées comme celles de Paris. Quoique la distance de la nouvelle ville à l'ancienne soit fort courte, c'est cependant une rude besogne que d'y monter, à cause de la rapidité de la pente ; et néanmoins, ce terrain si abrupt se couvre de maisons et de rues nouvelles qui ont besoin d'être escaladées. Vous entrez de plain-pied dans une maison, et vous allez vous mettre à une fenêtre voisine de la porte, croyant toutoujours être au rez-de-chaussée : pas du tout, vous êtes au premier étage. Le quartier du nord offre un spectacle bien plus curieux encore ; car il est bâti jusque sur les falaises. Un escalier a été taillé dans le roc, et, des deux côtés, on l'a bordé d'habitations ; de sorte que chaque maison a son rez-de-chaussée au niveau du toit de la maison voisine. Le centre a des rues magnifiques. Le quai surtout offre un coup d'œil ravissant. D'un côté, une rangée de maisons splendides ; de l'autre, le port, tour-à-tour rempli d'eau et à sec ; les constructions situées au-delà, et la jetée de gauche ; les navires, entrant et sortant à la marée

haute, immobiles et fixés dans la vase à la marée basse; à l'extrémité sud, les rues les plus brillantes; à l'extrémité nord, la jetée de droite, la Douane, le bel établissement de bains, dont la presse locale demande encore l'agrandissement : tel est le cadre de ce quai, où se promènent le soir les nombreux étrangers qui visitent Boulogne dans la saison des bains. Leur affluence augmente sans cesse. Un grand nombre de familles des départements du Nord ont pris l'habitude de faire annuellement une excursion dans cette ville, et c'est ce qui a donné lieu à un genre d'industrie qui ne contribue pas peu à son embellissement. Beaucoup de maisons sont disposées pour servir à deux ou trois ménages, et on en loue chaque partie pour un mois ou quinze jours. Tout le reste de l'année, elles sont inoccupées; mais, pour un mois, on fait payer aux baigneurs le loyer d'un an.

Ce qui fait peine à remarquer, c'est l'absence du pavillon français dans le port. Sauf les barques de quelques pêcheurs qui spéculent sur l'envie qu'ont souvent les étrangers de faire des promenades en mer, tous les navires que j'ai vus sont anglais. Un grand nombre de paquebots transportent les voyageurs à Folkestone, où les en amènent en deux heures.

Un grand obstacle à la prospérité maritime de Boulogne, c'est qu'on ne peut entrer à toute heure dans son port, qui, du reste, est bien abrité. On parlait de faire un bassin à flot, et il y a, en effet,

une belle place pour cela, au-delà de la jetée de gauche ; mais cela ne remédierait pas encore au mal. On avait proposé aussi de conduire le chemin de fer, par une chaussée, assez loin dans la mer pour que les voyageurs pussent être hissés immédiatement des bateaux dans les wagons. Mais, par les gros temps, cela est impossible. Et cependant ce dernier parti serait le meilleur, si l'on exécutait le projet de M. Baude, c'est-à-dire si l'on construisait sur le banc de sable de Baas, parallèle à la côte, une digue qui coûterait 34 millions, et à l'abri de laquelle des flottes entières pourraient jeter l'ancre. On doit avouer que ce serait de l'argent bien employé, si l'on considère combien la navigation est difficile dans ces parages, et quel essor ce grand travail donnerait à notre marine. Avec ce désir, M. Baude exprime celui qu'on élève, dans la ville, l'enseignement naval d'un degré, et qu'on tâche d'y naturaliser la construction des machines.

Mais assez pour la question utilitaire; passons au pittoresque. Je ne te parle pas de la foire de Boulogne, qui coïncide avec la saison des bains, et se tient près de l'ancienne ville. J'aime mieux te parler des beaux points de vue qu'on rencontre ici à chaque pas. Mais je te consigne d'abord un détail qui me revient en mémoire, et que j'ai peur d'oublier si je l'ajournais. Un des divertissements des nombreux promeneurs qui se pressent sur le quai, c'est de voir les voyageurs descendre des paquebots. Rien de plus curieux. Ima-

qui coule à tes pieds, pour se tourner à gauche vers la mer, sont bordés, à leur droite, c'est-à-dire au-delà, par le beau quai dont je t'ai parlé, et à leur gauche, c'est-à-dire de ton côté, par le chemin de fer. Entre eux et toi est le nouveau quartier de Capécure, que tu viens de traverser. Au-delà du quai est le centre de la ville nouvelle, flanqué de ses deux appendices du nord et du sud, et couronné de la ville ancienne, dont le sommet est occupé par la cathédrale en construction. En te tournant un peu vers la gauche, tu aperçois d'abord, dans le lointain, la colonne de Napoléon et la croix du beau monastère de la Visitation, puis, en continuant de tourner, Ambleteuse, son cap, le détroit, les côtes d'Angleterre, et enfin l'immensité de l'Océan. En vérité, c'est à la fois une magnifique vue d'ensemble et de détails ; et un château surmonté d'un belvédère serait admirablement bien situé à cette place, où je suis resté, un matin, deux heures en extase.

La belle découverte par laquelle on est parvenu à fixer les dunes a déjà été appliquée à Boulogne ; et, derrière la grande jetée de gauche, des plantes rampantes couvrent les sables, sans toutefois les empêcher d'empiéter un peu et même de se répandre dans le port, qui n'est pas déjà trop profond.

Tu sais que je n'ai pas encore visité l'Angleterre. Mais j'ai déjà été à même, pendant ces quinze derniers jours, de faire quelques observations sur nos

voisins les insulaires, qui sont ici en grand nombre. Ils y trouvent la vie moins chère, et les lois sur la propriété plus libérales que dans leur pays. Rien de gracieux comme les habitations rustiques dont ils ont rempli les faubourgs de la ville. C'est ici que l'on saisit bien le contraste entre notre caractère et le leur. Si nous avons certaines qualités à un plus haut degré, combien ils l'emportent sur nous par l'énergie et la persévérance, par l'intelligence et l'amour de la liberté, et surtout par cet esprit de solidarité qui doit unir entre eux les enfants d'une même patrie !

Je passe sous silence un petit musée qui occupe une partie des bâtiments du collége universitaire. Quand tu viendras ici, et que tu auras une demi-heure à perdre, tu pourras y aller voir quelques commencements de collections. Je ne te dis rien non plus du monastère de la Visitation, qui est cependant fort joli, et que j'ai aperçu dans une expédition au-delà de la haute ville. Ce que je t'engage à remarquer, ce sont les espaliers qui tapissent les fortifications de cet ancien quartier, ainsi que les salades et autres légumes qui en occupent les anciens fossés. C'est la première fois qu'il m'arrive de voir le génie militaire changer ses glacis et ses demi-lunes en potagers.

Les protestants se donnent beaucoup de mouvement à Boulogne, où ils ont plus d'églises que nous,

et travaillent fort activement à faire des prosélytes. Malheureusement cette ville, illustrée autrefois par l'épiscopat des de Pressy et des Asseline, n'a pas d'évêque aujourd'hui; et, malgré son étendue et sa population, elle n'a qu'une église catholique, située dans la nouvelle ville. Dans la partie haute et fortifiée, il y a bien une chapelle provisoire en attendant l'achèvement de la cathédrale de M. Haffreingue; mais lors même que ce monument sera livré au culte, ainsi que la jolie église que les mariniers viennent de bâtir dans leur quartier, en présence des temples protestants qu'on aperçoit ici de tous côtés, trois églises, ce sera trop peu pour la rive droite; et Capécure, qui occupe la gauche, est totalement abandonné (1).

Les protestants de Boulogne sont, en général, très fanatiques; et s'ils parviennent à faire des conversions avec de l'argent, il serait difficile d'en faire parmi eux, même avec les meilleurs arguments. Les Anglais d'Angleterre, si l'on peut ainsi parler, sont bien différents : beaucoup donnent à M. Haffreingue leurs enfants; et quand ceux-ci le désirent, ils leur permettent de se faire catholiques. J'ai vu avec étonnement, dans un des temples anglicans de la ville,

(1) Depuis que ces lignes sont écrites, Mgr Parisis a érigé en paroisse l'église des mariniers, et commencé à en bâtir une autre dans le faubourg de Capécure.

plusieurs dames qui se prosternaient et paraissaient prier avec une piété profonde. Ce spectacle m'a fait regretter une fois de plus qu'on n'ait pas encore ramassé, en un petit volume facile à comprendre, toutes les raisons capables de faire connaître la vérité aux âmes qui n'en sont éloignées que par les préjugés de l'éducation.

Je finis par où j'aurais dû commencer, si j'avais suivi l'ordre d'importance. Je n'ai pas besoin de te donner de longs détails sur M. Haffreingue. Tu sais combien est méritée la réputation dont jouit son collége. Ce que je vais t'apprendre, ce sont les merveilles de sa cathédrale. J'en suis encore à me demander comment un seul homme a pu élever un tel monument, dans un siècle où les gouvernements pourraient à peine en venir à bout. Il faut avouer que le dévoûment catholique a une puissance que rien n'égale, puisqu'il commence à nous rendre les prodiges que l'on vit si souvent au moyen-âge, et dont nos vieilles basiliques sont les témoins fidèles.

L'église de M. Haffreingue est bâtie sur les fondations de l'ancienne cathédrale, comme son collége sur celles de l'ancien palais épiscopal. Elle est dans le style de la Renaissance, parce qu'elle a été commencée avant la réaction ogivale à laquelle nous assistons aujourd'hui. Mais on peut dire que son fondateur, qui en est en même temps l'architecte, a su tirer tout le parti possible de ce genre d'architecture, qui est si

pauvre, comparé à celui du XIIIe siècle. Le dôme surtout est magnifique, tant par ses dimensions colossales que par l'harmonie de ses proportions. Il domine au loin toute la contrée, et il représentera fièrement la France devant ce détroit où nous sommes encore effacés par les Anglais. Les frais de cette construction sont énormes; et cependant elle avance avec une rapidité surprenante. Le zèle d'un homme et la charité pourvoient à toutes les dépenses. Il est juste d'ajouter que les protestants y contribuent aussi. Enfin, la crypte nouvellement découverte est venue ajouter de grandes beautés à un monument qui était déjà remarquable à tant de titres. Je ne te dis rien des bonnes œuvres que M. Haffreingue sème autour de lui, de son zèle pour le développement de la presse et de l'enseignement catholiques, de la hauteur de ses vues et de ses efforts pour éclairer l'opinion publique : cela blesserait sa modestie. Mieux vaut le laisser continuer dans l'ombre le bien qu'il fait, et confier le soin de sa gloire à la belle cathédrale que la postérité ne séparera pas de son nom.

II.

DE BOULOGNE A PARIS.

Paris, 22 décembre 1847.

Mon cher Alfred,

J'ai déjà fait 250 kilomètres, et je me hâte de te rendre compte de cette première enjambée. Après avoir écrit ma dernière lettre, j'ai dormi quelques heures, et, dès le point du jour, j'ai quitté Boulogne. J'avais à choisir entre le chemin de fer et la grande route : j'ai préféré cette dernière. On y rencontre deux vues vraiment remarquables, et dont il faut se priver quand on voyage en wagon. Je ne dis rien du coup d'œil dont on jouit en quittant la ville de Boulogne, lorsqu'on est sur le point de la perdre de vue : je t'en ai déjà parlé. Mais ce que je mets encore au-dessus, c'est le spectacle que l'œil embrasse quand on est arrivé au haut de la montagne qui vient après Samers, et qu'on se retourne vers cette immense vallée qu'on vient de traverser. Je ne crains pas de ranger cette vue d'ensemble parmi les plus belles qu'on puisse imaginer. La seconde de celles que je t'ai annoncées est à Montreuil. D'un point des remparts de cette petite ville, l'œil embrasse toute la vallée de la Canche, et, si cette vue est inférieure à la précédente, elle est loin d'être sans mérite. Montreuil, qui, ainsi que Boulogne,

appartient à l'ancienne Picardie, est divisé, comme tant d'autres villes, en haute et basse. Sa population n'est que de 4 à 5,000 âmes ; mais son triple rang de fortifications, sa position agréable, son titre de sous-préfecture, en font une localité assez importante. Malheureusement, cette ville est menacée de décadence ; elle sera détrônée par Étaples, petit port qui est à l'embouchure de la Canche, et qui gagne chaque jour, à cause du chemin de fer qui passe auprès. Montreuil, d'ailleurs, est une ville sans commerce, habitée en grande partie par des rentiers, et qui, sous ce rapport, ressemble un peu à Abbeville, dont je vais te parler.

Abbeville est bâtie sur la Somme, à vingt kilomètres de l'embouchure de cette rivière, ou plutôt de Saint-Valery. Son nom vient de deux mots latins : *abbatis villa*, parce qu'elle était autrefois la maison de campagne de l'abbé de Saint-Riquier. Aujourd'hui, par un effet des vicissitudes humaines, c'est au contraire Saint-Riquier qui sert de campagne à plusieurs habitants d'Abbeville. Ce bourg, situé à 8 kilomètres de la ville, est d'ailleurs remarquable par ses ruines, ses souterrains, son hospice, son église, la plus belle du diocèse après la cathédrale d'Amiens, et son magnifique petit-séminaire, bâti sur les ruines de l'ancienne abbaye. Abbeville, qui compte 18,000 âmes, est le chef-lieu d'un grand et riche arrondissement, que la Somme coupe en deux parties, connues jadis

sous les noms de Vimeux et de Ponthieu. La position de cette ville entre Paris et Londres, Rouen et Lille, Amiens et Dieppe, en fait le centre d'un grand réseau de routes, et d'un commerce de transit qui s'est accru encore depuis que ses faubourgs sont traversés par la voie de fer d'Amiens à Boulogne. Elle sert aussi d'entrepôt aux marchandises qui y arrivent par mer. Trois cent cinquante navires remontent chaque année le canal qui la relie à Saint-Valery, et viennent stationner devant un quai nouvellement construit. Ce mouvement maritime pourrait croître si, par quelques travaux d'art, on rendait moins périlleuse la baie de la Somme. Mais cette question a été envenimée, puis ajournée, par suite des intérêts rivaux de Saint-Valery et du Crotoy, deux petits ports placés à l'embouchure du fleuve, vis-à-vis l'un de l'autre.

Les environs d'Abbeville offrent d'assez jolies promenades. Dans le faubourg de Menchecourt se trouve un beau et vaste jardin et parc de plus de dix hectares, ombragé d'arbres exotiques et autres, et dont les magnifiques allées, charmilles, sont parfaitement entretenues. On obtient facilement du propriétaire, M. de Campennelle, la permission de le visiter. En fait de curiosités, la ville possède aussi deux belles collections qui ont été formées par deux riches amateurs : la première est un musée d'oiseaux empaillés ; l'autre, une serre pour les camélias.

Je ne te parle pas de ses fortifications, qui contri-

buent à sa dépopulation, en empêchant les faubourgs de s'embellir. Tu n'es pas sans connaître quelque chose des tracasseries du génie militaire envers les malheureuses villes fortifiées. En vérité, je ne vois aujourd'hui que les arsenaux qu'il soit utile de mettre, par des murailles, à l'abri d'un coup de main. Je ne te dirai rien non plus des manufactures, quoiqu'on y voie encore celle que fonda Colbert. C'est une manufacture de draps fins; elle est toujours en activité, mais n'est guère remarquable aujourd'hui que par les souvenirs qui s'y rattachent et par son immense étendue.

Il y avait autrefois à Abbeville un grand nombre de couvents, dont on peut admirer quelques dépouilles à la bibliothèque de la ville. Il y avait aussi beaucoup d'églises, dont un grand nombre ont été détruites depuis 89. Il en reste cependant assez pour les besoins de la population. Les deux principales sont : Saint-Wulfran, bel édifice du XVe siècle, qui n'est pas achevé, et dont le portail est la partie la plus intéressante ; et Saint-Gilles, qui est de la même époque, et qui est remarquable surtout par son clocher et par son élégance intérieure.

D'Abbeville à Amiens, 45 kilomètres, que j'ai parcourus en une heure par le chemin de fer. Il suit la vallée de la Somme et passe par plusieurs villages importants, Pont-Remy, Longpré, Picquigny. Cette vallée produit en abondance la tourbe, chauffage

employé dans le pays. On y aperçoit de tous côtés d'élégants clochers en pierre blanche. Près de Picquigny, la voie traverse le jardin de l'abbaye du Gard, qui a passé des trappistes à la congrégation du Saint-Esprit. Enfin, on arrive à Amiens par les fossés des anciennes fortifications, de sorte que la voie ferrée ne gêne pas la circulation aux abords de la ville. On descend à un débarcadère monumental, duquel partent trois lignes importantes, celles de Belgique, de Boulogne et de Paris. Les principaux monuments de la ville sont: la cathédrale, qui est le chef-d'œuvre du genre gothique, de l'aveu des archéologues les plus désintéressés, et qui est trop connue pour que j'aie besoin de t'en parler; le séminaire, dont les bâtiments, la bibliothèque et le jardin sont vraiment remarquables; le célèbre collége de Saint-Acheul; la tour du beffroi, qui a une des plus belles cloches connues; la bibliothèque de la ville, le château-d'eau, le jardin des plantes, la citadelle, etc. Il y a aux environs de belles promenades, comme l'espèce de parc appelé la Hotoye, les marais transformés en jardins et coupés de canaux, et les magnifiques boulevarts, formés de quatre allées parallèles, qui entourent la ville et ont remplacé les anciens remparts. Depuis qu'Amiens a été délivré du génie militaire, les faubourgs ont pris un nouvel aspect. Bientôt, comme à Paris, ils se confondront avec la ville, et en deviendront la plus belle partie. En attendant, de belles

maisons se sont élevées le long des boulevarts, qui ont reçu ainsi la seule chose qui leur manquât, de magnifiques façades.

Amiens est une ville riche et commerçante. Sa population dépasse 50,000 âmes, et il y a plus d'activité pour les bonnes œuvres qu'à Abbeville. Au moment de quitter la capitale de la Picardie, je pensais involontairement à Pierre-l'Hermite, dont j'allais suivre les traces (1). Je n'en sortirai pas sans te dire aussi un mot de M. de La Motte, qui en fut évêque il y a un siècle, et dont le souvenir y est encore vivant. Loin de moi la pensée de porter atteinte au respect qui entoure sa mémoire : je reconnais sa piété profonde, sa capacité non moins grande, son esprit surtout, auquel on doit tant de réparties pleines de finesse. Il me semble seulement qu'il ne sut pas assez se tenir en garde contre le vandalisme de son siècle. Je ne dis rien des poésies qu'il força Gresset à brûler ; mais n'est-il pas regrettable qu'il ait mutilé la sublime cathédrale confiée à sa garde, et qu'il ait aboli dans son diocèse la liturgie ancienne et traditionnelle ?

Dans les environs d'Amiens, on trouve Corbie, célèbre par son abbaye, et Heilly, par son ancien château. Du reste, pendant le trajet de 120 kilomètres

(1) Depuis que ces lignes sont écrites, une souscription a été ouverte à Amiens pour l'érection d'une statue à Pierre-l'Hermite. Le patriarche de Jérusalem a souscrit pour une somme importante.

qui sépare cette ville de Paris, il n'y a rien à remarquer, si ce n'est Creil, Clermont, Pontoise. Je vais donc finir cette lettre en te disant quelques mots de notre grande capitale, que bientôt, j'espère, tu verras de tes propres yeux.

Il y a, mon cher ami, quatre choses qui frappent principalement quand on arrive à Paris pour la première fois : la hauteur des maisons, la longueur des courses, le bruit des voitures et la foule qui encombre les rues. Ce sont là des choses qu'on remarque au premier abord, et sans sortir de la voie publique. Mais ce sont les moindres des surprises que te réserve la grande ville. Je ne te ferai pas l'énumération détaillée des bibliothèques, des musées, des églises, des jardins publics, des palais, etc., qui en font l'ornement. Tu en as entendu parler mille fois, et le provincial le plus arriéré ne quitte jamais Paris sans avoir vu tout cela. Quand tu y viendras, tu ne te contenteras pas d'examiner les monuments. Tu t'attacheras à étudier le mécanisme de nos administrations, le jeu de nos institutions politiques et financières, tous les raffinements de nos industries, toutes les tendances de nos arts. Tu iras entendre les plus célèbres de nos prédicateurs, de nos professeurs, de nos orateurs. Tu tâcheras de voir en déshabillé les rois de la presse, de la tribune et de la littérature; tu apprendras à connaître les mœurs de cette population composée d'éléments si divers, hommes poli-

tiques et diplomates, gens de science, gens d'affaires et commerçants, ouvriers de toute nuance : l'extrême opulence et l'extrême misère. C'est alors que tu pourras te vanter de connaître Paris. Beaucoup des curieux qu'y amènent les chemins de fer n'y soupçonnent rien au-delà de l'aspect matériel ; d'autres sont attirés par l'appât des plaisirs faciles, et tiennent à jouer un rôle dans des scandales dont l'écho lointain les charmait. Si je ne te connaissais, je te recommanderais de te tenir en garde contre les séductions qui triomphent de tant de jeunes gens. Mais je sais que tu es moins soucieux d'acquérir des connaissances que de conserver tes excellents principes, et je ne doute pas que tu n'entres avec empressement dans ces associations de piété et de charité, qui ne sont pas un des spectacles les moins consolants qu'offre notre Paris moderne.

D'ailleurs, l'aisance qui y règne dans les relations de société, l'absence de tout respect humain dans l'accomplissement des devoirs religieux, les mille et une inventions de la charité catholique, et surtout le commerce de tant d'hommes distingués, te rendront si agréable le séjour de Paris que tu ne pourras t'en arracher qu'avec peine. Là, point de ces médisances qui empoisonnent l'existence des provinciaux, point de cette publicité de petits détails domestiques qui font un enfer de ta ville natale. Mais ce qui me plaît par-dessus tout dans la grande capitale de la civili

sation, c'est de voir qu'elle est le plus vaste foyer d'activité intellectuelle du globe. Combien d'idées y naissent chaque jour et y circulent sans cesse, que l'on chercherait vainement ailleurs! Elle leur sert à la fois d'arsenal et d'entrepôt; puis elle les lance dans toutes les directions, et ce n'est pas sa faute si elle n'arrive pas à les faire pénétrer partout. Les idées! voilà son principal article d'exportation; voilà ce qu'elle impose au monde, avec les caprices de la mode et les raffinements culinaires.

Tels sont les avantages de Paris, et l'on en pourrait signaler d'autres. Les uns y viennent pour se cacher, d'autres pour s'y montrer. Le bien, comme le mal, y déploie une puissance inconnue en province. On y pense et on y vit, pour ainsi dire, à la vapeur. Mais cela même est un inconvénient; et l'esprit fatigué éprouve quelquefois le besoin de sortir un peu de ce tourbillon, tandis que les organes s'étiolent au sein d'une atmosphère devenue presque artificielle.

III

DE PARIS A MARSEILLE.

Marseille, le 30 décembre 1847.

Mes chers parents,

J'ai bien des choses à vous raconter dans cette lettre, et j'en aurai sans doute encore plus dans la prochaine.

Les derniers jours que j'ai passés à Paris ont été les mieux remplis. J'ai entendu M. Cœur à la Sorbonne, M. Plantier à Notre-Dame. Ce dernier ne vous remue pas comme M. Lacordaire; mais ses paroles, ses gestes, ont une aisance, une grâce qui séduit. M. Cœur, à propos de saint Augustin, parlait, devant un auditoire nombreux et bienveillant, sur les conditions les plus favorables au développement du génie : je l'ai trouvé plus philosophe encore qu'orateur.

J'ai été passer une journée à Versailles; car j'étais trop jeune, quand j'y suis allé avec vous, pour profiter de ce que je voyais. Cette fois, j'ai visité la cathédrale et l'église Notre-Dame; puis j'ai arpenté la ville, qui m'a frappé surtout par ses avenues, ses vastes places, ses rues droites et larges. J'ai parcouru ensuite tout le musée, sans passer une statue ni un tableau; le parc, l'orangerie, les bains d'Apollon, les

jardins de Marie-Antoinette et de Louis XVIII, la chapelle, tout enfin, avec la forêt et le parc des chasses, où les princes avaient chassé la veille. J'ai trouvé presque tout au-dessus de mon attente. J'ai terminé par la bibliothèque de la ville, qui occupe l'ancien hôtel des affaires étrangères. Venu par le chemin de fer de la rive gauche, je suis revenu par la rive droite.

Vous pouvez maintenant, si vous le voulez, me suivre sur la carte; je vais vous dire quelques mots des villes que j'ai traversées.

Orléans, sur la rive droite de la Loire, qu'on passe sur un magnifique pont en pierre: assez belle cathédrale; mais à part la rue Royale et la rue Jeanne-d'Arc, qui ne sont que passables, les autres rues sont mal pavées, mal bâties, tortueuses ; quais très ordinaires. Je m'attendais à trouver mieux.

Bourges. Encore pire qu'Orléans; sous le rapport de l'aspect général, c'est la ville la plus ennuyeuse, la plus laide qu'on puisse voir. Quant à la cathédrale, il faudrait un volume pour la décrire; je me contente d'un seul mot : admirable. A Lardy, un peu avant Étampes, j'ai vu d'énormes blocs de pierre semés dans la campagne, l'espace de deux kilomètres au moins. Entre Orléans et Bourges, j'ai traversé la Sologne. C'est bien triste; mais sur le chemin de fer on passe vite. J'oubliais de vous dire qu'à Orléans on montre les maisons d'Agnès Sorel et de Jeanne d'Arc.

La statue de cette dernière est au-dessous de l'insignifiant.

Nevers. Bien pavé, assez bien bâti, des trottoirs, du gaz, très propre, enfin portant l'empreinte d'une administration municipale progressive.

Moulins. Mieux que Bourges (je parle de l'aspect de la ville) ; mais au-dessous de Nevers. Je n'ai pu voir les cathédrales de ces deux villes; quoique assez belles, ce sont des églises de troisième ordre. La cathédrale de Bourges est comme Amiens, Paris, Reims, Chartres, etc., premier ordre; celles de Lyon et d'Orléans, deuxième ordre. On voit, dans la chapelle du collége de Moulins, un très beau tombeau d'un Montmorency. Près de Nevers, il y a quelque chose de vraiment remarquable : un aqueduc sur l'Allier, pour faire passer un canal au-dessus de la rivière, et à côté, un passage pour les piétons; puis à droite, tout près, un deuxième pont en fil de fer pour les voitures; enfin un troisième, à gauche, pour le chemin de fer, dont j'ai vu les terrassements et les travaux d'art faits jusqu'à Moulins.

Lapalisse, petite ville qui, comme Creil, Étampes et Vierzon, doit un peu de mouvement à son caractère de station principale entre deux villes importantes.

Roanne, sur la rive gauche de la Loire, qu'on y passe sur un beau pont : jolie ville, petite, coquette,

bien bâtie; rues droites. Elle a déjà réparé les désastres de l'inondation.

Saint-Étienne, grande et superbe ville : maisons hautes, rues très animées. De Nevers à Roanne, on est presque toujours dans une immense plaine. Près de Saint-Étienne, on se trouve dans un pays de montagnes dont les cimes étaient couvertes de neige lors de mon passage. Cette ville a 80,000 habitants; elle a doublé en dix ans.

Lyon. J'y suis arrivé par le chemin de fer, qui est un des premiers qu'on ait faits en France. Celui de Saint-Étienne à Roanne n'a qu'une voie; il est moins fréquenté. Saint-Étienne a d'ailleurs beaucoup de tronçons de chemins de fer; dans les environs, on les voit s'entrecroiser de toutes parts. Lyon m'a étonné par sa splendeur. Quelle ville majestueuse! La Saône et le Rhône, avant de se réunir, sont quelque temps parallèles, et forment ainsi, dans un espace assez resserré, une ligne de quatre quais que je préfère à ceux de Paris. De splendides maisons les encadrent; une foule de magnifiques ponts les rejoignent; la colline de Fourvières les domine, avec sa pente couverte de rues horizontales étagées les unes au-dessus des autres. J'avais entendu dire que la ville est sale et d'un aspect triste : je l'ai trouvée propre, percée de rues droites, ornée d'un grand nombre de beaux édifices publics. On dit encore qu'elle est mal pavée; mais qu'importe? il y a partout de magnifiques trottoirs,

et les galets de la chaussée sont quelquefois tellement couverts de gravier qu'on ne les voit pas. La place Bellecour et la place des Terreaux sont remarquables. La cathédrale, située au pied de la colline de Fourvières, c'est-à-dire hors de la péninsule formée par les deux fleuves, est laide à l'extérieur, mais très bien au dedans. Deux autres églises sont assez belles : Saint-Nizier et Saint-Georges. Le climat de Lyon n'est pas très sain ; on s'y enrhume facilement, et la grippe y sévissait lors de mon passage. Je ne vous dirai rien de cette ville sous le rapport industriel, religieux, politique, etc. Vous n'ignorez pas d'ailleurs que, si elle édifie le monde par son zèle pour les missions, et que si elle s'enrichit elle-même par l'industrie de la soie (1), elle a donné à la France un triste exemple par sa faiblesse devant l'émeute et par ses incurables divisions.

Vienne, ville laide et noire, mais grande et importante ; belle cathédrale gothique. *Valence :* moins considérable que Vienne, mais plus agréable. ***Montélimart, Pierrelatte, La Palud, Orange***, petites villes assez jolies. En sortant de Lyon, le Rhône est bordé par deux chaînes de montagnes où la vigne s'étale sur des terrasses étagées. Plus loin, la route est tellement resserrée entre le fleuve et la montagne

(1) On y voit peu de fabriques, parce que les ouvriers travaillent généralement à leur domicile.

qu'on n'imagine pas où pourra passer la voie de fer.

Avignon m'a bien trompé : ville vieille, vilaine, mal pavée, tortueuse; mais ce qui me l'a fait prendre en aversion, c'est le vent, l'infernal mistral. Dans le Nord, j'aime bien le vent; ici, vous ne pouvez vous faire une idée de ce que c'est. Étant sur le haut du rocher, j'aurais été précipité en bas, si je n'avais cherché mon salut dans la fuite. Souvent on ne peut passer en voiture le pont de Tarascon à Beaucaire; on serait jeté dans le Rhône. C'est un vent glacial qui vous pousse plus fort qu'un homme ne pourrait faire, et vous fait pénétrer dans les yeux, même fermés, une poussière siliceuse. On ne voit dans les rues que des capuchons. J'avais déjà retenu une chambre à l'hôtel de l'Europe : après une course fort pénible dans la ville, je me suis dédit, et j'ai été coucher à Arles. Dans les champs, on voit la vigne, le mûrier, l'olivier, l'amandier. Toutefois je n'ai pas quitté Avignon sans en avoir vu les curiosités. Le palais des papes n'a rien de remarquable; la cathédrale non plus : elle est placée loin du centre de la ville, près d'une promenade plantée qui va en montant jusqu'au bord d'un immense rocher, au pied duquel sont la route et le fleuve. Sur le bord du précipice est un beau calvaire, ainsi que la statue de celui à qui on doit l'introduction de la garance. J'aurais eu de là une vue magnifique, si le vent m'eût permis d'y rester; mais ce vent, qui est l'hiver du midi de la France,

est intolérable à Avignon. Quant aux musées, je les vois rarement, ne pouvant toujours attendre les heures d'ouverture. Le plus souvent, je ne perds pas grand'-chose.

Tarascon et *Beaucaire*. Rien de remarquable, pas même la place de la foire.

Arles, ville importante et commerçante, peuplée, mais petite. Rues étroites, maisons exiguës et sans jardins. Cathédrale très belle, amphithéâtre curieux, cloître très remarquable; bel hôtel-de-ville, ouvrage de Mansard. Le chemin de fer y passe, à cause de l'importance de la ville et des facilités qu'offrait le terrain. Aix, déshéritée de la route de Marseille, se reliera par un embranchement à la voie de fer, qui passe à quatre lieues. D'Arles à la mer, stérilité complète; vaste plaine de cailloux. Le chemin de fer d'Avignon à Marseille est le mieux fait que j'aie vu; on n'y est ni étourdi ni secoué comme sur les autres lignes.

Enfin je suis arrivé à *Marseille* le 28 au matin, c'est-à-dire plus tôt que je ne m'y attendais. Si j'avais pu prévoir cette circonstance, je n'aurais pas eu le regret d'ajourner la visite de Nîmes. En voyage, on rencontre mille petites contrariétés qui modifient les projets, découragent même d'abord, mais font acquérir une expérience dont est privé celui qui ne quitte pas son foyer.

Marseille est une ville superbe, mais que la moindre pluie remplit de boue, à cause de la nature du ter-

rain. Le fort de Notre-Dame-de-la-Garde (1) et la vue qu'on a de là, la promenade de la Colonne, celle du Prado, les cours plantés d'arbres, les allées du Meilhan, les rues de la nouvelle ville, le port ancien et les constructions gigantesques du nouveau, les travaux du canal, voilà ce que la ville offre de plus remarquable. Mais ce qui frappe le plus, ce sont ces rues immenses, droites et larges, avec le mouvement qui les anime; la rue Saint-Ferréol serait des plus belles à Paris. L'odeur du vieux port est réellement mauvaise; mais je me suis souvent promené sur le quai sans rien sentir. J'avoue, du reste, qu'il n'y a pas de monuments, que la cathédrale est misérable, que la vieille ville est très laide, et que la dépravation publique n'est nulle part plus éhontée. On achève près de la ville un tunnel de cinq kilomètres pour le chemin de fer. En attendant, on fait trois lieues en omnibus sur une route qui passe près du viaduc de Roquefavour, magnifique ouvrage auprès duquel le fameux pont du Gard n'est qu'une miniature.

Pardonnez-moi, une fois pour toutes, la négligence de mon style et le désordre de mes idées. Ayant fait des détours et voyagé très vite, j'oublie beaucoup de choses que je me rappelle ensuite. Ainsi, je ne vous ai pas parlé d'une coiffure très curieuse des paysannes

(1) Cette colline, comme celle de Fourvières, à Lyon, a une chapelle très fréquentée.

près de Moulins, ni du musée de la Propagation de la Foi à Lyon, ni de la magnifique grand'messe du jour de Noël à laquelle j'ai assisté dans la même ville. Les cérémonies toutes locales de cet office sont vraiment grandioses.

Je ne pourrai aller à Toulon. Dix ou douze diligences y partent chaque jour, et il n'y a de place nulle part : c'est qu'on y va entendre M. Lacordaire. Par suite de ce contre-temps et de ceux qui l'ont précédé, je pourrai m'embarquer le 1er janvier.

IV.

DE MARSEILLE A CONSTANTINOPLE.

Mal de mer. — Livourne. — Civita-Vecchia. — Vue de Naples, de la Sicile. — Malte. — Athènes. — Smyrne.

Constantinople, le 15 janvier 1848.

Mes chers parents,

Je suis arrivé à Constantinople hier, sans accident, mais non sans douleur ni sans peur, comme vous le verrez par cette lettre, que je me hâte de vous écrire afin qu'elle parte par le vapeur qui m'a amené. Maintenant que le plus pressé est fait, puisque vous savez que je suis arrivé sain et sauf, je vais tâcher de mettre quelque ordre dans mon récit, et, pour

cela, je vous donnerai, jour par jour, un extrait de mon journal de voyage.

1er *janvier*. — Je m'embarque à cinq heures du soir sur le paquebot-poste français. Notre commandant est un lieutenant de vaisseau; ses deux lieutenants sont capitaines au long cours. Il y a aussi un médecin et un commissaire; cinquante matelots. Beaucoup de passagers vont à Rome. Des enseignes et des élèves de marine vont rejoindre *l'Inflexible* au Pirée. La machine étant endommagée, le départ se trouve retardé; ce qui nous procure l'avantage de dîner dans le port. A sept heures, on part : une demi-heure après, j'ai le mal de mer; je suis couché, horriblement malade. Le lendemain, de même. La mer est assez bonne cependant. Toute la journée je reste couché et sans rien prendre. Nous étions vingt-cinq au dîner, la veille, aux deuxièmes places; quatre seulement ont déjeuné le lendemain. Une exaction que je signalerai en passant, c'est qu'on fait payer les repas auxquels on n'assiste pas (1); aussi le restaurateur du bord fait vite sa fortune. Sur les vapeurs anglais, la nourriture ne se paie point à part, comme sur les nôtres : elle est comprise dans

(1) Le prix est de 6 fr. par jour aux premières places, en sus du prix du passage, et de 4 fr. aux secondes, que l'on mange ou non. Si l'on ne peut dîner avec les autres, et qu'un quart d'heure après, on demande un morceau de pain, on paie non-seulement le dîner, mais encore le morceau de pain.

le prix du passage, qui est, à la vérité, plus élevé.

3 *janvier*. — Le commencement de la nuit est pour moi aussi mauvais que la veille. Je dors. Le matin, je m'éveille, je me lève, je ne me ressens de rien, et, chose inconcevable, je n'ai plus eu le mal de mer de toute la traversée, même pendant la tempête dont je vous parlerai; de sorte que, d'une crainte excessive, je suis passé à une confiance peut-être exagérée. Le seul obstacle qui me faisait redouter un voyage en Amérique n'existe plus. Le premier jour, je serai malade; je crois même que les mers de l'Inde auraient des temps à démonter mon estomac, fût-il amariné par quelques jours de navigation; mais je pense que, dans un voyage de long cours, je ne souffrirais que par exception. A la fin de la traversée, un certain malaise, qui avait survécu au mal de mer, m'avait même quitté; je commençais à savoir me promener sur le pont, malgré le roulis et le tangage.

Le matin, nous arrivons à Livourne (1). Mais les formalités du passeport ne nous permettent de descendre que quelques minutes après que le convoi du chemin de fer est parti pour Pise. Les officiers ont pu

(1) Aujourd'hui le vapeur qui conduit à Constantinople va droit à Malte, comme celui de l'Egypte et de la Syrie, sans toucher Livourne, Civita, Naples. Ces trois ports sont desservis par une ligne spéciale de Marseille à Malte, *et vice versâ*, ligne qui comprend Gênes et Messine.

seuls y aller. Leur casquette, qui les fait prendre à Paris pour des grooms, leur ouvre tout ici. Au reste, je ne le regrette pas : Pise mérite bien que j'y passe plus d'une heure quand j'irai en Italie. Il en coûte cher pour descendre à Livourne pendant les quelques heures que le bâtiment relâche pour le service des dépêches et des passagers. D'abord, les bateliers sont très israélites : pour une distance de cent pas, du navire au quai, ils prennent 2 francs; ensuite, il faut payer à la police un droit de 3 francs; puis il faut déjeuner, sans compter qu'on paie le déjeuner du bord sans en prendre sa part.

Ce qui m'a le plus frappé à Livourne, c'est le pavé. Il est formé d'immenses dalles, comme celles qui se trouvent dans les vestibules des palais. Les rues sont droites et animées par une population de 80,000 âmes. Le port est ouvert, mais la darse est bonne. Les maisons sont très hautes. Une voie de fer et un canal mènent à Pise. De belles statues ornent de belles places. La cathédrale est un grand bâtiment carré en briques; tout carré en dedans, sans bas-côtés ni colonnes : quatre murs, le grand autel appuyé sur le mur du fond, un plafond plat comme dans ma chambre, des fenêtres comme celles de ma chambre; mais avec cet ensemble prosaïque, de grandes beautés de détail, comme dans toutes les églises d'Italie.

Nous remontons à bord; on part pour Civita-

Vecchia. On va doucement pour ne pas arriver trop tôt. On aurait mieux fait de rester plus longtemps à Livourne; nous aurions pu encore aller à Pise par le second convoi. Nous passons entre l'île d'Elbe et la terre. Le temps est magnifique; je m'entretiens en latin avec des Hollandais, des Allemands, etc. Il y a aussi un jeune Américain de quatorze ans qui serait, à coup sûr, un des premiers en rhétorique dans les colléges de Paris. Il sait par cœur Virgile et Homère et parle latin plus facilement que moi; il le prononce presque comme nous et dit que les protestants seuls prononcent différemment depuis Élisabeth, en haine du catholicisme. Les études doivent être bien solides dans les colléges des États-Unis. Non-seulement il connaît parfaitement l'histoire et la géographie classiques, les règles du goût littéraire; mais il est au courant des questions politiques les plus modernes. J'ai été étonné de la connaissance exacte qu'il a des moindres nuances des partis qui divisent son pays. J'avais là-dessus, pour le contrôler, des données positives puisées dans la *Revue des deux Mondes*, revue excellente pour ce qui regarde les pays étrangers, du moins autrefois. Que sera cet enfant quand il aura passé au collége de la Propagande les dix ans qu'il lui faut attendre pour être prêtre? Son évêque, qui l'a distingué entre tous, l'envoie là. Il pourra être un jour, les circonstances aidant, un des ornements de la grande république.

4 janvier. — Le beau temps continue. Je descends à Civita-Vecchia. Quelle différence avec Livourne! Aussitôt sorti du canot, j'entre librement dans la ville; pas de tracasseries de police, pas de perte de temps, pas d'impôt sur les voyageurs; les bateliers mêmes sont moins exigeants. Le port est excellent, mais d'un accès difficile. La ville est bien pavée, mais de petits pavés carrés unis comme un plancher. On y voit beaucoup d'établissements publics nouvellement construits, de belles promenades, d'assez jolies églises, des fortifications qui paraissent bonnes. A peu de distance, se trouve *Corneto*, où l'on a découvert, sous Grégoire XVI, les curiosités étrusques rassemblées au Vatican.

On repart : on voit Ostie, dont il ne reste plus que des ruines et qui devait être si animée au temps où elle était le port de l'ancienne Rome, dont elle n'est éloignée que de cinq lieues; mais des atterrissements l'ont refoulée dans les terres. On voit les eaux du Tibre qui jaunissent la mer à une grande distance. Ce qui étonne, c'est la ligne de démarcation si tranchée et si droite où la mer reprend sa couleur bleue. On admire un effet de mirage sur une grande échelle : on croit voir des arbres dans la mer. Enfin, toute l'après-midi, on voit parfaitement Saint-Pierre de Rome avec ou sans longue-vue..... Toujours sur le pont..... temps admirable..... plaisir des rencontres avec des

hommes de tous pays. Jusqu'à Civita, les Français dominaient.

5 *janvier.* — Dès trois heures du matin, il fait chaud. Jusqu'à onze heures, j'ai eu sous les yeux le panorama de Naples à toutes les distances et de tous les côtés. Je ne regrette pas que les règlements locaux m'aient empêché de descendre ; mon passeport n'était pas visé par le consul de Naples. J'ai vu ce qu'on pouvait voir de plus beau en aussi peu de temps; quant au reste, je le verrai plus tard, s'il plaît à Dieu. Le quai se déploie en un arc immense joignant le Vésuve, dont j'ai vu une faible éruption, au Posilippo. Il y a là une ligne continue d'édifices qui a bien près de cinq lieues. Le port est assez mesquin ; mais la rade y supplée. Arrivés à huit heures, nous partons à dix. On passe entre les îles du golfe ; la côte est escarpée.

6 *janvier.* — Je me réveille au milieu des îles Lipari, l'antique royaume d'Éole. Je passe près de Stromboli et de son volcan intermittent. Ainsi, j'ai vu les trois volcans d'Europe, tous trois dans le royaume de Naples (1). J'aperçois la Sicile et la Calabre; mais telle est l'illusion des distances que la Sicile me paraît à quelques centaines de pas, tandis qu'elle est encore à plusieurs lieues. On passe le détroit de Mes-

(1) L'Islande a un volcan ; mais elle appartient plutôt à l'Amérique qu'à l'Europe.

sine. On longe tout le jour le côté le plus court et le plus intéressant de la Sicile. C'est un spectacle admirable que le lever du soleil, avec une mer comme de l'huile, un ciel plus beau qu'à Naples, entre Lipari, la Sicile et la Calabre. Les côtes escarpées de la Sicile sont couvertes d'oliviers. Reggio est peu de chose. Messine est une ville superbe, animée par 70,000 habitants. Son port est admirable sous tous les rapports, bien abrité, bien fortifié, grand, profond; bon ancrage, facile entrée, position superbe. Messine un jour détrônera Malte comme station des vapeurs allant en Orient. On évitera ainsi un grand détour. D'Alexandrie à Marseille la ligne est presque droite par les détroits de Messine et de Bonifacio.

L'Etna se cache d'abord dans les nuages; il se découvre enfin, et nous voyons toute la journée sa tête majestueuse couronnée dans la moitié de sa hauteur d'une nappe de neige, dont les commerçants de Catane rafraîchissent toute la Sicile. *Aci-Reale*, qui est au pied, est une ville de 15,000 âmes. *Catane*, ville superbe, la seconde de la Sicile, non en population (elle n'a que 50,000 habitants), mais en importance; plus centrale et plus savante que Messine. Ici les côtes s'abaissent; on voit Syracuse, qui a de magnifiques ruines et est encore une ville considérable. La mer est pleine de courants. On double le cap Passaro.

7 *janvier*. — Je me réveille dans le port de La

Valette (1). J'oublie dans un certain lieu ma bourse, où sont une centaine de francs et la clef de ma malle. Je reviens peu après; tout a disparu. En mer, on eût fait une visite générale; mais ici le paquebot est envahi par les bateliers, les porteurs de charbon, etc. Je vais à terre par une pluie horrible. La ville est magnifique : rues étroites mais droites et bâties de splendides palais, de riches églises, tout en pierre. Le port est très beau, mais si vaste que les vents y causent quelquefois des naufrages en brisant les navires contre les quais. Nous partons à dix heures du soir. Nos matelots chantent en italien l'hymne à Pie IX; on entend les symphonies de la musique militaire anglaise.

8 *janvier.* — A peine est-il minuit... je ne suis pas encore endormi. Tout-à-coup s'élève une affreuse tempête. Le silence, l'obscurité, l'incertitude du danger, les craquements du navire, ajoutent à son horreur. Le paquebot est non-seulement horriblement ballotté; mais il reste entièrement penché. Les lames grondent, tonnent, éclatent; elles font entendre des coups répétés comme le canon. Un coup sec frappe à certains moments le navire, et aussitôt on entend une immense gerbe d'eau se répandre sur le pont; et cela toute une nuit pendant laquelle on n'a pas trop de

(1) Malte, Naples, Smyrne, etc., seront décrits au retour d'une manière beaucoup plus complète.

toute sa force pour se cramponner et ne pas tomber à bas de son lit... Et la douleur morale, la crainte du naufrage qui apparaît alors dans toute la vérité de ses proportions! Oh! j'ai fait de sérieuses réflexions cette nuit-là... Que de choses ignore celui qui n'a pas vu la mort de près! Le jour arrive, la tempête continue. Je suis sur le pont. Là, on a moins peur qu'au dedans. On domine la scène; on voit toute la réalité, mais elle seulement, sans ce qu'y ajoute l'imagination, et l'on oublie parfois la crainte pour l'admiration : si c'est terrible, c'est beau..... La terre est loin; on sera deux jours au moins sans l'apercevoir. On voit d'immenses montagnes d'eau qui s'avancent; le navire descend une de ces montagnes avec la rapidité de la flèche, et arrivé au fond, il remonte la suivante avec la puissance que lui donne la vitesse acquise. Derrière notre frêle bâtiment s'élève une muraille d'eau à une grande hauteur. C'est effrayant : il semble qu'on va être englouti; il ne faudrait qu'une maladresse de celui qui tient le gouvernail. De temps en temps le pont est inondé, et nous sommes tous mouillés comme après un bain. Si on recevait la lame de côté, on serait brisé ou submergé; si on la recevait par devant, loin d'avancer, on reculerait. Heureusement, le vent est favorable, et la mer, tout en nous maltraitant, nous pousse vers notre destination.

Dimanche, 9 *janvier.* — Rien de changé; nuit

aussi affreuse. Dans le jour, on ne voit également que le ciel et l'eau. Mer toujours semblable. Dans l'intérieur, où l'on respire une odeur de goudron mêlée de je ne sais quoi, j'aurais peut-être le mal de mer. Le premier jour passé, ce qu'il y a de mieux à faire pendant le mauvais temps, ce n'est pas de se coucher; c'est de rester sur le pont, au grand air.

10 *janvier.* — La nuit est un peu moins mauvaise que les précédentes. Nous passons près de Navarin, du cap Matapan, du cap Saint-Ange et de Cérigo. Le matin nous longeons Spezia, Hydra si célèbre dans la guerre de l'indépendance; puis Poros, Égine, Salamine : enfin nous entrons au Pirée, et je débarque aussitôt. Le Pirée est déjà une ville assez importante, et sa population s'accroît tous les jours. Je prends une voiture pour Athènes, où conduit une assez bonne route. Je vois les restes de la muraille qui unissait autrefois la capitale de l'Attique à son port. Entre les deux villes est une belle plaine plantée d'énormes oliviers. On y ferait facilement un chemin de fer; mais, outre que l'argent manque, les voituriers feraient une émeute. Il pleut à verse. Un jeune Grec, qui a étudié à Paris, me mène à l'école française, dont il connaît un des membres. Ce compatriote a l'extrême complaisance de me conduire partout, malgré la pluie battante, et même de me faire monter à l'Acropole. Je ne vous énumérerai pas toutes les ruines d'Athènes. Le temple de Thésée est

le mieux conservé. Le Parthénon est à moitié détruit, mais ses débris sont admirables ; ils sont rangés par ordre avec le plus grand soin. Vue magnifique du haut de l'Acropole. Athènes couvre un grand espace, presque aussi grand qu'autrefois ; car si elle eut 100,000 habitants, la plupart étaient esclaves. La ville s'augmente du côté opposé au Pirée ; des palais, de belles maisons s'élèvent, mais çà et là et sans ordre. Il y a peu de belles rues. La ville vieille est laide, quoique bien améliorée depuis l'indépendance. Il me semble qu'il eût mieux valu établir la capitale au Pirée. Les principaux monuments modernes sont le palais du roi, avec un beau jardin, élevé avec l'emprunt contracté sous la garantie des trois puissances protectrices ; l'université et l'observatoire, bâtis du produit de quelques dons ; l'école française, belle construction, où deux cent cinquante jeunes Grecs viennent apprendre le français (1). Je rends visite au curé catholique d'Athènes ; il a 2,000 âmes sous sa juridiction, un vicaire pour l'aider et une seconde église en construction. Il y a aussi un prêtre au Pirée pour 600 fidèles. Ces missionnaires, comme ceux de Patras, de Nauplie, etc., relèvent de l'évêque de Syra. Athènes a toujours ses trois ports ;

(1) Ces cours publics ont été supprimés depuis. Il serait bien à désirer que les missionnaires français pussent ouvrir à Athènes des écoles catholiques.

mais le Pirée est le principal : il est excellent, profond, abrité et fortifié par la nature, presque rond, avec une entrée fort étroite, et disposé de sorte que la ville pourra l'envelopper de tous côtés. Je me rembarque. On passe la nuit dans le port.

11 *janvier.* — On part. On passe entre le cap Sunium et Zéa (Céos) ; on laisse à droite Ghioura (Gyaros), où les Romains déportaient leurs malfaiteurs, Syra, Tine, et l'on passe entre Andros et Négrepont, dont les côtes montagneuses sont couvertes de neige. La journée est très monotone ; je joue aux dames avec un Turc, mais d'une manière inconnue en France, ou au whist avec des Grecs qui ont étudié à Paris ou en Angleterre. Ces jeunes gens ont pris le cachet du pays où ils ont séjourné. C'est parmi eux que le rationalisme fait le plus de ravages. Les Grecs d'ici sont ignorants et fanatiques. Ceux qui ont voyagé sont aimables ; mais, comme ils ont quitté leur religion pétrifiée sans rien prendre à la place, ils sont ordinairement matérialistes. Ils reçoivent chez eux, à Athènes, à Smyrne, à Constantinople (j'en connais dans ces villes avec qui j'ai échangé cartes et adresses), ils reçoivent, dis-je, des journaux et des livres français.

Nous avons plusieurs Turcs dont les manières nous donnent une pauvre idée de la civilité orientale. L'un, mon voisin de table, officier d'artillerie habillé à l'européenne, empoigne à tort et à travers

tout ce qu'on sert sur la table ; les mets les plus disparates y passent ensemble. Un autre prend dans le plat avec sa fourchette ; il ne se donne pas même la peine de mettre dans son assiette : il porte directement du plat à la bouche les morceaux qui sont le plus à sa convenance ; ou bien, avant de manger un morceau de viande, il le trempe dans la salière. Quelquefois, ils mangent avec les doigts ; j'en ai vu un qui a été jusqu'à prendre un morceau qui lui convenait dans l'assiette de son voisin. Les Persans agissent de même. Nous en avons deux, peintres habiles dit-on, qui viennent de Rome, où ils ont passé neuf mois. Ils ne savent que deux mots d'italien : *Pio nono* et *bene.* Ils ne savent pareillement que deux mots de français : *Comment va ?* et *Louis-Philippe.* Toute la journée ils viennent me demander : *Comment va?* et ils répondent eux-mêmes : *Bene.* Ils m'ont dit par un Turc que Napoléon est très populaire en Perse.

12 *janvier.* — Nous nous éloignons des côtes de l'Eubée pour gagner Smyrne par le nord de Chio. La nuit est déjà avancée. Nous entrons de bonne heure dans le golfe de Smyrne, où la mer s'apaise ; mais nous n'arrivons au fond de cet interminable golfe qu'à onze heures et demie. Alors, Smyrne nous apparaît. La ville turque est à droite, en amphithéâtre. Près de la mer est une belle caserne. La ville franque s'étale dans une plaine au fond du golfe ;

à gauche sont des promenades. Smyrne n'a pas de port, le fond du golfe en tient lieu. Ce golfe immense est plein de bancs de sable ; pour arriver, il faut passer près d'un château-fort turc. Sur les montagnes sont des moulins fort singuliers : au lieu de quatre ailes, comme chez nous, ils en ont une infinité disposées en éventail, ou plutôt en roue. Je touche la terre d'Asie à midi et demi ; la première chose que je vois dans les rues, ce sont de longues files de chameaux. Je me rends chez les lazaristes français, à qui je suis recommandé. Le supérieur a la bonté de me conduire par toute la ville : en deux heures, je vois ce qu'il y a de plus curieux. Il fait chaud à terre, mais frais en mer. Une administration européenne ferait de Smyrne une ville superbe : il suffirait de joindre par un quai les deux casernes qui sont aux deux extrémités, et l'agrément y gagnerait autant que le commerce ; mais les Turcs ne font rien. On bâtit dans la mer, et ainsi on gagne chaque jour sur elle. Les habitants ont l'avantage que chaque maison est comme un petit port ; mais le public ne peut aborder à la mer qu'à deux ou trois extrémités de rues. Les deux plus belles sont la rue des Francs et la rue des Roses ; les autres sont irrégulières, mais en progrès. Les maisons ont une jolie cour intérieure, pavée en marbre, ainsi que le vestibule ; plusieurs sont magnifiques, entre autres le consulat de France. Les lazaristes dirigent un collége florissant ; il y a

aussi des sœurs et des frères pour les écoles primaires. Tous ces établissements réunis comptent 1,200 élèves, et le pacha leur porte un grand intérêt. On part à quatre heures. Je vois ici ce que j'ai vu devant le Tibre et ailleurs, un fleuve qui jaunit la mer. Le soir, les eaux sont phosphorescentes.

13 *janvier.* — La nuit est horrible, presque comme après Malte; je ne la décris pas de nouveau. Le commandant me dit que le temps est trop mauvais et la nuit trop sombre pour que nous passions entre Métélin et la terre, comme c'est l'usage. On tourne Métélin. Le matin, nous sommes entre Ténédos et *les champs où fut Troie.* La mer est toujours grosse. Nous laissons à gauche Lemnos, Imbros, etc., et, derrière ces îles, le mont Athos; puis, nous entrons dans le canal des Dardanelles. Un vaisseau naufragé est là, échoué sur la côte d'Asie; beaucoup d'autres ne peuvent entrer. Le détroit n'a pas de vagues, mais un fort courant, qui, joint au vent contraire, empêche d'avancer. Nous arrivons bientôt à ce coude où Abydos et Sestos se regardent : les Turcs leur ont donné d'autres noms. C'est là que lord Byron, nouveau Léandre, a traversé le détroit à la nage pour juger de la vraisemblance de l'événement tragique chanté par Musée. Là, on s'arrête quelques heures pour prendre de l'eau, des dépêches, des passagers et la permission de passer outre. On mouille près la côte d'Asie. Tous les consulats sont, de ce côté, sur

le bord de l'eau, et près les uns des autres. Cette ligne de pavillons n'est pas le moindre ornement de la ville des Dardanelles. Nos officiers vont chasser sur la côte d'Asie ; et moi, pendant ce temps-là, j'écris. ...On part ; on passe devant Gallipoli... Le soir, on entre dans la mer de Marmara.

14 janvier. — Vers minuit, on a mauvais temps ; mais cela ne dure que quelques heures. Nous avons ensuite calme plat jusqu'à Constantinople, où nous arrivons au lever du soleil, et dont je vous parlerai dans ma prochaine lettre.

V.

CONSTANTINOPLE.

Premières impressions. — Vue magnifique. — Rues affreuses. — Caïks. — Avantages et inconvénients divers. — Cérémonial des visites. — Costume des femmes. — Quais présents et à venir (1).

Mon cher Alfred,

Je viens d'arriver à Constantinople, et je m'empresse de te communiquer mes premières impres-

(1) Nous supprimons les dates de la plupart des lettres qui vont suivre ; il suffit d'avertir qu'elles ont été écrites pendant un séjour de trois ans à Constantinople, 1848-49-50.

sions. Elles peuvent se résumer en deux mots : admiration pour le splendide coup d'œil que présente la ville au voyageur qui y arrive par mer ; dégoût pour l'aspect repoussant qu'offrent les rues, dès qu'on est débarqué.

Oui, elle est vraiment admirable la vue d'ensemble dont jouit le voyageur, quand le paquebot a tourné la pointe du Sérail. Je veux bien essayer de te la représenter ; mais je te préviens que tu n'en auras pas une idée exacte ; car ici métaphores, cartes, gravures, tout est impuissant : il faut voir. Le bateau vient donc d'entrer dans le Bosphore, qui coule du nord au sud, mais avec des sinuosités sans nombre. A l'ouest, tu aperçois le port ou la Corne-d'Or, qui forme avec le Bosphore un angle presque droit, et qui, sur une immense largeur, s'avance à une lieue dans les terres. Ce magnifique port divise la capitale en deux parties qui sont reliées par deux ponts de bateaux. D'innombrables navires le couvrent, et n'y mouillent que par soixante brasses. Une multitude de petites barques le sillonnent sans cesse pour suppléer à l'insuffisance des ponts ou à l'absence des voitures. Au sud du port, on voit le Grand-Sérail, Sainte-Sophie, des minarets sans nombre, en un mot, la ville turque (Stamboul), bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Bysance ; au nord, tous les palais des ambassades, Galata, Péra, une foule de maisons élevées en amphithéâtre sur une rive accidentée de col-

lines, de caps, de vallées ; du côté de l'est s'étale la côte d'Asie, où Scutari complète le cercle de dômes, de collines, de palais, de cyprès, à demi formé par le port. Tout cela vu en même temps, par un beau soleil, est vraiment indescriptible. Le palais de Russie se remarque entre tous ; celui de France, qui à l'intérieur est infiniment plus beau, est moins favorablement situé. Le Bosphore est tellement sinueux au nord et au sud de l'endroit où le paquebot s'arrête, qu'on ne voit de tous côtés que des rives montueuses, et qu'on croit être sur un lac.

Après avoir admiré longtemps cette magnifique vue, que je contemplerai souvent encore, et qui trouve des rivales sur plusieurs autres points du Bosphore ou de ses rives, j'ai pensé à débarquer. Je m'attendais à trouver pour cela des canots comme les nôtres ; mais il n'y a que des caïks, petites barques très longues et très étroites et d'une légèreté excessive. Un seul homme les gouverne au moyen de deux rames fixées de chaque côté ; on n'y peut tenir qu'à deux, encore en se serrant. Quand on y entre ou qu'on en sort, si on ne pose pas le pied juste au milieu, l'esquif chavire. Une fois qu'on y est, il faut s'asseoir au fond pour lui servir de lest ; et si une vague vient l'envahir, on a l'agrément de prendre un bain de siége. D'ailleurs, quelle que soit la longueur du trajet, impossible de faire le moindre mouvement sans immerger le caïk. Moyennant ces légers incon-

vénients, l'esquif glisse sur l'eau avec une rapidité surprenante. Favorisé par le courant, il lutte quelquefois avec les steamers, et quand la mer est tranquille, c'est un agréable instrument de locomotion. Dès que les vagues grossissent, c'est autre chose : on y est rudement secoué et largement arrosé. Dans ce cas aussi, les bateliers exigent un prix trois fois plus élevé qu'à l'ordinaire. Mais ce qui est surtout à craindre, ce sont les chocs entre cette multitude de barques, si longues comparativement à leur étroitesse, et qui se croisent dans tous les sens.

C'est donc dans un de ces caïks que je suis arrivé à terre, sans accident, Dieu merci, mais non sans peur. En débarquant, ma première pensée fut que mon guide me faisait passer par un égout. Je patientai pendant quelque temps ; mais comme c'était toujours la même chose : « Quand donc, lui criai-je, arriverons-nous à la rue ? — Mais vous y êtes, » me répondit-il A ces mots, je restai stupéfait. Les maisons se rejoignent presque par en haut ; de sorte que vous ne perdez rien de l'odeur des boucheries ni de celle des chiens morts et autres animaux auxquels la voie publique sert de cimetière. Ajoute à cela que, la ville étant bâtie sur le penchant de collines assez raides, il faut monter et descendre sans cesse ; les rues sont des escaliers dégradés. De loin, cela contribue à la beauté du coup d'œil ; mais de près c'est très incommode. Dans les rues qui sont planes, ou à peu près,

il faut se frotter contre de grandes troupes de chiens hideux, qui sont engourdis et ne se dérangent pas. Il faut escalader des monticules de terre, puis redescendre dans un trou. Il me fallut même passer par-dessus un tas de barres de fer, placées à travers la rue par un honnête marchand, en attendant qu'il lui plût de les placer ailleurs. A chaque instant, vous êtes sur le point d'être suffoqué par la poussière et la mauvaise odeur, tandis que vous vous meurtrissez les pieds sur un pavé impossible. Je comprends des rues boueuses, inégales, dégradées; mais ce qui m'étonne ici, c'est le mélange de sollicitude et d'incurie qu'on y remarque. On a apporté, à grands frais, des blocs de bonne qualité, et on les a jetés, comme au hasard, sur le chemin; de sorte qu'il faut marcher sur des pierres, les unes rondes, les autres plates, la plupart pointues, et toutes informes. Les habitants du pays sont obligés d'avoir d'énormes bottes qui montent jusqu'aux genoux. Sans doute il y a à Péra des rues qui se rapprochent des nôtres, et dans les quartiers plus éloignés de Galata, on souffre moins de la poussière et des mauvaises odeurs; mais je ne sais quelle fatalité veut que l'étranger traverse, en arrivant, les rues les plus affreuses.

Bien que nous soyons dans la mauvaise saison, nous avons cependant des journées admirables. Rien ne peut rendre l'éclat de la lumière, la sérénité de l'air, la pureté des horizons, la splendeur du lever et

du coucher du soleil. Nous avons même de la verdure. De Constantinople à la mer Noire, les rives montueuses du Bosphore sont couvertes de palais, de villas et de maisons, qui forment, pendant l'espace de sept à huit lieues, comme un faubourg de la capitale (1). Le port et le Bosphore sont les deux grandes rues de cette ville immense, tous les transports se faisant par eau. Les maisons, étant presque toujours bâties en amphithéâtre, ont ordinairement la vue de la mer, parce que des unes on voit pardessus les autres. Imagine-toi qu'à toute heure du jour, sans quitter ma chaise, étendu même sur mon lit, j'ai devant les yeux la plus belle vue de l'univers. Il faut, du reste, en ce pays, avoir quelque chose à admirer de chez soi; car le coup d'œil de la rue n'est guère attrayant. On a rarement à sa portée un lieu de promenade. Il y a dans les palais des pachas des jardins magnifiques: les riches se procurent à huis clos toutes les jouissances; mais il n'y a rien pour le public.

Ce pays a bien d'autres inconvénients que j'ai déjà eu lieu d'observer, parce qu'ils pèsent sur moi de tout le poids de la nouveauté. Les maisons sont presque toutes en bois; ce qui est cause qu'elles sont remplies de punaises. Cet insecte est, du reste, un

(1) Le Bosphore a sept lieues de longueur au milieu de son cours; mais ses rives ont bien davantage, vu leurs sinuosités.

des éléments de la vie orientale. Une cheminée est un objet de luxe extrêmement rare, ainsi que nos lampes perfectionnées ; tout cela est remplacé par un mode de chauffage et d'éclairage tout-à-fait primordial, qui m'a fait rire d'abord, mais que maintenant je ne trouve plus fort gai. Les lampistes du pays, comme ceux de nos campagnes, ont uniquement recours, pour faire monter l'huile, au phénomène de la capillarité ; et l'on se chauffe autour d'un *mangal*, espèce d'urne en cuivre, qu'on remplit de charbon de bois et qu'on place au milieu de la chambre. Chose étonnante ! je n'ai jamais entendu parler d'asphyxie causée par ce dangereux procédé. Ajoute à cela l'absence de bon lait et de bon beurre, le bouillon de mouton, le pain salé, le vin sucré, des domestiques indigènes qui ne soupçonnent même pas en quoi la propreté consiste, tu auras un premier aperçu de ce que j'ai à souffrir. Sans doute dans les palais d'ambassade, dans les hôtels, on vit à la française et l'on est délivré de tous ces inconvénients ; mais j'aime mieux les subir et me conformer le plus possible aux usages du pays, puisque je désire y rester longtemps et en acquérir une connaissance exacte.

Par suite de ma collaboration avec les missionnaires français, et grâce à leurs bons offices, je me suis trouvé immédiatement en rapport avec des familles appartenant aux diverses races du pays ; et déjà, dans la rue, je distingue, par la physiono-

mie de chaque individu, à quelle race il appartient.

Voici le cérémonial usité dans les visites, surtout s'il s'agit d'une maison arménienne ou grecque. On vous fait asseoir sur un divan et l'on vous apporte une longue pipe en jasmin, appelée *tchibouq*. La partie de la pipe qui contient le tabac est en terre cuite; la partie qu'on approche de la bouche est d'ordinaire en ambre, et souvent enrichie de diamants; l'extrémité du tchibouq touche la terre et repose sur un plateau en cuivre. Alors la demoiselle de la maison vous présente des confitures de rose ou autres semblables; quand vous en avez pris une cuillerée, on vous offre un verre d'eau, dont vous prenez une gorgée pour ménager une transition entre les confitures et le café, qui vous est servi en dernier lieu. Si l'on fait dans un jour vingt visites consécutives, il faut répéter vingt fois toutes ces opérations. Heureusement le café est servi dans une tasse lilliputienne, et il est moins excitant que chez nous; on le prend sans sucre et mêlé avec le marc. Si le visiteur est un prêtre, tous les habitants de la maison, quels que soient leur âge et leur sexe, viennent tout d'abord lui prendre la main pour la porter à leur bouche et ensuite à leur front. Prêtres et laïques font la même chose en saluant un évêque, et alors ils mettent un genou en terre. Chez les Francs, on vous offre du tabac dans un vase en verre et un petit cahier de papier d'Espa-

gne pour faire une cigarette (1). Nos petites pipes en terre cuite sont ici tout-à-fait inconnues. Les cigares sont abandonnés aux matelots ; on ne fume qu'au moyen de *cigarettes*, du *tchibouq* et du *narguilé*. Ce dernier instrument consiste en un tuyau long et flexible, aboutissant à un vase en verre dans lequel la fumée de tabac traverse l'eau froide. Le tabac de Constantinople est beaucoup moins cher et beaucoup plus léger que celui de France ; il n'incommode pas les fumeurs novices, et ne laisse aucune odeur dans les appartements.

Quand on fait visite à un Turc, on ne voit jamais sa femme, ni sa mère, ni ses sœurs ; elles sont confinées dans des chambres dont les fenêtres sont grillées sur la rue. Les Arméniennes sortent voilées, comme les Turques ; mais on les voit chez elles dépouillées de leur masque. Pendant l'hiver, elles sont rangées autour d'un *tandour*, espèce de grande table sous laquelle est un *mangal*, ou réchaud. Les femmes grecques sortent sans voile comme les femmes franques. Le voile en question s'appelle *iachmaq* et se compose de deux morceaux de mousseline blanche, dont l'un couvre le front, l'autre la bouche ; l'extrémité du nez passe quelquefois entre deux. Les femmes turques se distinguent des autres par leurs chaussures

(1) Beaucoup d'entre eux avalent la fumée et la gardent quelque temps dans l'estomac avant de la rejeter.

jaunes. L'*iachmaq* sert de coiffure en même temps que de voile; il est toujours accompagné du *féredjé*, qui remplace la robe. C'est une grande pièce d'étoffe dont on couvre, pour sortir, les vêtements de dessous. Ce costume est très économique en ce qu'il n'est nullement soumis aux caprices de la mode. Le contact avec l'Europe modifie cependant tous les jours ces singulières coutumes. Déjà bien des femmes turques remplacent la mousseline par le tulle, en attendant qu'elles puissent faire davantage. Elles voient d'un œil d'envie les Européennes au bras de leurs maris; elles sont encore loin de cet honneur, car elles ne sortent qu'avec des esclaves négresses. Dans les parties arabes de l'empire, et surtout en Mésopotamie, on est bien plus arriéré; on trouve *indécent* l'*iachmaq* de Constantinople, et on le remplace par un mouchoir de couleur qui est d'une seule pièce et qui couvre toute la figure. Dans ces provinces reculées, les Européennes elles-mêmes sont obligées de se soumettre à cet usage, sous peine d'être poursuivies et insultées par la populace. Un dernier trait qui a rapport au costume des femmes arméniennes et turques, c'est qu'avec l'*iachmaq* et le *féredjé* elles ne portent pas de parapluie, même quand il pleut. Les hommes, au contraire, en portent souvent, même quand il ne pleut pas, afin de se garantir des ardeurs du soleil.

J'en reviens encore, dussé-je t'ennuyer, à ce beau

coup d'œil dont je jouis sans cesse. De ma chambre, je vois des flottes entières monter vers la mer Noire, ou en descendre. Quand le vent du sud souffle après s'être fait désirer longtemps, des centaines de navires, qui l'attendaient dans l'immense port de Constantinople, remontent ensemble; le Bosphore est couvert de voiles. Ce vent du sud est l'occasion d'un singulier phénomène : la lutte du courant qui est l'effet de la pente contre celui qui est l'effet du vent produit des barres, des tourbillons, des espèces de cascades. Le courant naturel, qui porte l'eau de la mer Noire dans la mer de Marmara, n'est pas sensible dans les golfes du Bosphore; mais il l'est beaucoup au milieu du détroit, et plus encore contre les caps nombreux que produisent ses détours. Il faut en plusieurs endroits faire remorquer les caïks par des hommes qui stationnent sur le quai avec des cordes; quand la corde casse, le caïk est souvent culbuté ou entraîné au loin, malgré les efforts du batelier. Le quai dont je viens de parler est fort dégradé, faute d'entretien, car le Bosphore coule à pleins bords; il est interrompu aussi par les palais des pachas, qui veulent, comme le sultan, être maîtres de la rive. Pour cela, ils bâtissent sur le quai, et force est aux passants de faire un grand détour pour tourner la maison. Quant au halage, il devient impossible. Le chemin, qui est rejeté derrière les palais, est ordinairement surmonté d'un passage aérien qui rattache ces palais à leurs

jardins. Quelquefois devant leur façade, on a laissé un quai; mais on l'a exhaussé énormément à certains endroits, afin de pouvoir rentrer les caïks par des canaux souterrains au moyen desquels ces palais communiquent avec la mer. Le chemin n'est alors qu'une suite continue de montées et de descentes. Du reste, les quais manquent totalement dans le port, où ils seraient plus nécessaires que partout ailleurs. Là, comme à Smyrne, on ne voit que de hideuses maisons bâties dans l'eau, par où s'échappent une foule de criminels et où la contrebande a ses coudées franches. Les canots ne peuvent aborder qu'aux extrémités des rues. Si le gouvernement achetait ces masures et les remplaçait par un quai garanti contre l'action de l'eau par une masse de terre de Santorin, il couvrirait, et au delà, ses dépenses, en vendant les terrains pris sur la mer, terrains où l'on élèverait de belles constructions; il rendrait par là presque impossible la contrebande, qui enlève annuellement au trésor plus de 15 millions de francs. Ce quai sans pareil offrirait un coup d'œil magnifique, et une promenade délicieuse. Une allée serait réservée aux voitures, une autre aux piétons; une troisième contiendrait des bornes pour amarrer les navires, en même temps qu'elle servirait au halage. Des arbres sépareraient ces allées. Aujourd'hui les maisons sont à deux pas du Bosphore, qui est généralement profond dès le rivage; de sorte qu'il faut toute la gravité du

caractère oriental pour que des enfants ne se noient pas à toute heure.

J'espère que tu te contenteras pour aujourd'hui des données qui précèdent ; je tâcherai prochainement de t'en envoyer de plus complètes.

VI.

CONSTANTINOPLE.

Topographie. — Population. — Principaux monuments. — Sainte-Sophie.

Peu de villes dans le monde, mon cher Alfred, présentent sous tous les rapports une aussi grande diversité que Constantinople : diversité dans le temps, puisqu'elle a changé de maîtres un grand nombre de fois ; diversité dans l'espace, puisqu'elle se compose de plusieurs villes juxta-posées, mais bien distinctes ; diversité dans sa population, puisqu'elle est habitée par cinq ou six races différentes, pour ne parler que des principales. Après avoir appartenu aux Perses, aux Ioniens, aux Spartiates, aux Athéniens, aux Macédoniens, aux Romains, elle devint le centre d'un nouvel empire en devenant la résidence de Constantin. Conquise par les Français au XIIIe siècle, elle fut reprise cinquante-sept ans plus tard par les empereurs grecs, et enfin, depuis le milieu du XVe siècle,

elle est la capitale de l'empire ottoman. Elle reçut à cette époque le nom de Stamboul, qui est une corruption des trois mots grecs εἰς τὴν πόλιν (à la ville). Cette étymologie est plus naturelle que celle de *islambol*, mot turc qui veut dire *la plénitude de l'islamisme*, étymologie qui est proposée par quelques érudits.

Le nom de Constantinople revient souvent dans l'histoire. Cette ville a été assiégée vingt-neuf fois et huit fois prise d'assaut. Un nombre incalculable de tremblements de terre, d'incendies généraux, d'épidémies effrayantes, l'ont désolée. L'époque du schisme fut marquée surtout par des calamités incroyables.

On appelle ordinairement Constantinople l'ensemble de toutes les constructions qui s'élèvent sur les rives du Bosphore; c'est plutôt là une province qu'une ville. Les quartiers situés sur la côte d'Europe sont divisés en deux parties par le port. Au nord du port sont les quartiers de Galata, Péra, etc., dont je parlerai tout à l'heure; au sud, entre le port et la mer de Marmara, est la ville turque, qui a presque la forme d'un triangle de cinq lieues de tour. Un des côtés de ce triangle est formé par le rivage du port, un autre par celui de la mer, le troisième par une muraille qui va de la mer au port, et qui est un reste des fortifications anciennes. C'est dans ce triangle qu'étaient l'ancienne Byzance et la ville des empereurs grecs; c'est là que se trouvent les principales

mosquées, Sainte-Sophie, le Grand-Sérail, les ministères, les grands bazars, les plus vastes places. Galata et Péra, qui n'étaient d'abord que des faubourgs, contiennent aujourd'hui de plus belles rues que l'ancienne ville, parce qu'ils sont le séjour de presque tous les Européens.

Outre ces deux quartiers ou faubourgs, il y en a quatre autres qui se trouvent près du port, au nord de Stamboul, savoir : Eyoub, Khas-Keuï, Kassem-Pacha, Topana. De ces faubourgs à la mer Noire, il y a sur la côte d'Europe vingt-deux quartiers ou villages qui forment une suite continue d'habitations. Sur la côte d'Asie se trouve Scutari (l'ancienne Chrysopolis), en face de Stamboul, du port et des faubourgs; dix-huit villages se trouvent du même côté, soit au sud de Scutari, dans la direction de Cadi-Keuï (Chalcédoine), soit au nord, jusqu'à la mer Noire. Les principaux des vingt-deux villages de la côte d'Europe sont Bechictache, où est le palais que le sultan habite ordinairement; Bebek, où est le collége des lazaristes; Thérapia, où se trouve la campagne de l'ambassade de France, Beuyukdéré. Les principaux villages de la côte d'Asie sont Candily et Beïkos.

La côte d'Asie est sept fois moins peuplée que celle d'Europe; car la majeure partie de la population totale se trouve concentrée des deux côtés du port. D'après des estimations que j'ai tout lieu de croire exactes, Stamboul aurait 360,000 habitants;

les six faubourgs qui touchent le port, 254,000, et les vingt-deux villages de la côte d'Europe, 93,000. Sur la côte d'Asie se trouve le reste de la population totale, qui est de 800,000 âmes.

Il faudrait maintenant appliquer aux races diverses les données qui précèdent. Certains quartiers sont habités par une seule race, tandis que d'autres contiennent une population très mélangée. Ainsi, quoique Galata et Péra soient les quartiers francs, presque toutes les races y sont représentées. Topana est entièrement turc; Stamboul, en grande majorité musulman, contient aussi beaucoup d'Arméniens et les Grecs du Fanar. Quant à la population par cultes, je dois te la donner exactement; car c'est un point sur lequel nos livres sont bien erronés. Voici donc l'état des choses à Constantinople : les musulmans y sont au nombre de 400,000, dont 50,000 esclaves, noirs en grande partie; les Arméniens schismatiques atteignent le chiffre de 205,000 et les Grecs celui de 137,000; les Arméniens catholiques sont 17,000; les Juifs, 24,000, et les sujets étrangers, catholiques en majorité, 16,000.

Tu vois par là que Constantinople est, pour la population, la troisième ville de l'Europe. Je ne crains pas de dire que c'est la première sous le rapport de l'étendue; car les différents quartiers en sont disséminés sur une surface immense. Le Parisien le plus infatigable serait étonné des interminables rues de

Constantinople : c'est un vaste labyrinthe. Galata, qui est une ville à part, peuplée de 50,000 habitants, n'est qu'un petit point noir sur le plan de la capitale. Dans les quartiers turcs, les maisons sont basses, les jardins nombreux, de sorte qu'une faible population occupe un grand espace. C'est le contraire à Péra.

Galata est encore entouré de murs qui remontent au temps de l'occupation génoise, et qui servent de barrière contre les incendies. On en ferme les portes pendant la nuit, formalité très gênante et qui n'a d'autre motif que l'empire de la routine. C'est le quartier du commerce d'importation et d'exportation, et les négociants y ont un comptoir, lors même qu'ils demeurent à Péra. La Douane s'y trouve, et, autour d'elle, une foule de courtiers, grecs en grande partie. Quelques-uns prétendent que le nom de *Galata* vient de γαλα, lait; mais il est plus probable que c'est une corruption de *Galatea*, séjour des Gaulois ou Francs; car tous les Européens sont désignés en Orient sous ce dernier nom. Une tour, du haut de laquelle on a une très belle vue, fait partie des fortifications de Galata.

Péra tire son nom d'un mot grec qui signifie *au-delà ;* ce quartier est en effet au-delà du port, par rapport à Stamboul. Il a été souvent brûlé, et depuis le dernier incendie, on a commencé à le rebâtir en pierre ; ce qui lui donne un aspect européen. On y

trouve une foule de boutiques dans le meilleur goût. Le terrain et les loyers y sont plus chers qu'à Paris, 1° à cause de la fréquence des incendies ; 2° à cause du peu de valeur de l'argent ; 3° à cause de l'exiguité du quartier, qui ne peut s'agrandir, les Européens ne pouvant pas posséder ; 3° à cause du nombre toujours croissant des Européens qui se disputent une place dans ce quartier trop restreint. Aussi les propriétaires de maisons réalisent-ils des bénéfices fabuleux. On en a vu plus d'un, victime d'un incendie, vendre son terrain couvert de ruines plus cher qu'il n'eût vendu la maison. Si les Francs pouvaient acquérir, tout cela changerait ; ils envahiraient bientôt le quartier de Topana, habité par les Turcs. Leur nombre s'accroîtrait bien davantage ; et la concurrence, avec les progrès des communications, ferait rapidement baisser tous les prix. Car ce ne sont pas seulement les loyers qui sont chers. Tandis que tous les objets à l'usage des indigènes sont à bon marché, tout ce qui vient d'Europe, tout ce qui est vendu ou acheté par des Européens, est à un prix excessif. Cet état de choses ne peut durer. Dans vingt ans, les Francs seront, sans doute, au nombre de 50,000, même en supposant qu'aucune circonstance imprévue ne vienne favoriser leur immigration. Il faudra bien alors que le gouvernement lève à leur égard la défense de posséder. Ils trouvent moyen de l'éluder aujourd'hui en mettant leurs propriétés au nom de

leurs femmes, qui passent alors pour indigènes; mais cet expédient, qui compromet l'autorité du chef de la famille, ne peut guère être appliqué qu'à l'achat d'une maison. La propriété foncière, à proprement parler, n'existe pas à Constantinople. Toutes les fortunes y sont mobilières, ou commerciales.

Péra est le quartier des ambassades, des couvents et des églises. Les grands jardins qui dépendent de ces établissements sont voisins les uns des autres; ils contribuent ainsi à rendre salubre une partie du quartier. Toute la ville, du reste, contient un nombre immense d'édifices religieux. Le palais de Russie, qui est le mieux situé et le plus beau de loin, est assez maussade quand on le voit de près. C'est un vaste bâtiment construit sans goût et sans ordre : pour toutes fenêtres, des guillotines (châssis à coulisses); pour tout jardin, une petite terrasse; pour toutes persiennes, rien. Le palais de France, outre que ses dépendances sont plus considérables, et ses issues plus commodes, est incomparablement mieux construit et mieux orné. Le palais d'Autriche (l'ancien palais de la république de Venise) ressemble assez, vu du dehors, à une belle grange surmontée d'un grand nombre de petites mansardes. Je ne le regarde jamais sans penser aux *plombs* de Silvio Pellico, et sans voir apparaître à mes yeux l'ombre des anciens doges. Le palais d'Angleterre est un vaste bâtiment carré assez remarquable. Les siéges des autres léga-

tions sont des maisons bourgeoises. Chaque nation a de plus un bureau de poste et une chancellerie, où demeure le consul. Quant aux édifices consacrés au culte, ils sont quelquefois assez riches à l'intérienr; mais ils n'ont, au dehors, aucune apparence. Ceux des Latins ne se distinguent des autres que par la petite cloche dont ils sont surmontés. Les Grecs remplacent la cloche en frappant deux barres de fer l'une contre l'autre, et les Turcs, en criant à tue-tête du haut des minarets.

A l'est de Péra est le quartier de Topana (mot turc qui veut dire *maison de canons*), où se trouve une fonderie de canons et un dépôt considérable d'artillerie. A l'ouest de Péra est l'arsenal maritime, avec l'école navale et le port militaire. Le port est si vaste que les vaisseaux de guerre et les bâtiments marchands y tiennent tous à l'aise, sans se gêner les uns les autres. Ceux-ci en occupent la partie contiguë au Bosphore; les ponts de bateaux s'ouvrent la nuit, pour les laisser passer. Mais une grande partie du port se trouve en aval du premier pont.

A Scutari, en Asie, se voit un immense cimetière musulman, qui est une véritable forêt de cyprès. Assez loin dans les terres est le mont Bougourlou, d'où l'on jouit d'une vue magnifique; car on a en face de soi le port et les principaux quartiers de la capitale. Près de Cadi-Keuï sont les îles des Princes, où plusieurs riches familles ont leurs maisons de campagne.

C'est à Stamboul que l'étranger trouve le plus de monuments dignes d'intérêt. La plupart, il est vrai, ne se visitent pas facilement ; et pour pénétrer dans les mosquées, dans les palais, dans les tombeaux des sultans, il faut être muni d'un firman impérial qui coûte assez cher, et de plus laisser en chaque lieu une gratification considérable. D'ordinaire, quand un voyageur a obtenu un firman, il tâche de trouver un certain nombre de compagnons entre lesquels la dépense puisse se répartir; et, si l'on est une cinquantaine, la part de chacun ne dépasse pas 15 francs.

Précédée d'un kavas (espèce de gendarme), la petite troupe est introduite d'abord dans le Grand-Sérail, qui, à lui seul, est comme une ville fortifiée. De vastes constructions y sont semées çà et là, au milieu d'immenses jardins. Le palais qui en occupe le centre a cessé d'être l'habitation des sultans, de sorte qu'on peut le visiter en détail. La magnificence qu'on y trouve est un peu superficielle; il y a peu de matériaux précieux, et les dorures sur bois y jouent un grand rôle. Cependant la distribution commode des appartements, les bains splendides à la mode orientale, les vues ravissantes surtout, qui s'ouvrent de tous côtés, donnent à ce palais un agrément sans pareil. Quand on en sort, on visite Sainte-Sophie, basilique bâtie par Constantin, rebâtie entièrement par Justinien, et convertie en mosquée par les Otto-

mans. On est frappé, en y entrant, de la richesse des matériaux. Il y a cent sept colonnes antiques qui proviennent pour la plupart des temples païens de l'Asie, et qui sont en porphyre, en jaspe, en serpentine, en vert antique ou en granit égyptien. Le marbre pâlit auprès de ces matières précieuses. A l'extérieur, l'édifice offre l'aspect d'une masse colossale de pierres, couronnée d'un dôme. Les Turcs l'ont flanqué de quatre minarets. A l'intérieur, il a la forme oblongue de la croix grecque, qui n'a pas, comme on le pense généralement, les quatre branches égales, mais qui se distingue de la croix latine par son double croisillon. Autour de la partie centrale (ou de la nef), qui a la forme ovale, règne une galerie, qui en est séparée par des colonnes et qui est surmontée d'une autre galerie formant premier étage. Les voûtes sont revêtues de magnifiques mosaïques, couvertes malheureusement d'un épais badigeon, mais qu'on a pu admirer un moment pendant les réparations récentes. L'une de ces mosaïques offre l'image de la très sainte Vierge. Le sultan actuel a fait faire à Ste-Sophie des travaux importants, qui ont été confiés à MM. Fossati, architectes catholiques. Ils ont remplacé par des cercles de fer les contre-forts massifs, ouvrage d'Andronic-le-Vieux, et ils ont redressé, avec un rare bonheur, les douze colonnes des galeries supérieures, qui étaient fortement déjetées.

Quand nous entrâmes dans Sainte-Sophie, il était

midi ; et les Turcs y faisaient leur prière. Un iman, monté sur un espèce de jubé, chantait un chapitre du Koran. Les musulmans étaient couchés çà et là, sur les nattes dont toutes les mosquées sont couvertes. Après avoir admiré le monument d'en bas, nous montâmes dans les galeries par un escalier sans marches, où l'on pourrait aller en voiture. Nous reprîmes en sortant nos chaussures, que nous avions dû laisser à la porte, et nous fîmes le tour de l'édifice, qui est très irrégulier au dehors. Il n'y a pas de façade ; les portes sont disséminées sans ordre, et aucune ne donne sur le centre du monument.

Nous visitâmes ensuite les deux plus belles mosquées après Sainte-Sophie, celle du sultan Achmet et la Suleymanieh. La première est située sur l'Hippodrome, près de l'obélisque de Théodose et vis-à-vis l'ancien palais des empereurs. C'était aussi une église grecque. Elle est précédée, comme toutes les belles mosquées, d'un immense carré entouré de cloîtres, peuplé de pigeons, pavé de marbre, et au milieu duquel se trouve une fontaine pour les ablutions.

La Suleymanieh, bâtie au XVI[e] siècle, par Suleïman-le-Grand, sur le modèle de Sainte-Sophie, est moins riche de matériaux, mais beaucoup plus légère et plus haute de sept mètres. Les mosquées sont extrêmement riches; toutes les propriétés, même celles des Francs, leur paient un droit assez élevé. Il en est plu

sieurs où l'on voit des dépôts faits par les familles turques, qui placent là, sous la sauvegarde de la religion, ce qu'elles ont de plus précieux. Une ancienne mosquée sert d'arsenal, et contient une grande quantité defusils et d'autres armes. La mosquée Achmet est la seule de tout l'empire qui ait six minarets. Quelques-unes en ont quatre; un plus grand nombre, deux; la plupart, un seul. Dans celle d'Eyoub, les sultans ceignent le glaive, après leur avénement au trône.

Après avoir vu les mosquées, on visite les tombeaux des sultans. Plusieurs sont fort remarquables. Ils consistent presque tous en une salle ronde, au milieu de laquelle se trouve un sarcophage couvert de draperies et surmonté des attributs des souverains ottomans.

Il y a encore à Stamboul des fontaines publiques, contenues dans un monument grillé, et munies de guichets où l'on trouve des vases pleins d'eau; — 35 bibliothèques publiques, fermées aux Européens; — 500 écoles, où les enfants étudient en criant; — 300 bains publics, organisés d'une manière qui exige une description spéciale. Les bazars sont également curieux; mais on peut les visiter seul. Il en est de même de l'obélisque érigé sur l'Hippodrome par Théodose-le-Grand; de la colonne Serpentine, qui provient, dit-on, du temple de Delphes; de la pyramide en briques que Constantin-Porphyrogénète

avait fait revêtir de lames de bronze; de la citerne *aux mille colonnes*, ainsi appelée parce qu'elle en contient deux cent vingt quatre, qui supportent une voûte ; elle est aujourd'hui à sec, et on y dévide de la soie. Il faut voir aussi à Stamboul la colonne de Marcien, l'hôtel de la Monnaie, la tour du Séraskiérat, l'aqueduc de Valens, l'emplacement des Blaquernes, les églises patriarchales des Arméniens et des Grecs.

Enfin une excursion qui est fort intéressante, c'est le tour des anciennes murailles, depuis la mer de Marmara jusqu'au port. On s'arrête aux différentes portes pour en lire les inscriptions, et l'on visite, en passant, l'église grecque de Baloukli, où les schismatiques prétendent posséder des poissons miraculeux sur lesquels ils ont fabriqué les plus ridicules légendes.

Voilà, mon cher Alfred, une légère esquisse relative aux *choses*. A bientôt pour ce qui concerne les *personnes*.

P. S. Mgr Ferrieri, le nonce du pape, a été reçu magnifiquement par le sultan, et très mal par les schismatiques, qui parlaient de le tuer. Le choléra est très intense ici, et les brusques variations de la température obligent à beaucoup de précautions.

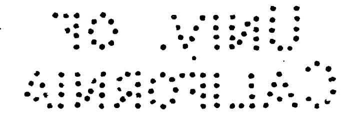
VII.

USAGES DES TURCS.

Physionomie des diverses races. — Bains turcs. — Polygamie. — Incendies. — Ramazan. — Les fous. — Les repas. — Les enterrements.

Chaque ville d'Orient, mon cher Alfred, est une réunion de quatre ou cinq villes qui n'ont presque pas de rapports entre elles. Lors même que les races diverses n'ont pas de quartiers séparés, elles se coudoient sans se regarder. Il arrive de là que les habitants de Constantinople connaissent rarement à fond d'autres races que la leur, et qu'un Européen, vivant au milieu de ses pareils, pourrait y passer vingt ans sans avoir une idée exacte des Turcs, des Grecs, des Arméniens. Il faut, pour les connaître, avoir été mis en relation avec eux par des circonstances particulières; et c'est ce qui est assez difficile.

Le trait dominant du caractère des Turcs, c'est la franchise et la simplicité. Aussi, malgré l'imperfection de leur système religieux, sont-ils loin d'avoir tous les vices qu'on nous représente comme les attributs de la race chinoise. A cette droiture ils joignent ordinairement la bonté du cœur. La charité, sans doute, n'existe pas chez eux. Ils en ignorent les prévenances et les inventions, et souvent on voit leurs



pauvres souffrir de la faim, malgré leur frugalité, à côté des somptueux *Konaks* où leurs pachas font mille prodigalités. Cependant ils ont conservé les habitudes de l'hospitalité orientale, et l'indigent qui frappe à la porte du riche n'est jamais éconduit sans soulagement.

Un des principaux défauts des Turcs, qui leur est commun du reste avec les autres indigènes, c'est la cupidité. L'organisation défectueuse de la famille, l'arbitraire qui a présidé, jusqu'au règne du sultan actuel, à tous les actes du gouvernement, le discrédit où est tombée l'agriculture, les vices nombreux des lois civiles, n'ont pas permis à l'hérédité de la propriété de pousser en Turquie d'aussi profondes racines qu'en France et dans les autres pays chrétiens. Depuis que la réforme a mis un frein aux rapines, dont les provinces surtout étaient le théâtre, tous les Turcs qui ne sont pas nés dans les dernières couches sociales se rejettent, par suite de la centralisation, sur les places de l'État. Dans la capitale (car je ne parle pas de ceux qui habitent les provinces), il y en a peu qui ne soient ou fonctionnaires, ou bien ouvriers. Par contre, les fonctions publiques étant presque toutes interdites aux autres habitants, ils sont forcés de se livrer au commerce. Et voilà comment une ville de 800,000 âmes se trouve appliquée tout entière à des occupations physiques et livrée à une agitation purement matérielle, sans offrir à l'obser-

vateur la plus légère trace de mouvement intellectuel. Aussi, quand on se promène à travers la foule pressée qui encombre les rues, il y a un mot qui frappe à chaque instant les oreilles, et qu'on entend sortir de toutes les bouches : *ghourouch* en turc, γρόσια en grec, piastre en français. Gagner de l'argent, tel est le but des efforts de tous, but pour lequel tous les moyens sont bons, fallût-il tromper dans les transactions ses meilleurs amis, voire même gaspiller les deniers de l'État (1).

Un autre vice non moins grave, et qui se retrouve d'ailleurs à un degré plus ou moins grand chez toutes les nations qui n'ont pas le bonheur d'appartenir à la véritable Église, c'est un amour effréné des satisfactions sensuelles (2). S'il y avait liberté complète de prosélytisme, les Turcs ne seraient peut-être pas difficiles à convertir. Ils ont même beaucoup plus de penchant pour l'Église romaine, qui les a vaincus jadis, que pour toutes les Églises schismatiques, dont Dieu leur a permis de châtier les crimes. Mais la sévérité de la morale catholique trouverait en eux, comme il arrive aujourd'hui chez les Abyssins, des obstacles bien difficiles à vaincre. Il faudrait pouvoir

(1) Ceci s'applique plus encore aux Grecs et aux Arméniens qu'aux Turcs.

(2) Dans les nations chrétiennes, il y a malheureusement des hommes corrompus; mais il y en a aussi d'irréprochables: il y a lutte du bien contre le mal. Chez les infidèles, le vice règne en maître, et nul ne tente de s'en affranchir.

séquestrer la jeune génération des exemples qui la souillent dès l'âge le plus tendre. Il est impossible d'entrer ici dans aucun détail : je te dirai seulement que la plupart des Turcs n'ont pas même l'idée de la pudeur. Les usages de l'Occident sont un scandale pour eux. Ils ne conçoivent pas plus la danse sans l'orgie que le vin sans l'ivresse.

Si maintenant nous passons aux usages, je trouve un champ d'observations sans limites, en face duquel je dois me borner à un choix bien restreint. Quoique les Turcs de la capitale commencent à s'européaniser, ils ont gardé encore, soit par routine, soit par orgueil national, un grand nombre de coutumes bien différentes des nôtres. Ainsi, sauf les exceptions dont il ne faut pas tenir compte, ils ne portent pas de linge; mais, par compensation, ils prennent des bains fort souvent. Leurs bains publics sont des salles chauffées à une température très élevée. L'air y est saturé de vapeur d'eau, et des bassins d'eau chaude règnent le long des murs. On entre d'abord dans une première salle, après avoir laissé ses habits dans une antichambre et gardé seulement ce qu'exige la décence. On est d'abord presque asphyxié; mais peu à peu on s'habitue à respirer dans cet air étouffant, et l'on passe dans une autre salle plus chaude, qui est suivie d'une troisième, et quelquefois de plusieurs. On se trouve assez souvent en nombreuse compagnie. Un jour est réservé pour les hommes; le suivant, pour

les femmes. Bientôt la chaleur provoque une transpiration abondante, et on se lave près des bassins qui fournissent une eau toujours nouvelle, les dalles étant disposées pour faire écouler celle qui a servi. Il y a des garçons par lesquels les Turcs se font frotter, masser et raser. En sortant des salles chaudes, et avant de s'habiller, ils s'étendent sur une espèce de lit, où ils se font apporter le café et la pipe.

Pour les repas, mêmes singularités. Ils n'y usent d'ordinaire ni de fourchettes, ni de cuillers, ni d'assiettes, ni de chaises, ni même de table. — Comment donc s'y prennent-ils? — De la manière la plus primordiale. D'abord on s'accroupit autour d'un tabouret, surmonté d'un grand plat qui sert d'assiette à tout le monde. On prend de la main droite un petit morceau de pain; on le tient fort dextrement entre l'index et le grand doigt, et, serrant entre ce pain et le pouce le morceau pêché dans le plat, on le porte tout droit à la bouche. On jette par terre les os et les autres débris qui ne conviennent pas. On boit de l'eau dans un verre unique, qui passe à la ronde; puis on va se laver les doigts, qui en ont grand besoin. Après le repas, les convives se réunissent pour prendre le café et fumer le tchibouq, double exercice toujours simultané et qui se répète cinq ou six fois le jour.

Tous les aliments, du reste, sont préparés dans le harem, qui est, comme on le sait, la demeure des femmes. Pour en donner une idée, supposons un Turc

qui n'a plus son père et qui est de fortune moyenne. Sa maison sera divisée en deux parties, ne communiquant entre elles que par une porte, dont lui seul a la clef. Dans le harem, qui se reconnaît du dehors aux grillages immobiles, notre Turc aura sa mère, ses tantes, ses sœurs, ses filles, ses femmes et ses esclaves du sexe féminin; tout cela ensemble. Ces malheureuses, jadis sévèrement cloîtrées, commencent à s'émanciper et à sortir de temps en temps sous différents prétextes. Elles ont des lieux de promenade et de réunion où, à certains jours, on les rencontre en foule, gardées par une haie d'eunuques. Dans leur bouche, la langue turque, déjà si agréable en elle-même, acquiert un degré étonnant d'harmonie et de douceur. On attribue cela au peu de rapport qu'elles ont avec les étrangers. Les femmes turques ne reçoivent d'ailleurs aucune instruction. Depuis quelques années seulement, elles ont pris goût à la musique, et elles commencent à se monter de pianos, ainsi que d'autres meubles d'Europe.

La polygamie n'est pas aussi répandue en Turquie qu'on le croit généralement. Dans les conditions inférieures, la plus grande partie des familles musulmanes jouissent du bienfait de l'unité; et la raison en est simple : c'est qu'au lieu d'apporter une dot en mariage, les femmes doivent être achetées par celui qui les épouse. Chacun a donc autant de femmes qu'il en peut acheter et nourrir. Aussi, tandis que les riches

en ont souvent un grand nombre, beaucoup de pauvres n'en ont pas une seule; et ces deux anomalies, qui sont inséparables, exercent sur la moralité publique une influence dont il est facile de deviner la nature.

Toutefois, les Turcs haut placés s'européanisent tous les jours, et beaucoup d'entre eux adoptent avec empressement tous les raffinements de notre civilisation. La langue française se répand parmi eux. Un système large d'interprétation leur permet d'avoir une cave très bien montée, sans aller directement contre la loi de Mahomet. On m'a cité un pacha qui, dînant un jour dans une maison française, commençait par se verser du vin rouge comme tout le monde, puis, en guise d'eau, y ajoutait du vin blanc. Les gens du peuple eux-mêmes n'ont pas, relativement à l'eau-de-vie, les scrupules qu'ils conservent encore pour le vin. La chair du porc est aujourd'hui le seul aliment au sujet duquel tous les Turcs observent scrupuleusement les prescriptions du prophète; mais cette fidélité tient moins à la ferveur des convictions religieuses qu'à une persuasion qui est trop ridicule pour que je la rapporte ici; et encore les appétissants jambons étalés à Péra battent journellement en brèche ce dernier retranchement des mœurs musulmanes (1).

(1) Comme le lecteur nous reprocherait peut-être d'avoir caché le préjugé dont nous parlons, nous croyons devoir ajouter que, selon les Turcs, la souris s'engendre dans la tête du porc.

La réforme commencée par Mahmoud et continuée par son fils n'a pas eu seulement pour effet de saper les convictions et les habitudes religieuses; elle a déraciné des abus et fait disparaître des préjugés. Il n'est pas jusqu'aux incendies qui n'en aient éprouvé la salutaire influence. Sans doute, aujourd'hui comme autrefois, il arrive souvent que les pompiers indigènes restent les bras croisés devant les maisons qui brûlent, jusqu'à ce que les propriétaires leur aient compté une somme assez ronde; mais au moins, depuis l'exemple donné par le prince de Joinville, on a compris la nécessité de couper le feu en abattant quelques maisons pour sauver les autres. C'est ce qu'on a fait encore la nuit dernière, et, grâce à cette précaution, un incendie dont j'aperçois encore la fumée n'a dévoré qu'une centaine de maisons, chiffre insignifiant pour ce pays-ci. Les marins des vaisseaux européens qui se trouvent dans le port ne manquent jamais, dans ces circonstances, de se signaler par des prodiges de courage. Mais la diversité, la séparation des races qui habitent la ville, est cause qu'une partie seulement de la population s'intéresse aux victimes de chaque incendie. Bien des Turcs se frottent les mains quand ils voient brûler les maisons des *chiens de chrétiens*, etceux-ci, à leur tour, ne s'émeuvent que faiblement quand la flamme s'élève d'un quartier musulman.

Pour en finir sur le chapitre des incendies, je dois te dire qu'il n'est pas rare d'en voir qui dévorent

deux mille maisons. Dernièrement, un quartier situé dans une vallée assez large ayant été atteint du fléau, on vit les flammes des deux versants opposés se réunir en gerbes immenses et offrir le spectacle d'un foyer gigantesque qui planait sur une ville entière. Une autre fois, un incendie qui avait dévoré douze à quinze cents maisons brûla du même coup une trentaine de navires qui, serrés contre la rive par plusieurs autres lignes de bâtiments, ne pouvaient reculer. Ces grands incendies font souvent des victimes, et, dans tous les cas, dévorent des millions.

Une foule d'habitants les contemplent du haut de leurs terrasses, parce que la mauvaise organisation des secours rendrait d'ailleurs leurs bras inutiles. On fait trop peu de chose pour prévenir ces malheurs qu'on ne sait pas combattre. La législation relative à la voirie est insuffisante, et le monopole des matériaux empêche beaucoup d'habitants de rebâtir en pierre. Le gouvernement devrait les y obliger, en leur prêtant pour cela de l'argent en papier qui serait garanti par les constructions nouvelles.

Dès qu'un incendie se déclare, une batterie de sept canons, placée sur les hauteurs vers le milieu du Bosphore, l'annonce à toute la ville, et des crieurs publics vont dans chaque quartier indiquer le lieu précis du sinistre. Un signal placé près des canons fait savoir seulement si le feu est à Stamboul ou au dehors.

Ce qui est assez remarquable, c'est que, chez les

Turcs, il n'y a pas, comme chez nous, une immense différence entre la manière de parler des ignorants et des lettrés. Soit pour l'exactitude grammaticale, soit même pour la propriété des termes, l'homme du peuple se rapproche étonnamment des plus hauts personnages. Faut-il attribuer cela au génie de la langue turque, ou à cette organisation sociale qui fait quelquefois surgir du sein des esclaves les premiers fonctionnaires? Peut-être l'une et l'autre cause contribuent-elles à produire ce résultat. Ce qui est certain, c'est qu'on pourrait dire à peu près la même chose pour l'instruction en général; car, sauf quelques exceptions toutes récentes, les hommes les plus haut placés ne dépassent pas sensiblement, sous ce rapport, le niveau du vulgaire.

Le peuple, chez les Turcs, est encore fidèle observateur des prescriptions religieuses et profondément attaché à la loi de Mahomet. Les mosquées sont encombrées par les hommes car les femmes n'y peuvent paraître que dans des tribunes grillées : usage assez bizarre, qui se retrouve dans les églises des Arméniens schismatiques. L'église patriarchale de ces derniers est même divisée en deux églises presque semblables, dont l'une est destinée aux hommes, l'autre aux femmes. Souvent on voit des Turcs faire leur prière en dehors de la mosquée, en se tournant vers la Mecque ; et, quel que soit le nombre des étrangers présents, ils se prosternent, sans respect hu-

main, se courbant de temps à autre jusqu'à toucher la terre de leur front. C'est pour ne pas rendre impossible cette manifestation qu'on a imposé aux soldats la calotte rouge, qui est la coiffure nationale, malgré l'utilité d'une visière en un jour de bataille, ou même de revue, pour se garantir des rayons du soleil.

Pendant le ramazan, les gens du peuple ne prennent rien, pas même une goutte d'eau, avant le coucher du soleil, lors même qu'ils ont à supporter les travaux les plus durs. Ils s'interdisent jusqu'à la fumée de tabac, qui est pour eux presque aussi nécessaire que le pain. Il est vrai que, pendant la nuit, ils peuvent manger autant qu'ils le veulent. On les voit alors réunis dans la rue, devant leurs maisons, se rassasiant à la lueur des torches, et causant avec leurs voisins. C'est la seule époque où l'on puisse le soir sortir sans lanterne. Les Européens en profitent; car une promenade nocturne dans les rues de la ville turque pendant le ramazan est quelque chose de vraiment fort curieux. Rien de plus animé et de plus gai pendant le mois du jeûne que ces quartiers habituellement si déserts. Une nuit que nous avions parcouru Stamboul dans tous les sens, interpellant les Turcs, répondant à leurs questions, riant avec eux, goûtant de leurs mets, nous voulûmes revenir à Péra en passant par le pont de bateaux qui se trouve sur le port. Nous étions à peine arrivés à l'extrémité du pont, que nous

reculâmes effrayés : nous venions d'entrevoir un abîme; un pas de plus nous eût précipités dans la mer. C'est qu'on venait, suivant la coutume, d'ouvrir un passage pour les vaisseaux qui voulaient aller au fond du port ou en sortir. Aussitôt nous rétrogradâmes vers l'autre extrémité du pont, pour rentrer dans Stamboul et y prendre un bateau. Nouvelle surprise : on venait d'ouvrir aussi un passage à cette extrémité pour d'autres navires; de sorte que nous nous trouvions confinés dans une île au milieu du port. Nous prenions déjà nos dispositions pour bivaquer le moins mal possible sur ce dortoir d'un nouveau genre, lorsqu'un batelier, nous ayant aperçus, vint fort à propos nous tirer d'embarras.

Les musulmans n'ayant qu'une année lunaire, le mois du ramazan parcourt successivement toutes les saisons. Quand il tombe l'hiver, il est beaucoup plus pénible; mais en tout temps il entraîne des inconvénients fort graves. Car si les gens du peuple sont forcés de travailler malgré le jeûne, les gens de bureau prennent des vacances, quoique souvent ils ne jeûnent pas. Toutes les affaires sont forcément suspendues, le nonchalant Oriental profitant du moindre prétexte pour se livrer au *far niente*.

Le relâchement où nous sommes tombés relativement au carême, la facilité avec laquelle nous nous dispensons d'un jeûne déjà bien mitigé, inspirent d'assez tristes réflexions à celui qui est témoin du jeûne des

Turcs. Souvent, quand je me promène en caïk vers le coucher du soleil, le batelier, qui toute la journée a fait mouvoir deux rames, remplit encore son office d'un bras épuisé. Puis, au bruit du canon qui donne le signal du repas, il s'arrête un instant et avale un verre d'eau, en attendant qu'il puisse prendre une nourriture plus solide. Et souvent ces hommes laborieux et croyants sont ceux qui pourront le moins se préparer, pendant la nuit, aux fatigues et aux privations de la journée. Il ne faut pas cependant se faire d'illusion, et attribuer aux meilleurs musulmans les vertus relevées qui sont chez nous le principe de la régularité extérieure. Il n'y a pas chez eux plus de piété que d'irréligion. Tous respectent profondément Dieu : aucun ne se doute qu'il faille l'aimer.

Pendant le ramazan on fait à Constantinople des illuminations magnifiques. Les grandes mosquées surtout offrent un spectacle qui attire tous les habitants sur leurs terrasses. Des fils de fer sont tendus d'un minaret à l'autre, de manière à former des lignes de feu qui se croisent. Quelquefois même on expose de cette manière, à une grande hauteur, le dessin d'un vaisseau, d'un canon ou d'un autre objet. Les terrasses dont je parle ne remplacent pas le toit, comme celles de Mésopotamie et de Syrie ; elles sont assez petites, souvent faites en bois et dans le genre de ces belvédères qui, en France, surmontent certaines maisons.

Je cherche, mon cher Alfred, d'autres détails de mœurs, et je ne trouve rien. Je suis maintenant convaincu qu'il faut écrire ses impressions dès le moment où l'on arrive dans un pays étranger; car, si on attend pour cela qu'on le connaisse mieux, on n'est plus frappé par la vue des usages les plus étonnants. D'ailleurs quand on est resté longtemps dans une localité importante, les faits observés sont si nombreux et si variés qu'on ne sait par où en commencer le récit, et qu'on est embarrassé pour discerner les traits saillants des détails accessoires. Je m'arrête donc ici, sauf à te communiquer plus tard les observations intéressantes que je pourrais faire sur le même sujet. Avant de terminer cette lettre, je dois cependant consigner deux ou trois faits qui me reviennent à l'esprit et que je pourrais oublier. Le premier, c'est la vénération des Turcs pour les fous, en qui ils voient des saints et des êtres d'une nature supérieure. Le second, ce sont les contorsions des derviches qui, à certains jours, tournent sur eux-mêmes jusqu'à ce qu'ils soient étourdis, et qui accomplissent des tours de force tellement merveilleux, qu'on est tenté d'y voir une intervention du malin esprit. Enfin les Turcs, dit-on, ensevelissent leurs morts avec quelques pièces de monnaie, afin qu'ils puissent donner un *bakchich* au portier du paradis. Le cadavre est toujours placé dans un cercueil non fermé, de sorte qu'on voit le visage. Cette dernière

coutume est observée même par plusieurs des sectes chrétiennes du pays.

VIII.

LES FRANCS.

Inconvénients du séjour de Péra. — Diffusion de la langue française. — Situation morale des Francs et des autres races chrétiennes. — Luxe. — Gains excessifs. — Théâtre. — Mauvais livres. — Réunions mondaines. — Passions politiques — Caractère domestique du culte. — Etablissements des franciscains, des dominicains. — Utilité d'un clergé séculier. — Mgr Pompallier. — Le général Aupick invité à Bébek. — — Incendie d'Orta-Keuï.

Constantinople, août 1848.

Mon cher Alfred,

Je suis logé dans la plus grande rue de Péra, assez près du théâtre récemment bâti par un Arménien catholique, et où l'on joue des opéras italiens. Tu ne saurais t'imaginer combien ce séjour est insupportable. Les appartements sont envahis par une poussière affreuse, provenant du mauvais état des rues ou du grand nombre des constructions qu'on élève en ce moment pour réparer les suites du dernier incendie. Les cris des passants, les roulades des cantatrices, qui répètent leurs rôles dans le garni en face, ne me laissent pas un moment de repos pendant

le jour. La nuit vient-elle, autres inconvénients. Vers minuit, je suis réveillé par le tapage que font les habitués du théâtre en retournant chez eux. Quelquefois deux bavards stationnent une demi-heure à la même place, et la rue est si étroite, les appartements si bien clos, que, malgré soi, on entend de son lit tout ce qu'ils disent. Enfin, quand ils sont partis et qu'on commence à s'endormir, on est réveillé en sursaut par les *gardiens* de la ville. Ces honnêtes gens viennent deux fois par an dans toutes les maisons réclamer un salaire, moyennant lequel ils se chargent de veiller toutes les nuits à ce que vous ne puissiez pas dormir. A cet effet, ils parcourent deux ou trois fois chaque rue, frappant avec force le pavé d'un gros bâton ferré, et, comme si cela ne suffisait pas, ils poussent de temps à autre des hurlements affreux.

Si le séjour de Péra a ses inconvénients, il a en compensation des avantages. C'est là qu'il faut être pour étudier l'esprit de la population européenne. Parmi les 16,000 ou 17,000 Francs, il n'y a guère que 1,500 Français. Cependant tous ces Européens parlent notre langue, qui se répand tous les jours avec une rapidité étonnante. Autrefois l'élément italien dominait, comme il domine encore dans plusieurs parties du Levant. Maintenant encore la plupart des affiches sont en italien ; mais, depuis l'établissement des écoles que dirigent les lazaristes, les sœurs de Saint-Vincent et les frères de la Doctrine chrétienne,

un maître de français a été adjoint à toutes les écoles turques, grecques et arméniennes. Les soldats turcs font l'exercice en disant : *Une*, *deux*. Toutefois les paroisses catholiques sont toutes encore dirigées par des moines italiens, sauf la cathédrale, récemment bâtie par Mgr Hillereau.

Tu sais que les missions du Levant n'ont guère pour but que de conserver la foi parmi les catholiques que le commerce amène dans ces contrées. Ce n'est que par exception que l'on parvient à convertir quelques indigènes, des obstacles presque insurmontables s'opposant à tout essai de prosélytisme sur les musulmans et même sur les schismatiques. Les rares conquêtes que fait la véritable Église dans ces deux catégories doivent même être tenues secrètes. En divulguant à cet égard le passé et le présent, on compromettrait l'avenir. Il est vrai que, sans se mêler d'autre chose que du soin des catholiques, il y a beaucoup à faire, beaucoup plus qu'on n'est parvenu à réaliser jusqu'ici. On pourrait malheureusement appliquer à bien des catholiques d'Orient ces paroles de saint Paul : ***Nomen Dei per vos blasphematur inter gentes*** : Le nom de Dieu est blasphémé par votre faute chez les infidèles. Il y a certainement dans la société franque des catholiques fervents ; il y a même des familles patriarchales où la piété semble, pour ainsi dire, être passée dans le sang, tant elle y est vive et constamment héréditaire. Mais il y a deux plaies bien

graves qui éloignent beaucoup d'âmes des habitudes chrétiennes : ce sont l'amour de l'argent et l'amour du bien-être.

On est effrayé en voyant les fortunes colossales qui souvent s'élèvent en un clin d'œil ; et l'on se prend à penser que les incendies terribles, dont les villes d'Orient ont été si fréquemment les victimes, pouvaient être un de ces châtiments que Dieu réserve aux richesses mal acquises. Au moins faut-il avouer que si l'on est avide d'acquérir, on ne l'est pas d'entasser. La cupidité aboutit plutôt à la prodigalité qu'à l'avarice, et l'on ne veut avoir beaucoup que pour dépenser en conséquence. Cette disposition est entretenue, d'un côté, par la difficulté de trouver un placement sûr pour les capitaux, les Francs ne pouvant posséder; de l'autre, par le goût effréné du luxe, qui se retrouve aussi chez les indigènes, surtout chez les Grecs. En résumé, les affaires et les plaisirs, voilà les deux grandes préoccupations qui se partagent ici bien des existences.

Depuis quelques années, la démoralisation a fait ici des progrès bien tristes. Quoique le théâtre italien agisse comme un dissolvant énergique sur les Grecs, les Arméniens et même les Turcs, ce sont encore les catholiques qui en forment la clientèle la plus assidue. Des enfants de douze à quatorze ans y sont abonnés au mois, et ils ne manquent presque pas une représentation. Tu peux imaginer ce que deviendront

ces bambins. Aller une fois par hasard dans un théâtre censuré sévèrement peut n'avoir pas de grands inconvénients pour celui qui a des principes; mais y aller presque tous les jours, surtout quand on est jeune et qu'on n'est pas encore affermi dans les convictions chrétiennes et dans les bonnes habitudes, c'est une imprudence des plus dangereuses. On ne perd pas seulement alors les cinq à six heures que dure la représentation. On en remporte des réminiscences qui exercent sur l'imagination l'influence la plus pernicieuse. On s'habitue à vivre dans un monde imaginaire et factice, et l'on finit par n'être plus bon à rien.

Mais tout cela est peu de chose encore auprès du ravage que causent ici les mauvais livres. C'est vraiment une calamité. Tout ce que Paris voit éclore de plus détestable en fait de romans, de feuilletons, de poésies, de brochures, trouve dans ce pays d'empressés chalands. Cela arrive par cargaisons, et le jour de mon débarquement, je ne fus pas peu étonné de trouver à la douane un monceau de mauvais livres qui attendaient là le *transeat*, sans lequel nul imprimé n'entre en Turquie. Toutefois, pas un de ces volumes ne se sera vu refuser le passage, la police ne se montrant sévère que pour les écrits politiques.

Les mauvais journaux sont aussi les plus répandus. De ma fenêtre j'aperçois *la Voix du peuple* étalée sur un élégant guéridon de la maison en face; et plût au ciel qu'il n'en vînt pas de plus dangereux! Les

parents sont sur ce point d'une incroyable incurie. Ils ne se doutent de rien, et la jeunesse, avide de nouveautés, n'a pas besoin de beaucoup d'adresse pour tromper la vigilance maternelle. Malgré les efforts tentés pour donner aux jeunes gens une éducation chrétienne, on n'a réussi jusqu'ici, à cause de leur peu d'application, qu'à leur fournir une demi-science, insuffisante pour leur inspirer l'amour de la vérité et les prémunir contre l'erreur, bonne tout au plus à les mettre en état de comprendre les publications les plus dangereuses.

Ce n'est pas seulement aux Francs que s'adressent ces observations. Les enfants grecs, arméniens, qui, dans leurs écoles, ont appris le français, se *perfectionnent* par la lecture des romans. Quant à ceux qui n'ont pas reçu une instruction aussi soignée, ils trouvent dans les écrivains de leur nation d'officieux drogmans qui mettent à leur portée les produits de nos feuilletonistes; et, pour en citer un exemple, un journal grec traduit en ce moment les *Sept péchés capitaux* de M. Sue. Tout cela est d'autant plus fâcheux que les étincelles parties de Paris trouvent dans les âmes levantines une matière très inflammable. Du temps de la peste, les communications étaient rares, parce que chaque famille était comme en quarantaine; la vie était sédentaire, et les externats, qui sont aujourd'hui florissants, eussent été impossibles. Mais la disparition du fléau, tout en facilitant beau-

coup de bonnes œuvres, a fourni de nouvelles ressources au génie des ténèbres. La science du bien et du mal est devenue d'une précocité effrayante, et les bals d'enfants donnés par les ambassades causent dans les jeunes âmes bien des ravages. Il se fait d'ailleurs un mélange de dévotions et d'amusements qui est vraiment déplorable et qui étonne beaucoup le Parisien fraîchement débarqué. Après avoir communié le matin, on va le soir au théâtre. Il est de rigueur, pour certaines personnes, d'aller au bal masqué la nuit du mardi-gras; mais on en sort à temps pour recevoir les cendres, sauf à dormir ensuite jusqu'à midi. D'ailleurs les soirées les plus brillantes sont fort ennuyeuses, et, en dehors des cercles diplomatiques, un homme sérieux souffre de n'entendre parler que de choses frivoles. Aux États-Unis, si les hommes sont plongés tout entiers dans les affaires, on trouve chez les femmes les connaissances les plus variées; en Orient, il n'en est pas de même.

Il est un autre sujet d'affliction que donnent surtout les Italiens : c'est l'esprit d'opposition au Saint-Siége, et l'on se ferait difficilement une idée du point où l'ont porté les passions politiques. Les jeunes gens de douze à quinze ans se repaissent de déclamations qu'ils entendent au milieu du monde, et ils vont répétant des propos qui déchirent les oreilles catholiques. Il va sans dire que la haine des jésuites marche de concert avec la haine du Saint-Siége; mais, encore

une fois, ces sentiments sont à peu près circonscrits chez les Italiens, et encore y a-t-il des exceptions.

Un fait assez fâcheux qu'on observe souvent en Orient, c'est que, dans les grandes villes, il y a beaucoup plus de prêtres qu'il n'en faut, tandis que, dans une foule de petites localités, il se trouve un certain nombre de familles catholiques entièrement privées des secours spirituels. Ainsi, pour 17,000 Arméniens catholiques, il y a 70 prêtres au moins qui vivent presque tous dans leurs familles, et sont en dehors du ministère paroissial. Les religieux mékhitaristes de la même nation, qui ont des maisons à Vienne, à Venise et dans le Liban, sont à Constantinople isolés les uns des autres, au lieu de vivre en communauté. Il y a aussi beaucoup de prêtres latins originaires de l'Italie et de l'Archipel, et étrangers au ministère, qui est exercé par les dominicains et les franciscains. En général, le culte a pris en Orient un caractère trop domestique. Comme les catholiques sont disséminés et souvent éloignés des paroisses, surtout pendant l'été, l'usage des oratoires privés s'est beaucoup répandu, et la plupart des fonctions sacrées s'exercent souvent dans les maisons particulières. Il en résulte que, si les catholiques de ce pays ignorent le doute, ils ignorent aussi les tressaillements qu'inspire le sentiment religieux au sein des nations chrétiennes et libres; ils n'ont pas l'idée de ce que sont nos belles cathédrales gothiques, quand elles sont animées par

une cérémonie grandiose, ou qu'elles retentissent d'une parole éloquente.

Tu sais, cher Alfred, que l'ordre des franciscains est divisé en trois branches, qui ont chacune leur général. La plus connue est celle des capucins, qui se distinguent des autres par la barbe, et qui sont encore aujourd'hui au nombre de 11,000, dont 300 dans les missions. Ils ont déjà sept maisons en France. Les deux autres branches de la famille de saint François sont les mineurs conventuels ou cordeliers, qui ont une règle assez douce, et les franciscains proprement dits, qui sont chargés de la Terre-Sainte, et qui se subdivisent en mineurs observantins et mineurs réformés. Ces deux subdivisions ont le même général, mais non le même provincial; elles sont mêlées en Terre-Sainte. C'est aussi à cette troisième branche de la famille de saint François qu'appartiennent les franciscains de Bosnie, dont je te reparlerai, et ceux qui suivent la règle de saint Pierre d'Alcantara. Ces trois ordres de franciscains (capucins, cordeliers et franciscains proprement dits) sont représentés à Constantinople. Les capucins desservent la chapelle de l'ambassade française, et reçoivent pour cela la modique somme de 600 fr. Jadis ils étaient Français; tous aujourd'hui sont Italiens. Les cordeliers et les mineurs réformés ont les deux plus anciennes paroisses de Péra. La nouvelle cathédrale est desservie par des prêtres séculiers, ainsi que l'église de la Trinité, an-

cienne cathédrale qui n'est pas paroisse. La juridiction du curé de la cathédrale s'étend sur les deux rives du Bosphore, jusqu'aux deux châteaux bâtis par Mahomet II (1). Les catholiques qui demeurent au-delà appartiennent à la paroisse de Beuyukdéreh, desservie encore par les cordeliers. La cure de Galata est administrée par les dominicains, l'église des lazaristes n'étant pas paroisse. Les pères de Terre-Sainte ont aussi à Péra un petit couvent qui est la résidence de leur représentant auprès de la Porte. Il y a donc en tout, à Constantinople, cinq maisons de franciscains.

Ces religieux ont rendu de grands services dans les siècles passés; eux seuls pouvaient assurer la perpétuité du ministère pastoral à une époque où des persécutions incessantes eussent rendu inutiles les efforts de missionnaires isolés. Aujourd'hui, en Orient comme partout, il vaudrait mieux que les ordres religieux rentrassent dans leur rôle de simples auxiliaires, et que les paroisses fussent administrées par des prêtres du pays. Autant je reconnais l'utilité des instituts monastiques, autant il est à désirer, selon moi, qu'ils ne compriment pas l'essor du clergé séculier. La France et l'Orient offrent, sous ce rapport, les deux extrêmes.

(1) Ces deux châteaux sont situés, l'un en Europe, l'autre en Asie, à peu près à moitié chemin entre la mer Noire et la mer de Marmara, à l'endroit où le Bosphore est le plus étroit.

Combien de paroisses en France où le curé et ses vicaires ne pourraient suffire à la tâche, si toutes leurs ouailles voulaient remplir leurs devoirs ! Il faut donc des religieux pour faire des conquêtes, pendant que les curés conservent le noyau des fidèles. Mais aussi, quand les religieux absorbent toutes les fonctions du ministère, comme en Orient, il est impossible de former de séminaire. La source des vocations tarit dans la population indigène. De plus, les religieux italiens arrivent sans connaître les langues du pays, et sans goût pour les apprendre ; ils ne peuvent donc agir que sur une faible portion de leurs paroissiens ; car le grec, le turc et le français, sont ici plus nécessaires au missionnaire que l'italien. Sous le rapport de l'instruction, comme sous celui de la régularité, les anciens ordres ont besoin de réformes, surtout dans les pays de missions, où la surveillance du supérieur général est plus difficile. Espérons que l'illustre Pie IX, qui a conçu et commencé cette réforme si désirable, aura le bonheur de l'accomplir. Un des moyens que la Providence paraît devoir prendre pour amener ce résultat, c'est le rétablissement des couvents en France ; si notre pays a besoin des moines, le monachisme, en revanche, a besoin de se retremper dans l'activité française.

D'ailleurs, si nous avions sur notre sol des représentants de tous les ordres, notre influence rencontrerait moins d'hostilité dans une foule de lieux où le

ministère pastoral est tout entier dans la main des étrangers. La religion n'en profiterait pas moins; car rien n'est plus nuisible à sa propagation que les sentiments de jalousie suscités trop souvent au sein d'une population catholique par l'esprit exclusif de nationalité.

Le général Aupick, notre ambassadeur auprès de la Porte, est fort aimé ici. On a bien fait d'envoyer un général dans les circonstances présentes. Les épaulettes imposent aux Orientaux, surtout quand elles sont relevées par des cheveux blancs. Nous avons vu dernièrement Mgr Pompallier, évêque de la Nouvelle-Zélande, qui se rend à Jérusalem avec une famille anglaise récemment convertie à Rome. J'ai pu acquérir la certitude qu'il mérite bien les éloges que lui décerne avec tant d'abandon, dans son *Voyage autour du monde*, M. Dupetit-Thouars, qui l'a trouvé évangélisant à la Nouvelle-Zélande. Il a assisté avec le général Aupick à la distribution des prix du collége français de Bébek, dirigé avec tant de zèle par les lazaristes. Les élèves ont joué avec un grand succès la comédie de *l'Avare* (Molière retouché). Le commandant du vapeur en station avait envoyé ses voiles, qui ont été tendues par les matelots au-dessus de la cour, afin de garantir les invités contre les rayons du soleil. Des pavillons garnissaient tous les murs. L'assistance était nombreuse et choisie; on y voyait des représentants de toutes les races.

Quelques jours après, le quartier d'Ortakeuï, situé à moitié chemin entre Bébek et Galata, a été la proie des flammes. La mosquée, la synagogue et l'église grecque ont été consumées. L'église catholique (arménienne) seule a été épargnée. Deux jours après l'incendie, je passais à cheval au milieu des décombres qui remplissaient la grande rue. Le vent nous apportait des tourbillons de fumée et des bouffées d'une chaleur suffocante. Il y eut un moment où, arrivé entre deux brasiers ardents, je crus que j'allais perdre la respiration. Nos chevaux effrayés prirent le mors aux dents, et nous tirèrent ainsi de ce mauvais pas.

IX.

OBSERVATIONS SUR DIVERSES RACES DE L'EMPIRE.

Grecs. — Leurs idées sur le baptême. — Anecdote grecque. — Origine des Grecs modernes. — Leur ambition. — Leur hostilité contre les catholiques. — Leur abrutissement. — Arméniens; leur caractère. — Parallèle des Turcs et des Arabes. — Centralisation turque. — Les Slaves. — Détails sur les Francs. — Monnaies, etc.

Depuis ma dernière lettre, mon cher Alfred, j'ai pu recueillir quelques observations nouvelles sur les diverses races qui habitent la capitale de la Turquie. Je vais

te les communiquer en m'efforçant de ne rien oublier.

D'abord parlons des Grecs. C'est là un sujet sur lequel la France a besoin d'être bien renseignée ; car l'idée que l'on a généralement de ce peuple dans notre patrie est bien erronée. Nous avons fait, et nous faisons encore pour eux de grands sacrifices ; nos écrivains les défendent à outrance : et pendant ce temps-là, ils s'occupent, les uns, à faire la piraterie sur les mers, les autres, à détrousser les voyageurs sur les grandes routes. Ceux à qui il répugne d'être brigands de mer ou de terre emploient tous leurs efforts à ruiner en Orient l'influence française et l'influence catholique, qui sont ici profondément unies. Toutefois, malgré notre engoûment, le nom de *Grec* est devenu à Paris même synonyme d'escroc.

Il est impossible de vivre quelque temps en Orient sans préférer les Turcs aux Grecs. On ne saurait se figurer l'acharnement avec lequel ceux-ci, les *papas* (1) surtout, se cramponnent à leur schisme. On l'a dit bien des fois, et rien n'est plus vrai, ils aimeraient mille fois mieux voir un des leurs se faire musulman que se faire catholique. Le cas d'ailleurs n'est pas très rare ; et il y a parmi ceux qu'on appelle les Turcs plus d'un Grec renégat. Commerçants avant tout, les Grecs vendent leur conscience aussi facilement qu'ils achètent celle des autres.

(1) Nom des prêtres grec

Tu sais que l'Église catholique a toujours reconnu la validité des sacrements conférés par les Grecs : eh bien, eux, ils ne craignent pas de prétendre que le baptême conféré par un catholique est nul. Nous sommes tous, suivant eux, souillés jusqu'à la mort par le péché originel, attendu qu'en naissant nous n'avons pas été *plongés* dans l'eau. Et, en effet, quand, par hasard, quelques rebuts de notre Église tombent dans la leur, ces rebuts, avant d'être admis dans le troupeau *orthodoxe*, sont lavés des pieds à la tête. D'après ces sectaires, quand on lit dans la Bible que saint Pierre baptisa trois mille personnes, cela signifie donc qu'il les mena à la rivière.

L'Église russe n'est pas encore arrivée à ce degré d'impudence : elle veut bien reconnaître la validité du baptême catholique. Cependant le gouvernement russe, qui, comme tu le sais, a fait tant de conversions par le fer et par le feu, ne dédaigne pas non plus l'*immersion* dans l'élément liquide. Tu dois avoir entendu parler de ces pauvres idolâtres qui, ne voulant pas embrasser la religion du tzar, furent poursuivis par les Cosaques et jetés dans le Volga. Ce genre de baptême, comparé au nôtre, a dû paraître éminemment *canonique* aux *papas* du Fanar.

Si tu viens jamais à Constantinople, je t'engage fort, mon cher Alfred, à t'adresser de préférence aux bateliers turcs. Si tu avais affaire à un Grec, il pourrait t'arriver ce que j'ai eu à subir ces jours derniers.

J'étais dans un caïk à deux paires de rames, dirigé par deux Hellènes. J'avais fait prix avec eux pour une somme de 10 piastres. Arrivé à ma destination et débarqué, je m'aperçus que je n'avais pas de menue monnaie, et je jetai dans la barque une pièce de vingt piastres, afin qu'on me rendît l'excédant. Aussitôt mes deux Grecs de ramer à tour de bras et de s'éloigner du quai, en emportant mes dix piastres, et en se moquant de moi, qui restai stupéfait. Malheureusement il n'y avait dans le voisinage que des Turcs, et je n'étais pas encore capable de traduire dans leur langue cet *hellénisme.* D'ailleurs, si j'avais été à même de dénoncer les coupables, j'aurais fort bien pu obtenir un coup de couteau pour toute restitution.

Les personnes qui aujourd'hui en France sont si fort engouées des Grecs modernes doivent savoir qu'ils ne sont nullement les descendants des anciens Hellènes. M. Fallmerayer a mis ce point hors de doute, dans son *Histoire de la Morée pendant le moyen-âge.* Les Grecs actuels sont un ramassis de toutes sortes d'étrangers, qui ont peu à peu adopté la langue hellénique, en l'altérant et la réduisant à une espèce de jargon. Ils rêvent cependant le rétablissement de l'empire grec avec trois capitales, Athènes, Alexandrie et Constantinople. Ils travaillent à préparer ce magnifique résultat au moyen de sociétés secrètes, comme si un empire

de trente millions d'hommes pouvait jamais devenir la proie de deux millions de Grecs dégénérés et abrutis.

Les Grecs instruits sont sceptiques. Le peuple passe une moitié de sa vie en jeûnes, et l'autre en orgies. Les *papas* vendent les sacrements; ils fument d'ailleurs leur pipe fort tranquillement pendant qu'ils confessent. Ils ne sont pas très doux pour leurs pénitents. J'ai entendu parler d'une malheureuse servante qui recevait des coups chaque fois qu'elle allait à confesse. Les catholiques, dans le royaume hellénique, sont, comme en Russie, de véritables parias. Le principal autel des églises catholiques en Russie est réservé au schisme; et, à Santorin, les latins sont réduits à suivre pour l'époque de la Pâque le calendrier schismatique. Aussi les catholiques de l'Archipel regrettent amèrement le temps où ils étaient sujets du sultan. Ils ont fait récemment, à l'occasion du différend anglo-grec, des réflexions bien tristes pour nous. Ils disaient que, s'ils étaient protégés par l'Angleterre au lieu de l'être par nous, cette puissance saurait bien faire redresser leurs griefs et maintenir leur liberté, tandis que la France, pour prix des millions qu'elle jette aux Hellènes, n'en obtient que le plus insultant mépris. En vérité, je voudrais voir la mine que feraient nos grécophiles, s'ils pouvaient entendre les pédagogues hellènes parler des *Gaulois*, déprécier notre langue, et établir,

entre notre nation et la leur, un parallèle où l'outrecuidance le dispute à l'ineptie.

Les Arméniens sont moins haineux, et moins enracinés dans le schisme que les Grecs. Ils prétendent n'être plus monophysites, et n'être pas plus éloignés de nous que les Grecs ; ils s'offensent même quand on leur dit qu'ils sont hors de l'Église. Du reste, ils sont affables, paisibles, ont une grande facilité pour bien parler le français. Ils parlent arménien, tandis que les Arméniens-unis parlent turc. Les religieux mékhitaristes tendent cependant à rapprocher ces derniers de leurs compatriotes non unis, sous le rapport de la langue et des idées politiques.

Les Arméniens, pour le costume comme pour la table, offrent un mélange d'usages orientaux et européens. Leur première action, le matin, est de fumer le tchibouq, puis de prendre le café. Pendant le jour, ils jouent au trictrac, ou entendent avec délices une infernale musique bulgare ou bohémienne. Je vois de ma chambre tous les mouvements d'une riche famille arménienne. Rien de plus curieux. Ils mangent en plein air et à la gamelle. Quand des affaires ne les appellent pas au comptoir, ils restent, des jours entiers, étendus sur des sofas. Quelques-uns, gagnés par le goût du luxe, font venir de Trieste de belles voitures, pour les étaler sur les rares tronçons de routes qui sont praticables aux environs de Péra. Beaucoup d'Arméniens sont banquiers ou entrepre-

neurs de constructions. Il en est qui savent, au moyen de pots de vin distribués aux pachas, obtenir du gouvernement des entreprises qui leur sont très lucratives. Leur clergé se montre quelquefois aussi intolérant que le clergé grec. Récemment, leur patriarche a fait enlever et transporter à Etchmiadzin, en Russie, l'enfant d'un Arménien qui s'était fait catholique. Un autre Arménien s'étant fait musulman, le même patriarche s'est montré fort peu irrité; il s'est contenté de dire, à ce qu'on assure : « Il deviendra peut-être pacha. »

Je t'ai déjà beaucoup parlé des Turcs; je ne crois pas inutile de t'indiquer les différences qui existent entre eux et les Arabes, en comprenant sous ce nom d'Arabes, non-seulement les tribus nomades qui descendent d'Ismaël, mais encore la plus grande partie des populations de l'empire qui parlent arabe. Il y a cependant certaines races, comme les Coptes et les Maronites, qui auraient besoin d'une description spéciale, et auxquelles on ne pourrait pas appliquer sans restriction ce que je dirai des Arabes en général.

A Constantinople, on fait grand cas des Arabes et de leur langue; celui qui la parle est regardé par les Turcs comme un savant du premier ordre. Et en effet, il est difficile de bien comprendre un journal turc sans savoir l'arabe; car le turc littéral, ou la langue écrite, emprunte à l'arabe une foule de mots qui lui manquent. Dans les pays arabes, au

contraire, celui qui parle turc est fort considéré, les Turcs étant la race dominante. Les provinces où l'on parle arabe pourront se transformer plus facilement que la Turquie d'Europe, parce que toutes les races, y parlant la même langue, se trouvent en contact à tous les instants, et peuvent agir les unes sur les autres. A Constantinople, au contraire, chaque nation a sa langue, et quoique le turc serve de lien à toutes les races et soit généralement connu, la fusion sera beaucoup plus difficile.

La différence physiologique est aussi moins grande entre les races des provinces arabes qu'entre celles de la Turquie d'Europe et de l'Anatolie. Les Arabes, du reste, offrent presque sur tous les points l'opposé des traits qui caractérisent les Turcs. Ces derniers sont francs et incapables de tromper; les Arabes sont fourbes et menteurs. Les Turcs sont, en général, peu aptes au commerce et aux arts; ils ont l'intelligence médiocrement développée. C'est le contraire chez les Arabes, dont l'activité sait revêtir toutes les formes. Les Turcs sont grands, bien faits; ils ont dans la figure quelque chose de noble. C'est l'opposé chez les Arabes, qui sont laids et dont l'extérieur est d'ordinaire repoussant. Cette opposition se retrouve même entre les deux langues : autant la langue turque est douce et harmonieuse, autant l'arabe est dur et désagréable à entendre.

La réforme commencée par Mahmoud et continuée

par Abdul-Medjid a réellement produit déjà d'heureux fruits. Elle a modifié sensiblement les idées d'une partie des Turcs. La centralisation de l'empire a fait des progrès rapides. Le divan, qui boude encore la France pour la prise d'Alger, ne parle de l'Égypte, de Tunis et de Tripoli, que comme de simples provinces, et ses troupes occupent aujourd'hui l'Hedjaz et l'Yémen. Constantinople est plus que jamais le point central de l'Orient, et la meilleure position pour étudier toute la Turquie. Toutes les races et toutes les provinces y sont représentées, et rien n'est plus facile que de se procurer les renseignements les plus certains sur les districts les plus reculés. Aujourd'hui un Alépin m'apprend que nul étranger ne passe à Alep un certain temps sans y gagner une certaine excroissance qu'on appelle *bouton d'Alep*, et dont on garde la marque toute sa vie. Un autre jour, un habitant de Bagdad m'avait dit qu'on observe la même chose à Bagdad et à Diarbekir, mais dans des proportions moindres. Il ajoutait qu'à Bagdad on ne craint ni incendies, ni tremblements de terre, ni punaises; qu'on n'y voit jamais de neige; mais qu'en compensation il y a de fréquentes inondations qui engendrent des épidémies, par suite de l'incurie de l'administration; que les environs sont ravagés par des tribus nomades; qu'il y a beaucoup de scorpions. J'ai aussi recueilli des renseignements précieux sur les belles découvertes faites récemment à Mossoul

(Ninive); mais ce sujet est trop connu en France pour qu'il soit besoin d'en parler.

Les Slaves de Turquie sont une race douée de qualités précieuses et pleine d'avenir. Le schisme malheureusement comprime leur essor, et, chez eux comme chez les Grecs, les chefs empêchent la foule de revenir à l'Église, tandis qu'ils devraient l'y conduire. Ils ne comprennent pas que c'est la vraie foi qui a sauvé la liberté de l'Occident, et que, s'ils ont été vaincus par les infidèles, c'est en punition de leur séparation de Rome. Aujourd'hui qu'ils commencent à secouer le joug des Turcs, s'ils secouaient les chaînes du schisme, ils trouveraient, dans leur réunion à l'Église romaine, un élément de résistance contre l'empire russe, qui s'apprête à les absorber.

Quant aux Francs, dont j'ai déjà beaucoup parlé, j'ai remarqué chez eux un grand affaiblissement de l'autorité paternelle. Les enfants sont gâtés et font ce qu'ils veulent. Ils apprennent très jeunes le turc, le grec, le français, l'italien; de sorte qu'ils parlent facilement toutes ces langues, mais sans en connaître aucune à fond. L'absence de sentiments patriotiques les livre sans défense aux inspirations de la cupidité et du plaisir. Beaucoup de jeunes gens sortis de la France, où ils étaient sans emploi, trouvent ici à s'occuper et à vivre en donnant des leçons de notre langue.

La société franque est adonnée tout entière au

commerce ; les familles les plus riches, étant fort nombreuses et étant exclues de la propriété foncière, restent dans les affaires, comme aux États-Unis. Les principaux négociants forment une aristocratie très marquée, qui hante les salons des ambassades. Plusieurs catholiques, nés dans le pays, sont chargés d'affaires de puissances protestantes.

Un assez grand nombre de jeunes Francs laisseraient là le commerce pour s'adonner à la médecine ; mais les parents n'osent les exposer dans le tourbillon des étudiants de Paris. Il serait à désirer qu'il y eût dans le midi de la France une université catholique. En même temps que la France en profiterait, on y viendrait de tout l'Orient.

La langue française, en se répandant chez toutes les races, s'altère en Orient comme au Canada. Les Français eux-mêmes qui ont séjourné longtemps en Turquie répètent des tournures empruntées au turc, au grec, etc. L'un assure qu'il a *apporté* sa femme avec lui ; un autre vous dit : Je *prends* cent piastres par semaine, pour dire : Je gagne, ou je reçois. La politesse subit quelquefois autant de modifications que la syntaxe, et une pruderie excessive révèle à l'observateur des plaies sur lesquelles il faut jeter le voile. Des spectacles mimiques, appelés *cara-gueuz* et fort immoraux, contribuent à corrompre la jeunesse.

Certaines maisons riches ont de délicieux jardins disposés en terrasses. On y obtient de beaux

fruits; mais on a l'habitude de les cueillir trop verts. L'eau est la boisson générale, et, au lieu d'être nuisible, comme en Chine et ailleurs, elle contribue à donner aux races de l'Orient cette constitution robuste que les raffinements de la civilisation ont rendue exceptionnelle chez nous. Sous les maisons sont de vastes réservoirs, dans lesquels se déversent les eaux pluviales par des conduits creusés sous les jardins, qui sont généralement disposés en pente. Cette eau est excellente. Dans le Bosphore, on trouve des huîtres et plusieurs sortes de poissons. Un mets assez répandu est le *caviar*, qui est fait d'œufs d'esturgeon et qui vient de Russie. La première fois qu'on en mange, on le trouve fort mauvais ; mais beaucoup de personnes qui y sont habituées s'en font un grand régal. Quant aux produits de l'industrie, on tire presque tout de Vienne, dans la persuasion où l'on est que tout ce qui provient des maisons françaises est de mauvaise qualité. Notre commerce s'est fait un tort incalculable en manquant quelquefois de droiture et de délicatesse.

Je finis, mon cher Alfred, en te donnant quelques renseignements sur les monnaies. C'est le sultan Mustapha III qui commença à les altérer, et cette funeste pratique devint si commune que pendant les trente-deux ans de règne de Mahmoud II, le titre et la forme de la monnaie changèrent trente-cinq fois pour l'or et trente-sept fois pour l'argent. Aussi, on

tombe dans de grandes erreurs, quand on applique aux époques antérieures la valeur actuelle de la piastre turque. Le sultan Abdul-Medjid a cherché à porter remède aux altérations successives opérées par ses prédécesseurs. Il a fait frapper une monnaie nouvelle et irréprochable, qui est destinée à remplacer les anciennes pièces de billon. On a laissé à la piastre turque sa valeur actuelle, et on l'a prise pour unité, mais en rétablissant l'accord entre la valeur nominale et la valeur réelle. La piastre se divise en 20 paras, et le para en 3 aspres. Ces subdivisions, qui étaient utiles quand la piastre valait 2 francs et plus, ne signifient pas grand'chose aujourd'hui. La piastre maintenant vaut à peu près 23 centimes; de sorte qu'une pièce de 5 francs vaut environ 21 à 22 piastres, le cours étant variable. La nouvelle monnaie ottomane comprend des pièces de 100, de 50 piastres en or, puis des pièces de 20, 10, 5, 2 piastres en argent ; il y a même des pièces de 1 piastre, d'une demi-piastre. On a battu également des pièces de 5 paras et de 1 para en cuivre. Le titre de la monnaie d'or est de 916, celui de la monnaie d'argent de 830. Du reste, les monnaies de tous les pays circulent à Constantinople, surtout les piastres fortes d'Espagne, les souverains d'Angleterre, les ducats de Venise, les impériaux et les carbovantz russes, les louis de France. Et tout cela est fort abondant; car les fortunes sont essentiellement mobilières,

et c'est cette abondance de numéraire qui contribue à élever le prix de toutes choses.

X.

CULTES, RITS.

Dix rits catholiques: latin, arménien, maronite, chaldéen, grec proprement dit, gréco-slave, grec-arabe, syrien, copte, abyssin. — Détails sur les missions catholiques en Orient. — Sectes schismatiques. — Sectes juives. — Sectes musulmanes. — Sectes protestantes.

L'empire ottoman, mon cher Alfred, comprend une immense variété de cultes et une immense variété de races. En général, chaque race a son culte particulier; mais il y a des exceptions. Car certaines races, par exemple, sont divisées en catholiques et en schismatiques; d'autres comptent même à la fois des chrétiens et des musulmans, comme la race bosniaque, dont la partie la plus riche embrassa l'islamisme lors de la conquête des Turcs. Pour être plus clair, je te parlerai donc séparément des religions et des nationalités.

Parlons d'abord des catholiques. Ils offrent en Orient cette particularité remarquable, qu'on en trouve dans toutes les races; ce qui suffirait à démontrer la vérité de notre Église à des esprits non

prévenus. Et non-seulement chacun des rits orientaux compte parmi ses adeptes un certain nombre de catholiques; mais encore le rit latin, celui du Saint-Siége apostolique, a envahi le domaine de ces rits, qui ne peuvent s'étendre au-delà de leur berceau, et qui, par leur multiplicité, n'ont pas même une seule ville en propre. Je ne veux pas entrer ici dans la recherche des raisons pour lesquelles la Providence permet la conservation des rits orientaux et leur stérilité; je ne veux pas examiner pourquoi le rit latin envahit seul le monde, et pourquoi il n'a pas encore absorbé ces petits îlots que forment les catholiques des autres rits. Je vais seulement faire connaître la situation actuelle des choses, en m'appuyant sur les documents les plus dignes de foi.

Il y a en Orient huit rits catholiques; et, comme le rit grec-uni se subdivise en trois langues différentes, nous obtenons un total de dix Églises distinctes qui reconnaissent la suprématie du Saint-Siége.

1° Le rit latin. Depuis la fin des royaumes français de Constantinople et de Jérusalem, les quatre patriarches latins d'Orient demeuraient à Rome; et les latins de leur patriarchat étaient gouvernés par des vicaires apostoliques. Tel est encore le cas pour les patriarchats de Constantinople, d'Antioche et d'Alexandrie. Le premier a pour vicaire apostolique Mgr Hillereau, archevêque de Pétra (en Idumée) et résidant à Péra; le deuxième a pour évêque latin le délégat apostoli-

que du mont Liban, demeurant à Beyrout; le troisième, le vicaire apostolique de l'Égypte. Le patriarchat de Jérusalem a été rétabli en 1847 avec résidence; et il est occupé aujourd'hui par Mgr Valerga, né à Gênes. Les autres évêques latins de l'empire ottoman résident dans les localités suivantes : Smyrne, Chio, Philippopolis, Jassy, Bucharest, Alessio, Sappa, Antivari, Durazzo, Scutari, Herzégovine, Bosnie, Bagdad, Mossoul et Tunis. La juridiction du vicaire apostolique de Constantinople s'étend en Europe au-delà de Salonique, et en Asie au-delà de Trébizonde. Parmi ses diocésains se trouvent non-seulement tous les Francs de religion catholique, appartenant aux nations étrangères, ou protégés par elles, mais encore un certain nombre de rayas latins, sujets du sultan, originaires de Bosnie, d'Alep, de l'Archipel. Ces derniers ont à Constantinople un chef civil qui est comme l'intermédiaire entre eux et la Porte. Les latins de tout l'empire ottoman sont au nombre de 600,000, y compris les catholiques d'Albanie, de Bosnie, de Croatie, des provinces moldo-valaques, de Bulgarie, de Terre-Sainte, et les Francs.

2° Le rit arménien-uni. La nation arménienne, qui est répandue dans tout l'empire et même au dehors, en Autriche, en Russie et en Perse, est divisée en catholiques et schismatiques. Les premiers, qui disent la messe, comme les seconds, en arménien littéral ou ancien, ont un patriarche qui réside dans le Liban,

et qui a pour suffragants les évêques d'Alep, Merdin et Amasia-Tokat. Ils ont en outre à Constantinople un archevêque primat, Mgr Hassoun, qui a plusieurs suffragants en Asie. De plus un certain nombre d'archevêques *in partibus* arméniens se trouvent à Rome, dans le Liban, à Vienne et à Constantinople.

Mgr Hassoum n'est pas, comme les patriarches schismatiques, le chef politique de ses diocésains. Cette dernière fonction est remplie par un prêtre, élu par la nation et agréé par la Porte.

3° Le rit maronite. Les Maronites se rapprochent beaucoup du rit latin ; mais ils disent la messe en arabe. Ils ont un patriarche résidant à Canobin, dans le Liban, et des évêques suffragants à Saïda, Beyrout, Chypre, Damas, Balbek, Tripoli de Syrie et Alep.

L'autorité civile est dans les mains de cheiks et d'émirs laïques institués par la Porte. Le rit maronite ne compte pas de schismatiques.

4° Le rit chaldéen, dont la liturgie est en langue chaldaïque ancienne. Les schismatiques de cette race s'appellent nestoriens. Les Chaldéens ont un patriarche qui réside à Mossoul (Ninive), et des évêques suffragants à Diarbekir, Djésireh, Mossoul, Merdin, Sérit, Amadieh, Kerkouk.

5°, 6°, 7° Le rit grec-uni. Je ne mentionne que pour mémoire les grecs-unis qui disent la messe en slave dans la Russie et l'Autriche, et ceux qui la disent en grec dans le royaume des Deux-Siciles.

Sauf quelques prêtres schismatiques de langue grecque récemment convertis, la Turquie ne possède que des grecs-unis dont la liturgie est arabe comme la langue, et qui sont connus sous le nom de melkites. Ils ont un patriarche (Mgr Mazloum), résidant à Damas, et des siéges suffragants à Alep, Beyrout, Sour (Tyr), Saïda (Sidon), Akka (Saint-Jean-d'Acre), Bosra, Zahlé, Balbek, Damas.

8° Le rit syrien-uni. La liturgie de ce rit est en langue syriaque; mais les Syriens, comme les Chaldéens, parlent arabe, et les races mêmes qui parlent encore la langue de leur liturgie ne peuvent plus la comprendre sans avoir étudié, à cause des modifications qu'a subies avec le temps la langue vulgaire. Les syriens-unis ont un patriarche résidant à Alep, et des évêques suffragants à Nebk, Homs ou Émèse, Mossoul, Merdin, Damas, Alep, le Caire et Cherfa (Liban).

9° Le rit copte-uni. Les Coptes ou descendants des anciens Égyptiens sont divisés en catholiques et schismatiques. Les premiers ont un évêque au Caire, et un certain nombre de paroisses dans la Haute-Égypte, administrées par les *mineurs réformés* italiens avec la collaboration de prêtres indigènes. Les Coptes parlent arabe.

10° Le rit abyssin-uni. Ce rit a été nouvellement rétabli en Abyssinie par les soins de la mission des lazaristes. M. de Jacobis, leur supérieur en Abys-

sinie, a été sacré évêque, et est passé, avec l'agrément du Saint-Siége, du rit latin au rit abyssin. Les Abyssins ne parlent pas arabe ; mais l'étude leur est cependant nécessaire pour comprendre la langue de leur liturgie nationale.

D'après le tableau qui précède, on voit qu'une même ville peut avoir en Orient un assez grand nombre d'évêques catholiques ; car leur juridiction est déterminée par des limites, non pas géographiques, mais bien ethnographiques. Cette situation ne laisse pas que d'avoir des inconvénients ; et j'ai peine à croire qu'elle ne se modifie pas dans un avenir plus ou moins éloigné. Du reste, les mesures à prendre dans l'intérêt de la cause catholique varient suivant les lieux ; et il serait impossible ici d'appliquer à tout l'empire un plan uniforme. Ainsi les grecs-unis, ou melkites, sont en fort bons termes avec leurs compatriotes schismatiques ; ce qui les place sur une pente dangereuse pour leur faiblesse. Au contraire, il règne, entre les arméniens-unis et les arméniens non-unis, une vieille inimitié qui préserve de la séduction les premiers, mais qui rend plus difficile aux seconds le retour au bercail. De plus, un obstacle immense aux conversions, c'est le pouvoir civil exercé par les patriarches schismatiques, et par quelques-uns des patriarches catholiques. L'autorité religieuse de chaque nation est chargée par le gouvernement turc de percevoir les impôts, de juger les

différends, etc. Les évêques ont donc le droit de mettre en prison leurs surbordonnés, et, plus d'une fois, les schismatiques ont usé de ce moyen pour empêcher quelqu'une de leurs ouailles de rentrer dans la véritable Église.

C'est cette confusion de la religion avec la politique qui donne au tzar tant d'influence. Les puissances occidentales n'ont de juridiction en Turquie que sur leurs nationaux, qui sont en petit nombre et n'ont pas le droit de posséder. Le tzar, au contraire, par son protectorat sur les évêques grecs, gouverne sous leur nom plusieurs millions de sujets ottomans. Le gouvernement turc devrait donc changer cet état de choses, et reprendre pour lui l'autorité civile tout entière, en donnant aux chrétiens d'autres garanties, par exemple, en les déclarant admissibles à tous les emplois, et en proclamant la liberté du prosélytisme religieux. Sans doute la Porte serait contrariée dans l'exécution de ce projet par la politique russe; mais elle pourrait compter sur l'appui des nations de l'Occident, surtout si elle accordait aux Francs le droit de propriété. Cette révolution pacifique ne serait pas moins utile à la Turquie qu'à l'Église. Ce serait une véritable *réforme*, après laquelle on pourrait espérer la régénération complète de l'Empire ottoman.

Outre les mesures favorables aux catholiques dont l'exécution dépend de la Turquie, il en est d'autres qui paraissent devoir être utiles et qui ne dépendent

que du Saint-Siége ou même du cardinal qui dirige les affaires des missions. Ainsi les Arméniens schismatiques qui veulent se convertir sont obligés de se faire arméniens-unis, c'est-à-dire d'entrer dans une nouvelle nation qui leur est antipathique. On les empêche de se faire latins. Au contraire, les Grecs schismatiques (de langue grecque) qui veulent devenir catholiques sont obligés de se faire latins et de quitter un rit qui leur est cher, parce que, sauf quelques exceptions récentes et purement individuelles, il n'y a pas en Turquie de *clergé grec-uni de langue grecque*. Je ne demande pas qu'on établisse l'excès opposé, qu'on oblige les arméniens non-unis à se faire latins, et les Grecs schismatiques à garder leur rit, en se convertissant ; mais je crois qu'il serait utile de laisser à chacun la liberté du choix, et surtout de faciliter à tous l'accès du rit latin, dont le développement est extrêmement désirable pour diminuer les inconvénients qui résultent de l'existence des autres rits. Il faudrait donc entamer et diviser les *Grecs schismatiques de langue grecque*, en créant un clergé grec-uni de langue grecque ; mais il serait encore plus nécessaire de permettre à tous, même aux catholiques des rits orientaux, de se faire latins. Moyennant cette mesure, je suis convaincu que le rit romain ferait en peu d'années d'importantes conquêtes parmi les catholiques et parmi les schismatiques. Les rits orientaux ne compromettraient plus l'unité de l'É-

glise; ils se réduiraient peu à peu aux proportions d'un monument archéologique, comme les restes du rit ambroisien à Milan, et ceux du rit mozarabe à Tolède, et ils n'empêcheraient peut-être pas qu'un seul évêque gouvernât tous les catholiques de la même division territoriale (1).

Les missionnaires latins en Orient reconnaissent pour la plupart l'opportunité des mesures qui viennent d'être indiquées. Malheureusement, il en est qui ont contribué involontairement à irriter contre nous les schismatiques, en froissant leur susceptibilité nationale. Ainsi, les catholiques du rit latin qui vivent dans l'Archipel parlent grec, comme leurs compatriotes non-unis; et le plus souvent ils ne comprennent pas d'autre langue. Or, on a fait pour eux des livres de prières où les mots grecs sont imprimés en caractères italiens; et, dans les provinces danubiennes, on a également employé des caractères italiens pour écrire les prières slaves. Que les Arméniens écrivent en lettres arméniennes les phrases de la langue turque, dont la lecture est extrêmement difficile, je le conçois : il y a là un motif sérieux et sans inconvénient; mais forcer sans raison des catholiques à renoncer à leur alphabet national pour leur en imposer

(1) C'est ce qui se pratique encore à Smyrne, où les arméniens-unis dépendent de l'évêque latin. La même chose existait, il y a quelques années, à Constantinople.

un autre, qui leur paraît barbare, et qui l'est en effet appliqué à leur langue, c'est augmenter à plaisir les difficultés de la conversion des schismatiques.

Voici maintenant quelques données sur les cultes non catholiques de l'empire ottoman.

1° Grecs non-unis. Ils ont quatre patriarches, assistés chacun d'un synode, savoir : les patriarches de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche, de Jérusalem. Le patriarche de Constantinople a sous sa juridiction immédiate un nombre d'archevêques et d'évêques qu'on évalue à sept en Europe, et à seize en Asie. Dans son synode siégent les douze métropolitains de Césarée, Héraclée, Éphèse, Derkon, Nicomédie, Chalcédoine, Salonique, Andrinople, Nicée, Ternova, Amasia, Cyzique. Parmi ces évêchés nombreux, il en est qui n'existent plus et qui correspondent à nos siéges *in partibus*.

Les métropolitains de Servie, de Valachie et de Moldavie, sont indépendants, ainsi que ceux de Chypre, du mont Sinaï et d'Alep; ce dernier n'a ni suffragants ni synode.

Si les 160 patriarches, archevêques et évêques de l'Église grecque schismatique de Turquie, étaient dans la même proportion avec la population que les évêques de France, leur nombre serait réduit à 19; et nos évêques seraient au nombre de 622, si on les multipliait dans la même proportion que ceux de l'Église grecque.

Il est bien entendu que dans ces chiffres nous ne comprenons pas l'Église grecque de Russie, qui est tout-à-fait indépendante de Constantinople. Le clergé gréco-russe dépend du synode que dirige un colonel. Il est réparti en 56 diocèses, dont 4 métropoles, 16 archevêchés, 26 évêchés. Le total de ses revenus est de 8,175,052, ce qui, en terme moyen, donne à chaque pope 77 fr. de revenu annuel. Quelques-uns même n'ont que 11 fr., dans le diocèse de Cathérinoslaw (1).

2° Arméniens non-unis. Ils ont trois patriarches, l'un en Cilicie, le deuxième à Jérusalem, le troisième à Constantinople; de ces 3 patriarchats dépendent 45 évêques.

3° Syriens non-unis ou jacobites. Ils ont un patriarche qui réside dans un couvent près de Merdin, et duquel ressortissent 13 suffragants, sans compter 5 évêques *in partibus*.

4° Nestoriens ou chaldéens non-unis. Ils ont un patriarche qui réside à Ourmiah, en Perse, et qui a 5 évêques suffragants sur le territoire turc.

5° Coptes non-unis ou jacobites. Ils ont un patriarche résidant au Caire, avec 8 évêques suffragants.

6° Abyssins non-unis ou jacobites, avec un métropolitain, ou *abouna*, institué par le patriarche copte.

(1) L'Église russe d'après les relations récentes du prétendu St. synode, Paris, 1846, p. 145.

Voilà pour les sectes chrétiennes. Il resterait à parler des juifs et des musulmans, voire même des protestants, qui, en Turquie, ne paraissent plus chrétiens, tant ils sont loin de la vérité, relativement aux sectes orientales. Toute leur action se borne ici à faire apostasier quelques schismatiques. Constantinople et la Chaldée sont les deux principaux théâtres de leur zèle. Dans la capitale, ils ont un collége, où se trouvent un certain nombre d'arméniens non-unis qui *sont payés* pour venir faire là leur éducation et embrasser le protestantisme. Quand ils sont sortis du collége, ces malheureux retournent à leur culte natif, ou bien ils vivent sans religion aucune. Dans la Chaldée, les Américains pratiquent le même système à l'égard des nestoriens, mais avec aussi peu de succès.

Les Juifs de la Turquie sont en général talmudistes, c'est-à-dire attachés à la doctrine des rabbins. Il y a cependant quelques karaïtes qui n'admettent que le texte de la Bible, sans les explications rabbiniques. Il y a à Constantinople 30 synagogues et un grand rabbin.

Quant aux musulmans, ils n'ont pas de clergé proprement dit; leurs ulémas sont des juristes, et leurs imans, des employés subalternes chargés de l'entretien des mosquées. Toute leur religion est dans le Koran, que chacun interprète à sa mode, ou plutôt que chacun répète machinalement sans trop s'inquiéter de l'interprétation. Les Turcs ont aussi la Bible

en arabe. Les mosquées n'ont d'autres meubles qu'une espèce de chaire d'où on lit le Koran, et les nattes qui couvrent le pavé. En y entrant, on ne se découvre pas la tête, mais on se déchausse. Pour comprendre cet usage, il faut savoir que la coiffure générale est le fez, ou bonnet rouge en laine, qui est doublé intérieurement d'un bonnet blanc en coton. Les chrétiens indigènes eux-mêmes gardent cette coiffure à l'église. Quant à la chaussure, elle se compose généralement de deux pièces, une pantoufle rouge et une espèce de sabot que l'on quitte sans peine.

En voyant de loin le minaret d'une mosquée, on pense malgré soi à une chandelle surmontée d'un éteignoir. La tour effilée et accompagnée d'une sorte de galerie ou de balcon, c'est le chandelier avec son rebord ; la partie de la tour supérieure à la galerie, c'est la chandelle, et le toit conique qui est au-dessus, c'est l'éteignoir. Sur le petit balcon circulaire se promène plusieurs fois le jour un *mouezzin* appelant les *croyants* à la prière. Les mosquées ont des biens considérables et inaliénables qu'on appelle *vakouf;* elles sont extrêmement multipliées dans les villes musulmanes, et surtout à Constantinople. Le sultan va tous les vendredis, à midi, faire sa prière dans l'une des mosquées du Bosphore. Il traverse le Bosphore sur un magnifique caïk, où l'on voit une trentaine de rameurs et un dais en étoffes précieuses. Un autre caïk semblable est toujours à côté du sien ; de sorte que,

de loin, on ignore dans lequel des deux il se trouve. Quand on le rencontre ou quand on passe en bateau devant la façade de son palais, il faut fermer parapluies et parasols, quelle que soit d'ailleurs la violence de la pluie ou l'ardeur du soleil. Si l'on passe à cheval devant ce même palais, il faut mettre pied à terre. Si le sultan passe lui-même dans la rue, on doit aussitôt fermer les fenêtres. Le sultan actuel est du reste très doux ; il a puni par un exil temporaire bien des infidélités que leurs auteurs eussent, sous les précédents règnes, payées de la mort. Il comprend la langue française et la parle même un peu.

Les Turcs ont pour le culte chrétien bien moins d'aversion qu'on ne le croit communément ; ils sont plus choqués de l'incrédulité de certains Européens que du zèle catholique le plus ardent. Ils parlent avec respect de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge ; ils croient à l'immaculée conception ; et l'on a vu maintes fois des femmes turques, et même des imans, venir dans les églises catholiques pour se faire dire des Évangiles. La morale chrétienne les arrêterait plutôt que le dogme. Ils s'imaginent purifier leur conscience au moyen d'une simple ablution matérielle, et beaucoup sont persuadés que, sept mille ans après leur mort, tous les musulmans, sans exception, se trouveront dans le ciel. Il est une observation qu'on ne peut s'empêcher de faire en vivant avec les Turcs : c'est que, indépendamment des gra-

ves reproches qu'on peut leur adresser, on sent je ne sais quoi d'incomplet dans toutes leurs bonnes qualités. L'inspection même de leur physionomie semble trahir l'absence du baptême.

Les musulmans sunnites n'ont, à proprement parler, que deux fêtes religieuses, appelées *Beïram*. La première consiste en trois jours de réjouissance qui suivent le *ramazan;* la deuxième, qui a lieu soixante-dix jours après, s'appelle *Courban-Beïram*, ou Fête des Sacrifices, et dure quatre jours. Ce sacrifice doit être fait sur un animal ayant un an, si c'est un agneau; deux ans, si c'est un bœuf; cinq ans, si c'est un chameau. Chaque chef de famille immole la victime, en goûte avec les siens, et distribue le reste aux pauvres. A Constantinople, on n'immole guère que des moutons. Le sultan en immole un lui-même solennellement, et en fait distribuer aux pauvres un assez grand nombre. A ces deux fêtes tous les ordres de l'État vont le complimenter. Tous les musulmans interrompent leurs travaux, et se visitent les uns les autres.

Les musulmans chyites de la Perse ont une fête particulière commémorative de la mort du fils d'Ali. Cet événement est représenté sur les théâtres qu'on élève dans les places publiques.

Le jeûne du ramazan commence le matin, au moment où l'on peut distinguer un fil blanc d'un fil noir, et il dure jusqu'au coucher du soleil. Il est de pré-

cepte pour tous les musulmans des deux séxes qui sont majeurs et ont l'usage de la raison. On doit renouveler l'intention de satisfaire à la loi, chaque jour, ou plutôt dès la veille. Les chrétiens d'Orient ont aussi des jeûnes beaucoup plus multipliés et plus stricts en apparence que les nôtres ; les plus réguliers n'ajoutent ces jours-là à leur pain que quelques olives et autres choses semblables. Toutefois, les Églises schismatiques sont au fond moins rigides que la nôtre ; elles admettent aux macérations qu'elles imposent des compensations qui les dénaturent.

XI.

RACES DE L'EMPIRE OTTOMAN.

Les Valaques et les Moldaves. — Les Serbes. — Les Tsintsares. Les Bulgares. — Les Bosniaques. — Les Herzégoviniens. — Les Albanais. — Les Croates. — Les Grecs. — Les Juifs. — Les Tchinganes. — Les Cosaques Zaporogues. — Les Arméniens. — Les Ottomans. — Les Arabes. — Les Chaldéens. — Les Kurdes. — Les Druses. — Les Melkites. — Les Ansariés. — Les Ismaélites. — Les Mutualis. — Les Ali-Ilahis. — Les Chemsiyés. — Les Yézidis. — Les Wahabis. — Les Turcomans. — Les Syriens. — Les Sabéens. — Les Samaritains. — Les Lazes. — Les Maronites. — Les Coptes. — Les Nubiens. — Les Abyssins.

Mon cher Alfred, je te l'ai déjà dit, les principales races qui composent la population de Constantinople

sont les Ottomans, les Grecs, les Arméniens, les Juifs, les Francs. Je te donne aujourd'hui quelques renseignements sur ces diverses races et sur toutes les autres qui sont repandues dans l'empire. Je commence par l'Europe.

La Turquie d'Europe, comme tu le sais, comprend Valachie, Moldavie, Serbie, Bosnie avec Herzégovine, Albanie, Bulgarie, Roumélie, Macédoine, Epire et Thessalie.

1° La *Valachie* et la *Moldavie* sont habitées par la race *roumane*, qui descend d'anciennes colonies romaines, établies par Trajan. La langue des *Moldo-Valaques* se rapproche étonnamment du latin ; et leur physionomie confirme les inductions tirées de la philologie. Ces deux provinces, quoique ayant toujours conservé une sorte d'indépendance, ont été exploitées pendant tout le cours du XVIIIe siècle par les Grecs fanariotes, qui achetaient de la Porte la dignité d'hospodar, ou gouverneur, et ne pensaient qu'à s'enrichir par toutes sortes de rapines. Si les habitants des campagnes sont très misérables, les boyards se livrent à tous les raffinements des mœurs parisiennes ; et Bucharest, la plus grande ville des principautés, étonne le voyageur par la licence qui y règne. Les ports de Galatz et d'Ibraïl sont très commerçants; ils donnent lieu à un mouvement d'exportation, qui atteint presque cent millions de francs. Les deux principautés réunies comptent environ quatre millions d'ha-

bitans; la plupart sont grecs schismatiques. Il y a cependant 50,000 catholiques en Moldavie, et il y en a aussi quelques-uns en Valachie. Dans la Bessarabie, la Bukovine, le Banat, la Hongrie, etc., il y a encore quatre millions de Roumans ; ce qui porte leur nombre à huit millions.

2° Les *Serbes* sont une race slave qui, au VIIe siècle, vint de la Save sur les bords du Danube. Pendant les XIIe, XIIIe et XIVe siècles, ils jetèrent un grand éclat, et parvinrent à former un vaste empire, qui fut détruit par la conquête ottomane. Depuis 1830, la Serbie possède, comme la Moldavie et la Valachie, une sorte d'indépendance. En 1840, le prince Milosh fut remplacé par Alexandre Georgevitch-Tcherny, qui règne aujourd'hui. Les Turcs occupent encore la forteresse de Belgrade. La Serbie fait un grand commerce de bestiaux. Elle compte un million d'habitants; mais il y a beaucoup d'autrès Serbes dans les autres provinces de la Turquie d'Europe, et encore plus dans le sud de la Hongrie. On y observe encore l'absence d'aristocratie, et le régime de la tribu ou commune, qui caractérise la race salve. Presque tous les habitants de la principauté appartiennent à l'Église grecque schismatique (de la langue salve), et les membres d'un autre culte ne peuvent y obtenir aucun emploi.

3° Les *Tsintsares* sont issus du mélange entre les Bulgares et les Serbes avec les Grecs. Ils sont presque

tous adonnés au commerce, et sont répandus dans plusieurs provinces de la Turquie d'Europe ; leur nombre est d'environ 600,000.

4° Les *Bulgares* sont probablement, comme les Huns et les Hongrois, d'origine finnoise. Établis sur le Danube au VIIe siècle, ils devinrent chrétiens au IXe. Tour-à-tour indépendants et sujets des Grecs, des Serbes, des Turcs, ils ont fini par adopter la langue et les institutions slaves. Ils sont adonnés à l'agriculture, et occupent, outre la Bulgarie entre le Danube et le Balkan, plusieurs cantons de l'Albanie et de la Thessalie. Leur nombre est d'environ 4,500,000, en majorité grecs schismatiques ; il y a parmi eux un certain nombre de catholiques et de musulmans.

5° Les *Bosniaques*, Slaves comme les Serbes, et soumis à eux avant de l'être aux Hongrois et aux Turcs, n'ont eu que de courts intervalles d'indépendance. Les plus riches d'entre eux embrassèrent l'islamisme au XVIe siècle pour garder leurs biens ; et ces musulmans slaves sont les sujets les plus indociles de la Porte. Il y a en Bosnie beaucoup de catholiques latins, dirigés par des franciscains indigènes, qui forment une province à part, sous l'autorité du supérieur général des mineurs (observantins et réformés). Il y a aussi des grecs schismatiques. La population est de 1,500,000 âmes.

6° Les *Herzégoviniens* sont Slaves comme les

Serbes et les Bosniaques; ils sont au nombre de 300,000, divisés en catholiques, grecs schismatiques et musulmans. L'Herzégovine, après avoir été incorporée successivement à la Serbie, à la Croatie, à la Bosnie, fut au xv[e] siècle annexée à l'empire d'Allemagne par Frédéric III. Depuis un siècle et demi elle appartient à la Turquie. Quelques districts, possédés longtemps par les Vénitiens sont aujourd'hui annexés à la Dalmatie.

7° Les *Albanais*, appelés Arnautes par les Turcs, descendent des anciens Epirotes ; leur langue dérive de la même source que la langue grecque. Ils se sont illustrés dans la guerre sous Alexandre-le-Grand, sous Pyrrhus (III[e] siècle avant Jésus-Christ), sous Scanderbeg (xv[e] siècle de notre ère). Depuis le xvi[e] siècle, ils sont soumis à la Porte. Leur nombre est d'environ 1,500,000 âmes, sans compter quelques Slaves mêlés parmi eux. Ils se divisent en musulmans, grecs schismatiques et catholiques ; ces derniers sont gouvernés par la famille princière des Dado et s'appellent Mirdites.

8° Les *Croates*, Slaves comme les Serbes et venus avec eux, furent longtemps indépendants, sous le patronage de Charlemagne, et ensuite des empereurs de Byzance. A la fin du xi[e] siècle, ils furent incorporés à la Hongrie. Il y en a 1,000,000 dépendant de l'Autriche, et 200,000 de la Turquie, au nord de l'Herzégovine. Ils sont presque tous

catholiques, et viennent en grand nombre à Constantinople exercer la profession de jardiniers.

9° Les *Grecs*. Il n'est pas besoin de donner sur eux des renseignements détaillés, grâce à la part, trop large peut-être, qu'ils occupent dans nos souvenirs classiques. Les Turcs les appellent *Roum*, et eux-mêmes, dans leur langue moderne, s'appellent ῥωμαῖοι. Cette langue, altérée par un mélange de mots turcs, s'épure tous les jours et se rapproche du grec ancien. Dans les villes, les Grecs se livrent au commerce, et hors des villes, à l'agriculture. Leur nombre s'élève à peu près à 900,000 dans la Turquie d'Europe, et à 1,100,000 dans les îles et la Turquie d'Asie. Si l'on ajoute à ce nombre la population du royaume hellénique, on obtient à peine un total de trois millions d'individus, parlant la langue grecque. Si leur nombre a été souvent porté plus haut, c'est que l'on confondait les *Grecs* de langage avec les *Grecs* de religion.

10° Les *Juifs*. Une grande partie de ceux de Constantinople, de Smyrne, de Salonique, parlent espagnol, parce qu'ils vinrent en Orient lorsqu'au XVe siècle ils furent chassés de l'Espagne. Quelques-uns de ceux qu'on trouve dans les provinces danubiennes descendent non des fils de Jacob, mais des Avares qui au IXe siècle embrassèrent le judaïsme. La plupart se livrent au commerce. Ils sont 70,000 dans la Turquie d'Europe; 100,000 dans les parties

asiatiques et africaines de l'empire; 5,000,000 sur toute la surface du globe.

11° Les *Tchinganes*. Les Turcs appellent ainsi les hordes vagabondes que les Français appellent *Bohémiens;* les Arabes, *Carami;* les Persans, *Karatchi;* les Moldo-Valaques, *Tsigans;* les Allemands, *Zigeuner;* les Russes, *Tzengani;* les Italiens, *Zingani;* les Espagnols, *Gitanos;* les Portugais, *Ciganos;* les Suédois, *Spagaring;* les Norwégiens, *Tatars;* les Anglais, *Gypsies;* les Écossais, *Caird;* les Hollandais, *Heidenen* (païens). Plusieurs de ces noms sont relatifs aux pays d'où l'on croyait que cette race était sortie. Elle-même s'appelle dans sa langue, voisine du sanscrit, *Roumma-châl* (hommes errants). Ils sont au nombre de 300,000 dans la Turquie d'Europe. Il est impossible de savoir quel est leur nombre en Asie. Les hommes, parmi eux, sont maréchaux, musiciens, chaudronniers; les femmes disent la bonne aventure.

En Moldo-Valachie, où ils sont assez nombreux, ils se divisent en trois classes : 1° *Laiesi*, formant des corporations; 2° *Vatrais*, domestiques; 3° *Nettotsi*, presque tous sauvages. Tous étaient autrefois esclaves; quelques-uns ont été affranchis depuis peu.

12° Les *Cosaques Zaporogues,* race slave mélangée de sang tatar, ayant été privés de leurs institutions par Catherine II, se dispersèrent de tous côtés, et un assez grand nombre émigra en Turquie. Ces

derniers sont confondus avec les Bulgares, sur les bords du Danube. Il y en a aussi des colonies en Asie : l'une, près de Brousse; l'autre, à l'embouchure du Kisil-Irmaq. Tous ensemble ils peuvent former 30,000 âmes.

Maintenant, mon cher Alfred, passons aux races de la Turquie d'Asie, en remarquant que plusieurs de celles dont je viens de te parler se retrouvent aussi dans les provinces asiatiques (comme Grecs, Juifs), tandis que, par contre, plusieurs des races qui vont être énumérées (comme Arméniens, Ottomans) ont des représentants dans les provinces d'Europe.

13° Les *Arméniens* font partie de la famille des nations indo-germaniques. Ils n'ont presque jamais été indépendants. Soumis d'abord aux empires chaldéens de Ninive et de Babylone, ils en ont reçu le culte des astres. La Perse leur imposa ensuite la réforme de Zoroastre, qui se maintint chez eux sous la domination grecque (IVe siècle avant J.-C.), et sous celle des Romains (IIe siècle). A l'avénement des Sassanides de Perse (IIIe siècle après J.-C.), saint Grégoire l'Illuminateur convertit la nation, sous Tiridate II, et lui donna son alphabet actuel. Malheureusement, l'hérésie d'Eutychès vint la séparer presque tout entière du sein de l'Église. Plus tard, outre le patriarchat d'Etchmiadzin (aujourd'hui en Russie), deux autres sont fondés : l'un à Aghthmar, près de Van (XIIe siècle); l'autre à Sis en Cilicie

(xve siècle). Les dynasties des Pagratides, des Ardzrouniens, des Rhoupéniens, fournissent des princes remarquables. Par suite des incursions des Arabes, des Kurdes, des races ortokides, ayoubites, seldjoucides, les Arméniens se dispersèrent successivement en Turquie, en Perse, dans l'Inde et en Pologne. Leurs siècles littéraires sont le ve, le xiie et le xviiie. A cette dernière époque, Mekhitar fonda la congrégation qui porte son nom, et qui possède, à Vienne et à Venise, deux couvents indépendants l'un de l'autre. Cet institut a contribué à l'instruction des Arméniens, en enrichissant leur langue de la traduction de nos meilleurs livres. Depuis 1829, les Arméniens catholiques ont obtenu de ne plus dépendre pour le civil du patriarche schismatique. La nation compte environ 2,400,000 âmes en Turquie, et 1,000,000 dans les autres contrées.

14° Les *Ottomans* appartiennnent à la même race que les Tatars. Les quatre principales langues de la Tatarie, savoir le mandchou, le mongol, le calmouk et le turc oriental, sont de la même famille. Les Ottomans ont fini par effacer toutes les autres races musulmanes. L'apogée de leur puissance fut au xvie siècle, sous Suleiman, non-seulement sous le rapport des conquêtes, mais aussi pour la littérature, les lois, les monuments. Depuis, ils n'ont fait que décliner; mais ils sont entrés, sous les deux derniers sultans, dans une voie de progrès. Ils sont musulmans sun-

nites, en ce qu'ils admettent la tradition, outre le Koran. Ils sont au nombre de 700,000 en Europe; leur nombre en Asie est beaucoup plus considérable.

15° Les *Arabes* sont le résultat du mélange entre les treize tribus de Jacthan et les Ismaélites. Comme il avait été prédit dans la Genèse (XVI, 12), ils ont su garder leur indépendance, malgré les Chaldéens, les Perses, les Grecs, les Romains. Le christianisme, qui avait pénétré dans l'Yémen au Ve siècle, y fut détruit par la dynastie juive des Homérites. Au VIIe siècle, avec Mahomet, commence l'époque la plus glorieuse des Arabes. Sous le quatrième kalife, ils avaient étendu leur domination de l'Atlantique à la Transoxiane. Leurs dynasties de Bagdad et d'Espagne suscitent des historiens, des géographes, des poètes, des philosophes, des architectes. Au XIIIe siècle, cette brillante civilisation s'éclipse, et les Arabes reprennent leur vie errante. Les vrais Arabes sont les Bédouins nomades; mais la langue arabe est parlée aujourd'hui, sur une surface fort étendue, par des populations d'origines fort différentes et qui ont subi l'ascendant des fils d'Ismaël.

16° Les *Chaldéens* sont la race antique et illustre qui fonda les empires de Ninive, de Babylone, de Syrie, et précéda les Phéniciens dans la civilisation et les lettres. La religion des Chaldéens était le sabéisme, jusqu'à ce que la conquête de Cyrus leur eût fait adopter le culte du feu de Zoroastre. Convertis

au christianisme par saint Thomas et saint Thaddée, ils embrassèrent en grande partie, au v[e] siècle, l'hérésie des nestoriens. Le nom de Chaldéens n'est resté qu'à ceux d'entre eux qui sont demeurés fidèles à l'Église; les autres ont adopté le nom de leur secte pour dénomination nationale. Les Chaldéens nestoriens ont été décimés par les Kurdes en ces dernières années; ils sont environ 25,000 en Turquie et 15,000 en Perse. Les Chaldéens catholiques sont un peu moins nombreux; mais les conversions que font parmi les premiers les missionnaires lazaristes augmentent tous les jours. Leur langue nationale, dans laquelle a écrit saint Ephrem, a beaucoup de rapport avec l'arabe, qu'ils parlent aujourd'hui. Le chaldéen s'enseigne cependant dans les écoles, et est encore parlé, surtout chez les nestoriens.

17° Les *Kurdes* sont une race, non pas sémitique, comme les Chaldéens, mais indo-germanique. Leur langue se rapproche de l'ancien zend; et il est assez probable qu'ils descendent des Parthes ou des Mèdes. Ils n'entrèrent dans le Kurdistan ou ancienne Chaldée qu'à la suite de Cyrus. Longtemps indépendants et pillards, ils ont été depuis peu soumis par la Porte. Ils sont au nombre de 1,500,000 répandus depuis Tokat et depuis le Liban jusqu'au pays des Afghans, qui sont de la même race.

18° Les *Druses*, venus de la Perse en Égypte avec les kalifes fatimites ou alides, se réfugièrent dans le

Liban après la mort du kalife Hakem, qu'ils regardent comme une incarnation de la Divinité. Ils sont donc chyites avec cette différence qu'ils remplacent Ali par Hakem, et qu'ils font semblant de pratiquer le culte qui domine là où ils se trouvent. Ils ont des initiations et des mystères, qu'ils tiennent fort secrets. Ils sont environ 26,000 mêlés aux Maronites dans les cantons mixtes du Liban, et 5 à 6,000 dans le Hauran (entre l'Antiliban et la Palestine). Dans ces cantons mixtes, quoique les moins nombreux, ils forment exclusivement la classe prépondérante et aristocratique.

19° Les *Melkites*, ou Grecs-unis, sont une race gréco-romaine qui a perdu sa langue nationale, même dans la liturgie, pour adopter l'arabe. Ils sont environ au nombre de 55,000. Les Grecs non-unis, qui parlent arabe, ont la même origine que les Melkites.

20° Les *Ansariés* sont une secte de chyites, comme les Druses, dont ils imitent les allures mystérieuses. Ils sont très ignorants et très immoraux, et paraissent être le résultat du mélange d'un grand nombre de races. Ils habitent le nord de la Syrie, et sont environ 200,000 âmes.

21° Les *Ismaéliens* jouèrent autrefois un grand rôle sous le nom d'*Assassins* et sous la direction du *Vieux de la Montagne*. Ils sont chyites comme les Ansariés, leurs ennemis mortels. Leur nombre est réduit

aujourd'hui à 3 ou 4,000, dispersés dans les premières années de ce siècle par la haine des Ansariés.

22° Les ***Mutualis*** paraissent d'origine persane et sont encore une secte de chyites, quoiqu'ils soient ennemis des Druses, à côté desquels ils vivent. Leur nombre ne dépasse pas 7,000 âmes.

23° Les *Ali-Ilahis* sont encore une secte de chyites, qui habitent la Perse et descendent l'hiver sur le territoire ottoman. Ils ont des pratiques immorales qui paraissent empruntées aux manichéens.

24° Les *Chemsiyés* ou adorateurs du soleil. On appelle ainsi un certain nombre de familles qui habitent les environs de Merdin en Mésopotamie, et qui, tout en faisant extérieurement partie des Syriens jacobites, ont conservé plusieurs pratiques semblables à celles des Ali-Ilahis.

25° Les *Yézidis* sont d'origine persane, comme le prouvent leur culte, leur physionomie et leur langue, qui est un dialecte kurde. On les a rangés à tort parmi les musulmans chyites. Leur culte est un composé de magisme et de manichéisme. Cependant, d'un côté, ils portent des noms musulmans; de l'autre, ils célèbrent la pâque et boivent du vin. Leur nombre est d'environ 45,000 âmes, disséminées dans les diverses provinces qui avoisinent le Kurdistan.

26° Les *Wahabis*, secte arabe qui habite les bords du golfe Persique et qui, rejetant les pratiques des

chyites comme celles des sunnites, est vraiment, comme dit Burkhardt, le protestantisme de l'islamisme. Au commencement du siècle, les Wahabis firent de grandes conquêtes; ils prirent la Mecque, Médine, Damas. Méhémet-Ali a ruiné leur puissance; mais leur nombre est encore considérable.

27° Les *Turcomans*, race tatare, menant la vie nomade et provenant des hordes ortokides et seldjoucides. Leurs femmes, comme celles des Kurdes, ont la liberté des femmes chrétiennes. Ils parlent turc et sont musulmans sunnites. Il est difficile de déterminer leur nombre avec exactitude. Ils sont répandus principalement dans l'est de l'Asie-Mineure.

28° Les *Syriens* ont la même origine que les Chaldéens; la langue de ces deux races est presque la même; mais, pour la liturgie, les habitudes, la physionomie, il y a entre elles des différences notables qui proviennent de ce que les Syriens ont eu plus de rapports avec les Grecs et les Romains. Ceux qui suivent l'hérésie d'Eutychès, et qu'on appelle jacobites, sont au nombre de 60,000; les Syriens-unis ne dépassent pas 10,000.

29° Les *Sabéens*, race chaldéenne qui prétend descendre de ceux que baptisa saint Jean-Baptiste et qui professe un culte entaché de manichéisme. Persécutés par les kalifes ommiades, ils émigrèrent en Perse, sauf quelques-uns qui restèrent près de Bassorah. Leur nombre est d'environ 20,000.

30° Les *Samaritains,* restes des Babyloniens envoyés pour remplacer les tribus d'Israël. Leur dialecte tient de l'hébreu, du chaldéen et du syriaque. Leur exemplaire du Pentateuque diffère de celui des Juifs par certains changements et par le système graphique. Ils sont réduits aujourd'hui à 160 personnes qui habitent Naplouse. Ils ont correspondu avec Scaliger, Marschall, Hutington, Ludolf, de Sacy.

31° Les *Lazes* habitent à l'est de Trébizonde ; ils parlent un mélange de turc et de grec, et professent un mélange d'islamisme et de christianisme. Leur origine est assez incertaine, et leur nombre est tout au plus de 20,000.

32° Les *Maronites* sont une race syrienne qui doit son nom au patriarche Maron. Ils ont toujours su se garantir du monophysisme, comme l'a démontré le savant Assémani contre Eutychius et Guillaume de Tyr, et ont toujours conservé, dans leurs montagnes, une assez grande liberté. Ils sont encore 90,000 dans la partie septentrionale du Liban, qu'administre un émir chrétien. Dans le sud de la montagne, où 35,000 Maronites sont mêlés aux Druses, gouverne un émir musulman. Le rit des Maronites se rapproche beaucoup du rit latin. Leur clergé séculier est marié, comme celui des grecs-unis, des syriens-unis, des chaldéens-unis et d'une partie des arméniens-unis. Les efforts des missionnaires commencent cependant à propager le célibat. Le peuple est laborieux, adonné

à l'agriculture ou à l'industrie séricicole. Les monastères sont nombreux. Outre les Maronites du Liban, il y en a encore 20,000 à Alep, Damas, Chypre, etc.

Tu le vois, mon cher Alfred, la Turquie d'Asie offre encore une plus grande variété de races que la Turquie d'Europe; et, cependant, je n'ai rien dit de quelques autres tribus peu importantes qui habitent les bords de la mer Caspienne et le sud de l'Arabie, et qui ne rentrent pas dans les catégories précédentes. Je termine par les races des provinces africaines.

33° Les *Coptes*, descendants des anciens Égyptiens, sont réduits aujourd'hui à 50,000 âmes, divisées en catholiques et jacobites ou eutychiens. Ils ne parlent plus leur langue nationale, qui tient à la fois aux langues sémitiques et aux langues indo-germaniques (1). Ils ont obéi successivement aux Perses, aux Grecs, aux Romains et aux Arabes. Ceux-ci se sont maintenus en Égypte sous les Fatimites, les Ayoubites et les Mamelouks. Au XVIe siècle, commença la domination ottomane. Méhémet-Ali était parvenu à élever les revenus de l'Égypte à 60 millions de francs, et son armée à 100,000 hommes. La population totale est de 2 millions d'habitants.

(1) Leurs savants mêmes ne connaissent plus cette langue, et leur clergé ne comprend plus les paroles de la liturgie. Une jeune fille copte qui a voulu apprendre la langue de ses ancêtres a dû venir en Europe.

34° Les *Nubiens*, issus du mélange des Éthiopiens ou Abyssins avec des Arabes de l'Hedjaz, ont été récemment soumis par le pacha d'Égypte.

35° Les Abyssins, race sémitique, offrent, malgré leur teint bronzé, les caractères physiologiques des nations européennes. Leur langue, le gez, qui a de grands rapports avec l'arabe, a deux principaux dialectes, le tigréen et l'amhari. Le christianisme fut porté chez eux au IVe siècle par saint Frumence ; mais il y fut bientôt altéré par la dynastie juive des Falasyans, puis par le monophysisme d'Eutychès. La dynastie nationale des *atyés* se rétablit en même temps que les Mamelouks entraient en Égypte. Les Portugais au XVe siècle, et les Ottomans au XVIIIe, y exercèrent une grande influence. Massouah, le principal port, est seul aujourd'hui au pouvoir de ces derniers. Le paganisme règne encore chez les Gallas et les Danakyls ; mais l'islamisme fait de grands progrès chez ces peuplades, et même chez les Abyssins chrétiens. Les missionnaires catholiques sont parvenus, dans ces derniers temps, à détacher de l'*abouna*, ou métropolitain schismatique, un assez grand nombre de prêtres et de fidèles. La population de l'Abyssinie est de 6 millions d'habitants, divisés en trois États principaux : le Tigré, le Choua et l'Amhara, dont les gouverneurs ou *ras* sont presque indépendants, et sur lesquels le roi, ou *atyé*, résidant à Gondar, n'exerce plus qu'une autorité nominale.

XII.

ÉTUDES ORIENTALES.

Plan d'études orientales. — Deux opinions sur les rapports des langues : monoglottisme et polyglottisme. — A quelle famille appartiennent l'hébreu, le turc, l'arabe, le persan, l'arménien. — Rapports et différences qu'on observe entre ces langues. — Alphabets phonétiques et hiéroglyphiques. — Différence entre les systèmes graphiques de l'Orient, même phonétiques, et ceux des langues européennes. — Sur les sons et la grammaire de la langue turque. — Serait-il possible et utile d'en changer l'alphabet? — Parallèle du grec ancien et du grec moderne, sous le rapport de la prononciation, des désinences, de la syntaxe, des radicaux et du système graphique.

Constantinople, janvier 1850.

Mon cher Alfred,

Jusqu'à la fin de décembre nous avons eu assez beau temps. Mais le 31 on s'est couché par une température relativement douce; et le 1er janvier on s'est réveillé subitement au milieu d'un ouragan effroyable. Le vent du nord secouait nos maisons de bois, et faisait pénétrer la neige jusque dans les chambres. Il n'est pas rare de voir à Constantinople quinze degrés de froid et deux pieds de neige. On se chauffe pendant ce temps-là autour, non d'un joyeux foyer, mais d'un ignoble *mangal*. Heureusement la mauvaise saison n'est jamais longue. Nous aurons encore

de vilains temps en mars ; mais février est ordinairement assez beau : on dirait un reste d'automne qui coupe l'hiver en deux.

Je te parlerai aujourd'hui des langues et des études orientales. Toutefois il ne faut pas t'attendre à un travail complet. Quoique je profite de mon séjour en ce pays pour le bien étudier, je sens de plus en plus combien je suis loin d'en avoir cette connaissance qui fait l'orientaliste. Le premier obstacle, c'est l'ignorance des langues. J'ai appris assez vite les différences qui séparent le grec ancien du grec moderne, et à force d'entendre parler italien et turc, je me tire d'affaire en ces deux langues. Malheureusement cela ne suffit pas. Pour étudier à fond l'Orient, il faudrait posséder non-seulement le turc, le persan et l'arabe, mais encore tous leurs dialectes, ainsi que les autres idiomes parlés dans les diverses parties de l'Asie occidentale. Je ne dis rien des langues de l'Inde et de la Chine ; car c'est un monde à part qu'il est bon de n'aborder qu'après avoir exploré les régions musulmanes. Avec la connaissance des langues, et même auparavant, il faudrait du temps et surtout de l'argent, deux choses sans lesquelles on ne pourrait mener cette vie de pèlerin, si dispendieuse, si fatigante, mais si nécessaire au pionnier de la science. Si tu ajoutes à cela une assez forte dose de mémoire, de jugement, de santé, et d'autres qualités physiques et métaphysiques, une grande persévérance, un plan

bien arrêté, le tout appuyé sur l'amour de Dieu et le dévoûment à l'Église, tu auras à peu près la somme de ce qu'il faudrait à un individu pour explorer avec fruit le vieil Orient. Cette terre classique paierait largement des efforts tentés dans ces conditions; elle est pour la science une mine inépuisable et presque ignorée : les premiers occupants y feraient à coup sûr une moisson magnifique.

En attendant que des travaux entrepris sur ce plan viennent doter l'Europe de richesses nouvelles, et faire revivre ce passé illustre dont nous connaissons à peine quelques linéaments, je vais, mon cher Alfred, te donner de courtes notions sur les principales langues parlées dans le Levant. Le turc, le persan et l'arabe sont parlés aujourd'hui par les trois principales races musulmanes. Il s'en faut de beaucoup cependant qu'il y ait entre ces trois langues aucune analogie importante. Elles appartiennent, au contraire, à trois familles distinctes : l'arabe, comme l'hébreu, à la famille sémitique; le turc, à la famille tatare; le persan, à la famille indo-germanique. Tu sais que les écrivains catholiques sont aujourd'hui partagés en deux grandes opinions, également conformes au texte sacré, au sujet des rapports qui peuvent exister entre les langues. Les uns soutiennent le monoglottisme, c'est-à-dire la possibilité de retrouver, dans tous les idiomes existants, des traces du langage primitif, d'où ils seraient sortis par une cause violente; les autres, par-

tisans du polyglottisme, prétendent que la confusion de Babel a créé des langues entièrement différentes les unes des autres, et dans lesquelles il ne reste plus rien de la langue primitive. Je n'entre pas ici dans l'examen de ce problème intéressant. Je constate seulement que les rapports entre le turc, l'arabe et le persan, si toutefois ils existent, sont des rapports infiniment éloignés, et sans comparaison possible avec ceux qui unissent nos langues modernes issues du latin. Ce qui a pu faire croire à des observateurs superficiels que le turc, l'arabe et le persan présentent entre eux des analogies frappantes, c'est qu'en premier lieu, ces trois langues ont aujourd'hui le même système graphique, et en deuxième lieu, qu'elles se sont fait mutuellement des emprunts de radicaux, par suite des relations qui existent entre les nations qui les parlent.

Ainsi, soit que les Turcs n'eussent pas encore d'écriture, lorsqu'ils arrivèrent dans l'Asie occidentale, soit qu'ils aient abandonné, comme les Persans, leur écriture antique, toujours est-il que ces deux peuples ont adopté l'alphabet arabe, en y faisant toutefois quelques suppressions et quelques additions, parce que les sons de la voix ne sont pas absolument les mêmes dans les trois langues. Cet alphabet s'écrit, comme celui de l'hébreu, de droite à gauche, tellement que la première page de chaque volume, comme le premier mot de chaque ligne, se trouve à droite;

du reste, on écrit, comme chez nous, de haut en bas. Un autre caractère non moins significatif, c'est que l'alphabet arabe manque de voyelles, et en cela encore il se rapproche de l'hébreu : mais il s'en distingue en ce que, dans les livres arabes, les lettres ne sont pas détachées les unes des autres, comme dans la Bible hébraïque. Cette circonstance augmente beaucoup la difficulté d'apprendre à lire le turc ou l'arabe ; car les lettres, en se liant avec leurs voisines, changent de forme. Elles ont une figure différente, suivant qu'elles sont isolées, ou au commencement d'un mot, ou au milieu, ou à la fin ; de sorte qu'il faut graver dans sa mémoire quatre formes pour chaque lettre, et encore quatre formes quelquefois fort dissemblables entre elles, en même temps que ressemblant à certaines formes de plusieurs autres lettres. Toutefois la plus grande difficulté de l'étude des langues orientales provient de l'absence de voyelles. L'alphabet arabe est phonétique, comme le nôtre, c'est-à-dire représentant des sons, et non pas idéographique, ou hiéroglyphique, comme celui des Chinois ; mais il ne représente que des *articulations* ou des consonnes, de manière qu'il faut deviner la prononciation des voyelles, ou, en d'autres termes, de manière qu'il faut savoir la langue et en connaître tous les mots, avant de savoir lire. On ne sait donc bien lire le turc ou l'arabe que quand on en connaît l'orthographe, c'est-à-dire quand on peut le parler

et l'écrire. Voilà pourquoi, à Constantinople, pour désigner un homme savant, le peuple se sert du mot *oqoumouch, qui sait lire.*

Si c'est là un inconvénient, il faut avouer que nos langues modernes en ont d'autres qui compensent largement l'absence de celui-là. Si nous pouvons rapidement apprendre à les lire avant de les comprendre, il nous faut un temps considérable pour en savoir l'orthographe, les irrégularités, les exceptions, les désinences, tandis que les conjugaisons turques sont d'une simplicité merveilleuse. Il y a même en Europe des langues, l'anglais, par exemple, dont la prononciation exige, comme celle du turc, la connaissance préalable des mots. Et encore il ne faut en turc deviner que le son des voyelles, tandis que, en anglais, le son des consonnes est lui-même variable. Une grammaire anglaise bien connue prétend que notre langue est, sous ce rapport, aussi irrégulière que l'anglais. Cela manque d'exactitude. Sans doute, quelquefois en français une lettre n'a pas le son accoutumé, mais c'est par exception, et notre langue tient vraiment le milieu entre la régularité géométrique de la prononciation italienne, allemande ou espagnole, et le chaos indescriptible de la prononciation anglaise.

La deuxième raison pour laquelle on est quelquefois tenté de croire qu'il y a entre le turc et l'arabe de grandes affinités, c'est que la première de ces

langues emprunte à la deuxième un grand nombre de mots, surtout dans le style littéraire. La langue arabe est d'une grande richesse ; elle a des expressions pour les moindres nuances de la pensée ; et c'est ce qui contribue à en rendre l'étude si pénible. Les Turcs, au contraire, manquent, surtout pour désigner les objets intellectuels, d'une foule de mots qu'ils ont dû chercher ailleurs, et qu'ils ont pris naturellement à la langue du Koran, lorsqu'ils furent convertis au mahométisme.

A la différence de l'arabe, qui possède beaucoup d'aspirations très désagréables pour nos oreilles, et très difficiles à prononcer pour notre organe vocal, le turc, comme je l'ai déjà dit, est une langue très douce ; les aspirations mêmes, qui y sont très nombreuses, comme dans toutes les langues de l'Orient, s'adoucissent d'une manière notable en passant par les bouches ottomanes. Le turc est très riche en sons. Il possède tous ceux de la langue française, même ceux qui manquent à plusieurs des langues européennes, comme le son de l'*u*, les sons chuintants de *j* et *ch*, et les sons nasals. Il a de plus l'équivalent du *ch* allemand (*j* espagnol, χ grec moderne, *kha* arabe), et même du γ grec moderne. Le *th* anglais, analogue au *z* espagnol, et aux δ et θ grecs modernes, est le seul son européen qui, à ma connaissance, manque à la langue turque. Il faut ajouter que cette langue a plusieurs sons qui manquent à toutes

les nôtres, entre autres une voyelle gutturale qu'il faut entendre pour en avoir une idée.

Une des choses qui contribuent le plus à rendre la langue turque très douce, ce sont les règles d'euphonie qui lui sont particulières. Les huit voyelles qu'elle possède sont disposées dans une espèce d'ordre hiérarchique, de sorte que chacune d'elles ne peut jamais se présenter qu'après telle ou telle autre. La grammaire, du reste, est d'une simplicité extrême : une seule conjugaison, et pas un seul verbe irrégulier. Il n'y a en apparence quatre conjugaisons qu'à cause des règles d'euphonie dont je viens de parler; mais dans la langue écrite, qui se compose uniquement de consonnes, les désinences des quatre conjugaisons sont absolument les mêmes. Chaque verbe présente, en un seul mot, une forme négative et une forme interrogative.

Le turc a de grandes analogies avec le latin, non pour les radicaux, mais pour la syntaxe et le système des désinences. Dans ces deux langues, les déclinaisons ont des cas; les divers temps du verbe ont des formes différentes pour chaque personne. Dans toutes les deux, le verbe actif gouverne l'accusatif.

Un savant lazariste, Arménien de naissance, M. Sinan, croit avoir découvert le moyen de lire le turc sans points-voyelles, et sans comprendre le sens des mots. La belle grammaire turque qu'il a déjà publiée permet d'espérer beaucoup du fruit de ses labeurs. Il

rendrait un grand service à la jeunesse studieuse, s'il pouvait accomplir la réforme dont il s'occupe et qui fait l'objet du prix fondé par Volney. Un autre lazariste, plus ancien et né en France, M. Viguier, a adopté un autre système : dans son excellente et volumineuse grammaire, il écrit le turc à la française, et, par ce moyen, en facilite l'étude aux Européens. Je crois que cette idée pourrait être reprise et appliquée utilement. Il serait sans doute déraisonnable de refaire, comme quelques-uns l'ont rêvé, l'orthographe de nos langues modernes, pour en faire disparaître les irrégularités. Ces irrégularités, outre qu'elles sont devenues une habitude, rendent un grand service, celui de rattacher nos langues à celles dont elles sont sorties. S'il fallait changer quelque chose, ce serait plutôt la prononciation; mais c'est évidemment une chose impossible. Pour le turc, au contraire, rien n'empêcherait de remplacer un alphabet emprunté à l'arabe et excessivement imparfait par un alphabet nouveau en rapport avec les nôtres. Tous les ouvrages turcs seraient réimprimés de cette nouvelle manière, et l'ancien système graphique, banni de l'enseignement, resterait le domaine de quelques archéologues, grâce auxquels la connaissance ne s'en perdrait pas, et pourrait de temps à autre faciliter les recherches scientifiques.

Les huit voyelles turques pourraient s'exprimer par *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, auxquelles on ajouterait *e͡u*, *o͡u*, (liées

ensemble pour rendre sensibles les règles d'euphonie), et un signe quelconque pour représenter la voyelle qui n'a pas d'analogue chez nous. Quant aux consonnes, il suffirait pour écrire tous les mots turcs des quatorze suivantes : *b*, *t*, *s*, *d*, *z*, *r*, *f*, *k*, *l*, *m*, *n*, *v*, *p*, *j*, auxquelles on ajouterait les deux lettres grecques γ, χ, le signe *h* pour indiquer une aspiration, et les signes composés *dj*, *tch*, *ch*, afin de traduire autant que possible lettre pour lettre l'écriture ancienne en la nouvelle.

On pourrait objecter, il est vrai, que les caractères turcs sont anciens et populaires chez les Ottomans; qu'ils forment d'ailleurs une espèce de monument littéraire qu'on ne saurait briser sans un véritable vandalisme; et enfin que cet alphabet est en rapport avec le génie des langues orientales. Car les différentes provinces ne prononcent pas de la même manière, ou, en d'autres termes, n'ajoutent pas les mêmes voyelles aux consonnes écrites; de sorte que l'écriture, uniquement composée de consonnes, est entre ces provinces un lien utile, un principe d'unité. On pourrait dire aussi qu'une écriture basée sur la prononciation française tromperait les autres peuples, et qu'un Anglais, par exemple, devrait apprendre le français avant de pouvoir apprendre le turc.

Aucune de ces objections ne paraît sans réplique. L'alphabet turc ne serait pas anéanti. Il resterait pour remplir la fonction que nul autre ne saurait remplir;

seulement il disparaîtrait de l'usage ordinaire à cause de ses grands inconvénients. Les variations qu'on observe au sujet des voyelles entre les différentes provinces ne sont pas effacées par l'alphabet turc, qui peut-être même en est la cause. Il y a toujours plusieurs dialectes qu'il faut apprendre pour pouvoir les parler. D'après le système que j'indique, on écrirait d'abord la prononciation de la capitale, qui tendrait ainsi à se généraliser; et ensuite les différents dialectes pourraient avoir chacun une orthographe spéciale. Enfin la dernière objection n'a aucune valeur; car notre langue est assez répandue en Europe, pour que ce ne fût pas une gêne véritable d'être obligé de la connaître avant d'étudier le turc. Du reste, ce que je propose est tellement réalisable que déjà quelque chose de semblable a été pratiqué par les Arméniens. Ils écrivent le turc avec leur alphabet, qui a des voyelles comme le nôtre, et c'est en se servant de leurs livres et de leur méthode qu'on apprend aujourd'hui le plus facilement la langue ottomane.

La langue arménienne appartient, comme le persan, à la famille des langues indo-germaniques. Elle n'a donc pas de rapports sensibles avec le turc ou l'arabe. Elle n'est guère étudiée que par les Arméniens et par quelques savants. Comme tous les Arméniens parlent turc, on n'a jamais besoin de connaître leur langue nationale pour traiter d'affaires avec eux.

Pour bien faire apprécier les différences et les rapports qui existent entre le grec ancien et le grec moderne, il faut considérer : 1° la prononciation, 2° les radicaux, 3° les désinences, 4° la syntaxe, 5° le système graphique.

La prononciation actuelle des Hellènes ne ressemble en rien à celle qui est reçue dans nos écoles pour le grec ancien. Ceux-ci prétendent chaleureusement avoir conservé la prononciation des anciens Grecs, et ils semblent en effet dans de meilleures conditions que nous pour la revendiquer. Cependant le savant Montfaucon a démontré, sans réplique, que leurs prétentions ne sont pas fondées, du moins dans toute leur étendue ; et il est probable que M. Romain Cornut a raison de penser que notre prononciation se rapproche plus de l'ancienne que la leur, à l'égard de certaines lettres. Ainsi, ils sont dans le vrai, sans aucun doute, en prononçant υ comme notre *i* ; le mot même d'ὑψιλόν suppose qu'il y a une autre lettre de son pareil et de quantité différente ; mais ils ont tort de donner aussi le son de notre *i* à la lettre η, qui devait correspondre à ἐψιλόν, comme ὑψιλόν à ι. Ils ont tort aussi de prononcer le β comme notre *v*. Toutefois il vaudrait peut-être mieux renoncer à notre prononciation, qui ne reproduit ni celle des anciens Grecs ni celle des modernes. Ces derniers ne peuvent guère changer la leur ; mais nous pouvons l'adopter malgré ses imperfections, et, en le faisant, nous faciliterions

l'étude de la langue moderne, sans compromettre celle de la langue ancienne.

Dans les colléges de la nation grecque, on se sert ordinairement d'une grammaire où les deux langues, l'ancienne et la moderne, sont présentées de front et comparées. Cette méthode pourrait être, dans une certaine mesure, appliquée chez nous.

Les radicaux dans le grec ancien et dans le grec moderne varient peu. Il y a même une foule de mots qui n'ont pas changé; mais il y en a aussi beaucoup qui ont disparu, et qui ont été remplacés par des racines tirées de l'italien et des langues orientales. On peut dire la même chose pour les désinences: celles des déclinaisons sont identiques dans les deux langues; une partie des temps des verbes de la moderne ont conservé les anciennes formes, mais il en est d'autres qui ont changé. Ainsi, pour les temps passés, la désinence ancienne a été remplacée par l'auxiliaire ἔχω (j'ai), suivi d'un participe; au lieu de λέλυκα, on dit donc ἔχω λελυμένον; souvent même, au lieu du parfait, on emploie l'aoriste. Le futur est composé de la forme ancienne de l'infinitif et de l'auxiliaire θέλω (je veux). Quant à l'infinitif présent, il n'existe pas dans la langue moderne; pour dire: Je veux manger, il faut tourner: Je veux que je mange.

La syntaxe a subi des modifications plus profondes. Le génie de nos langues modernes a fait irruption chez les Hellènes; et aux inversions élé-

gantes de la phrase de Démosthènes a succédé la construction méthodique et rationnelle des langues de l'Occident. Aussi le grec moderne est infiniment plus facile à comprendre que le grec ancien ; et la jeunesse aurait moins de répugnance pour le dernier, si on la faisait commencer par le grec moderne. Quant au système graphique, il est le même pour les deux langues dans les imprimés ; pour les manuscrits, les Hellènes ont adopté une écriture cursive qui se rapproche beaucoup de la nôtre, excepté pour les majuscules.

Je termine cette lettre, mon cher Alfred, en t'envoyant un aperçu de la prononciation moderne, afin que tu puisses l'essayer au besoin. Je te préviens seulement que tu ne prononceras jamais bien le γ (gamma) devant κ et ο, à moins de l'avoir entendu prononcer : ce n'est qu'après quinze jours d'efforts que j'ai pu plier ma langue à ce son pour nous insolite, et le distinguer de χ. Pour le θ (th), tu peux imiter les Anglais.

VOYELLES ET DIPHTHONGUES.

Grec.	Valeur en français.
ο, ω	*o* toujours ouvert, comme dans *homme*.
α,	*a* toujours bref.
αι,	*é* comme dans *été*.
ε,	*è*, j'*aimais*.
ου,	*ou* français.

Grec.	Valeur en français.
ι, η, ει, οι	i français.
υ,	i français; quelquefois consonne, il se prononce *v* ou *f*.
αυ,	*af* ou *av*.
ευ,	*ef* ou *ev*.
ωυ,	*of* ou *ov*.
υι,	*ii*.

Remarque 1. — Les sons nasals composés d'α, ε, ο, avec μ, ν, se prononcent presque comme en français.

2. — Le tréma doit faire prononcer séparément les deux lettres de αι, ου, ει, οι, etc.

3. — Les deux sons ι de θείν se prononcent sans mouiller.

CONSONNES.

Grec.	Valeur en français.
	toujours comme *v*.
γ,	1° comme le *ghain* turc devant *a*, *o*. 2° comme *n* français devant γ, κ, χ. 3° comme *y* devant les sons de *é*, *è*, *i*. 4° comme le *g* dur français après un autre γ et devant les sons de *é*, *è*, *i*.
δ,	comme le *th* anglais doux dans *the*.
ζ,	comme le *z* français simplement.
θ,	comme le *th* anglais dur dans *three*.
κ,	1° comme *k*. 2° *g* dur français après un γ.
π,	après μ, comme *b*; dans les autres cas comme *p*.
τ,	après ν, comme *d*; ailleurs comme *t*.

χ, comme *ch* allemand; devant ι et ε il se mouille davantage.

σ, toujours dur, excepté devant μ, où il prend le son de ζ.

Remarque. — Les lettres doubles se font moins sentir qu'en français; ainsi ἀλλα se prononce comme ἀλα.

Une dernière observation, c'est qu'il faut, pour bien prononcer, appuyer sur la syllabe accentuée. Les Grecs parlent presque en chantant, comme les Italiens. C'est surtout pour bien faire sentir cet accent qu'il faut avoir entendu des Grecs. Il est vrai qu'un signe indique en grec la syllabe accentuée, avantage que n'offre pas l'italien; mais, malgré cela, celui dont l'oreille n'a jamais été frappée par la voix d'un Hellène ne saura jamais donner à la sienne cette intonation particulière qui, dans chaque mot, doit caractériser la syllabe principale.

XIII.

ÉTABLISSEMENTS DES LAZARISTES.

Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. — Détails biographiques sur M. Leleu et M. E. Boré. — Journaux de l'empire ottoman.

Constantinople, mai 1850.

Aujourd'hui, mon cher Alfred, je dois te faire connaître les établissements des lazaristes à Constantinople et dans la Turquie. C'est le côté le plus consolant et le plus intéressant de mon récit; aussi ne craindrai-je pas d'entrer à ce sujet dans quelques détails.

Après la suppression des jésuites au XVIIIe siècle, les lazaristes leur succédèrent dans les principales

villes de la Turquie, et, aujourd'hui encore, la compagnie de Jésus n'envoie de missionnaires que dans l'Archipel et dans le Liban. Tu peux lire, dans les *Lettres édifiantes*, l'exposé du bien que faisait cet ordre illustre avant sa suppression. Non-seulement les jésuites, quoique fort peu nombreux, évangélisaient les catholiques et se dévouaient au salut des pestiférés ; mais encore, doués des vues les plus larges, de l'activité la plus infatigable, ils se maintenaient en rapport avec les sommités du schisme, et furent plusieurs fois sur le point d'opérer un rapprochement que tous les catholiques appellent depuis si longtemps de leurs vœux.

Les lazaristes, en continuant ces glorieuses traditions autant que les circonstances le permettaient, s'attachèrent, d'une manière particulière, à protéger le développement des arméniens-unis, et ils furent le plus ferme soutien de cette Église dans la persécution qui fondit sur elle en 1828. Quelques années après, arrivait à Constantinople un de ces hommes qui sont nés pour renouveler la face d'un pays, grâce au génie organisateur dont la Providence les a doués. M. Leleu, prêtre du diocèse d'Amiens, né près d'Abbeville, étant entré, âgé déjà, chez les lazaristes, fut choisi par ses supérieurs pour gouverner les missions du Levant. On est ravi d'étonnement en considérant les créations qu'il a réalisées pendant une administration trop tôt, hélas ! terminée par la mort.

M. Leleu, avec ce tact exquis dont il était doué, comprit aussitôt que les Arméniens catholiques ayant obtenu, grâce à l'intervention de la France, un patriarche de leur rit et de leur nation, les efforts des lazaristes devaient en partie changer d'objet, afin de ne pas gêner dans son action le clergé arménien-uni. Il tourna alors son attention d'un autre côté, et, à sa voix, tout changea de face. C'est à lui, après Dieu, qu'on doit la marche ascendante du catholicisme en Orient. Lui seul avait compris le terrain ; lui seul devina quels étaient nos partisans, nos besoins, nos éléments de succès. Par une innovation aussi hardie que féconde, il jeta le fondement de ces maisons de *sœurs* qui sont aujourd'hui répandues dans les ports du Levant, et qui font l'admiration de tous les voyageurs. Il introduisit aussi en Orient les frères des Écoles chrétiennes pour l'enseignement primaire, et il donna un développement nouveau au collége qui existait déjà. La mort le surprit en 1846, préparant des projets plus vastes, entre autres une colonie d'orphelins, qui depuis a reçu un commencement d'exécution dans l'immense ferme qu'il avait achetée en Asie. M. Leleu n'avait pas seulement un rare talent de juger les hommes, de les placer suivant leurs aptitudes, de les diriger : c'était, sous tous les rapports, un homme supérieur. Le premier, il sut démasquer les machinations de la politique russe ; et les sommités de la diplomatie elles-mêmes subissaient,

comme à leur insu, l'influence de ses grandes vues et de ses conseils. S'il eût voulu écrire, il se fût placé au premier rang parmi les publicistes. Les quelques lettres qu'il a laissées tomber de sa plume sont des modèles d'élégance. Dans la conversation il n'avait pas de rival, et il exerçait sur tous ceux qui l'approchaient un tel ascendant, que les lieux qui furent témoins de son zèle sont encore aujourd'hui pleins de son souvenir.

On ne peut se faire une idée du bien qu'accomplissent en Orient les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Pour suffire à tous les besoins, elles ont entrepris les œuvres les plus diverses, et toujours avec un plein succès. Ainsi, à Constantinople, elles ont un pensionnat pour les jeunes personnes riches, et des externats gratuits pour les petites filles pauvres, institution précieuse qui a eu à vaincre, pour réussir, les préjugés les plus vivaces et les habitudes les plus enracinées des populations du Levant. Elles ont, en outre, un orphelinat très nombreux qu'elles soutiennent au moyen de loteries et de quêtes, auxquelles les musulmans eux-mêmes ne dédaignent pas de s'associer. Elles ont surtout un dispensaire où, dans le cours d'une année, elles soignent plus de 100,000 malades de toutes les nations et de tous les cultes. Une pharmacie, dont elles font tous les frais, est annexée au dispensaire ; et là, on voit tous les jours des sœurs panser ou soigner des Turcs, quelquefois même leur extraire des

dents. Toutes ces œuvres sont exercées aussi dans les autres ports. Les sœurs sont à Constantinople au nombre de 40 au moins ; elles sont plus de 20 à Smyrne, plus de 10 à Beyrout, près de 30 à Alexandrie. Dans plusieurs villes, elles dirigent en outre les hôpitaux maritimes.

Les frères des Écoles chrétiennes rendent aussi de grands services ; et les lazaristes, outre qu'ils dirigent ces deux instituts auxiliaires, font par eux-mêmes un bien immense, soit par leurs missions, soit par leurs collèges. Il ne faut pas oublier la conférence de Saint-Vincent-de-Paul, qui se réunit chez eux, à Smyrne et à Constantinople. Ils ont dans cette dernière ville un préfet apostolique, qui est visiteur des maisons de l'ordre dans la Turquie d'Europe, la Grèce, l'Anatolie et la Perse. Un autre préfet apostolique, demeurant à Alexandrie, gouverne les maisons de la Syrie et de l'Égypte. Partout les lazaristes sont en dehors du ministère paroissial, excepté à Salonique et à Antoura.

Les détails qui précèdent m'amènent naturellement à te parler, mon cher Alfred, d'un homme que tu connais déjà de réputation, et que tu aimes de cet amour qui unit tous les cœurs catholiques, en quelque lieu du globe qu'ils travaillent pour la gloire de Dieu. Tu comprends que je veux parler de M. Eugène Boré, dont j'ai eu le bonheur de faire ici la connaissance. J'ai tant de choses à te dire sur lui,

que je ne sais vraiment par où commencer. Pour mieux m'y reconnaître, je suivrai, autant que possible, l'ordre des temps. M. E. Boré est de l'âge de M. de Montalembert. Il fit longtemps partie de ce cercle de disciples qui entourait M. de Lamennais, avant son apostasie; et il eut alors l'occasion de nouer des relations avec les sommités de la science et des lettres. Ce fut sans doute un grand avantage pour lui; car les rapports que l'on a, surtout dans la jeunesse, avec les esprits supérieurs, élargissent l'horison intellectuel, et sont en outre la source de souvenirs vers lesquels la pensée aime à se reporter dans l'âge mûr. M. E. Boré, qui devait à M. de Lamennais le goût de l'hébreu, se livra, une fois séparé de son ancien maître, aux études qui font l'orientaliste; et bientôt il commença le grand voyage qui a été l'occasion de cet exil volontaire et perpétuel auquel il s'est condamné par dévoûment. Tu as pu lire les détails de ce voyage dans les deux volumes de lettres qui ont paru sous son nom. Je ne te raconterai donc pas ses courses en Allemagne, en Italie, en Asie-Mineure, en Mésopotamie, en Russie et en Perse; mais ce que je tiens à te faire savoir, c'est qu'on se tromperait fort si on le jugeait d'après ces deux volumes qui ont été publiés par ses amis, tout-à-fait à son insu, et qui, malgré leur mérite, ne sauraient donner de son talent une idée exacte. A l'époque où parut cet ouvrage, il eût certainement fait beaucoup mieux,

s'il avait cru travailler pour le public ; juge donc de ce qu'il pourrait faire aujourd'hui, avec ce que dix années d'études et de voyages ont dû ajouter à son expérience et à son érudition.

En effet, M. E. Boré s'est non-seulement toujours tenu au courant du mouvement intellectuel de l'Europe, dont il connaît toutes les langues, et lit toutes les productions dans le texte original ; mais il possède à fond la plupart des langues de l'Orient. C'est vraiment une chose curieuse que de voir sur sa table des journaux français, anglais, allemands, italiens, espagnols, grecs, arméniens, turcs, etc., qu'il lit avec une égale facilité, et qu'il redresse, au besoin, les uns par les autres, quand ils tombent dans l'erreur ou la partialité. Combien de feuilles, publiées en Orient et servant d'organes aux diverses sectes, n'a-t-il pas, quand elles le méritaient, flagellées par des articles pleins d'esprit, qui les ont rendues beaucoup plus circonspectes ? Qui pourrait dire tout le terrain qu'a perdu l'erreur par suite de cette persévérante surveillance ? Tantôt, sous sa dictée, Smyrne réfutait Constantinople, et Constantinople réfutait Athènes ; tantôt le journal français redressait, sous son inspiration, le journal grec ou arménien ; tantôt Paris accueillait l'article que les feuilles levantines n'osaient insérer, faute de liberté ou de courage.

D'après cela, tu t'étonnes sans doute qu'il n'ait pas publié quelque grand ouvrage qui, en le classant

parmi nos premiers écrivains, fût venu apporter une nouvelle pierre à l'édifice catholique. On n'a pas épargné les supplications pour amener là M. E. Boré; mais deux grands obstacles l'en ont empêché jusqu'ici : sa charité et son humilité. Pour le premier chef, il faut t'apprendre qu'il est l'âme de toutes les bonnes œuvres. Dès qu'il y a quelque bien à faire, on vient le trouver ; il est toujours prêt; et ainsi il est privé de ce loisir qu'exigent les compositions de longue haleine. D'ailleurs, cet obstacle écarté, il resterait encore à vaincre sa défiance de lui-même. Son extrême modestie cache aux yeux du public la plus grande partie des qualités qui le distinguent; et, quoique sa réputation soit depuis longtemps européenne, ceux qui ont l'avantage de le voir de près savent que l'estime dont il jouit est bien loin de celle qu'il mérite. Espérons cependant qu'un jour la conscience de ses forces et le temps lui seront donnés, afin qu'il puisse satisfaire les vœux de ses amis.

En attendant, il n'écrit, comme il n'agit, que par charité. Sa correspondance est immense, et il ne trace pas une ligne sans être poussé par la considération de quelque bonne œuvre à poursuivre. C'est dans ce but qu'il a publié ici plusieurs brochures, toujours sous le voile de l'anonyme. Il a créé un *Almanach catholique* qui rend de grands services, et où j'ai puisé plusieurs des renseignements que contiennent ces lettres. Quant à la part qu'il a prise à la

rédaction des journaux du pays, je t'en ai déjà parlé. Le voyage qu'il fit en Syrie et en Palestine en 1847 a été l'occasion de deux opuscules importants, qui ont paru en France, l'un sur la question du Liban, l'autre sur celle des Saints-Lieux. Nul n'était plus compétent que lui pour traiter ces matières, qu'il venait d'étudier sur les lieux et qui lui étaient déjà familières par ses précédentes études. Dans le premier mémoire, il dissipe tous les fantômes dont la question des Maronites avait été peuplée par la politique des poètes. Comme on devait s'y attendre, les préjugés qu'il avait froissés se révoltèrent, et des hommes, qui connaissent la Syrie à peu près comme je connais le Monomotapa, lui reprochèrent non-seulement de s'être trompé, mais encore d'avoir sacrifié la cause catholique aux intérêts anglais. Aujourd'hui ces imputations injustes sont totalement oubliées, et les *Lettres sur le Liban* restent comme le document le plus sûr qu'on puisse consulter sur la question.

Le mémoire sur les Lieux-Saints, qui fut le fruit d'un séjour de six mois à Jérusalem, a eu un meilleur sort que le premier, quoiqu'il fût pareillement consacré à rétablir des faits généralement méconnus. Ici tous les catholiques furent unanimes pour applaudir et pour féliciter M. E. Boré d'avoir ressuscité la principale face de la question d'Orient, en interrompant la prescription par laquelle les schismatiques espéraient légitimer leurs rapines. D'autres sont venus

après lui, qui ont profité de ses laborieuses recherches et qui ont contribué, en éclairant l'opinion, à hâter le moment où l'on nous rendra les sanctuaires dont nous avons été dépouillés; mais lui seul, avec sa connaissance des langues orientales, pouvait entamer le travail et déchiffrer tous les vieux firmans pour en tirer une démonstration éclatante de nos droits.

M. E. Boré était à peine de retour de la ville sainte, qu'on le vit sacrifier son repos et sa position indépendante pour essayer de combler une lacune qui existait encore dans les établissements catholiques d'instruction secondaire à Constantinople. Il se fit maître d'école, et ouvrit un externat qui compta bientôt 70 élèves. Il faut lui savoir d'autant plus de gré de cette création que l'enseignement présente ici des difficultés dont on ne peut se faire une idée en France.

Enfin, après avoir été si longtemps *missionnaire laïque*, pour lui donner la dénomination sous laquelle Grégoire XVI l'appelait, après avoir été pour ceux qui l'entouraient un sujet continuel d'édification, le courageux serviteur de Jésus-Christ, foulant aux pieds les *qu'en dira-t-on*, accomplit en 1850 un projet qu'il nourrissait depuis longtemps : celui de s'enrôler dans la milice sacrée. Il reçut les saints ordres des mains de Mgr Hillereau; mais il ne s'arrêta pas là. Le sacerdoce tout seul n'avait pas assez d'austérités pour cette âme d'élite qui aspirait aux

trois vœux et à la règle de la vie religieuse. Il entra dans la congrégation des lazaristes, qui lui paraissait providentiellement indiquée par les relations intimes qu'il avait avec elle depuis plusieurs années, et par le désir qu'il ressentait de prendre l'Orient pour le théâtre définitif de son apostolat. Nul n'est plus capable que lui d'occuper le poste de M. Leleu, qui fut son premier guide dans la voie du renoncement au monde; nul n'est plus capable de diriger les beaux établissements des lazaristes en Turquie, et de les développer dans la proportion des besoins.

J'oubliais de te parler du désintéressement dont il a fait preuve cent fois. L'allocation assez considérable qu'il recevait du gouvernement français avant 1848 était consacrée tout entière au soutien des institutions catholiques et françaises du Levant. Sa mission politique en Syrie ayant été interrompue par la révolution de Février, les dépenses restèrent à sa charge; et il ne pensa même pas à réclamer une indemnité qui était doublement justifiée par les importants résultats de ses travaux. Enfin il n'eût tenu qu'à lui d'occuper une belle position diplomatique; mais il repoussa toujours les ouvertures qui lui furent faites à ce sujet, parce que Dieu l'appelait à une dignité plus haute et aussi plus pénible.

Je terminerai cette lettre, mon cher Alfred, en te disant quelques mots des journaux et de la presse dans l'empire ottoman.

Il y a dans la maison des lazaristes, à Galata, une imprimerie d'où est sortie, entre autres publications. une série de brochures traitant de matières religieuses, et publiées en diverses langues par la conférence de Saint-Vincent-de-Paul.

La principale feuille de la capitale est le *Journal de Constantinople*, qui paraît tous les cinq jours, et reçoit une subvention de la France et du gouvernement turc. Un deuxième journal français, le *Courrier de Constantinople*, a moins d'abonnés et paraît chaque semaine. *L'Impartial*, qui paraît à Smyrne chaque vendredi, est aussi rédigé en français, mais sous l'inspiration du consulat anglais. Le journal grec s'appelle le *Télégraphe du Bosphore* et est hebdomadaire. Les Arméniens schismatiques ont un journal rédigé dans leur langue; les Arméniens catholiques en ont un autre qui s'imprime à Vienne chez les mékhitaristes et qui est fort bien rédigé. Les autres feuilles n'ont aucune importance. La diversité des langues rend difficile la tâche de la censure; mais, d'un autre côté, elle diminue l'importance de la presse périodique. Le censeur est aujourd'hui Ahmet-Effendi; il parle parfaitement le français, et prépare en turc une histoire universelle, divisée en deux parties par la venue de Mahomet.

Il faudrait ici une revue catholique rédigée avec talent. Il est vrai que cette tâche serait assez difficile; car, dans ce pays, on ne peut guère exprimer sa pen-

sée tout entière, même sur les matières religieuses. La grande diversité des races qui l'habitent et des influences qui s'exercent mettent l'écrivain dans la nécessité de peser tous les mots. Telle expression pourra passer devant les Turcs ; mais si, par hasard, elle devait déplaire aux Russes, il faudrait la supprimer. Telle autre réjouirait peut-être les Arméniens ; mais, si elle peut attiser la haine que nous ont vouée les Grecs, il faut l'adoucir. Je crois néanmoins qu'une revue bien faite produirait de bons résultats ; et quand même le succès n'en serait pas certain, il suffit, suivant moi, que le besoin existe pour qu'un essai soit tenté.

XIV.

CRITIQUE DE DIVERS OUVRAGES SUR LA TURQUIE (1).

M. Chauvin Beillard. — M. Ami-Boué. — M. Mac-Farlane.

M. Chauvin Beillard a publié il y a quelques années un ouvrage intitulé : *De l'Empire ottoman, de ses nations et de sa dynastie*. Nous croyons utile de rendre compte de cet ouvrage, quoique le premier

(1) Ce fragment a déjà paru en 1850, dans un journal de Paris, mais en plusieurs articles et avec quelques modifications.

volume ait seul paru. L'auteur y a consigné des observations qui sont le fruit d'un assez long séjour dans les quartiers turcs de Constantinople. Son but est de prouver que rien ne s'oppose invinciblement en Turquie au succès de la réforme; il doit indiquer dans le deuxième volume la nature des réformes à accomplir.

M. Chauvin commence par prouver qu'il n'y a de théocratie ni dans les ulémas, ni dans le cheik-ul-Islam, ni dans le sultan ; par conséquent, qu'il n'y a pas là d'obstacle à une réforme radicale. Puis il examine la religion, et en passe en revue les divers éléments. Ce qui le frappe surtout dans le dogme musulman, c'est la simplicité. Seulement ce n'est pas dans le Koran qu'il l'étudie, mais dans le catéchisme d'Omer Nessefy, qui est à la doctrine ce qu'est à la loi le recueil d'Ibrahim Kaleby. La loi et le culte lui paraissent aussi inoffensifs que le dogme, sauf l'interdiction de la musique, de la peinture, du jeu et du vin ; mais ces interdictions, dit-il, ont déjà été éludées ou violées, et il ne reste plus rien de l'Islam qui puisse opposer une barrière invincible à la transformation qui peut seule sauver la Turquie. La morale elle-même, suivant lui, est presque chrétienne, excepté pour l'esclavage et la polygamie ; mais, ici encore, il pense que la loi peut être modifiée à l'aide des ressources de la jurisprudence. Le volume se termine par deux longs chapitres sur le Koran et sur

Mahomet. Ils ne rentrent pas dans le plan général de l'ouvrage, et ils renferment un grand nombre d'aperçus dont quelques-uns sont fort contestables et d'autres très nuageux. C'est assez dire que cette partie du volume n'est pas facile à résumer.

Mentionnons cependant les idées suivantes qui surnagent dans notre mémoire après une lecture attentive. «Chateaubriand, d'Eichtal, Barrault, Lamartine, ont tous mal compris l'islamisme. Celui-ci y voit un pur déisme qui est devenu fanatique par l'intervention d'un sacerdoce postérieur. C'est là un rêve; il n'y a dans le mahométisme ni déisme, ni sacerdoce, et le fanatisme y tient à des causes différentes. La religion du prophète n'est pas non plus, comme le veulent les saint-simoniens, une réaction de la chair contre l'esprit. Les derviches ont fait de grands efforts pour spiritualiser le dogme; et ce que les musulmans refusent d'admettre dans l'incarnation, c'est le côté matériel. Les houris de leur paradis sont allégoriques. L'Islam est un Dieu-livre, et non un Dieu-homme. Nulle hérésie n'y est possible, car il n'y a pas d'autorité pour condamner les interprétations les plus diverses. Deux idées ont manqué surtout à Mahomet : celle de l'Homme-Dieu et celle de l'Église. Établir une autorité qui lui survécût, c'eût été, à ses yeux, abdiquer. Les reproches de fatalisme et de fanatisme adressés au Koran sont dénués de fondement. Mahomet rend de beaux témoignages à Jésus-Christ, à

Marie, aux moines ; selon lui, les chrétiens peuvent se sauver. Le seul reproche que mérite le Koran, c'est le reproche d'impuissance. » Suit un parallèle du protestantisme et de l'islamisme : « Le même principe négatif, dit l'auteur, l'autocratie d'un livre produit, en Amérique, un mouvement désordonné ; en Orient, l'immobilité. En Angleterre, le protestantisme est moitié loi, moitié Église. »

Voila un résumé rapide des idées que contient le livre de M. Chauvin. Il a raison, à notre avis, de refuser le caractère théocratique aux ulémas et même au cheik-ul-Islam ; il n'y a pas de sacerdoce chez les musulmans, parce qu'il n'y a pas de sacrifice. Les ulémas sont des magistrats civils ; ils ne donnent que des réponses juridiques. M. Chauvin a également raison de montrer la jurisprudence comme moyen de transition entre l'état actuel de l'empire turc et des institutions moins surannées ; mais plusieurs des éloges qu'il adresse au Koran sont exorbitants et insoutenables. Par contre, il est trop sévère pour M. d'Hosson, auteur d'un bon ouvrage sur la Turquie. De plus, il a commis sur le sultan deux erreurs notables : 1° en niant qu'il soit kalife ; car il l'est certainement depuis Sélim Ier ; 2° en niant qu'il soit absolu ; car, s'il ne l'est pas pour la religion, il l'est pour les affaires temporelles.

Mais le principal reproche que nous adressons à M. Chauvin, c'est le manque de précision dans le dé-

veloppement de l'idée mère de son livre ; et ce défaut capital vient de son peu d'avancement dans les voies catholiques. En effet, il nous prouve que les idées des Turcs ne les empêchent pas d'arriver aux conséquences politiques de la civilisation chrétienne ; mais ces conséquences sont intimement liées à leur principe, et ne peuvent exister sans lui d'une manière durable. Le peu d'éloignement que trouve M. Chauvin entre l'islamisme et le progrès social aurait dû lui faire conclure la facilité de convertir les musulmans. Au moins il aurait dû s'expliquer sur ce qu'il entend par *réforme*, et dire quelle est dans son esprit la portée de ce mot. Toutefois s'il s'est trompé, nous aimons à reconnaître non-seulement son impartialité, mais encore l'érudition dont il a fait preuve et qui atteste chez lui des goûts sérieux et de patientes études.

M. Ami-Boué, médecin protestant, a publié quatre gros volumes sur la Turquie d'Europe. Cet ouvrage est formé principalement d'arides nomenclatures minéralogiques, botaniques, etc., disposées sans ordre ; le premier volume notamment se compose presque exclusivement de mots techniques. Aussi la lecture en est-elle fort peu attrayante. Nous étions d'abord résolu à ne pas nous occuper de cet ouvrage, nous disant qu'un mauvais livre ne peut pas faire grand mal quand il est ennuyeux ; mais, après mûres réflexions, nous avons changé d'avis, mû par cette considéra-

tion que, nul autre ouvrage ne se donnant comme complet sur la question, celui-ci pouvait finir par être regardé comme une autorité. Nous allons donc tâcher de prémunir le lecteur contre la pensée de s'en rapporter à M. Boué, et, pour cela, nous montrerons combien il laisse à désirer sous le triple rapport du style, du plan et de la doctrine.

Pour le premier chef, nous serions fort embarrassé s'il nous fallait reproduire toutes les fautes de français qui ornent le livre de M. Boué; il nous faudrait pour cela remplir un autre volume. D'ailleurs, si nous n'appuyions pas notre assertion par des preuves, nous aurions beau dire que ce livre est écrit d'une manière incroyable, on pourrait nous soupçonner d'exagération; et, quand même on ne suspecterait pas notre bonne foi, on ne saurait se figurer quelque chose d'aussi original que la réalité. Nous allons donc édifier le lecteur par quelques échantillons pris au hasard et copiés textuellement :

« Les fenêtres sans contrevents sont peu agréables, *lors* même qu'en Bosnie et en Servie *on ait* assez de poêles dans les maisons un peu aisées » (t. II, p. 266).

« On a parlé avec horreur *qu'on pouvait* racheter en Turquie un meurtre par de l'argent; mais cet usage est très utile » (t. III, p. 364).

« La cavalerie turque a toujours passé pour une arme excellente; *leurs* chevaux (ceux de la cavalerie) sont excellents *comme* cavalerie légère, dans un pays

si coupé et *si* couvert de broussailles et de bois *comme* la Turquie; mais ils manquent (les chevaux ou la cavalerie?) par contre de cavalerie pesante » (t. III, p. 337).

« Il est à craindre que toute réforme *disparaîtra* bientôt; il faudrait fonder *davantage* d'écoles » (t. III, p. 317).

« On reprochait à Milosh *qu'il* ne voulait pas permettre qu'un propriétaire *ait* plus de cochons que lui. Que ce singulier grief ait ou *n'ait plus* existé, au moins on *en entendait le reproche* » (t. III, p. 280).

« L'état des fortunes en Turquie est bien différent de *celui en* Europe » (t. III, p. 119).

« Dans le Montenegro, on est tellement engoué de l'état des armes, qu'on méprise tous les autres métiers. Ainsi tout tailleur est *une occupation féminine* » (t. III, p. 117).

« En Servie, il a été question de faire venir des mineurs saxons, quoiqu'*on ferait* mieux de s'adresser à ceux du Banat » (t. III, p. 66).

« Il y a des médecins passables, lors même qu'il y en *ait* peu de gradués » (t. III, p. 540).

« Cela pourrait *égaler à* une diversion utile » (t. IV, p. 40).

« Le clergé turc n'a pas de costume particulier, à l'exception qu'*ils portent* des turbans, et les dervi-

ches *en partie* des chapeaux pointus » (t. II, p. 194).

« *Comme cure-dents*, le musulman évite *ceux tirés* du règne animal » (*ibid*).

Je m'arrête ici, n'ayant pas le courage de transcrire toutes les phrases que j'ai relevées; ce qui précède d'ailleurs est suffisant pour justifier mon allégation.

Après avoir donné ces curieux échantillons du style de M. Ami-Boué, qui semble n'avoir écrit que pour ressusciter la gaîté française, il faudrait examiner les points vulnérables de son livre, considéré au point de vue de la méthode; mais nous dirons peu de chose à cet égard, précisément parce qu'il y aurait trop à dire. Pour bien faire sentir toute l'incohérence du plan de M. Boué, il faudrait en esquisser un meilleur; il faudrait ensuite signaler toutes les lacunes et toutes les superfluités de son livre, les répétitions et les contradictions qui y foisonnent, les conclusions générales tirées de faits particuliers, les réflexions saugrenues qui rompent à chaque instant le fil du discours, enfin cette confusion perpétuelle d'aperçus généraux et d'observations microscopiques. Je veux bien qu'on imprime combien coûtaient les artichauts à Salonique en 1834, ou combien il y avait de trous, à la même époque, sur un petit pont d'une petite rivière d'une petite ville de la Bulgarie; mais c'est à condition que l'ouvrage où dormiront ces belles choses sera homogène dans toutes ses parties, et nous apprendra, par

exemple, la situation des ponts et des artichauts dans les autres villes de la Turquie. Un tel travail, je l'avoue, ne serait pas fort utile; mais il serait moins attaquable que celui de M. Boué, qui ressemble à un dictionnaire dont on aurait supprimé l'ordre alphabétique et les trois quarts des mots.

Abordons maintenant le troisième et principal reproche que nous avons adressé à M. Boué, c'est-à-dire l'esprit anti-catholique dans lequel son ouvrage est conçu, et qui suffirait seul pour attirer sur lui toutes les sévérités de la critique. Les propositions irréligieuses y sont en trop grand nombre pour que nous puissions nous occuper de toutes; il faudra donc, comme pour le style, nous borner à quelques échantillons. Nous les diviserons en deux classes : d'abord nous rapporterons un certain nombre d'assertions qu'il suffit de citer pour en faire justice, et qui sont telles qu'elles ne peuvent nuire qu'à leur auteur; nous parlerons ensuite de quelques autres qui exigent une courte réfutation.

Commençons par la première classe, et analysons fidèlement, pour n'être pas obligé de citer de longs passages écrits avec cette élégance que vous connaissez.

« Les Pères de l'Église et les livres catholiques ne sont qu'un tas de *bouquins* aussi ridicules que les commentaires de l'Alkoran (t. III, p. 409). A la page 408, M. Boué nous dit qu'il est très bien de se

moquer du pape et des jésuites, mais qu'on a tort de se moquer de l'islamisme; car ses plus ridicules pratiques se retrouvent chez les catholiques; une mosquée est même plus majestueuse qu'une église, et l'eau pure de la fontaine qu'on y voit vaut bien mieux que l'eau salée d'un bénitier. Le musulman, en demandant à Dieu que la chrétienté se divise et périsse, ne fait pas plus mal que le chrétien qui prie pour la conversion des infidèles (1). Les catholiques voient une paille en l'islamisme, et ne voient pas une poutre chez eux. Ils adorent des images de femmes, et croient à la Trinité (tandis que, comme M. Boué le dit ailleurs, la vérité c'est l'unitarisme ou déisme mitigé). Enfin les absurdités des derviches ne doivent pas étonner quand on les compare aux extravagances des trappistes. »

« L'Église de Rome (p. 489) est un culte stationnaire, comme celui du Dalaï-Lama au Thibet, *puisque* son chef se croit supérieur aux têtes couronnées; l'Église grecque, au contraire, est une religion de progrès. Il faut espérer que bientôt on se débarrassera de la cour de Rome une fois pour *tout*. Joseph II et le tzar ont très bien commencé ce plan, et c'est une chose révoltante de voir les mesures de ces GRANDS

(1) Suivant M. Boué, la conversion des musulmans serait un malheur; car l'islamisme « servira un jour de modérateur entre le paganisme asiatique et la religion de J.-C. »

princes critiquées par un PETIT souverain comme le pape (d'après M. Boué, quand deux hommes se disputent, c'est le plus gros qui a toujours raison). Les papes ont toujours été prêts à fermer les yeux sur les crimes des rois (ils auraient dû sans doute, d'après M. Boué, *critiquer les mesures* de ces GRANDS princes, ou même les excommunier). Les états hongrois (t. IV, p. 79) font des progrès dans la tolérance religieuse : ils viennent de chasser les jésuites (textuel). Ce qui prouve (t. III, p. 490) que l'Église grecque est plus tolérante que celle de Rome, c'est la conduite *généreuse* du tzar envers ses sujets catholiques » (!!!).

A la page 410 et suivantes (t. III), il est dit que l'islamisme est meilleur que le catholicisme, 1° parce qu'il est plus près du déisme, 2° parce qu'il a une *foule de sectateurs*, 3° parce qu'aucun musulman ne se fait chrétien, 4° parce qu'aucune religion n'a encore produit dans le monde plus de fanatisme et de guerres odieuses que le christianisme. On a dit que l'islamisme s'était établi par la violence : c'est un *mensonge*. Suivent de longues tirades contre les auto-da-fé, les crimes des jésuites (*sic*), les horreurs de l'inquisition, la Saint-Barthélemy, les dragonnades, les horreurs commises sous *d'Albe au nom du Néron d'Espagne*, la manière atroce dont les Espagnols ont *catholisé* l'Amérique, la révocation de l'édit de Nantes, la guerre de Trente-Ans, les conquêtes de Turenne et de Tilly (ô horreurs dont l'Église doit rou-

gir), les ridicules croisades (tout ce que M. Boué ne comprend pas est ridicule ; ce mot revient à chaque instant). Les Turcs n'ont rien fait de tout cela ; ce sont des moutons auprès des catholiques. « Les ridicules croisades avaient pour but, non pas de conquérir la *soi-disant* Terre-Sainte, mais de purger l'Europe de mauvais sujets, et d'assurer le règne des prêtres. » (Monsieur Boué, vous n'y pensez pas ! ces prêtres n'étaient donc pas de mauvais sujets?) « L'empereur de Chine et les autres ont bien raison de mettre à la porte les missionnaires catholiques. Le Koran est aussi moral que la Bible, et la preuve c'est qu'il interdit le vin et permet la polygamie. Enfin la religion chrétienne n'a pas encore duré des millions de siècles, et l'avenir seul pourra montrer si une polygamie limitée n'est pas préférable à des mariages entachés si souvent d'adultère. La Bible va jusqu'à prêcher le célibat, et jusqu'à présenter ridiculement les femmes, cette précieuse moitié de l'humanité, comme des serpents et des êtres demi-infernaux. Or combien n'est pas plus conforme à la nature la doctrine du prophète : que celui qui se marie a sauvé la moitié de sa religion? L'islamisme est bien plus tolérant que le christianisme. Le mufti vaut bien mieux que le pape, qui ne tend qu'à mettre son pied sur la nuque des rois, etc., etc. »

Mais c'est assez et trop : passons même sous silence les absurdités que l'auteur débite à propos de l'Autri-

che, de l'Angleterre, de la France, de la Grèce, de la réforme turque, à propos de tout, et qu'il mêle jusque dans les pages intéressantes que contient le tome IV sur l'importance militaire et politique des diverses provinces de la Turquie. D'après ce qui précède, nos lecteurs savent ce qu'il faut penser du livre de M. Boué. On y trouve une ignorance déplorable de la religion; il y a de plus une espèce de rage qui s'efforce d'accréditer subrepticement les plus odieuses calomnies. Ce n'est pas que notre auteur n'ait quelquefois des lueurs de bon sens : ainsi (t. IV, p. 249), il avoue que les protestants se font souvent grecs, et les catholiques jamais; que, si les Turcs se faisaient chrétiens, ils se feraient plutôt catholiques que grecs (p. 181); que les Grecs sont intrigants, fourbes, immoraux (p. 173); que les missions protestantes sont une pure spéculation (t. III, p. 511); que les moines grecs, et plus encore les *papas*, sont d'une ignorance crasse, d'une rapacité, d'une immoralité inqualifiables (p. 428-471); que les Turcs méprisent les protestants encore plus que leurs rayas (t. II, p. 120). Il a donc des moments d'impartialité et de calme; mais, dès que le spectre du catholicisme se dresse devant son imagination, il n'y tient plus, il perd la tête, et, inspiré par sa fureur, il arrive quelquefois à parler français.

Disons maintenant quelques mots de certains sophismes qui ne sont pas plus fondés que les précédents, mais qui sont un peu plus spécieux, et qui

pourraient faire illusion à quelques esprits. Après avoir dit que l'islamisme s'est établi par des moyens *doux*, M. Boué prétend que le christianisme s'est établi par la violence; et il cite en preuve la conduite de Charlemagne à l'égard des Saxons. Or, 1° ce n'étaient pas les catholiques qui persécutaient les Saxons, mais bien les Saxons qui tuaient les chrétiens, et qui, par conséquent, méritaient d'être châtiés; 2° quand même Charlemagne eût fait subir aux Saxons des traitements injustes, on ne soutiendra pas apparemment que Charlemagne et l'Église fussent la même chose; 3° du temps de Charlemagne, l'Église chrétienne était déjà solidement établie depuis des siècles; et il ne laisse pas que d'y avoir une différence entre la naissance d'une société et un petit détail de son développement.

M. Boué nous dit encore (t. III, p. 414) que le culte musulman ne *coûte rien* aux Turcs, puisque les imans vivent de leurs biens fonds, tandis que les prêtres catholiques reçoivent des traitements pris sur l'impôt, en même temps qu'ils font argent de toutes les cérémonies religieuses. Remarquez qu'à la page 398 on lisait : « Les biens des mosquées sont immenses, et comme ils ne paient pas d'impôts, le trésor perd chaque année de gros revenus; de sorte qu'on est obligé de créer de *nouveaux impôts* pour combler le déficit. » En conséquence de ce dernier passage, M. Boué doit convenir que le traitement et le casuel

de nos prêtres ne coûtent pas plus à la France que les propriétés des mosquées à l'empire ottoman ; en conséquence du premier, M. Boué doit désirer vivement que, dans notre pays, on rende à l'Église toutes ses anciennes propriétés, afin que le culte catholique *ne coûte plus rien* aux Français. En vérité, après le catholicisme et la langue française, M, Boué n'a pas de plus grand ennemi que la logique.

Autre belle découverte (t. III, p. 487) : « L'Église d'Orient a eu le bon sens de mettre sa liturgie en langue vulgaire ; car rien de plus absurde qu'un culte dans une langue qu'on n'entend pas. » M. Boué ignore que l'Église latine n'a adopté dans l'origine le latin que pour se faire entendre des Occidentaux, qui parlaient cette langue. Les premiers évêques latins ont donc changé de langue liturgique dans l'intérêt du peuple, peine que l'Église grecque n'a jamais eue. M. Boué ignore en second lieu que, si l'Église latine a fait autrefois ce qu'il loue dans d'autres sectes, ces mêmes sectes font aujourd'hui ce qu'il blâme dans l'Église catholique. Leur liturgie, en effet, n'est pas plus comprise du peuple que la nôtre, attendu que, par suite des variations continuelles des langues vivantes et de l'immutabilité des langues liturgiques, il y a presque autant de différence entre le grec vulgaire et le grec ancien, entre l'arménien vulgaire et l'arménien littéral, qu'entre le français et le latin.

Faut-il d'autres traits d'ignorance ? Au t. IV, p. 486,

nous lisons que le rit latin tend à perdre les chrétiens d'Orient; p. 401, que le Courban-Baïram, fête turque, répond à notre jour des Morts; p. 483, que les Chaldéens et les Maronites sont le même peuple; que les Maronites et les Melkites ne sont pas catholiques; que les nestoriens ne sont séparés de nous que par une question insignifiante; p. 358, qu'il y a à Constantinople 60,000 Juifs (ils ne sont pas 30,000), etc., etc. Mais, s'il fallait citer tout ce qui est inexact, nous n'en finirions pas.

M. Mac Farlane a publié deux volumes intitulés: *Constantinople et la Turquie en* 1828. Cet ouvrage renferme sans doute moins d'énormités que celui de M. Boué; mais il est tellement nul qu'on se demande dans quel but MM. Nettement l'ont traduit de l'anglais. D'un bout de son livre à l'autre, le touriste se borne à nous dire ce qu'il mangeait à son dîner, ce qu'il achetait dans les boutiques, ce qu'il disait à son domestique et ce que son domestique lui disait, toutes choses dont le public se soucie fort peu. Il y a cependant un endroit où notre voyageur s'élève un peu au-dessus des détails domestiques : c'est quand il raconte certains événements du règne de Mahmoud, et aussi quand il essaie de prouver que la vue de Naples est préférable à celle de Constantinople. Le récit est tout-à-fait insignifiant; quant à l'opinion sur la vue de Naples, elle est insoutenable. On avait passé une excentricité de ce genre à M. de Chateaubriand en fa-

veur de sa monomanie turcophobe. Mais tous les hommes compétents et impartiaux avouent qu'on trouve à Constantinople quelques centaines de vues admirables, toutes différentes les unes des autres, et la plupart supérieures à l'unique de Naples.

Le voyageur protestant nous dit ensuite mille horreurs sur les Francs de Péra ; et c'est principalement ce qu'ils ont de bon au point de vue catholique qui excite sa colère. A propos des Arméniens catholiques, il commence par avertir qu'il n'a pas eu occasion de les connaître, ni même de les voir; puis, après cette déclaration véridique, il élève contre eux les accusations les plus ridicules. Il pousse l'aveuglement du sectaire jusqu'à prétendre que parmi les 12,000 Arméniens catholiques qui, en 1828, aimèrent mieux être dépouillés et exilés que de passer au schisme, il n'y en avait pas douze capables de savoir ce qu'ils faisaient. Il n'y a rien à répondre à un pareil trait, et le livre où on lit de telles choses est un livre jugé.

Nous n'ajouterons qu'une remarque sur la traduction française. On sait que la province indienne appelée *Maïssour* fut longtemps connue chez nous sous le nom de *Mysore*, parce que les Anglais, qui en parlèrent les premiers, doivent écrire *Mysore* pour prononcer *Maïssour*. MM. Nettement, dans leur traduction, sont tombés plusieurs fois dans une méprise semblable. Ainsi, le mot turc *tchibouq* (pipe) a dû être écrit par l'auteur anglais *chibook*. Les traduc-

teurs, qui ne connaissent pas le turc, ont copié cette dernière forme qui, prononcée à la française, ne signifie plus rien, tandis qu'ils devaient changer l'orthographe pour ne pas changer la prononciation.

Nous pourrions examiner ici plusieurs autres ouvrages sur la Turquie; mais ceux dont il nous resterait à parler sont, en général, connus du public et appréciés depuis longtemps à leur juste valeur. Il n'est donc pas nécessaire de nous en occuper. Il nous a semblé qu'il valait mieux publier quelques renseignements sur des ouvrages peu connus que de répéter ce que tout le monde sait.

XV.

Tremblement de terre. — Assassins. — Réformes urgentes. — — Chrétiens admis comme témoins devant les tribunaux, comme soldats dans l'armée. — Banque nationale — Boucheries. — Quarantaines. — Réfugiés politiques. — La pâque des Grecs. — Voyages du sultan. — Négociation des Saints-Lieux. — Divisions des arméniens-unis. — M. de Lamartine en Turquie. — Anecdote russe. — Excursion à Kadi-Keuï.

Constantinople, juillet 1850.

Mon cher Alfred,

Pour la première fois depuis dix ans, Constantinople a été le théâtre d'un tremblement de terre dans la nuit du 19 au 20 avril. Une première secousse a

eu lieu vers onze heures du soir, une autre à deux heures du matin, une troisième à quatre heures, et un observateur attentif a pu constater, à l'aide d'un instrument, vingt et une autres oscillations insensibles pour le public. Le lendemain, vers dix heures et demie, on a ressenti encore une légère secousse. Ce tremblement de terre est sans doute bien peu de chose auprès de ceux qui ont effrayé Smyrne ces jours derniers; mais il est peut-être le commencement d'une série de catastrophes semblables à celles qui éclatèrent à l'époque du schisme. C'est à la crainte du retour de pareils désastres qu'est dû en partie l'usage de bâtir en bois. Tu ne saurais te figurer combien ce phénomène fait trembler, pendant toute sa durée, les hommes même les plus braves.

Outre le tremblement de terre, Smyrne nous a transmis des bandes de brigands; de sorte qu'il ne se passe pas de jour sans qu'on entende parler d'assassinats. Le nombre en est devenu si grand, que la censure ne permet plus de les enregistrer dans les journaux de la localité. Ce qui contribue à les multiplier, c'est la présence d'un grand nombre de réfugiés politiques et d'autres étrangers, que les ambassadeurs, au moyen d'une interprétation déplorable des capitulations, prétendent soustraire à la justice du pays, et que d'ordinaire ils sont réduits à acquitter faute de renseignements. En attendant que les gouvernements européens renoncent à une prétention

en faveur de laquelle ils ne peuvent invoquer que des précédents, la Porte peut opérer d'utiles réformes qui dépendent d'elle.

Un des abus les plus révoltants de l'ancien régime turc, c'est l'impossibilité où sont les chrétiens, même rayas, d'être entendus comme témoins devant les tribunaux ottomans. Il serait bien à désirer qu'une modification fût apportée promptement à cet état de choses. Il ne serait pas moins utile que des chrétiens fussent incorporés dans l'armée ottomane, qui ne compte aujourd'hui que des musulmans. Il y aurait sans doute des précautions à prendre pour ne pas rendre trop pénible aux populations le mode de recrutement, et pour sauvegarder les intérêts religieux des diverses races; mais cette mesure contribuerait certainement à relever les chrétiens aux yeux des musulmans, et à hâter le moment où il sera possible d'établir une égalité complète entre toutes les races.

Un grand nombre d'hommes compétents demandent encore l'établissement d'une banque nationale, afin de mettre un terme à l'usure, qu'exercent surtout les Arméniens schismatiques et les Juifs. Quant à moi, si j'avais voix dans le divan impérial, je commencerais par réclamer qu'on réglementât les boucheries de manière à les empêcher d'infecter, comme aujourd'hui, toutes les voies publiques.

L'abolition des quarantaines en France a été accueillie ici beaucoup plus favorablement qu'à Mar-

seille. Elle a décidé l'empereur Nicolas à diminuer un peu la sévérité ridicule de celles d'Odessa, et le commerce de la Turquie exhorte l'Espagne et les États italiens à se relâcher aussi sur ce point. Un navire parti de Smyrne fait dix-huit jours de quarantaine à Livourne ; de sorte qu'en allant d'abord à Marseille, il peut introduire ses marchandises en Toscane quatorze jours plus tôt. Le divan vient de diminuer les quarantaines que subissaient à Constantinople les provenances de la Syrie et de l'Égypte. Il reste à supprimer celles qui existent entre ces deux dernières contrées, que la nature a si intimement unies. Du temps de Méhémet-Ali, ces entraves pouvaient avoir une raison politique. Aujourd'hui, rien ne peut les justifier.

Les réfugiés politiques sont fort nombreux à Constantinople, par suite des derniers événements de la Hongrie et de l'Italie. Dès le principe, des souscriptions ont été ouvertes en leur faveur parmi tous les habitants du pays, les Grecs exceptés (1). Aujourd'hui ces réfugiés affluent toujours, surtout les Italiens. Toutefois les secours, qui d'abord avaient été libéralement distribués, ont presque entièrement cessé. Les personnes les plus charitables sont fatiguées des sacrifices qu'elles font depuis huit mois pour des individus fort peu dignes, en général, de tant d'inté-

(1) Les Grecs avaient peur de la Russie.

rêt. Beaucoup de ces réfugiés se trouvaient au siége de Rome. Tels qui se vantaient d'avoir tué quatre ou cinq de nos soldats ne rougissaient pas d'implorer la charité d'un Français. Il en est parmi eux qui ont poussé l'ingratitude jusqu'à promettre des coups de couteau aux personnes qui les avaient le plus généreusement secourus, parce que ces personnes ne pouvaient leur donner autant qu'ils auraient voulu. En vérité, quand quelques-uns de ces misérables se faisaient musulmans, le catholicisme ne perdait pas grand'chose.

Une des principales curiosités que j'ai observées depuis ma dernière lettre, c'est la manière dont les Grecs et les Arméniens célèbrent la fête de Pâques, qu'ils ont célébrée cette année un mois plus tard que nous. Les Grecs se saluent ce jour-là en se disant les uns aux autres : *Jésus est ressuscité.* Puis ils se livrent à une joie bruyante qui contraste beaucoup avec la gravité habituelle aux Orientaux. Chaque nation a ses danses et ses chants particuliers qui s'exécutent dans les rues, et, si l'on part de Galata pour aller en haut de Péra, on marche sans cesse au son des instruments. Au *Grand-Champ*, qui est le cimetière de Péra, on trouve toutes sortes de jeux, autour desquels une foule immense se trouve réunie. Les schismatiques commettent bien des désordres pendant cette fête, même dans leurs églises ; ils se dédommagent amplement des privations de leur carême.

Le sultan vient de rentrer à Constantinople après une absence de vingt-cinq jours, pendant lesquels il a vu successivement Lemnos, Candie, Rhode où il a reçu la visite du pacha d'Égypte, Chio et Smyrne. Plusieurs ministres ne voulaient pas qu'il allât dans cette dernière ville, parce qu'ils détestent Halil-Pacha qui y gouverne, et qui eût pu leur nuire dans l'esprit du souverain, son beau-frère. N'ayant pu décider le sultan à passer à côté de la seconde ville de son empire sans y entrer, ils ont au moins réussi à l'empêcher d'avoir une entrevue avec le pacha. Celui-ci avait fait de grandes dépenses pour que son palais fût digne de l'hôte illustre qu'il y attendait; mais on manœuvra si bien que le sultan, après avoir traversé la rue des Francs, qui avait été transformée en salon, alla se reposer chez un Arménien catholique et ne mit pas les pieds chez le pacha.

L'arrivée du sultan dans la capitale a été célébrée par des décharges multipliées d'artillerie, qui, répétées par les échos du Bosphore, donnaient vraiment l'idée d'une bataille. Ce fracas, du reste, se renouvelle à chaque naissance de prince, événement assez fréquent. On a aussi lancé de la mer des feux d'artifice. Les enfants des écoles arméniennes, grecques et juives avaient été, en rang et en uniforme, attendre le sultan à son palais. Il s'est montré généreux et a donné des gratifications aux écoles gratuites de chaque nation.

Avant ce voyage, il en avait fait deux autres, l'un à Andrinople, l'autre à Ismid (Nicomédie).

L'Orient offre aujourd'hui plusieurs sujets de tristesse pour l'homme religieux. Les efforts de la France dans la question des Saints-Lieux sont contrariés par les autres puissances catholiques, qui se laissent guider par des vues étroites de nationalité; et, ce qui est plus déplorable encore, un schisme est à la veille d'éclater au sein des arméniens-unis. Les idées révolutionnaires et socialistes se sont glissées chez quelques-uns d'entre eux, et les ont jetés dans une opposition coupable aux desseins les plus sages de leur archevêque, Mgr Hassoun. Ce prélat zélé se propose, avec l'approbation du Saint-Siége, de diviser son immense diocèse en donnant des évêques suffragants aux principales villes qu'on y trouve. Ainsi Brousse, Trébizonde, Tokat, Angora, Erzeroum, vont avoir bientôt des évêques arméniens catholiques. Mgr Hassoun construit aussi, à l'aide des secours de l'œuvre de la Propagation de la Foi, un séminaire national dont on attend de grands services. Il appartiendrait aux religieux mékhitaristes, qui ont tant d'influence sur leurs compatriotes, de les éclairer en cette circonstance, comme ils l'ont fait si souvent, et de les ramener dans l'obéissance et dans la soumission à leur archevêque.

M. de Lamartine vient d'arriver ici pour remercier le sultan de lui avoir prêté pour vingt-quatre ans la

terre de Magnésie dans les environs de Smyrne. Le fondateur de la République n'est presque pas sorti du paquebot qui l'a amené, et il a déçu l'attente de ceux qui espéraient l'entretenir.

Voici une anecdote que j'ai entendu raconter à des personnes très dignes de foi, et qui, du reste, quelque étrange qu'elle soit, n'est pas invraisemblable. Tout dernièrement un employé de l'ambassade russe, protestant de religion, demanda en mariage une jeune fille catholique, et consentit de fort bonne grâce à la condition de faire élever tous ses enfants dans le catholicisme. M. de Titoff, l'ambassadeur russe, ayant appris ce qui s'était passé, courut chez le futur, et l'obligea à poser pour condition que les enfants mâles seraient protestants. L'évêque catholique, comme on le pense bien, rejeta cette demande et retira la dispense qu'il avait accordée. Alors M. de Titoff fit faire le mariage chez lui à la mode protestante, et il a ordonné que tous les enfants seraient protestants. Voilà certes un nouveau genre de prosélytisme. Ainsi, l'Église russe entend que convertir les catholiques au protestantisme ou à elle-même, c'est absolument la même chose (1).

Je termine cette lettre par le récit d'une excursion que j'ai faite récemment à Cadi-Keuï, l'ancienne Chalcédoine. Je m'embarquai en caïk à Topana, et

(1) Joseph de Maistre l'avait prédit.

quoique le but de la promenade fût dans la direction du sud, le batelier commença par se diriger vers le nord, afin de n'être pas emporté en pleine mer par le courant. Souvent, dans le Bosphore, il faut faire ainsi de grands circuits; c'est une navigation difficile et qui exige de longues études. Débarqué à Cadi-Keuï, je parcourus les environs de cette localité, qui, par ses chemins bordés de haies, rappelle les villages de France, et où l'on trouve un certain nombre de maisons de campagne. Après avoir fait quelques visites et avoir déjeûné, j'allai me promener au premier cap que l'on aperçoit au sud, puis au second où s'élève un phare, et qui offre à la fois un isthme, une presqu'île et deux golfes. Pour aller d'un cap à l'autre, il faut faire un grand détour à cause du golfe qui les sépare. Auprès du phare, nous trouvâmes une grande quantité de femmes turques qui y viennent à certains jours dans des voitures appelées *araba*, voitures dignes sous tous les rapports des chemins du pays. Là, elles se récréent ensemble, prennent le grand air, se baignent quelquefois, et surtout causent avec une rare volubilité. C'est dans ces conférences champêtres que s'entretient le fil des traditions nationales. Les hommes qui les ont accompagnées, eunuques, esclaves, etc., sont séparés d'elles par une cloison, et ils les protégent contre la curiosité des étrangers. Toutes ces femmes étaient de la côte d'Asie; elles viennent un jour à Cadi-Keuï, un autre jour à Gueuk-Soü, un troi-

sième ailleurs. Les femmes turques d'Europe ont aussi leurs lieux de réunion.

Après avoir contemplé, de la pointe du cap, la mer, le Bosphore, la ville, nous visitâmes, au milieu des champs, le lieu où se tînt le concile de Chalcédoine. Il est indiqué par de grands arbres et un souterrain, où se trouve une fontaine vénérée par les Grecs. En passant par Scutari, nous trouvâmes des marchands ambulants qui vendaient aux passants une boisson rafraîchissante, assez semblable à l'eau de groseille : ils mettaient dans chaque verre une poignée de neige. Je revis avec plaisir le grand cimetière avec ses cyprès et ses tombeaux de marbre, et je terminai par la visite du collége arménien schismatique, qui est assez bien organisé et qui mérite d'être vu. Là, comme en Italie, les élèves, au lieu de travailler tous ensemble dans une *salle d'études*, ont chacun une table et une lampe au dortoir près de leur lit. Ils sont donc isolés les uns des autres et ont moins de distractions. Scutari a encore des églises arméniennes, de belles mosquées et une maison de derviches plus extraordinaires encore que ceux de Péra.

XVI.

SUR LA QUESTION D'ORIENT ET LA RÉFORME TURQUE (1).

Deux opinions sur la situation actuelle de l'empire ottoman. — Progrès accomplis depuis quelques années. — Ce qu'il reste à faire. — Est-il possible de convertir les Turcs? — Sur la tolérance en général, et sur la tolérance des Turcs en particulier. — Combien le pouvoir civil des patriarches est utile à la Russie. — Etat des chrétiens *rayas* et des Francs en Turquie. — Réformes urgentes : liberté du prosélytisme religieux, admissibilité de toutes les races à tous les emplois, droit de propriété pour les étrangers. — Digression historique sur les alliances entre la France et la Turquie.

Deux opinions divisent aujourd'hui les esprits, relativement à la situation de l'empire ottoman. Les uns, séduits par une transformation dont on ne saurait nier l'importance, y voient le commencement d'une régénération complète; les autres, allant au fond des choses, au lieu de rester à la surface, affirment que la prétendue réforme n'est qu'un replâtrage sans consistance et sans avenir, destituée qu'elle est de ce principe vivifiant qui n'existe pas hors de l'Église catholique. Ces opinions opposées s'appuient toutes les deux sur des considérations fort graves; et il n'est

(1) Ce mémoire a été fait pour une revue périodique.

pas étonnant qu'elles trouvent encore tous les jours d'ardents défenseurs. Nous croyons cependant qu'elles ont toutes les deux quelque chose de trop exclusif, et qu'il n'est pas impossible de les réunir en une troisième qui satisfasse à toutes les conditions du problème, et qui donne le dernier mot sur la question.

Il est certain, en effet, que, si la réforme commencée par Mahmoud II, et continuée par son fils, le sultan actuel, devait ne recevoir aucun développement nouveau, et se borner aux modifications superficielles opérées jusqu'ici, elle n'aurait pas une fort grande influence sur les destinées de la Turquie, et n'arrêterait guère la décadence progressive qui s'y fait remarquer depuis longtemps. Mais, malgré cela, on peut dire que le premier essai tenté par la Porte a modifié heureusement les idées de ses sujets; que c'était là un premier pas nécessaire, avant d'aller plus loin, et enfin qu'il faut, pour bien l'apprécier, n'y voir qu'une pierre d'attente, un premier jalon, prélude de modifications plus sérieuses.

C'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour juger sainement de l'état de choses qui existe en Turquie. Il faut d'abord reconnaître qu'il a été fait beaucoup, et que, jusqu'à présent, il était peut-être impossible de faire davantage. Il faut ensuite montrer au divan qu'il n'a pas fait assez encore, et lui exposer les nombreuses réformes qu'il est de son devoir et de son intérêt d'accomplir; il faut surtout

insister sur ce point essentiel, que toutes ces réformes sont très possibles, très praticables, et qu'elles suffiraient certainement pour assurer l'avenir de la race ottomane.

A celui qui douterait du notable changement qui s'est déjà opéré dans les habitudes musulmanes, il suffirait de présenter un tableau comparé de la situation des chrétiens en Turquie au commencement de ce siècle et à l'heure présente. En voyant la sécurité parfaite dont jouissent les Européens partout où se fait sentir l'autorité du divan, la liberté dont jouissent les missionnaires catholiques pour l'exercice de leur ministère ; en voyant les processions de la Fête-Dieu parcourir les rues de Constantinople, au milieu des marques unanimes d'un respect religieux ; en voyant de toutes parts s'élever des écoles où l'influence chrétienne ne rencontre pas de rivales ; en voyant, à tous les degrés de l'administration turque, se répandre la connaissance du français et l'admiration de la chrétienté ; en voyant surtout les prodiges réalisés par les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul : en voyant tous ces symptômes et bien d'autres qu'il serait trop long d'énumérer ici, il est impossible de n'être pas conduit à reconnaître qu'une ère nouvelle commence pour la Turquie, et qu'un tel changement en présage de plus considérables.

Toutefois, ne déguisons pas le fond de notre pensée. Jamais les Ottomans ne pourront jouir des bien-

faits de notre civilisation sans adopter la vérité qui en est le principe, sans entrer dans la famille des peuples chrétiens. Il ne faut, à cet égard, se faire aucune illusion. Toute la question de l'avenir de la réforme se résume donc dans celle de la possibilité d'une conversion prochaine. Les mesures partielles que nous conseillons à la Porte, disons-le sans détour, ne sont qu'un acheminement à ce pas décisif qui peut seul la sauver. Quelles que soient les apparences contraires, nous croyons que cette révolution radicale est moins difficile qu'on ne le croit généralement; et il est permis d'espérer que les fils d'Othman répudieront dans un avenir peu éloigné le culte imparfait qui, après tout, n'était pas celui de leurs pères dans la Tartarie, et qu'ils ont emprunté, sous l'empire des circonstances, à une race vaincue.

Peut-être serait-il à propos de ne pas révéler dès maintenant le but de nos efforts, afin d'en rendre la réussite plus certaine. Peut-être les Turcs embrasseraient-ils plus volontiers les moyens qui doivent les conduire à la foi, si la portée leur en était inconnue. D'un autre côté, il est nécessaire de prouver l'excellence de ces moyens à ceux qui sont à même d'en conseiller l'adoption à la Porte; et une vérité, aujourd'hui surtout, ne peut être rendue publique dans un pays, et rester un secret pour d'autres. Mieux vaut donc se résigner aux inconvénients de la publicité pour en recueillir les avantages; d'autant plus que les

conséquences dogmatiques, qui sont le principal motif pour nous faire désirer une réforme plus radicale, et qui pourraient, au contraire, la faire redouter aux Turcs, ne leur paraissent pas, comme à nous, liées nécessairement à cette réforme radicale qui, d'ailleurs, leur est recommandée par d'autres motifs purement politiques.

Enfin, quand même les Ottomans verraient tout d'abord la portée finale des mesures que nous proposons, nous croyons que, malgré leur attachement traditionnel à l'islamisme, s'ils étaient forcés de choisir entre ces deux partis : — ou bien être rayés incessamment de la carte du monde, pour être refoulés dans le désert, ou soumis à leurs anciens sujets; — ou bien accepter la doctrine et la morale de l'Europe chrétienne, pour marcher de pair avec les grandes nations de l'Occident, et présider à la régénération des plus belles contrées de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique; nous croyons, disons-nous, que si ce dilemme était ainsi posé à la race ottomane, elle ne balancerait pas à choisir la deuxième alternative. D'où nous concluons que la crainte éloignée de l'accomplissement de cette deuxième alternative ne l'empêcherait pas d'adopter des mesures qui sont réclamées par l'urgente nécessité d'échapper à la première.

On nous demandera maintenant quelles sont ces mesures qu'il faut conseiller à la Turquie, et dont elle doit sans délai embrasser la pensée, si elle veut con-

jurer l'avenir. Nous allons parler de quelques-unes des principales, nous réservant de signaler, en temps opportun, celles que les circonstances ne permettent pas d'accomplir aujourd'hui.

Deux hommes illustres ont soutenu à l'égard de la tolérance des Turcs des opinions diamétralement opposées. Ce peuple, le plus acharné des persécuteurs de l'Église, s'il faut en croire l'un de ces deux écrivains (1), serait, d'après l'autre (2), le plus tolérant, le seul tolérant qui ait jamais existé. Cette diversité de sentiments vient de ce qu'on n'a pas assez distingué les différents sens qu'on peut attacher au mot de tolérance. Les Césars, qui voulaient forcer les chrétiens à abjurer leur croyance, étaient intolérants autant qu'on peut l'être, et, de plus, ils l'étaient contre toute raison. Les nations qui laissent chacun libre de changer de culte sont tolérantes, au contraire, autant qu'il est possible ; et cette tolérance extrême est louable ou répréhensible, suivant les circonstances. Dans le milieu entre ces deux extrêmes se trouvent les nations qui adoptent un culte et qui ne cherchent nullement à y attirer par la violence ceux qui refusent d'y entrer, mais qui prennent des mesures pour y retenir ceux qui en font partie. Quand le culte ainsi protégé est la religion véritable,

(1) Chateaubriand.

(2) Lamartine.

une telle conduite est conforme de tous points aux vrais principes de la théologie et de la politique; quand, au contraire, cette protection favorise un culte faux, c'est une injustice criante et une entrave coupable apportée aux aspirations de la nature humaine vers la vérité.

Les Turcs ne se sont pas montrés généralement intolérants à la manière des Césars : ils ont fait bien des martyrs; mais ils n'ont jamais eu le système arrêté de convertir à leur foi les chrétiens soumis à leur puissance. Ils leur ont laissé, au contraire, une assez grande liberté pour leurs affaires intérieures, même temporelles; et c'est cette impuissance de s'assimiler les populations étrangères, cette incapacité gouvernementale, qui leur a valu de la part de certains écrivains un brevet de tolérance. Mais si les Turcs n'ont pas été intolérants autant qu'on peut l'être, ils l'ont été beaucoup plus que l'Église ne le fut jamais, quoiqu'ils n'eussent pas pour l'être les mêmes motifs raisonnables. Aujourd'hui encore, ils punissent de la peine capitale le musulman qui, pour obéir à sa conscience, répudierait le culte faux dans lequel il est né, et embrasserait la vérité, pour lui manifeste. Or, l'erreur ne peut invoquer aucun droit pour être protégée, même par un châtiment moins cruel.

Le premier devoir du gouvernement turc est donc de proclamer une liberté religieuse complète. C'est un mal nécessaire, et, par conséquent, un bien rela-

tif, dans les pays où il règne un grand nombre de sectes, dans les pays surtout où prédomine une religion fausse. Qu'on laisse, si l'on veut, aux mosquées leurs biens immenses, et qu'on abandonne à leurs faibles ressources les ministres des cultes chrétiens; mais liberté au prosélytisme religieux. C'est la condition essentielle d'une fusion si désirable entre les diverses races; c'est le moyen le plus puissant pour rompre les barrières qui séparent les Ottomans des *rayas*, et pour mettre un terme à cet état d'hostilité sourde qui a résisté jusqu'ici à l'évidente communauté des intérêts.

Une deuxième mesure aussi nécessaire que la première, c'est la promulgation d'un nouveau code en rapport avec les besoins que la réforme a créés et avec l'état où l'on désire voir arriver la Turquie. Il est impossible d'indiquer ici en détail quelles sont les parties de notre législation dont les Turcs pourraient faire leur profit. Il suffit de poser en principe que l'idée fondamentale du code nouveau devrait être l'égalité civile et politique de toutes les races, sans aucune exception, sous le gouvernement de la dynastie ottomane, désormais affermie par ses concessions et acceptée définitivement par tous les habitants de l'empire. Quand tous les rayas, et même les Francs naturalisés, pourront, comme les Turcs, remplir toutes les fonctions du gouvernement; quand celui-ci aura adopté, comme aux États-Unis, le système

de neutralité en matière de religion, un grand pas aura été fait, et la Turquie marchera rapidement à ses nouvelles destinées.

L'égalité civile de toutes les races suppose, il est vrai, la réalisation de certaines réformes qui ne dépendent pas exclusivement de la Porte ottomane. Il faudrait, par exemple, supprimer le pouvoir temporel des divers patriarches; ce qui ne manquerait pas d'indisposer la Russie. Mais cet obstacle pourrait être levé par un appel à toutes les grandes puissances, qui préféreraient pour les chrétiens rayas le bénéfice du droit commun à des priviléges humiliants; et, en attendant que la diplomatie se mît d'accord à cet égard, rien n'empêcherait la Porte de publier, avec une nouvelle garantie des priviléges purement religieux, l'admissibilité de tous à tous les emplois, publication qui suffirait à la longue pour amener l'abolition des priviléges purement politiques (1).

Une troisième réforme qui serait le complément naturel des deux précédentes, et qui contribuerait à changer la face de l'empire ottoman, ce serait la concession du droit de propriété à tous les étrangers. Jusqu'ici, il leur a été défendu de faire dans l'empire aucune acquisition territoriale, et il leur a fallu user de stra-

(1) Il n'est personne qui ne voie combien ces réflexions sont confirmées par de récents événements. La Russie profite seule de la situation que nous voudrions voir disparaître.

tagème et recourir à des prête-noms pour être propriétaires, même de leur domicile. Du reste, d'autres causes sont venues se joindre à celle-là pour rejeter les Francs hors de la propriété foncière. D'abord, étant presque tous négociants, ils ont naturellement leurs capitaux engagés dans des entreprises commerciales. De plus, les alentours des grandes villes qu'ils habitent sont ordinairement déserts; c'est ce qu'on remarque surtout à Constantinople, dont les environs sont incultes, soit par suite du manque d'agriculteurs, soit parce que la proximité de la Russie, jointe à la liberté du commerce des grains, empêcherait toute entreprise agricole de couvrir ses déboursés. Les terrains vagues qui entourent la capitale appartiennent à l'État et ne servent qu'à nourrir des troupeaux de moutons et une assez grande quantité de gibier. Le gouvernement maintient encore à l'égard des Francs la prohibition d'acheter, parce que, leurs richesses s'accroissant tous les jours, et celles des Turcs suivant une progression inverse, il suffirait de quelques années de liberté pour faire passer la plus grande partie de la propriété foncière du côté où se trouve la richesse. Cependant, à tout bien considérer, la fortune publique ne pourrait que gagner à cette révolution.

Posé ce principe, que la nation ne serait plus composée uniquement des Turcs, mais de toutes les races qui habitent l'empire, l'État ne doit plus maintenir une législation qui crée pour une catégorie de ci-

toyens une situation exceptionnelle. Les Francs qui habitent la Turquie ne sont pas pour elle des étrangers : la plupart sont fixés dans le pays pour toujours, et quelques-uns y sont nés de familles qui l'habitaient de temps immémorial. Cette partie de la population n'est pas la moins dévouée au sultan, ni la moins utile aux intérêts de l'empire. Donc, quand même il faudrait leur laisser le privilége qu'ils possèdent de ne relever que des ambassadeurs, rien n'empêcherait de les admettre à la propriété ; et cette concession serait même le meilleur moyen de provoquer l'abolition de priviléges qui ont déjà perdu, par le cours des événements, presque toute leur importance et leur signification.

Que si la Porte ne voulait faire aux Francs aucune concession, avant qu'ils se fussent déclarés ses sujets, elle aurait deux moyens pour arriver à ce but. D'abord, elle pourrait s'adresser aux puissances et leur demander de renoncer aux capitulations. Les nations européennes consentiraient certainement à voir substituer le droit de posséder à des priviléges qui étaient sans doute nécessaires à une autre époque, mais qui aujourd'hui ne servent qu'à embarrasser l'administration ottomane. Tout le monde gagnerait donc à cette modification.

Si, par impossible, les puissances faisaient quelques difficultés, ou plutôt en attendant qu'elles fussent d'accord, la Porte pourrait déclarer que tout étranger qui

renoncerait au privilége des capitulations pour se déclarer sujet du sultan acquerrait par là même le droit de posséder. En supposant l'égalité civile et politique de toutes les races proclamée d'avance, les Francs iraient au devant d'une renonciation qui les mettrait au niveau des anciens maîtres du pays. Du reste, ils ne renonceraient pas à leur nationalité native en s'agrégeant à un pays dont la population est composée d'une multitude de races. Ils contribueraient, au contraire, à étendre l'influence de leur première patrie, en la faisant entrer pour beaucoup dans la création d'une nation nouvelle. D'un autre côté, ils apporteraient au gouvernement turc le concours de leurs lumières et de leurs richesses. L'immigration européenne peuplerait les déserts où l'on ne trouve aujourd'hui que des ruines, et centuplerait par son activité le mouvement commercial et les revenus du trésor. L'administration ouvrirait ses rangs aux capacités de toutes les races, entre lesquelles s'élèverait une émulation féconde. La liberté religieuse et l'admission de tous les citoyens dans toutes les carrières amèneraient rapidement, surtout dans les contrées arabes, la fusion entre toutes les nationalités. Les Ottomans, au lieu d'être chassés ou absorbés, se relèveraient progressivement, et se fondraient avec d'autres peuples auxquels ils donneraient leur nom, et dont ils recevraient assez de force pour défier les desseins de leurs ennemis.

Voilà ce que la France devrait s'efforcer, par tous

les moyens possibles, de réaliser en Orient. La première des nations européennes, notre patrie a été en rapport avec l'empire turc ; c'est à elle qu'il appartient de présider à la transformation qui y commence, et dont le succès et l'achèvement sont si fortement à désirer.

Il est vrai que la question des rapports de la France avec la Turquie contient encore des obscurités pour beaucoup d'hommes instruits. Il en est qui, trompés par certaines appréciations historiques, ne voudraient pas voir entrer leur patrie dans une voie où ils la blâment de s'être engagée autrefois. Ils ne remarquent pas que des circonstances totalement différentes autorisent maintenant ce qui alors pouvait être répréhensible. Ils ne remarquent pas non plus que la question historique elle-même ne se présente à eux que sous un point de vue beaucoup trop étroit. En effet, tandis que des historiens français approuvaient l'alliance de François Ier avec le chef de l'islamisme, les écrivains étrangers l'envisageaient comme une espèce d'apostasie, et, d'un côté comme de l'autre, on se laissait guider par des considérations exclusives. De nos jours, des écrivains français ont repris avec chaleur la thèse antinationale, la croyant plus catholique et plus rationnelle. Nous croyons que leur opinion a besoin d'un correctif, sans lequel elle formerait un excès opposé à celui des flatteurs aveugles de la politique de nos rois. Il est certain que la

monarchie française est loin d'avoir été irréprochable dans toutes ses alliances. Trop souvent elle contraria les vues salutaires du chef de l'Église, et servit les intérêts de l'hérésie. Peut-être même les motifs de François Ier furent-ils peu légitimes, et les résultats de sa politique, partiellement funestes. Toutefois, la Providence n'a pas permis sans raison qu'une puissance chrétienne fût amie des Turcs, alors que la chrétienté leur faisait une guerre à outrance. Que seraient devenus sans cela les chrétiens d'Orient, en qui les musulmans devaient naturellement voir des complices de leurs adversaires? Qui eût protégé ces malheureux représentants de la véritable Église dans les lieux d'où elle est sortie? Qui les eût préservés de la fureur des infidèles? N'eussent-ils pas ressenti le contre-coup de toutes les défaites de ces derniers, et n'eussent-ils pas payé chacune de nos victoires par un surcroît de souffrances?

Tels sont les inconvénients que prévenait la politique de la France. En donnant aux Turcs un appui qui ne pouvait compromettre l'Europe, elle obtenait le droit de protéger nos coreligionnaires d'Orient. Le nom de *catholique* et celui d'*ennemi* n'étaient plus synonymes aux yeux des musulmans; et si l'on poursuivait toujours en eux les apôtres d'une loi impure, ils se voyaient obligés de ne combattre dans les derniers croisés que des adversaires politiques. La guerre, à leurs yeux, changeait alors de caractère,

de motif et de moyens. Quoi qu'il en soit, quand nous ne pourrions faire prévaloir notre opinion au sujet du XVI[e] siècle, il est certain qu'aujourd'hui notre alliance intime avec la Turquie aurait pour elle, pour nous et pour l'Église, d'immenses avantages, et qu'ainsi on ne pourrait plus adresser à cette alliance les reproches que l'on n'a pas épargnés à François I[er].

L'initiative de ce roi nous assura pour longtemps la prépondérance en Orient; mais plusieurs causes, agissant simultanément, nous ont fait perdre, depuis un siècle, une position si précieuse. L'affaiblissement continu de la Porte, nos révolutions sans cesse renaissantes, et surtout les progrès maritimes et commerciaux de puissances rivales, ont tellement modifié l'ancien état de choses, qu'aujourd'hui notre influence est presque anéantie. S'il en reste encore quelque chose, nous le devons aux missionnaires catholiques, qui contribuent tous les jours à populariser notre langue. En renonçant aux droits désormais inutiles que nous donnent les capitulations, et en les remplaçant par de nouveaux traités conçus dans le sens qui a été indiqué plus haut, c'est-à-dire consacrant la liberté du prosélytisme, l'égalité politique des races et le droit de propriété pour les Francs, nous pourrions reconquérir en quelques années tout le terrain que nous avons perdu. En entrant les premiers dans cette voie nouvelle, nous forcerions les autres nations à nous suivre, et à coopérer avec nous à l'exécution

d'une œuvre dont toute la gloire nous reviendrait.

Il est bien entendu qu'en renonçant aux priviléges des capitulations, nous ferions renouveler la reconnaissance des droits des catholiques sur les Saints-Lieux; notre protectorat religieux est un devoir dont nous ne pouvons nous démettre. Nous ne renoncerions qu'aux immunités purement politiques. Nos compatriotes qui habitent l'Orient pouvaient tenir à n'être pas soumis aux lois et aux autorités ottomanes, quand l'arbitraire était la seule règle du pouvoir. Aujourd'hui les plus grands turcophobes avouent que l'adoucissement des mœurs et plusieurs autres causes ont rendu ces garanties inutiles, et elles le seraient bien davantage après la proclamation des réformes dont nous avons parlé. Non-seulement, après ces nouvelles concessions, les Francs se trouveraient en sûreté sans la protection des ambassades; mais rien n'empêcherait plus le courant de l'émigration de se partager entre l'Amérique et les belles contrées de l'Orient. Le catholicisme, devenu libre, unirait de sa sève divine tous les peuples juxta-posés sur cette terre illustre, et le vieil empire, transformé sans secousse, rajeuni jusqu'au cœur, défierait pour toujours les prétentions de la Russie et de l'Angleterre.

XVII.

DERNIÈRE LETTRE DE CONSTANTINOPLE.

Belles vues. — Beïcos. — Thérapia. — Lieu où Mahomet II fit traîner ses vaisseaux. — Chaleur. — Incendie éteint à coups de bâton. — Voyage en *araba*. — Utilité de quitter pour un temps sa patrie. — Résumé.

Constantinople, août 1850.

Mon cher Alfred,

L'été est revenu avec son accompagnement ordinaire de sérénité, de verdure, de fleurs, de vues délicieuses et de punaises. J'ai repris mes promenades du Bosphore. Le Bosphore est pour les habitants de ce pays une des nécessités de l'existence; dès qu'ils ne le voient plus, ils se croient perdus. Imagine une mer bleue qui baigne de vertes prairies; de grands arbres se réfléchissant dans l'onde salée qui touche presque leurs racines, tandis que la végétation fuit les bords de l'Océan; figure-toi ensuite que de chaque point du Bosphore où l'on navigue en caïk, que de chaque point de ses rives, on a une vue admirable, toujours différente de celle qui précède, une vue qui varie même prodigieusement dans le même lieu, selon la position du soleil; et tu comprendras combien on aime ici à se livrer aux vagues sur une coquille de noix, ou à grimper sur les rives escarpées.

Certains points plus élevés, comme le plateau de Couroutchesmé, ou le mont Géant, offrent des vues éblouissantes : c'est un immense panorama où l'on reconnaît, dans un coin du tableau, les vues particulières qu'on a admirées séparément.

J'ai visité dernièrement le village de Beïcos, situé sur la côte d'Asie, au fond d'un vaste golfe qui pourrait recevoir des flottes entières. Il y a une manufacture de draps appartenant à l'État, et dirigée par un Grec catholique, qui emploie 300 ouvriers. Près de là est une verrerie aussi à l'État, et dont tous les ouvriers sont Français; un peu plus loin est une fabrique de porcelaine où travaillent des Allemands. Méhémet-Ali fait élever en cet endroit un palais qui sera bâti dans la mer, la montagne à pic ne laissant même pas de place pour un quai; un kiosque tout en blocs de marbre, reliés entre eux par des agrafes en fer, se construit sur la hauteur pour être une dépendance du palais. Vis-à-vis ce riche monument, c'est-à-dire sur la côte d'Europe, est la maison de campagne de l'ambassade française, où l'on voit des jardins délicieux et des arbres gigantesques. Beaucoup d'autres *villas* l'entourent et forment le village de Thérapia. La campagne de l'ambassade russe est à Beuyukdéré et offre aussi de grandes beautés, surtout dans son parc, qui occupe le penchant d'une suite de hauteurs.

Un jour, après m'être promené dans ces jardins, j'allai à Dolma-Baktché, où je remontai la vallée par

laquelle Mahomet II fit entrer ses vaisseaux dans la Corne-d'Or. L'inspection des lieux rend très vraisemblables les récits des historiens; car la vallée qui part du Bosphore aboutit à l'extrémité d'une autre qui donne dans le port, près de l'arsenal.

La chaleur est maintenant très forte. Ce n'est pas, comme en France, une chaleur grillante; c'est une chaleur énervante, qui invite au sommeil et ne fait pas souffrir, sauf la nuit, où les chambres sont des fours. Ce qui soulage, c'est qu'on transpire énormément; à peine a-t-on bu un verre d'eau qu'il est sorti par les pores. Les courants d'air, si redoutés en France, sont les délices de ce pays, du moins en été. J'ai deux fenêtres ouvertes, la porte aussi quelquefois; mes papiers, mes rideaux, s'envolent; mais je respire. Le beau temps est plus durable ici qu'en France. Deux ou trois jours de chaleur sont chez nous suivis d'un orage. Nous passons ici quelquefois plusieurs mois de suite sans cesser de voir le soleil. Le soir, on remarque depuis quelque temps un phénomène singulier. Une foule de petits insectes ailés remplissent l'atmosphère au coucher du soleil; de loin on les prend pour des étoiles filantes; si on les écrase, ils exhalent une odeur de phosphore.

J'ai fait encore des courses dans l'intérieur des terres, en Europe et en Asie. L'une d'elles a été marquée par un incident curieux. Nous étions allés dans une ferme située en Asie, à cinq ou six lieues de

Constantinople. Nous étions à nous promener sur les montagnes, au milieu des broussailles, et nous nous préparions à rentrer pour nous mettre au lit, lorsque tout-à-coup nous aperçûmes une montagne en feu, que nous avait dérobée un pli de terrain. C'était un incendie allumé à dessein par les bergers grecs. Le feu formait une seule ligne, immense de largeur, mais sans profondeur, parce que avançant toujours et contre le vent, il ne laissait derrière lui que des espaces brûlés. Nous étions à plus d'une lieue du théâtre de l'incendie, et, pour y arriver, il fallait traverser d'épais fourrés, sans parler des montées et des descentes. Nous n'hésitâmes pas cependant, et nous nous dirigeâmes vers le lieu du sinistre, non sans risquer de tomber maintes fois dans des fondrières. Quand nous fûmes arrivés, nous nous distribuâmes nos rôles. La ligne de feu, qui venait au devant de nous en dévorant les taillis desséchés, était vraiment un terrible ennemi. En tacticiens expérimentés, nous voulûmes d'abord la couper par le centre. Nous n'avions pour armes que des bâtons avec lesquels nous abattions assez facilement les branches enflammées. Après avoir failli maintes fois être enveloppés par le feu, nous parvînmes à le couper comme nous le voulions; puis, nous étant rabattus sur l'aile droite, nous éteignîmes entièrement l'incendie de ce côté, après une heure d'efforts désespérés. Cependant l'aile gauche faisait de rapides progrès : nous nous précipitâ-

mes sur elle, malgré la fatigue et l'heure avancée. Nous comptions sur une victoire complète, quand, arrivés à l'extrême gauche, nous dûmes nous arrêter. Il restait à éteindre un foyer d'incendie qui occupait le fond d'un entonnoir. On ne pouvait sans danger s'aventurer dans cette fournaise. La nuit, d'ailleurs, avançait, et nous étions à plus de deux lieues de notre gîte, perdus au milieu de bois sans chemins. Nous nous orientâmes du mieux que nous pûmes, essuyant la sueur dont nous étions inondés. Notre chemise trempée se collait sur notre peau, et nous glaçait; nous faisions à chaque instant des chutes dans des lieux où le jour nous avions vu des serpents.

Quelque temps après cette excursion asiatique, je me trouvais sur la côte d'Europe, à plusieurs lieues de Péra, où j'avais besoin de me rendre. La mer était affreuse, et l'on ne pouvait songer à aller en caïk; d'un autre côté, la pluie ne permettait guère de prendre un cheval. J'eus donc recours pour la première fois à un *araba*. On appelle ainsi une voiture à quatre places, à quatre roues et à deux chevaux. L'intérieur est disposé d'une manière analogue aux salons turcs : au lieu de banquettes, un plancher couvert de coussins, sur lequel chacun s'accroupit. Toutefois cette posture n'était qu'un inconvénient très mince, comparé aux soubresauts qu'il me fallut subir pendant trois heures, lesquels soubresauts sont la conséquence de l'indescriptible pavé du pays. Ce n'est pas tout :

nous avions presque toujours d'un côté les maisons, de l'autre la mer; il n'y a entre deux qu'une étroite rue, qui ne mérite le nom de quai que par sa position. Notre véhicule se balançait donc sur le bord de l'eau, qui est très profonde et très rapide dès le rivage. Il nous fallait à chaque instant soulever les amarres des navires afin de pouvoir passer par-dessous. Enfin, c'était toujours monter, toujours descendre, à cause des petits canaux couverts par lesquels les caïks des pachas passent de la mer dans des bassins compris dans leurs palais.

Les nombreux inconvénients d'un séjour prolongé en ce pays diminuent le regret que j'ai de le quitter bientôt. Ce n'est pas toutefois sans une peine réelle que je dirai un éternel adieu à d'excellents amis, à cette riche nature, et jusqu'à ces rues pittoresques, où vingt peuples se coudoient sans se regarder. Si je préfère le ciel brumeux des bords de la Manche aux splendeurs d'une terre étrangère, je ne me repentirai jamais d'avoir habité ces beaux lieux. Sans parler du souvenir qui me les rendra toujours présents, rien n'est plus utile que de s'éloigner quelque temps de sa terre natale. On la revoit ensuite avec plus de plaisir; on en apprécie mieux les avantages, on est plus à même de la juger sainement. Pour bien connaître une maison, pour en étudier l'ensemble, il faut en sortir. Il en est de même, jusqu'à un certain point, du sol de la patrie. Celui qui ne l'a jamais quitté est privé des révéla-

tions de l'absence, aussi bien que des joies du retour.

Avant de quitter Constantinople, je vais t'indiquer, mon cher Alfred, en forme de résumé, ce que doit voir un voyageur dans cette ville et dans ses environs.

1° Visiter, muni d'un firman, Sainte-Sophie, le Grand-Sérail, les principales mosquées, les tombeaux des sultans et les autres monuments fermés au public.

2° Voir les églises de tous les cultes. Les plus belles sont celles des arméniens non-unis à Scutari et à Stamboul.

3° Visiter à Thérapia la maison de campagne de l'ambassade française et, à Beuyukdéré, celle de l'ambassade russe. Toutes les deux ont de magnifiques dépendances.

4° Monter à la tour de Galata, à celle de l'arsenal et surtout à celle du séraskiérat; aller de temps en temps à cette dernière pour mettre de l'ensemble dans les notions spéciales que les promenades ont fournies. La vue dont on y jouit est féerique.

5° Visiter les bazars de Stamboul, les grandes artères de ce quartier et les principales curiosités qu'on y trouve.

6° Aller au mont Géant (1), vis-à-vis Beuyukdéré; de cette montagne, qui est occupée par un couvent

(1) Cette montagne tire son nom d'une tradition turque si absurde qu'elle ne vaut pas la peine d'être rapportée. Il s'agit d'un géant qui aurait dû avoir un demi-kilomètre de long.

de derviches, on voit à la fois la mer Noire et la mer de Marmara, avec l'ensemble du Bosphore.

7° Excursions sur les rives du Bosphore : en Europe, Bechictach, Bébek, Sténia sur un beau golfe; en Asie, Beïcos, d'où le Bosphore paraît un lac immense.

8° Promenade jusqu'à la mer Noire, dans toute la longueur du Bosphore.

9° Promenade aux îles des Princes. Jolies maisons de campagne. Il n'y a pas un seul Turc. Un petit bateau à vapeur y va tous les jours.

10° Visiter le kiosque de la montagne de Kandily, près duquel est la batterie de canons qui annonce les incendies.

11° Promenades à Scutari et à la montagne de Bougourlou, d'où l'on a une vue admirable.

12° Excursion à cheval ou chasse en Asie, à cinq ou six lieues dans l'intérieur. On voit des taillis, des déserts, des fermes, des ruines, quelques villages. En Europe, les alentours de la ville sont déserts; on y voit seulement depuis quelques années des champs de fraisiers.

13° Faire à cheval le tour des anciennes murailles de Stamboul; s'arrêter aux portes pour lire les inscriptions, ainsi qu'à l'église grecque de Baloukli, où les *papas* montrent des tableaux envoyés par l'empereur Nicolas, et un poisson grec qui vit dans l'eau bénite depuis quelques milliers d'années. C'est le seul

miracle qui se soit produit dans l'Église grecque depuis qu'elle est schismatique.

14° Prendre un bateau au vieux pont et aller jusqu'au fond du port, aux Eaux-Douces d'Europe. Cette navigation, dans toute la longueur de la Corne-d'Or, est vraiment ravissante. A l'extrémité, on trouve une petite rivière qui se jette dans le port, et sur les bords de laquelle se trouvent un kiosque du sultan et des prairies delicieuses. On revient à la ville par terre, ou plutôt on réserve la voie de terre pour une deuxième visite; car le caïk ne coûte pas plus pour aller et revenir que pour aller seulement, et ces beaux lieux méritent bien d'être vus deux fois.

15° Aller aux Eaux-Douces d'Asie, petite rivière qui débouche dans le Bosphore près de Kandily, et qui arrose des lieux assez champêtres. Sans doute le champêtre, comme nous l'entendons, n'existe pas ici, et les maisons de campagne, en général, n'ont guère d'autre avantage que la vue du Bosphore et la jouissance du grand air; aux Eaux-Douces d'Asie, on trouve cependant des prairies et des jardins qui rappellent la France. Près de l'embouchure de la rivière, se trouve une excellente place pour prendre les bains de mer.

16° Visiter les forts que Mahomet II fit construire sur les côtes d'Europe et d'Asie à trois lieues de Galata. Celui d'Europe est surtout très curieux. Des escaliers

assez scabreux (c'est-à-dire placés en dehors et sans garde-fous) conduisent jusqu'en haut des tours.

17° Excursion à cheval à Belgrade, près de la mer Noire. On y voit des maisons de campagne, des forêts, et surtout les bassins qui alimentent les aqueducs de Constantinople.

18° Excursion à cheval à San-Stefano, sur la mer de Marmara. Près de là se trouve la poudrière. — Ces deux derniers villages ne font pas, comme ceux du Bosphore, partie intégrante de la capitale.

19° Aller en caïk à Cadi-Keuï (Chalcédoine), puis à Fanaraki. Doubler le cap où est le petit phare.

20° Promenade nocturne dans Stamboul, pendant le ramazan.

21° Aller voir pirouetter les derviches au Téké à Péra, et surtout à Scutari.

22° Faire le tour de la Corne-d'Or, en suivant l'itinéraire que je vais t'indiquer en te racontant l'excursion que j'ai faite ces jours derniers.

Parti de bon matin avec mes compagnons, je suis allé tout droit à l'arsenal maritime. Après avoir parcouru les chantiers, qui sont immenses, les bagnes, etc., nous sommes montés à un magnifique palais, qui servait autrefois d'habitation au capitan-pacha et d'école de médecine; aujourd'hui c'est un hôpital maritime. Ne rencontrant personne, nous avancions toujours, et nous traversions d'immenses salles, tout-à-fait nues, mais vraiment royales par

leur étendue et leur distribution. Nous apercevons ensuite un escalier qui mène en haut de la tour, et nous montons hardiment. A moitié chemin, nous rencontrons des soldats ivres, qui, moyennant quelques piastres, nous ouvrent le passage, et bientôt nous pouvons contempler, de la galerie supérieure, une vue qui ne vaut pas celle de la tour du séraskiérat, mais qui pourtant est pleine d'intérêt. L'arsenal étant à droite du port et Stamboul à gauche (pour les vaisseaux qui arrivent), nous avions tout Stamboul en face et en amphithéâtre ; nous dominions les sept collines, les dômes des mosquées, les milliers de minarets, les nombreux accidents de terrain dont aucun plan ne saurait donner l'idée. A droite et à gauche s'étendait, à perte de vue, le port couvert de vaisseaux et sillonné de caïks. Après une longue et silencieuse contemplation, nous sommes descendus et avons traversé le long faubourg de Kassem-Pacha, qui est très agréable, pour aller dîner à Kaskeuï, qui vient ensuite et qui est le dernier faubourg de ce côté du port. Notre dîner expédié, nous visitons l'Église arménienne de Kaskeuï ; nous traversons le port près de l'embouchure de la rivière des Eaux-Douces et débarquons à Eyoub, un des plus jolis quartiers de Constantinople. Les monuments y sont nombreux. Une foule de tombes très riches entourent la belle mosquée où l'on proclame le sultan. De grands arbres, rares dans ce pays mal gouverné,

présentent un délicieux ombrage. De là, nous remontons visiter le Tekir-Seraï, puis les Blaquernes (1), dont la place est occupée aujourd'hui par un ἁγιασμα, espèce de fontaine sacrée qui rapporte aux Grecs schismatiques d'assez beaux profits. Nous suivons ensuite pour rentrer chez nous la grande rue du Fanar, où demeurent les Grecs fanariotes enrichis autrefois du sang des Valaques, et où se trouve leur église patriarchale.

L'immense variété de choses et de personnes, qui est le caractère distinctif de cette grande ville, fait que beaucoup de ses habitants ne sauraient se plaire ailleurs. Je vais pourtant la quitter, peut-être pour toujours, afin de voir d'autres lieux illustres et de revoir ensuite le sol de la patrie. Je t'écrirai souvent pendant mon voyage, et j'espère qu'en retour tu m'enverras le secours de tes prières (2).

(1) C'était autrefois un palais impérial.

(2) Outre les promenades indiquées dans le résumé qui précède, celui qui aurait le temps pourrait en faire quelques autres dans un rayon plus étendu autour du Bosphore. Ainsi, au nord, on peut visiter Varna, Bukarest, Odessa, Sébastopol; à l'ouest, Andrinople, Rodostow, Salonique et le mont Athos, peuplé de moines grecs; au sud, Gallipoli, la Troade, Brousse, Nicée, Nicomédie; à l'est enfin, Angora, Sinope, Trébizonde.

XVIII.

SMYRNE.

De Constantinople à Smyrne. — Steamers à haute et basse pression. — Description de Smyrne. — Population. — Boudja. — Bournabat. — Etablissements religieux. — Environs; le mont Pagus, ruines. — Les moustiques.

Smyrne, octobre 1850.

Mon cher Alfred,

J'ai quitté Constantinople le 5 octobre 1850, et je suis arrivé à Smyrne le 7, après trente-six heures d'une navigation très heureuse. Le vapeur quitte la capitale de la Turquie vers le soir, pour traverser pendant le jour le détroit des Dardanelles, où il se trouve plus d'un écueil, et où les vaisseaux se perdent souvent par les temps de neige et de brouillard. Il en résulte qu'on passe entre les îles des Princes et le village de San-Stephano, sans rien apercevoir de ces charmantes localités. La nuit se passe à traverser la mer de Marmara, souvent orageuse, malgré son peu d'étendue. Le matin, nous sommes en vue de Gallipoli, ville de 15,000 âmes à laquelle Balbi en attribue 80,000. L'interminable détroit des Dardanelles était, pour moi, pays de connaissance. Je revois ses côtes arides, dont la vue fait gémir les économistes, et rêver les érudits. Cette terre classique

n'a pas un seul rocher que l'imagination ne revête d'une auréole poétique, et d'où l'âme ne tire une émotion indéfinissable. Mais c'est surtout à la sortie du détroit que l'on est sous l'impression de ce charme, quand toutefois le ciel est bleu et la mer tranquille. On a derrière soi les côtes parallèles de l'Europe et de l'Asie ; à gauche, la Troade ; en face, Ténédos ; à droite, Imbros (1). L'œil se repose sur ces terres que la distance rend encore plus séduisantes ; il se promène de l'une à l'autre, sans se lasser de les voir, puis il plonge au loin dans les intervalles de mer qui, en révélant ce qu'elles cachent, semblent les rendre tout-à-fait transparentes, et ouvrent à l'imagination un champ sans limites.

Nous sommes à la hauteur de l'embouchure du *Scamandre ;* c'est justement le nom de notre *steamer.* A l'entrée de la nuit, nous nous trouvons dans le détroit long et sinueux qui sépare Métélin de la terre ferme. Bientôt l'obscurité est si complète qu'on ne distingue pas la côte, qui est cependant très voisine à droite comme à gauche. Je cause avec un officier sur les dangers de cette situation : il me dit qu'il n'y a rien à craindre, puisqu'on peut toujours, à l'aide des calculs, savoir où l'on se trouve. Il me dit aussi que les explosions, si fréquentes chez les Américains, viennent de ce qu'ils se servent de machines à haute

(1) Et non pas Lemnos, comme disent certains voyageurs ; Lemnos ne se voit pas de là.

pression, par économie de combustible, d'espace et de temps. Nos steamers, au contraire, sont à basse pression : il leur faut plus de charbon, plus de place par conséquent, et ils vont moins vite ; mais ce n'est pas trop payer la sécurité des voyageurs. Il se brûle sur notre bateau (de la force de 160 chevaux) 18,000 kilog. de charbon par jour. Je cause ensuite avec un moine russe qui se rend à Athènes: il sait quelques mots de latin, et est assez poli. La majeure partie de la nuit se passe ainsi sur le pont, au milieu d'une mer calme, d'une température douce, et d'une obscurité qui ne laisse voir que les étoiles du ciel et les lumières du rivage. Enfin, nous arrivons à Smyrne.

Je t'en ai déjà parlé à l'occasion du court séjour que j'y ai fait, il y a trois ans. Je viens d'y passer près d'un mois : aussi suis-je plus à même de te bien renseigner. La ville est fort grande et habitée, comme Constantinople, par diverses races, dont chacune occupe son quartier distinct. D'après des informations que je tiens de bonne source, on y compterait environ :

15,000	catholiques, presque tous Européens,
60,000	Grecs schismatiques,
50,000	Turcs,
8,000	Juifs,
7,000	Arméniens schismatiques.
140,000	habitants.

Il y a un certain nombre d'Arméniens catholiques; mais ils dépendent de l'archevêque latin. Les rues sont larges, droites, coupées à angles droits, depuis l'incendie, mais très mal pavées, moins mal toutefois que celles de Constantinople. Quand j'arrivais de France, l'aspect général de Smyrne me faisait pitié ; aujourd'hui, c'est l'inverse. Car, quoique asiatique par situation, cette ville est réellement plus européenne que Constantinople. Les tremblements de terre y sont fréquents; j'en ai ressenti un petit pendant le séjour que je viens d'y faire. C'est à cause de ce fléau que les constructions sont généralement basses. L'air de Smyrne est excellent pendant l'hiver. Les environs sont cependant fiévreux ; et la fameuse terre de Magnésie, prêtée par le sultan à M. de Lamartine, est, sous ce rapport, des plus mal partagées. Tous les Européens que le poète y avait expédiés ont été obligés de venir habiter la ville. La mauvaise alimentation du peuple engendre aussi beaucoup de maladies. Les pauvres ne vivent guère que de pastèques, ou autres végétaux aussi malsains. « Si notre climat n'était pas si chaud, me disait le médecin de l'hôpital français, la moitié de la population mourrait phthisique. »

L'intérieur des maisons est très riche. Quand on passe devant une porte entr'ouverte, l'œil plonge sur des cours pavées de marbre ou de petits cailloux formant mosaïque; des fontaines et des charmilles y

entretiennent la fraîcheur : tout autour sont des sofas, sous des portiques. Le soir, dans les quartiers chrétiens, les femmes sont assises en dehors de la maison dans un élégant négligé. Cet usage, qui n'est pas très modeste, forme un contraste frappant avec les voiles et les grillages derrière lesquels se retranchent les femmes musulmanes. Les mœurs sont ici d'une grande dissolution. Le climat n'en est pas la seule cause. A Constantinople, le négociant, qui est resté toute la journée à son comptoir, rentre chez lui fatigué, et passe ordinairement la soirée en famille. A Smyrne, au contraire, les maisons ne sont pas disséminées; les comptoirs ne sont pas séparés des habitations, et les réunions sont beaucoup plus fréquentes. Les usages français sont plus répandus, la liberté plus grande sous tous les rapports, et le contact plus intime entre les instincts orientaux et les allures européennes.

La ville a changé de place ; elle s'avance toujours vers la mer et elle s'éloigne des hauteurs, où l'on trouve un grand nombre de ruines. A quelque distance dans l'intérieur est le village de Boudja, où sont de riches maisons de campagne.

Nous y allons montés sur des ânes. A peine sommes-nous dans la campagne que ces malheureux animaux *prennent la mouche*, pour me servir de l'expression du pays. Quand cela leur arrive, ils jettent à terre le cavalier, se roulent dans la poussière, et paraissent en proie à une vive souffrance.

Il y a à Boudja une église catholique nouvellement construite par le zèle d'un prêtre séculier qui en est le curé. Plus au nord est Bournabat, village plus important, très peu champêtre, mais composé de riches villas qui ont des jardins délicieux. On y va moitié en bateau à vapeur, moitié en omnibus; on peut y aller aussi au moyen de petites barques, qui ressemblent non aux caïks de Constantinople, mais aux canots de France. Quand le vent est favorable, ces petites barques vont à la voile avec une grande rapidité, mais aussi avec des oscillations qui font trembler les mauvais nageurs.

Les Mineurs réformés administrent l'unique paroisse de Bournabat, et la plus grande de Smyrne, où les capucins en ont aussi une petite. Il serait bien à désirer qu'on pût diviser la grande en deux; car elle est trop étendue pour être desservie facilement par les Mineurs réformés; de plus il y a dans la ville une dizaine de prêtres séculiers indigènes qui se trouvent en dehors du ministère paroissial, occupé tout entier par les religieux italiens. La construction d'une cathédrale dans le voisinage du consulat français rendrait plus imposante l'autorité épiscopale, faciliterait à plusieurs quartiers la pratique de la religion, et occuperait les prêtres du pays. Espérons que Mgr Mussabini pourra un jour réaliser ce projet, que Mgr Hillereau a accompli avec tant de succès à Constantinople.

Les lazaristes ont une belle église, qui n'est pas paroisse, mais qui est assez fréquentée; les sœurs de la Charité et les frères des Écoles chrétiennes y conduisent leurs élèves, que dirigent d'ailleurs trois ou quatre missionnaires attachés à cette église. Les lazaristes ont en outre un collége florissant, qui est situé assez loin de leurs autres établissements, et dont la chapelle est ouverte au public. Ce collége a plus de 150 élèves, tant internes qu'externes; le personnel des professeurs est nombreux et distingué.

A Smyrne, comme du reste dans tout l'Orient, l'autel des églises est trop entouré par les assistants, ou trop dominé par les tribunes. J'aime mieux la distance respectueuse observée en Occident. Les femmes seules communient à la balustrade; les hommes s'avancent jusqu'aux marches de l'autel. Les rivalités nationales ont jusqu'ici empêché la création d'un cimetière catholique. Il en est de même à Constantinople, où l'on enterre dans les églises, usage justement proscrit en France. Chaque nation a pour ses matelots un hôpital dirigé par un médecin.

Les lieux où les Européens ont établi leurs maisons de campagne n'offrent guère de beautés naturelles; ce ne sont que collines rocailleuses ou vallées remplies de marécages. Dans la plaine qui s'étend entre la ville et les hauteurs, il y a d'immenses jardins cultivés par les Grecs, et dont les chemins solitaires. bordés de clôtures champêtres, rappellent les villages

français. J'aime à m'égarer seul dans ce labyrinthe de sentiers rustiques, où je trouve un souvenir de la patrie, et d'où j'admire une horticulture avancée, une végétation puissante, une verdure perpétuelle. J'ignore pourquoi les riches négociants n'ont pas planté là leurs abris d'été.

Une autre promenade qui n'est pas sans agrément est celle des bains de Diane. On se dirige en bateau vers le nord de la rade, qui, en cet endroit, avance au loin dans les terres et forme une espèce de port. De là on entre dans un joli canal creusé par les propriétaires d'une papeterie mécanique, qui peuvent ainsi communiquer avec la mer. J'ai visité la papeterie et ses dépendances, qui sont fort considérables. Il y a là beaucoup d'ouvriers français; mais malheureusement ils sont décimés par la fièvre; car rien n'est plus marécageux que cette position.

Enfin, ce qu'il ne faut pas manquer de voir avant de quitter Smyrne, ce sont les montagnes qui bordent la rade. Du côté du nord, on y trouve des tombeaux antiques. Au sud, est le mont Pagus, où Alexandre bâtit une forteresse. De là on a une vue magnifique, et que rien ne peut suppléer; car, de la mer, on ne peut juger de l'ensemble de la ville. Le mont Pagus est couvert de ruines; celles d'un vieux château en couvrent le sommet. Un peu plus bas était un amphithéâtre, puis un temple d'Esculape, des fondations duquel on enlève tous les jours de magnifiques blocs

de marbre. Des fouilles pratiquées à Smyrne amèneraient sans doute de grandes découvertes. Il en est de même des ruines d'Éphèse, et de cette foule de villes célèbres qui couvraient autrefois le sol de l'Ionie. Il serait à désirer qu'on pût mettre les consuls à même de se livrer à des recherches sérieuses sur les antiquités des pays qu'ils habitent; mais on les change si souvent qu'ils n'en ont pas le temps, ou qu'ils craignent sans cesse de ne pas l'avoir.

En descendant du mont Pagus, nous avons été assaillis par des enfants turcs qui, avec leurs frondes, nous lançaient des pierres. Les Turcs sont ici beaucoup plus fanatiques qu'à Constantinople, et comme les chrétiens y sont plus *européens,* il y a entre les deux principales parties de la ville une différence si tranchée qu'on les croirait séparées par un océan. La ville turque est plus près du mont Pagus; le sol en est plus accidenté; les rues en forment un dédale où il est facile de se perdre.

Le pont des Caravanes est célèbre à Smyrne, comme le cours d'eau qu'il couvre est célèbre dans l'histoire. Ce pont met la ville en communication avec la campagne. Aussi est-il fréquenté : chameaux, ânes, chevaux, s'y rencontrent et s'y heurtent sans cesse. A droite du pont (en sortant de la ville) est une assez jolie promenade. On y voit les ruines de grandes arcades; les feuilles d'acanthe semées parmi les ronces nous disent où les Corinthiens ont pris le type de leurs

chapiteaux. Deux rivières parallèles et voisines offrent une différence de niveau considérable. Des touffes de cresson en tapissent les bords.

Le vent change souvent à Smyrne. On a remarqué que, si le cap qui est au nord de la rade est chargé de nuages, une tempête est imminente. Celle qui a lieu ordinairement vers la Toussaint est appelée dans le pays *la tempête des morts.* J'ai été fort heureux de la voir de ma chambre; car je craignais de la subir sur le bateau autrichien. La rade, ordinairement si tranquille, est en pareil cas agitée par des vagues telles que le Bosphore n'en connut jamais, et les navires sont ballottés d'une manière effrayante.

En somme, ce que j'aime à Smyrne, c'est l'air, le ciel, la mer, les villas, les jardins, les vues d'ensemble, les ruines; ce que j'y crains, c'est la fièvre, les tremblements de terre et un autre fléau dont j'ai oublié de parler, les moustiques. A Constantinople, il y en a bien quelques-uns; mais à Smyrne, il serait impossible de dormir sans entourer le lit d'un rideau de mousseline hermétiquement fermé. Ce meuble, qui est d'ailleurs un objet de première nécessité, même pour les pauvres, ne laisse pas que d'avoir de graves inconvénients : si les moustiques ne peuvent pas le traverser, l'air n'y passe guère davantage; de sorte qu'au lieu d'être rongé, on étouffe. Il faut dire cependant que dans les grandes chaleurs on souffre moins, les moustiques ne sentant pas autant la né-

cessité de passer la nuit dans les chambres. Il est vrai qu'avec des rideaux en tulle on arrive à concilier l'éloignement de ces insectes et la circulation de l'air.

J'oubliais de te dire que les mékhitaristes arméniens et les dominicains ont de petits établissements à Smyrne. J'oublie sans doute encore bien d'autres choses : j'avais un mois pour examiner et apprendre ; j'ai à peine une heure pour t'écrire.

XIX.

DE SMYRNE A BEYROUT.

Les vapeurs autrichiens. —Encombrement de pèlerins. — Chio. — Samos. — Patmos. — Rhodes ; ses ruines. — Chypre. — Larnaca. — Etablissements religieux. — Tribulations d'un débarquement. — Aspect de Beyrout.

Beyrout, novembre 1850.

Mon cher Alfred,

Dans ma dernière lettre, je t'ai quitté à Smyrne. Je m'imaginais alors que les *vapeurs* autrichiens étaient organisés comme les *vapeurs* français, où l'on est presque aussi bien aux secondes places qu'aux premières, et je m'étais arrangé en conséquence ; mais

je fus bien désappointé en arrivant à bord (1), et je puis dire que j'ai rarement souffert comme dans cette traversée de cinq jours et de cinq nuits que j'ai eu tout le loisir de bien compter. Le pont était encombré de cinq à six cents pèlerins turcs, juifs, grecs ou arméniens, tous continuellement accroupis. Le jour, il n'y avait pas moyen de bouger ; car chacun était loin d'avoir à sa disposition cet étroit espace qu'on accorde aux cadavres dans les cimetières, et pour aller d'un endroit à un autre, il fallait marcher sur des bras, quand on ne marchait pas sur des jambes. La nuit, il me fallait choisir entre — le pont, où régnait un froid pénétrant et où les Orientaux ne pouvaient rester que sous d'épaisses couvertures, — et le petit réduit décoré du nom de *deuxièmes places*. C'était une chambrette garnie de douze lits, et servant en même temps de salle à manger. Comme nous y étions trente, il y en avait dix-huit qui étaient obligés de dormir sur le plancher, bien qu'ils eussent payé comme les autres : on leur avait laissé ignorer que toutes les places étaient déjà prises. Le jour, on tâchait de trouver sur le pont quelque coin pour jouir des belles vues et du grand air ; mais, le soir, il fallait bien redescendre dans le bouge où l'on respirait un air méphitique, et où le sommeil m'était impos-

(1) Les paquebots français n'allaient pas encore de Smyrne à Beyrout.

sible. Ne pouvant rester ni en bas ni en haut, et ne trouvant pas de milieu, je passais alternativement du four à la glacière, et de la glacière au four ; ce qui m'occasionna aux yeux un gonflement fort incommode. Pour comble de malheur, le capitaine était un Dalmate, fort aimable pour les passagers de première classe, mais ne répondant aux autres que par jurons et grossièretés. Si tous ses collègues lui ressemblaient, la compagnie du Lloyd ne ferait pas de si bonnes affaires; car il faut avouer que, si l'on est mieux sur nos paquebots que sur ceux des Autrichiens, ceux-ci font de bien plus grands bénéfices (1). Tu viens de voir combien nous étions de passagers : pour les marchandises, je te dirai que, à Smyrne, j'en vis charger une telle masse, que je ne comprenais pas comment le bateau n'en serait pas submergé.

Étant donc embarqués et entassés, comme tu viens de le voir, nous quittâmes Smyrne le 4 novembre, en passant près du château de la côte méridionale du golfe, pour éviter les bancs de sable qui en obstruent le milieu, et nous arrivâmes d'abord à Chio, capitale de l'île du même nom, où nous nous arrêtâmes quelques heures pour débarquer des passagers. Le détroit qui sépare l'île du continent est assez pittoresque; mais, comme il est large et ouvert, la mer y est sou-

(1) Les paquebots français en font d'aussi grands, depuis qu'ils ont été concédés à une compagnie.

vent mauvaise et le débarquement périlleux. Après Chio, nous contemplâmes longtemps Samos et ses montagnes escarpées; puis Patmos, et plusieurs autres petites îles séparées de la terre ferme et les unes des autres, par des bras de mer dont la traversée offre des points de vue charmants.

Enfin nous arrivâmes à Rhodes, dont je brûlais de visiter les antiquités si intéressantes. En sortant du port, qui est excellent, et où les Turcs construisent des navires, je parcourus d'abord la rue des Chevaliers, pleine de belles ruines, surtout de façades couvertes d'écussons aux fleurs de lis. J'entrai dans l'ancienne église de Saint-Jean, qui est assez bien conservée, quoique abandonnée. J'admirai les fortifications, devant lesquelles eussent échoué tous les efforts des musulmans, si la trahison ne fût venue à leur aide. On voit dans les rues d'anciens trottoirs, établis par les chevaliers avant qu'il y en eût en Europe ; le pavé est composé de très petites pierres, artistement rangées. Les chrétiens n'ont pas le droit d'habiter la ville; ils ont un quartier à part, hors des fortifications. Là, sont les consulats et la chapelle catholique, desservie par les Mineurs réformés (récollets). Quant à la nature, elle offre à Rhodes encore plus de sujets d'admiration que les œuvres des hommes: je n'ai jamais rien vu de plus ravissant que cette riche végétation, cette terre verdoyante encadrée d'une mer bleue. L'air est très bon dans l'île, mais

pas aussi salutaire qu'on le dit pour les poitrines faibles, parce qu'il est très sec, les pluies étant fort rares. La chaleur au 6 novembre y était très forte.

La traversée de Rhodes à Chypre est vraiment délicieuse, quand le temps est favorable. Tandis que le *vapeur* nous emportait rapidement, je ne pouvais détacher mes yeux de l'île de Rhodes, dont je pouvais alors embrasser l'ensemble ; et le lendemain j'étais captivé par l'île de Chypre, qui se voit de fort loin. En même temps, j'apercevais au nord les montagnes de la Caramanie, couvertes de neige, et, de tous côtés, l'immensité de la mer, bleue comme le ciel et unie comme une glace. La splendeur de ce spectacle était relevée par une température douce qui me faisait presque oublier les incommodités de mon domicile. Que sont nos plus belles journées d'été auprès de ce ciel d'Orient pendant le mois de novembre? La tempête a aussi ses beautés; mais je préfère décidément les impressions plus tranquilles, et je n'oublierai jamais les heures que j'ai passées, dans une sorte d'extase, entre les deux plus belles îles de la Méditerranée.

Nous dûmes longer pendant vingt-quatre heures les côtes occidentales et méridionales de Chypre. Elles sont très basses et, par conséquent, fort dangereuses par les temps de brouillard; car le moindre nuage empêche de les voir. Elles sont, de plus, arides, malsaines, désertes; mais il n'en est pas de

même de l'intérieur de l'île, qui offre de magnifiques montagnes. Le temps superbe dont nous jouissions donnait du charme jusqu'à ces rives désolées. Après avoir passé devant Limassol, nous arrivâmes enfin à Larnaca, où nous devions nous arrêter un jour. Le débarquement y est très difficile, et même impossible quand la mer est mauvaise; car il n'y a ni port, ni rade. Le peu de profondeur de la baie oblige le paquebot à rester très loin de la côte; de sorte que l'on a un grand trajet à faire, partie en barque, partie sur des épaules humaines, les plus petites barques ne pouvant arriver jusqu'au rivage. Larnaca est à une certaine distance dans les terres. Avant de nous y rendre, nous visitâmes d'abord *la Marine*, qui est bâtie sur le bord de la mer et qui forme une ville distincte où sont les consulats. Le trajet d'une ville à l'autre est des plus tristes : pas un brin de verdure; rien que du sable et des marécages. Quand nous arrivâmes à Chypre, il n'y avait pas plu depuis près de huit mois; on ne récoltait quelque chose dans les jardins qu'à force d'arroser, et le vent soulevait partout une poussière insupportable.

Les franciscains de Terre-Sainte viennent de bâtir à Larnaca une très belle église; ils en ont une autre à Nicosie dans l'intérieur de l'île, et ils se proposent de fonder aussi un établissement à Limassol. Il n'y a guère dans toute l'île que 5 à 600 catholiques latins; mais on y trouve aussi des maronites. Il

y a à Larnaca des sœurs de Saint-Joseph; elles appartiennent à la congrégation qui a été fondée par madame de Vialar pour les missions étrangères, et qui possède aussi des établissements à Jaffa et à Jérusalem. Leur école est en voie de prospérité. Elles ont pour directeur un prêtre séculier qui a le titre de vicaire général du patriarche de Jérusalem; car l'île est sous la direction de Mgr Valerga. Le supérieur des pères franciscains, Allemand de nation, nous reçut avec beaucoup d'amabilité; il nous invita même à dîner, et nous fit boire au dessert du *vrai* vin de Chypre, c'est-à-dire du vin de la *Commanderie;* car le vin ordinaire de l'île n'a rien de merveilleux. Larnaca est aussi triste sous le rapport des constructions que sous celui de la nature; on ne voit dans les rues que des murs en terre. Le voisinage de la Syrie a concentré là tout le commerce de l'île, et l'on ne peut aborder ailleurs au moyen des paquebots.

En une nuit nous faisons le trajet des côtes de Chypre à Beyrout. Rien de plus charmant que l'aspect de cette ville, vue de la mer. On dirait une forêt de mûriers parsemée de villas. Le rivage apparaît couvert de verdure, et au fond du tableau se dressent les pics élevés du Liban. Après avoir contemplé quelque temps cette nature pleine de contrastes, qui nous annonce une terre toute nouvelle pour nous, nos yeux se portent vers la mer. Hélas! elle est bien changée. Ce n'est plus cette surface unie qui réfléchissait hier

encore l'azur des cieux : des vagues énormes semblent vouloir imiter les contours des nuages, comme elles en reflètent les sinistres couleurs. Le vapeur a jeté l'ancre à une grande distance du rivage; et les barques qui doivent nous y porter sont ballottées d'une manière effrayante. Il est arrivé plus d'une fois que le paquebot est reparti deux ou trois jours après son arrivée, sans avoir pu déposer à terre ni les dépêches ni les passagers. Si nous n'avons pas éprouvé ce contre-temps extrême, notre débarquement ne s'est pas accompli sans encombre, et je te le décris pour que tu aies une idée des tribulations qui attendent le touriste dans ces pays lointains.

Et d'abord se posait ce triste dilemme : si je reste sur le vapeur, il va me ramener aux lieux d'où je viens; — si je le quitte, me voilà exposé sur une coquille de noix à des vagues effrayantes qui se croisent en tous sens et qui secouent rudement jusqu'aux plus grands navires. Quel parti prendre?

Pendant ces hésitations, des bateliers farouches s'arrachent vos effets et font retentir à vos oreilles les sons de cette langue arabe si dure et si désagréable. Tout ce que l'on peut comprendre, c'est que leurs prétentions sont exorbitantes. Du reste, nul moyen de discuter avec eux : vous êtes à leur discrétion. Enfin je me décide à descendre l'escalier extérieur qui conduit à la barque dont j'ai fait choix. Nouvel incident : au moment où je vais y poser le pied, elle re-

tombe deux mètres plus bas par le départ de la vague qui la soutenait en l'air. Je descends quelques marches pour la rejoindre : une autre vague la relève, et il me faut ramasser toute ma gymnastique pour saisir, après maint essai infructueux, le moment de m'y élancer. Enfin huit bras vigoureux tâchent, à force de rames, de gagner le rivage ; on monte, on descend avec des secousses qui vous étourdissent. La hauteur des vagues empêche de rien voir à dix pas : on ne sait plus où l'on est ; on ne sait si l'on avance ou si l'on recule, et il semble à chaque instant qu'on va être englouti.

La côte apparaît enfin assez proche et ranime la confiance, quand tout-à-coup un choc effroyable se fait sentir, comme si l'on avait touché un écueil. — C'est qu'à Beyrout, comme à Larnaca, l'absence de quai empêche les canots d'arriver jusqu'au rivage. Ils viennent s'échouer sur le sable avec plus ou moins de violence, selon l'état de la mer. A ce signal, des portefaix demi-nus accourent offrir le ministère de leurs épaules pour accomplir le trajet. Ce n'est pas tout : après s'être débarrassé, non sans peine, des bateliers et des portefaix qui vous harcellent tous ensemble pour être payés, on se trouve sur le rivage à côté de ses malles, et ne sachant où aller. Des monceaux de marchandises, qui vont partir ou qui viennent d'arriver, encombrent la voie publique. Une nuée d'Arabes se précipitent, se heurtent et vous

pressent de tous côtés ; quelques-uns d'entre eux, vous apercevant enfin, s'arrachent vos effets et se disputent l'honneur, je veux dire l'avantage, de vous accompagner. Quand, après une lutte acharnée, vous êtes parvenu à mettre en possession de vos bagages les hommes de votre choix, ils s'empressent de les porter dans une maison voisine. Ne sachant trop ce que cela veut dire, vous tâchez de trouver un Européen pour le questionner. Vous apprenez alors que vous êtes à la douane, et que vous n'avez droit de rien emporter qui n'ait été visité. Mais que l'on visite donc ! — Impossible, le chef de la douane est allé se promener, et il ne reviendra que dans deux ou trois heures. — Rien à répliquer : il vous reste le choix ou de monter la garde auprès de vos bagages, ou de partir sans eux chercher un logement pour prendre un repos dont vous avez grand besoin.

Voilà, mon cher Alfred, quelques-unes des mille et une tribulations auxquelles doit s'attendre celui surtout qui voyage sans suite, sans guide, sans interprète. Le débarquement que je viens de te dépeindre est un type dont se rapprochent plus ou moins tous ceux qu'il faut subir dans ces pays barbares. Mais ces embarras et ces dangers ne sont pas inutiles : ils donnent de l'expérience, ils trempent le caractère ; ils développent l'énergie morale, qui a besoin d'obstacles pour ne pas dépérir, et il vient un temps où on se

les rappelle avec plus de plaisir qu'on n'a eu de peine à les endurer.

Je termine cette lettre, que j'ai écrite en descendant du bateau; il faut maintenant que je m'occupe de faire ce que te dira la prochaine.

XX.

DE BEYROUT A JÉRUSALEM.

Caïffa. — Le mont Carmel. — Jaffa; débarquement extraordinaire. — Ramlé. — La Palestine. — Premières impressions recueillies à Jérusalem.

Jérusalem, novembre 1850.

Mon cher Alfred,

Je suis enfin arrivé dans la ville sainte, après laquelle j'ai tant soupiré, et j'y suis arrivé bien plus tôt que je ne l'espérais. J'ai voulu attendre pour t'écrire que je la connusse un peu; mais, avant de t'en parler, je reprends mon récit au point où l'a laissé ma dernière lettre.

Je me proposais de passer un certain temps à Beyrout avant de partir pour la Palestine. Il est bien probable cependant que j'aurais dû, à cause des neiges, renoncer à mon ancien projet de visiter Balbek et Damas; mais j'aurais au moins été demeurer quelques semaines dans le Liban, afin de faire con-

naissance avec l'élément arabe, et de voir les différences qui le séparent de l'élément turc. J'aurais en même temps étudié la question des rapports entre les Maronites et les Druses ; mais une circonstance imprévue est venue déranger tous mes plans.

Le bateau qui m'avait amené à Beyrout, ce maudit paquebot que tu connais, devait, par extraordinaire, aller à Jaffa. Le patriarche arménien schismatique qui s'y trouvait avait donné 25,000 piastres au Lloyd pour obtenir cette faveur. Dès que j'appris cette nouvelle : Voilà, me dis-je, une occasion dont il faut profiter. Le séjour du paquebot sera moins incommode que par le passé, puisqu'il a débarqué à Beyrout sa cargaison de pèlerins pour la Mecque. D'ailleurs j'ai toujours le temps de parcourir le Liban et la Syrie, et je suis bien décidé à y revenir avant de partir pour l'Égypte. Enfin, si je reste ici, il me faudra gagner Jaffa sur une barque arabe, parce que les pluies auront rendu la voie de terre à peu près impraticable. A tout cela se joignait l'impatience d'arriver à Jérusalem. En cinq minutes je fus décidé. Je laissai à Beyrout une partie de mon argent en des mains sûres, afin que les Bédouins pussent me détrousser sans me ruiner. Je laissai également le plus gros de mon bagage, afin d'être plus libre ; et je courus me rembarquer, après avoir passé à Beyrout les deux jours nécessaires pour que le bateau déchargeât ses marchandises et prît du charbon.

Le temps était assez beau, et nous espérions nous réveiller le lendemain matin à Jaffa, après la traversée habituelle de douze heures; mais notre attente fut cruellement trompée. Dans la nuit, s'éleva tout-à-coup une affreuse tempête; des rafales épouvantables inondaient et secouaient le bateau avec un fracas pareil à celui du tonnerre. Aussi, comme nous étions déjà en vue de Jaffa, le capitaine, jugeant que le débarquement y serait impossible, se décida à retourner sur ses pas, l'espace de cent kilomètres, et vint mouiller dans la rade de Caïffa, pour y attendre le retour du beau temps. Je passai là deux journées bien tristes. J'avais le mal de mer; car le navire, bien qu'à l'ancre, éprouvait un roulis continuel et insupportable; la violence des vagues faisait crier les ancres. Je voyais la terre à deux pas, sans pouvoir y descendre; je ne savais quand cela finirait, et cette incertitude me tourmentait encore plus que le retard et la douleur physique. J'eus alors tout le loisir de contempler le mont Carmel, le beau couvent qui le surmonte, et le chemin qui conduit de Caïffa à ce couvent par le flanc de la montagne. Je voyais aussi Saint-Jean-d'Acre, qui est séparé de Caïffa par un golfe de trois lieues de large, dans lequel se jettent plusieurs cours d'eau. Enfin, le troisième jour, la mer se calma un peu, et nous pûmes partir pour Jaffa. Le débarquement de Beyrout m'avait effrayé et fatigué; mais là je n'avais vu que des roses, et je

renonce à te décrire celui de Jaffa. Le vapeur était séparé du rivage par deux kilomètres qu'il fallait franchir dans une barque. L'escalier qui conduisait du pont du bateau à ces barques était encombré par les bateliers, par les pèlerins et par les marchandises. Il nous fallut nous laisser tomber d'une hauteur de trois mètres dans l'une de ces barques. Les bateliers poussaient des cris à tête fendre, pour avoir la préférence, et s'arrachaient, dans toute la force du terme, les malheureux passagers. Si je voulais aller d'une barque dans une autre, mieux conditionnée, le patron d'une troisième, qui était à côté, m'empoignait au passage et me jetait dans la sienne, tandis que mon bagage était dispersé dans deux ou trois autres. Le passage d'une barque à l'autre n'était pas d'ailleurs sans danger, à cause de la violence des vagues, qui les faisait se heurter, ou qui les séparait brusquement. Aussi ne te dis-je pas toutes les péripéties de ce singulier drame, auquel il eût été plus agréable d'assister en curieux que de figurer comme acteur; ni toutes les fois que je manquai de tomber à la mer, avant de nous trouver, mes effets et moi, réunis sur la même barque. Encore fut-elle plusieurs fois sur le point de se briser contre le vapeur, avant de s'en éloigner. Je ne dis rien non plus des rochers à fleur d'eau que nos rameurs ne pouvaient éviter qu'à force d'adresse, ni des vagues qui nous bouleversaient dans tous les sens; tout cela n'é-

tait rien, comparé à ce qui nous attendait au rivage.

Une grande muraille nous cachait la ville; car les fortifications ont été continuées du côté de la mer, depuis la destruction du port. Dans la muraille est pratiqué un trou, au-dessous duquel tient, tant bien que mal, un échafaudage suspendu sur l'eau, et placé fort au-dessus de notre tête. Quel débarquement ! Quel quart d'heure délicieux tu aurais passé, si tu avais pu être dans quelque coin, à portée de le contempler ! Il fallait saisir le moment où la vague nous élevait subitement; alors, de la barque, on pouvait, mais guère du premier coup, atteindre la main d'un des portefaix qui encombraient l'échafaudage, et, tandis que la barque retombait avec la vague, celui-ci, à force de bras, vous hissait jusqu'en haut, comme un ballot de marchandises. Une fois arrivé sur cet échafaudage carré et sans garde-fou, vous étiez bousculé par une foule de sales Arabes, et en danger d'être précipité; vous aviez bien de la peine à gagner l'ouverture de la muraille pour entrer dans la ville, où enfin vous étiez en sûreté.

Cependant mon bagage était resté dans la barque: je ne le voyais même pas; pour le voir, il eût fallu retourner sur l'échafaudage. Qu'arrivait-il donc ? Le patron de la barque, débarrassé des voyageurs, passait un à un les bagages aux portefaix, qui se les arrachaient et les appertaient dans la ville. Si vous aviez dix petits paquets, ils étaient partagés entre dix

porteurs, et mêlés à ceux de vos compagnons; de sorte que chacun des portefaix venait réclamer de l'argent à chacun des voyageurs, et cela avec de grands cris où l'on ne pouvait rien comprendre. Enfin, arrivé au couvent des franciscains, qui sert d'hôtellerie, vous aviez à gravir une dizaine d'escaliers pour gagner votre chambre, parce que les maisons qui sont sur le rivage sont adossées à une espèce de falaise; de sorte que le sixième étage du côté de la mer est le rez-de-chaussée du côté de la ville. Heureusement les religieux espagnols nous reçurent fort bien, et nous pûmes passer quelques jours à nous refaire de nos fatigues (1).

J'avais de ma chambre le spectacle de la mer redevenue tranquille ; je voyais aussi cinq gros navires naufragés, jetés sur le sable, près de la ville, par la tempête qui nous avait retardés. C'étaient des bâtiments marchands grecs et anglais, qui venaient de compléter leur chargement; on en vendait les débris à la criée.

Étant bien reposé au bout de deux jours, je partis pour Jérusalem, remettant à mon retour l'exploration de Jaffa. J'en traversai d'abord les délicieux jardins. Seul, avec mon guide, je suivais un chemin sablonneux, bordé de haies de nopals, par-dessus lesquelles

(1) Par un beau temps, et pour des voyageurs qui sont attendus, le débarquement est moins incommode.

on découvrait des masses d'orangers chargés de fruits. Nous allions lentement; car les pieds de nos chevaux enfonçaient dans le sable, et un soleil ardent les énervait. A la sortie des jardins, nous nous trouvâmes dans la plaine de Saron, vaste plateau tout uni, qui s'étend de la mer jusqu'aux montagnes, sur une largeur de trente kilomètres, et qui, du nord au sud, a une longueur plus grande encore. Cette partie de la route est fort agréable par un beau temps, car alors on s'aperçoit à peine de l'absence de chemin; mais, après la pluie, la terre se détrempe et les chevaux glissent ou s'embourbent. Cette terre est d'une fertilité prodigieuse. Une faible partie, qui en est labourée par les Arabes avec une espèce de bâton, produit, dans les quelques mois de l'hiver, de riches récoltes, qui attirent à Jaffa de nombreux navires. Si tout était cultivé par les procédés européens, cette plaine pourrait être couverte de villes opulentes, de routes fréquentées; les rivières recevraient des ponts, et alimenteraient des canaux d'arrosement; des plantations intelligentes donneraient de l'ombre, de l'humidité et du combustible. Au lieu de cela, on n'aperçoit que des ronces pour tous végétaux, de misérables huttes dispersées çà et là, des sentiers qui ne sont entretenus que par les pieds des chameaux, des cours d'eau qui ne servent qu'à interrompre la circulation. Et cependant cette immense plaine dit quelque chose à l'âme. On se rappelle ces paroles d'Isaïe : *Decor*

Carmeli et Saron ; on se reporte par la pensée vers les temps de David, et l'on comprend que ces lieux ont pu être admirables.

Nous arrivâmes à Ramlé (1) cinq heures après notre départ de Jaffa. Nous y passâmes la nuit, et, le lendemain matin, nous continuâmes notre route.

Pendant quatre heures, nous marchâmes en plaine, comme la veille. Seulement plus on approchait des montagnes, plus étaient fréquentes les ondulations qui rompaient l'uniformité du terrain. De temps en temps aussi on apercevait des camps de Bohémiens, formés de tentes misérables. Dans toute cette plaine, c'est-à-dire jusqu'à une distance de huit ou neuf lieues de Jaffa, une route pour les voitures serait très facile à faire ; mais il n'en est pas de même du reste du trajet. Quand nous arrivâmes au pied de la montagne, qui est presque à pic, il semblait que nous ne pourrions aller plus loin. Bientôt nous entrions dans une étroite vallée, et nous suivions une pente assez douce, qui occupait le fond d'un ravin. Les chevaux bronchaient à chaque pas ; car il leur fallait poser le pied sur des pierres de toute grosseur et de toute forme. Pendant plusieurs heures, nous restâmes ainsi dans le lit des torrents, ayant à droite et à gauche des hauteurs abruptes, et n'avançant presque pas, à cause des obstacles et des sinuosités. Cette partie du voyage,

(1) Il en sera parlé au retour.

peu agréable pour un ami du confortable, est cependant fort intéressante pour un géologue. On voit à chaque instant des pierres magnifiques, des marbres très riches, dont les Arabes ignorent le prix. Les broussailles qui tapissent les flancs de ces gorges profondes et obscures sont quelquefois pittoresques; mais la route n'est pas sans danger. On marche tantôt sur des lits de cailloux, tantôt sur des dalles lisses et inclinées; parfois, dans un étroit passage, sur le bord d'un précipice, on rencontre une file de chameaux dont le cheval s'effraie; le roc est souvent couvert d'éminences pointues, ou taillé en véritable escalier.

A travers tous ces obstacles, on arrive au village de Jérémie, où résidait Abou-Gosh, célèbre chef de Bédouins, qui rançonnait les passants, et où était jadis un couvent de franciscains, ruiné plusieurs fois par les indigènes. Ce couvent offrait un asile au voyageur fatigué, et était très utile; car, de Ramlé à Jérusalem, la course est trop longue. L'état du chemin ne permettant guère d'aller qu'au pas, on est obligé de passer dix ou onze heures à cheval en un jour. Au bout de trois heures, j'avais déjà les genoux presque déboîtés par les détestables étriers du pays. Cependant, il fallait continuer; car il eût été imprudent de passer la nuit en route.

Après avoir dîné sur l'herbe des frugales provisions apportées de Ramlé, nous remontons à cheval et arrivons bientôt à une descente effrayante. Elle

était non-seulement abrupte, mais encore semée de roches aiguës ou glissantes. Nos chevaux y tomberaient à chaque pas : ceux du pays sont tellement habitués à ces difficultés qu'en faisant tenir la bride par mon guide, je pus me dispenser de mettre pied à terre. Nous traversâmes ensuite la vallée de Térébinthe, où l'on trouve quelques traces de culture et un grand nombre d'oliviers. Vient ensuite une montée, puis encore beaucoup d'autres : on croit à chaque instant toucher la dernière; car on est tellement fatigué que le désir de voir Jérusalem est presque absorbé par celui de quitter sa monture et de prendre du repos.

Sur plusieurs des plateaux qui séparent les vallées, on voit des ruines nombreuses. Le sol est tellement parsemé de grosses pierres, que toute trace de sentier disparaît; le cheval trouve difficilement où poser le pied, et, sans un guide, on ne saurait quelle direction prendre. Parfois, si l'on jette les yeux en arrière, on est dédommagé de la désolation de ces lieux en apercevant, dans toute son étendue, l'immense plaine de Saron et la mer qui la termine. On voit ainsi d'un seul coup d'œil tout le chemin parcouru depuis deux jours. Dans les vallées qu'on domine, on découvre aussi quelques cabanes de Bédouins. Enfin, après avoir cheminé assez longtemps sur le dernier plateau, nous apercevons subitement un grand mur blanc, surmonté de créneaux, et renfermant dans son enceinte

un amas de maisons, de dômes, de minarets, aussi de couleur blanche : c'était la triste Jérusalem, que dérobait auparavant un pli du terrain. Un quart d'heure après, nous arrivions à la porte de Jaffa ; la nuit commençait.

Les premières émotions du pèlerin qui entre dans la ville sainte ne peuvent être bien comprises que par ceux qui les ont éprouvées. Elles sont bien différentes de ce qu'on éprouverait si l'on était transporté tout d'un coup de France en Palestine. Les mille incidents du voyage modifient l'imagination, les idées, l'organisme lui-même, et, quand on arrive, on se trouve, à son insu, endurci contre certaines impressions secondaires, en même temps que prédisposé à d'autres plus sérieuses. Je renonce donc à une analyse purement psychologique, qui m'occuperait beaucoup et te servirait peu : j'aime mieux te raconter des faits.

Le lendemain de mon arrivée, dès le matin, j'allai visiter la Voie douloureuse, et je commençai à parcourir tous les Saints-Lieux. J'ai passé une nuit dans l'église du Saint-Sépulcre. C'est indispensable quand on veut y entendre la messe ; car les Turcs, qui en ont la clef, ne l'ouvrent qu'assez rarement, et moyennant salaire. Les pèlerins qui sont en dehors ne peuvent donc y entrer quand ils veulent, et ceux qui y sont entrés ne peuvent en sortir. Aussi, les pères franciscains ont un petit couvent attenant à l'église du côté du nord, et compris dans son enceinte. Là sont dix

religieux qu'on change tous les trois mois, parce que, pendant qu'ils veillent à la garde des Saints-Lieux, ils sont réellement prisonniers. Il y a, à la porte de l'église, une ouverture par laquelle on leur passe les provisions et qui sert aussi aux religieux grecs et arméniens, enfermés comme les nôtres, mais dans un couvent plus spacieux. Les pères qui habitent l'église du Saint-Sépulcre se lèvent la nuit pour chanter l'office. Le matin, ils disent tous les jours la messe de Pâques sur le tombeau du Sauveur, et, le soir, ils font une procession solennelle en s'arrêtant à tous les saints lieux qui sont réunis dans l'enceinte de l'église.

C'est vraiment une honte pour la chrétienté qu'aujourd'hui encore il faille l'agrément d'un gardien turc pour entrer dans le Saint-Sépulcre. Ce gardien demeure assez loin de là, et il se fait souvent attendre pour apporter sa clef. Tout le temps que la porte est ouverte, un corps-de-garde turc est installé dans l'intérieur de l'église, près de l'entrée.

Je te parlerai dans une autre lettre de mon excursion à Bethléem et à Saint-Jean-du-Désert. J'ai vu officier, à Bethléem, le supérieur des religieux, pour la fête de sainte Catherine. Il a le titre de révérendissime, et il officie comme les évêques. Dans mes courses, j'ai ressenti vivement les variations de la température. A Jaffa, on jouissait du printemps; à Jérusalem, qui est dans les montagnes, l'air est froid et humide. Le temps y est, d'ailleurs, fort inconstant

en cette saison. La pluie arrive subitement et lorsqu'on y pense le moins; elle tombe par averses intermittentes. J'ai cependant été favorisé d'un très beau temps; il n'a plu que le jour où je suis revenu de Bethléem. J'ai essuyé là, loin de tout abri, une averse terrible qui m'a mouillé jusqu'aux os. Pour comble de malheur, le chemin étant devenu impraticable, mon cheval glissa à une descente et me jeta dans un bourbier; de sorte que je rentrai à Jérusalem dans un état à faire pitié. Près de Saint-Jean, ma monture a fait une autre chute dans une descente de cailloux roulants; mais j'en ai été quitte pour la peur. Toutes ces excursions, loin de nuire à ma convalescence, m'ont sensiblement fortifié.

Maintenant, je connais bien l'intérieur de la ville sainte et tous ses environs. J'étudie avec méthode, et j'ai pour m'accompagner un guide excellent. Je lis, et j'interroge avant de visiter; j'écris dès que j'ai vu, afin de fixer mes impressions. J'ai toujours à la main, dans mes courses, Chateaubriand, Géramb, le P. Néret, l'album de M. d'Estourmel, l'atlas de Dufour. Après avoir vu les détails, j'étudie l'ensemble, tantôt sur les cartes, tantôt en escaladant le mont des Oliviers. Aussi je pourrai te donner une description complète et pratique, pour te diriger, si tu entreprends ce voyage.

Le voyage de Jérusalem n'est pas seulement pour moi une affaire de curiosité. Je tiens, avant tout, à

profiter de la grâce que Dieu m'a faite en m'y amenant. Aussi vais-je souvent faire le chemin de la croix, là où Notre-Seigneur l'a fait lui-même ; et chaque fois que la porte est ouverte, je vais méditer sur le Calvaire et dans le divin tombeau les grands mystères qui s'y sont accomplis. Je ne veux pas perdre un seul des moments que je passe ici, moments précieux et qui ne se retrouveront plus. Tu ne saurais t'imaginer ce qu'on éprouve quand, seul de toute la chrétienté, on est prosterné, la face contre terre, dans ce tombeau où il y a tout juste la place d'un corps étendu. Les heures s'écoulent alors avec une rapidité qui étonne ; et l'âme ressent des consolations qui lui inspirent des résolutions généreuses. Après toutes les fatigues et les souffrances que j'ai endurées, il me faut supporter ici bien des privations dans la nourriture, le coucher, le logement, le mobilier, le chauffage, etc. J'ai dans l'état de ma santé, toujours chancelante, et dans la saison avancée, bien des motifs d'inquiétude. La pluie sur terre et la tempête sur mer accompagneront peut-être mon retour. Mais j'oublie tout pour ne penser qu'au bonheur dont je jouis maintenant, et il me semble que je passerais volontiers toute ma vie à Jérusalem.

Malheureusement il me faut en partir bientôt ; car les pluies survenant rendraient les chemins pires encore qu'ils ne sont, et les navires, en cette saison, abordent rarement à Jaffa. Je dois donc me hâ-

ter de regagner cette dernière ville, où le climat est excellent l'hiver, et où je pourrai guetter une occasion de retourner à Beyrout.

XXI

DESCRIPTION DE JÉRUSALEM (1).

PREMIÈRE PARTIE.

Collines. — Enceintes. — Quartiers. — Portes. — Ensemble de la ville.

Jérusalem, novembre 1850.

Mon cher Alfred,

Pour que tu aies une idée de la ville sainte, je vais te parler d'abord de ses collines, de ses enceintes, de ses portes, de ses quartiers.

Figure-toi une presqu'île bornée à l'est par la vallée de Josaphat, au sud par la vallée de Gehenna, à l'ouest par la vallée de Gihon, et ne pouvant être attaquée que par le nord, où elle tient à un grand plateau : voilà l'emplacement de Jérusalem. Maintenant cet emplacement se divise en collines que les siècles

(1) Nous devons prévenir le lecteur que, dans ce chapitre, nous avons cherché uniquement à entasser beaucoup de notions en peu de mots. C'est une simple nomenclature qui n'a d'autre mérite que l'exactitude, et qui est faite plutôt pour être consultée que pour être lue d'une manière suivie.

et les destructions ont considérablement aplanies, mais qui sont encore très reconnaissables. A l'est, vers le milieu, est le mont Moriah; le Golgotha est vis-à-vis, du côté de l'ouest. Au nord de ces deux monts se trouve Acra, et au nord d'Acra, Besetha, qui est un grand plateau. Au sud du Golgotha est le mont Sion; au sud du Moriah est le mont Ophel. Jérusalem est donc bâtie sur six collines et sur leurs intervalles.

Passons aux enceintes, qu'il sera facile de dépeindre d'une manière assez intelligible, grâce à la connaissance que nous avons de la position des collines. Il y a eu quatre enceintes différentes: suivons-les par ordre chronologique.

La première, ouvrage de David et de Salomon, comprenait le mont Sion et le mont Ophel, avec le mont Moriah presque entier, c'est-à-dire la partie sud de la presqu'île décrite plus haut, et la moitié de la partie orientale.

La deuxième, faite par Joathan, Ézéchias, Manassé, ajouta à la première le reste du mont Moriah et la colline d'Acra. Un grand vallon séparait ces deux collines; Judas Machabée le combla des matériaux de la citadelle bâtie sur Acra par Épiphane.

La troisième, bâtie par Agrippa, douze ans après la mort de Notre-Seigneur, et la plus grande qui ait jamais existé, ajouta à la deuxième le mont Golgotha et le plateau de Besetha jusqu'aux grottes royales.

Le quatrième, qui subsiste encore, fut bâtie par Adrien, et rebâtie par Soliman. Au sud, elle a de moins que les trois premières le mont Ophel et une partie de Sion; au nord, elle comprend tout ce que contenait la deuxième enceinte, plus le Golgotha, c'est-à-dire tout ce que contenait la troisième, moins le plateau de Besetha. En d'autres termes, l'enceinte actuelle comprend, à l'ouest, le Golgotha, et Sion en grande partie; du côté de l'est, Acra et Moriah.

Le mont Sion contient le quartier arménien à l'ouest, et le quartier juif à l'est. Ce dernier, qui a peu d'étendue, est donc situé entre le quartier arménien d'un côté, et Ophel et Moriah de l'autre. Le quartier musulman, qui est considérable, couvre les monts Moriah et Acra, ainsi que le large intervalle qui les sépare du Calvaire, et qu'on appelle la ville basse. Ces trois quartiers comprennent donc à peu près toute l'étendue de la deuxième enceinte. Le quartier des chrétiens, habité par les latins et les diverses sectes, hors les arméniens, est situé autour du Golgotha, c'est-à-dire dans la seule partie de la troisième enceinte qui soit restée dans la quatrième.

Jérusalem a aujourd'hui quatre portes, situées aux quatre points cardinaux. 1° A l'ouest, celle de Jaffa, ou des Pèlerins. C'est l'ancienne porte de David. Elle existait dans la première enceinte; elle conduit aux routes de Saint-Jean-du-Désert, de Bethléem et de Jaffa.

2° Au nord, la porte de Damas. C'est l'ancienne porte d'Ephraïm; elle existait dans la deuxième enceinte, mais non dans la troisième, puisqu'elle se trouve entre Acra et Besetha. Elle mène à Damas et à Nazareth.

3° A l'est, la porte de Saint-Étienne, l'ancienne porte de Benjamin. Elle mène à la vallée de Josaphat, au mont des Oliviers, à la mer Morte, à Jéricho, au Jourdain. Elle est située entre Acra et Moriah, et n'a été bâtie, comme la précédente, qu'avec la deuxième enceinte; mais elle est restée dans la troisième.

4° Au sud, la porte de Sion. Elle ne pouvait se trouver en aucune des trois premières enceintes par les raisons exposées plus haut. Elle mène à Saint-Sabas, et à la partie du mont Sion qui se trouve hors des murs.

Il y avait beaucoup d'autres portes, situées tant dans l'enceinte actuelle que dans les anciennes, et dont quatorze mentionnées dans l'histoire sont bien connues, telles que les portes Judiciaire, d'Hérode, etc. Je ne t'en parle pas aujourd'hui, ainsi que de bien d'autres choses que je supprime.

Voici un aperçu général des lieux qui avoisinent la ville, et en sont en quelque sorte le cadre. A l'est, au-delà de la vallée de Josaphat, on voit le mont des Oliviers, et, un peu sur la droite, le mont du Scandale. Au sud, au-delà de la vallée de Gehenna, est le

mont du Mauvais-Conseil. A l'ouest, la vallée de Gihon est séparée de la plaine de Raphaïm par une suite de hauteurs. Le mur de circonvallation de Titus suivait ces hauteurs jusqu'à l'extrémité septentrionale de la vallée de Gihon. De là il venait à l'emplacement du couvent du Saint-Sauveur, où était le camp romain (comme jadis celui des Assyriens); car les Romains, ayant pris la troisième enceinte dès le commencement du siége, étaient maîtres de Besetha et du Golgotha. Le mur de circonvallation longeait ensuite au nord l'enceinte actuelle (la même que la deuxième en cet endroit), et il la touchait de très près, tandis que des trois autres côtés il était au-delà des vallées. Il traversait en effet la vallée de Josaphat pour suivre à l'est le mont des Oliviers dans la moitié de sa hauteur, et il passait également sur les monts du Scandale et du Mauvais-Conseil. Sur ce dernier avait été précédemment le camp de Pompée. Celui des croisés était au nord, vis-à-vis la porte de Damas.

Ne t'attends pas à un traité sur les antiquités judaïques. J'indiquerai les principales, en même temps que les monuments actuels, en suivant toujours l'ordre topographique. Mais pour établir une comparaison complète entre l'ancienne Jérusalem et la nouvelle, il faudrait une vie d'homme tout entière; que dis-je? il faudrait les efforts d'une congrégation puissante. Il ne suffirait pas, en effet, de fouiller tous les recoins de la ville; il faudrait encore compulser ce qui a été

écrit sur elle à toutes les époques. En attendant que paraisse un chef-d'œuvre conçu d'après ce plan, je t'envoie un résumé, dans lequel tu ne trouveras aucun souci de la phrase, car j'ai visé uniquement à être court, complet, clair, exact.

DEUXIÈME PARTIE.

Intérieur de la ville. — Quartier musulman et quartier chrétien. — La Voie douloureuse.

Outre le petit couvent attenant au Saint-Sépulcre, les franciscains en ont un grand (celui de Saint-Sauveur), qui contient l'église paroissiale de la ville. Près de là, ils ont construit, pour recevoir les pèlerins, un grand édifice qui a reçu le nom de *Casa-Nuova*. C'est de là que nous allons partir pour notre première excursion.

On se rend d'abord directement à la porte Saint-Étienne, d'où, jetant un regard au dehors de la ville, on aperçoit tous ceux des Saints-Lieux qui sont dans la vallée de Josaphat, ou sur le mont des Oliviers. On revient ensuite sur ses pas, et, après avoir vu la grande piscine probatique, on longe la mosquée d'Omar, qui occupe l'emplacement de l'ancien temple de Salomon, et dont les Turcs défendent l'entrée aux chrétiens sous peine de mort. En avançant, on a à sa droite les restes de la tour Antonia, ainsi qu'une mosquée qui a remplacé l'église de Sainte-Anne, et la grotte de l'Immaculée-Conception, où l'on ne peut

entrer aujourd'hui. Les Turcs s'éloignent de ce lieu par suite d'un préjugé qu'il est impossible de rapporter ici. Il serait bien à désirer que le gouvernement français pût obtenir ce terrain pour construire le patriarchat, la cathédrale et le séminaire. Comme ce n'est pas un sanctuaire proprement dit, les schismatiques n'y feraient pas d'opposition.

Un peu plus haut, on prend à droite une rue qui conduit à la maison de Simon le pharisien. On y voit de belles ruines d'une très ancienne église de sainte Madeleine, dont une partie du portail se trouve dans la rue sous une voûte. On y vénère aussi un vestige très bien marqué du pied de Notre-Seigneur, à la place où la pécheresse le couvrit de parfums. On revient ensuite dans la grande rue qu'on avait quittée, et l'on se trouve au palais de Pilate, réparé par Ibrahim, pour servir de caserne. On voit à gauche le lieu où était la *Scala-Santa* qui a été transportée à Rome; et au-dessus de la rue, ce qu'on appelle l'arcade de l'*Ecce-Homo*, car on dit que c'est là que Notre-Seigneur fut montré au peuple. Près de là, sur la droite, est la chapelle de la *Flagellation*, bâtie récemment par les franciscains, et où l'un d'eux dit la messe tous les jours. La première et la deuxième station du Chemin de la Croix (N.-S. condamné à mort et chargé de la croix) devraient être dans le palais; on est obligé de les faire dans la rue, en marchant le long du mur. L'usage est d'ailleurs de

ne s'arrêter à aucune station, et de ne donner aucun signe extérieur de piété ; on se borne à dire *Pater* et *Ave*, après avoir médité sur la circonstance que rappelle le lieu où l'on se trouve. Le palais de Pilate était immense ; il était précédé d'une place qui est aujourd'hui encombrée de matériaux. A droite, on aperçoit, sur une éminence, les restes du palais d'Hérode, qui servent d'écuries à la garnison, et qui touchent au mur de Judas Machabée.

La troisième station (première chute de Notre-Seigneur) est à l'endroit où l'on change de direction pour entrer dans une ruelle qui est sur la gauche. Deux colonnes renversées sur le pavé l'indiquent aux passants ; car sainte Hélène avait fait élever des colonnes sur tous les lieux où Notre-Seigneur est tombé en portant sa croix. Dans cette même ruelle est la quatrième station (c'est-à-dire le lieu où Notre-Seigneur rencontra sa mère). On y avait bâti une église, dont la place se montre à côté d'une petite rue à gauche. Un peu plus loin, la ruelle où sont ces deux dernières stations passe sous la maison du mauvais riche ; mais on la quitte avant d'arriver là, pour en prendre à droite une autre qui va directement jusqu'au grand couvent des franciscains, c'est-à-dire beaucoup plus loin que le Calvaire. Cette rue forme un angle droit avec celle où sont la troisième et la quatrième station, et est dans le même sens que celle qui part de la porte Saint-Étienne. Dès qu'on y

est arrivé, on voit à gauche, dans le mur, un petit enfoncement qui indique la cinquième station (rencontre de Simon le Cyrénéen). Un peu plus loin, à gauche, une colonne indique la sixième station (maison de Véronique).

On arrive ensuite à la porte Judiciaire, qui du temps de Jésus-Christ conduisait hors de la ville, et qui se trouve aujourd'hui, comme l'enceinte dont elle faisait partie, comprise dans les murs. Elle est précédée d'une voûte dont la base est très ancienne. Dans la maison que l'on a devant soi, après avoir dépassé la porte, est une grande colonne qui marque la septième station (deuxième chute de Notre-Seigneur). Si l'on prend la rue à gauche en sortant de la porte Judiciaire, on voit diverses ruines (citernes, colonnes, etc.) qui font reconnaître l'emplacement de la deuxième enceinte. Le protestant Schultz s'est appuyé, avec beaucoup de sagacité, sur ces différents vestiges pour établir que cette enceinte (qui existait au temps de la Passion) laissait le Golgotha en dehors de la ville.

En revenant à la porte Judiciaire et continuant à monter dans la direction du couvent de Saint-Sauveur, on voit à gauche le lieu de la huitième station (*nolite flere*); il est indiqué par un tronçon de colonne incrusté dans un mur neuf. Quant à la neuvième (troisième chute), on n'y peut arriver par le chemin qu'a suivi Notre-Seigneur, parce qu'un alignement

nouveau a barré la rue qui, de la huitième station, s'échappait sur la gauche vers le Calvaire. Il faut donc redescendre à la porte Judiciaire et prendre à droite, c'est-à-dire du côté du sud, le chemin du bazar, qu'on a pris tout à l'heure pour suivre la deuxième enceinte, et qui est la limite entre le quartier musulman et le quartier chrétien. A peine a-t-on fait quelques pas qu'on voit à droite un escalier qui était autrefois l'entrée de la maison des Templiers. On y monte et l'on arrive à une sorte d'impasse, au fond de laquelle une colonne renversée indique le lieu de la troisième chute (1).

Ici encore le chemin suivi par Notre-Seigneur a été barré par des constructions. Les cinq autres stations se trouvant dans l'Église du Saint-Sépulcre, il faut, pour les visiter, revenir sur ses pas, descendre l'escalier, puis avancer dans le bazar, jusqu'à ce qu'on trouve sur la droite la rue qui passe devant la prison de saint Pierre (c'est aujourd'hui une tannerie). Près de là on voit les ruines de l'ancienne résidence des chevaliers de Saint-Jean, et le couvent des Abyssins, placé au-dessus de la chapelle de l'Invention-de-la-Sainte-Croix; puis on arrive par une petite porte à une espèce de place qui sert de parvis à l'église du Saint-Sépulcre. Comme on en trouve ordinairement

(1) Il est bon de parcourir plusieurs fois avec le guide la route que N.-S. a arrosée de son sang, afin de pouvoir retrouver tout seul la place de toutes les stations.

la porte fermée, il est rare qu'on puisse faire de suite les quatorze stations; mais on peut gagner les indulgences en faisant séparément les neuf premières, pourvu que l'on achève les cinq autres dans le même jour. Le samedi soir, la porte de l'église est ouverte pendant une heure; les autres jours, et même le reste du samedi, on ne peut entrer qu'en envoyant chercher le gardien et en se résignant à attendre dans la rue qu'il daigne venir.

En sortant du Saint-Sépulcre, qui exige une description spéciale, on se trouve sur le parvis, et l'on voit une église grecque dédiée à saint Jean (1). On sort du parvis par une porte à droite, qui fait face à celle par laquelle on est arrivé. On gagne bientôt une petite rue qui, à main droite (c'est-à-dire du côté du nord), longe la muraille du Saint-Sépulcre et mène à la grande rue où sont les stations cinq, six, sept, huit, la porte Judiciaire et le couvent des franciscains. Si l'on prenait la petite rue à gauche (sud), on irait à la piscine d'Ézéchias, près de laquelle sont les couvents des Coptes et des Grecs, la maison d'Urie, et celle du patriarche catholique, Mgr Valerga (2).

(1) Les Grecs prétendent que là était la maison de Zébédée, père du quatrième évangéliste; mais cela est assez douteux, puisque Zébédée demeurait en Galilée.

(2) Du temps des croisades, le patriarche demeurait au nord du Saint-Sépulcre.

TROISIÈME PARTIE.

Intérieur de la ville sainte (suite). — Quartier arménien et quartier juif.

Partons encore de la Casa-Nuova, et allons à la tour des Pisans, près la porte de Jaffa. Un peu plus loin, nous voyons un temple gothique bâti par les protestants sur l'emplacement du palais d'Hérode-le-Grand, et le palais du pacha, entouré d'un grand mur neuf. La tour des Pisans occupe la place du palais de David, qui d'ailleurs s'étendait beaucoup vers le sud. Ce qui le prouve, c'est que les protestants, en creusant les fondations de leur temple, ont trouvé un chemin souterrain par où les rois de Judée, résidant près la porte de Jaffa, pouvaient aller de chez eux au temple de Salomon. D'ailleurs, une tradition immémoriale place la maison de Bethsabée entre la tour des Pisans et la demeure actuelle de Mgr Valerga. Cette maison, qui devait être voisine du palais, avait été remplacée par une piscine du même nom, comblée dans ces derniers temps (1). Vis-à-vis l'encoignure de la muraille qui tient lieu de façade au palais du pacha, est une espèce de tombe près de laquelle Notre-

(1) Là où est la tour des Pisans était la tour Hippicus, bâtie par Hérode. Un peu plus à l'est, étaient les tours Phazael et Mariamne, qui faisaient partie de la deuxième enceinte.

Seigneur se montra, dit-on, aux trois Maries, quand il fut ressuscité. On suit une rue fort belle pour le pays, et à main gauche, on en trouve une petite qui mène à la maison de Marie, mère de Marc, où se rendit saint Pierre en sortant de prison. C'est aujourd'hui l'église des Syriens schismatiques : elle est dédiée à saint Marc. On voit en dehors une ancienne porte murée qui remplace celle où frappa saint Pierre.

En revenant dans la grande rue, on arrive aux établissements arméniens, qui sont magnifiques. A droite est leur vaste jardin, attenant aux fortifications, sur lesquelles on peut, en cet endroit, monter facilement. A gauche de la grande et large rue que les Arméniens entretiennent comme leur vestibule, est un vaste couvent, avec de nombreuses dépendances, et une église, ressemblant du reste à toutes celles de la même nation, mais remarquable par sa richesse. On y voit, à gauche, le sanctuaire du martyre de saint Jacques, que l'on se contente de vénérer intérieurement, pour ne pas communiquer *in divinis* avec les schismatiqnes (1). A côté de l'église et du couvent, sont d'immenses constructions, des cours, des jardins : là était la maison de saint Thomas ; un peu plus loin, celle d'Anne, que les Arméniens ont changée en église. Le sanctuaire qui indique le lieu où

(1) On fait de même pour le Saint-Sacrement dans les églises des sectes séparées du Saint-Siége.

fut amené Notre-Seigneur est à gauche ; près de là, en dehors de l'église, est un olivier auquel on prétend qu'il fut lié. Cet arbre, entouré d'un mur, est divisé en cinq ou six troncs ; il porte les marques d'une haute antiquité.

De là on peut retourner dans la grande rue qui longe le jardin, ou sortir par une porte de derrière qui aboutit, comme cette rue, près de la porte du mont Sion. Hors de l'enceinte de la ville, on voit, près du Cénacle, les cimetières des Grecs, des Arméniens, des catholiques, etc., qui occupent une grande partie du mont Sion. Le bâtiment qui contient le Cénacle était jadis aux franciscains : c'est aujourd'hui une mosquée, où l'on ne peut entrer qu'en payant. La salle où le Sauveur institua l'Eucharistie offre des restes d'architecture chrétienne ; mais elle n'a pas la forme d'une église, et se trouve aujourd'hui vide et nue. A l'extrémité méridionale sont une fenêtre et un soupirail qui donnent dans le tombeau de David, où l'on ne laisse plus entrer personne.

A côté du bâtiment qui contient le Cénacle, il y en a un autre qui est entouré de murailles très hautes, et qui, comme le premier, était autrefois compris dans l'enceinte de la ville : c'est la maison de Caïphe, convertie en église par les Arméniens schismatiques. Dans le chœur est un sanctuaire qui occupe le lieu où Notre-Seigneur fut mis en prison ; c'est là que saint Pierre le renia trois fois. On voit dans cette propriété

arménienne de beaux cloîtres, une vigne magnifique, et les tombeaux des patriarches de la nation. En faisant le tour du mont Sion, on voit encore une enceinte achetée par les anglicans pour servir de cimetière ; — la place où était la maison de la sainte Vierge, après l'Ascension (1); — la grotte où pleura saint Pierre; — des ruines appelées, je ne sais trop pourquoi, *Bains de Tibériade;* — enfin, la tour de Gaza, qui fait partie de la muraille de l'ouest. Cette colline offre aussi une belle vue, et l'on aperçoit plusieurs lieux célèbres. On a en face de soi le mont et la maison du *Mauvais-Conseil ;* au-dessous est le champ du Sang (*Haceldama*); à gauche, le mont du *Scandale;* à droite, les hauteurs qui mènent à Saint-Jean, et où se trouvent les deux moulins d'Ibrahim; enfin, la route de Bethléem qui passe par le couvent de Saint-Héli.

En rentrant dans la ville, on peut voir le quartier des Juifs, situé entre celui des Arméniens et le mont Moriah. Il n'y a rien de remarquable, sauf, peut-être, les huttes des lépreux, la synagogue, l'emplacement de Mello (cavité remplie et bâtie par *Salomon*), et de Xystos (place jointe au temple par un pont sur la vallée Tyropéon). Sur la partie voisine du mont Moriah se voient deux mosquées, l'une bâtie sur la place

(1) C'est tout près du Cénacle. Il est probable que la sainte Vierge est née à Nazareth et morte à Jérusalem. Quelques-uns l'ont crue née à Jérusalem et morte à Ephèse.

de l'église de la Présentation, l'autre, celle des Maugrabins ou Barbaresques. Près de là est la place des Pleurs, où les Juifs viennent se lamenter le vendredi près d'une muraille qu'ils croient avoir appartenu au temple de Salomon (1). Plus au nord, on voit à l'ouest de l'esplanade de la mosquée d'Omar un tribunal, un bazar, et plusieurs autres établissements musulmans. On connaît alors tout l'intérieur de la ville et le mont Sion.

QUATRIÈME PARTIE.

Extérieur de la ville. — Mont des Oliviers. — Vallée de Josaphat.

Sortons encore de la *Casa-Nuova*, et traversant la Voie douloureuse, passons par la porte de Saint-Étienne. Avant d'arriver au torrent de Cédron, qui occupe le fond de la vallée de Josaphat, et est ordinairement à sec, on voit la pierre sur laquelle eut lieu le martyre de saint Étienne, puis on passe à la grotte qui contient le tombeau de la sainte Vierge. Cette grotte, dont l'entrée est au fond de la vallée, est très profonde ; un bel escalier mène au tombeau, qui se trouve à droite, sous l'autel des Arméniens et à côté de celui des Grecs. Quant aux catholiques, ils ont

(1) Les Juifs avouent qu'il ne reste pas *pierre sur pierre* du second temple, bâti par Zorobabel et rebâti par Hérode.

été chassés de ce sanctuaire, sur lequel ils ont des droits incontestables. En remontant, on voit à droite le tombeau de saint Joseph; à gauche, ceux de sainte Anne et de saint Joachim : celui-ci est parallèle à la rampe de l'escalier. En sortant de cette grotte, on arrive à celle de l'*Agonie*, où Notre-Seigneur entra par une porte aujourd'hui murée. Ces deux grottes ne sont ouvertes que de grand matin, surtout la deuxième, où les franciscains viennent dire la messe; aussi faut-il commencer par là. Un peu plus loin, vers le sud, se trouve le ***Jardin des Oliviers***, qui, au temps de Notre-Seigneur, était un lieu public fort étendu. On n'appelle aujourd'hui de ce nom que le petit espace entouré d'un mur par les franciscains. Là sont huit oliviers très anciens, dont les fruits peu nombreux servent à faire de l'huile et des grains de chapelet que l'on partage entre les pères. Près du jardin, du côté de l'orient, sont trois roches sur lesquelles reposaient les trois apôtres pendant l'agonie, et au sud est une colonne à l'endroit où Judas baisa Notre-Seigneur pour le livrer.

De là, on monte directement au haut de la montagne des Oliviers, que la vallée de Josaphat sépare de Jérusalem (1). Arrivé en haut, vous vous retournez pour contempler l'ensemble de la ville que vous

(1) Il y a plusieurs chemins; mais il vaut mieux prendre, en montant, celui qui est à gauche.

dominez; puis, passant à l'extrémité orientale du plateau fertile qui surmonte la montagne, vous vous arrêtez près d'un monument funéraire turc, et, sans avoir la peine de monter sur le minaret de la mosquée, vous distinguez très bien les rives et les eaux de la mer Morte dans une grande partie de son étendue; à gauche, vous apercevez les rives du Jourdain, la cavité où il coule, les arbres qui le bordent. Puis vous vous rendez au lieu de l'*Ascension*. Il dépend aujourd'hui d'une mosquée (1), et est recouvert d'un petit monument situé dans une vaste cour. Le rocher, où se voit très distinctement le vestige du pied de Notre-Seigneur, est entouré d'un cadre de pierre faisant saillie sur le pavé du monument. L'usage des pèlerins est de se prosterner, et de réciter *Pater*, *Ave*, *Credo*, près du sacré vestige, que l'on baise avant et après. Les musulmans qui conduisent les pèlerins sont toujours spectateurs recueillis et respectueux de cette démonstration religieuse.

Les chrétiens ne peuvent officier sur le lieu de l'Ascension que le jour où l'on en célèbre la fête. En tout autre temps, il faut payer pour entrer, comme au Cénacle, comme au Saint-Sépulcre. Sorti du monument de l'Ascension, vous ne voyez pas très bien la ville, dont la vue est interceptée par un grand

(1) Du minaret de cette mosquée on voit en même temps Jérusalem à l'occident et la mer Morte à l'orient.

nombre d'oliviers; mais descendez par un chemin situé au sud de celui par où vous êtes monté, et faites quelques pas : vous jouissez d'une vue ravissante. Vous voyez parfaitement tout l'extérieur de la mosquée d'Omar, qui ressemble à une rotonde; vous admirez son élégante architecture, son dôme, le parvis muré qui l'entoure, l'immense esplanade et les constructions qui en dépendent. Vous remarquez l'enceinte des fortifications avec ses quatre faces, la position relative de l'ancien temple de Salomon (mosquée d'Omar), du Saint-Sépulcre, du couvent arménien, du couvent catholique.

Avant d'arriver à l'endroit où se présente cette belle perspective, fort près du lieu de l'Ascension, est le tombeau de sainte Pélagie, où l'on entre aujourd'hui facilement; d'abord est une salle, où une espèce d'autel, et au fond, une petite cellule qui contient la tombe. En continuant à descendre, vous voyez le lieu où Notre-Seigneur a enseigné le *Pater* à ses apôtres. Un puits, situé à droite, indique le lieu de la prédiction du jugement. Plus bas est l'endroit où les apôtres composèrent le Symbole. La roche de la prédiction de la ruine de Jérusalem est à droite en descendant.

Plus à gauche, se trouve en plein air l'entrée des *tombeaux* des prophètes : on a donné ce nom, je ne sais pourquoi, à d'immenses et magnifiques catacombes qui, pour la régularité, l'emportent sur celles de Rome, avec lesquelles elles ont d'ailleurs plus d'un

trait de ressemblance. Après s'être laissé tomber dans l'ouverture, on parcourt, muni de torches, d'interminables galeries creusées dans le tuf, comme celles de Rome, mais moins dégradées, moins inégales et plus sinueuses. On ne parle pas assez de ces catacombes : elles sont admirables. Notre guide dit qu'on y marcherait un jour sans en trouver la fin. Des deux côtés des galeries, en bas, sont des ouvertures qui renfermaient des tombeaux. En sortant de ce souterrain, on descend dans la vallée jusqu'aux quatre monuments d'Absalon, de Josaphat, de saint Jacques, de Zacharie. Le premier et le quatrième sont des pyramides; on entre dans le troisième, qui est creusé dans le roc. Ensuite on longe le pied du mont du Scandale, qui est au sud de celui des Oliviers. On arrive bientôt au village de Siloan, où se voit d'abord la fontaine de la sainte Vierge, puis celle de Siloé; plus loin, le lieu du martyre d'Isaïe, près de la piscine où Notre-Seigneur guérit l'aveugle-né, et dans le fond de la vallée, au milieu de beaux jardins, le puits de Néhémie, que les Turcs ont couvert d'une mosquée. De là on rentre dans la ville par la porte de Sion.

Maintenant il est facile de se représenter la route qu'a suivie Notre-Seigneur dans le trajet qu'on appelle *Voie de la captivité.* Il partit du Cénacle pour aller au jardin des Oliviers, d'où il gagna les roches où étaient les apôtres, puis la grotte de l'Ago-

nie, puis encore une fois les roches. Il descendit ensuite la vallée et passa le torrent, près du tombeau d'Absalon; là il tomba (*de torrente in via bibet*). Il entra dans la ville par la porte Sterquiline, qui n'existe plus, et alla d'abord à la maison d'Anne (dans l'enceinte actuelle). De là il fut conduit dans la maison de Caïphe (hors des murs aujourd'hui; alors, comme le reste de Sion, dans l'intérieur de la ville). Ces deux maisons, du reste, sont assez rapprochées l'une de l'autre. Notre-Seigneur fut ensuite mené chez Pilate, dont le palais était fort distant de celui de Caïphe, puis chez Hérode, enfin ramené chez Pilate pour y commencer le nouveau trajet, appelé la Voie douloureuse, et qui aboutit au Calvaire (1).

CINQUIÈME PARTIE.

Extérieur de la ville (*suite*).

Sortons de Jérusalem par la porte de Damas, auprès de laquelle les murailles de la ville sont en partie taillées dans le roc; et, après avoir visité la grotte de

(1) Nous avons divisé en deux excursions les lieux que comprend la *Voie de la captivité*, parce que c'est là un ordre d'exploration plus facile. Sans doute on pourrait consacrer une après-midi à suivre cette voie dans toute sa longueur, mais on ne pourrait prendre le même chemin que N.-S., les fortifications nouvelles ayant complétement changé la disposition des lieux.

Jérémie, ainsi que le tombeau d'Alexandre Jannée, rendons-nous aux *grottes royales*, ou tombeaux des rois, à travers des champs couverts de vieux oliviers. Une grotte se présente, divisée en plusieurs chambres sépulcrales, que Chateaubriand a crues à tort construites pour la famille d'Hérode. Il est plus probable que ce sont les tombeaux des rois de Juda. Ce que cette grotte offre de plus remarquable, c'est la frise de son portail, portail qui, quoique vertical, ne dépasse pas le niveau du sol, parce qu'il est taillé dans le roc, et précédé d'une dépression assez considérable qui paraît avoir servi de vestibule. La frise a paru à Chateaubriand porter l'empreinte du ciseau grec; mais il y a tout lieu de croire qu'il aurait reconnu le caractère hébraïque de ce monument remarquable, s'il avait vu la frise du tombeau des juges (1).

Chateaubriand nomme, il est vrai, les tombeaux des juges; mais il veut sans doute parler des *sépulcres des juges*, marqués sur l'atlas de Dufour près de la piscine inférieure (celle qui est vis-à-vis des tours de Gaza). C'est d'autant plus probable qu'il dit les avoir vus du mont Sion. Quoi qu'il en soit, son silence sur la frise dont nous allons parler prouve qu'il n'a pas vu la grotte appelée communément *tombeau des ju-*

(1) Depuis que ces lignes sont écrites, la même opinion sur les *grottes royales* a été soutenue par M. de Saulcy dans les *Annales de philosophie chrétienne*. C'est aussi l'opinion de MM. d'Estourmel et E. Boré.

ges. Elle est assez difficile à trouver au milieu d'une foule d'autres qui l'avoisinent, et notre guide lui-même manqua de s'égarer dans les plaines de cailloux qu'il faut traverser pour y parvenir. Elle est en effet assez peu connue, et beaucoup de voyageurs ne la visitent pas. Plusieurs Européens établis depuis longtemps à Jérusalem, et à qui j'en parlai, en ignoraient l'existence.

On rencontre d'abord une foule de grottes, disposées, les unes en galeries sinueuses, les autres en chambres mortuaires. Deux d'entre elles ont des sculptures ; mais la plus remarquable est la dernière, que l'on n'aperçoit qu'après avoir dépassé toutes les autres et être arrivé à la distance d'une demi-lieue des murailles de la ville. Le portail de cette grotte est surmonté d'une frise qui doit être plus ancienne que celle des tombeaux des rois. Le caractère en est aussi plus oriental ; et, comme ces deux frises, malgré leurs différences, présentent entre elles de grandes affinités, la première lève, selon moi, tout doute par rapport à l'origine de la seconde.

En revenant du tombeau des juges, à travers des champs désolés, on aperçoit de loin sur la route de Damas le tombeau de Samuel, changé en mosquée ; puis, un peu à l'est du tombeau des rois, diverses ruines, comme le tombeau de Simon-le-Juste, la tour de l'Angle, etc. En se dirigeant vers l'ouest, on peut suivre les ruines de la troisième enceinte jusqu'au fort

de Goliath, qui fait partie de l'enceinte actuelle (au nord-ouest de la ville). Dans ce trajet on rencontre l'emplacement de la tour Pséphina et de la tour des Femmes. Ces lieux sont pleins de débris qui semblent indiquer que les faubourgs de la ville s'étendaient jusqu'aux tombeaux des juges. On visite, avant de rentrer, les environs du réservoir supérieur (1).

SIXIÈME PARTIE.

L'Église du Saint-Sépulcre.

Qu'on se représente un chœur tourné vers l'orient, et entouré de bas-côtés comme ceux de nos cathédrales gothiques : ce chœur appartient aux Grecs et ne contient aucun sanctuaire. Vis-à-vis la porte du chœur, au lieu de nef, est une immense rotonde surmontée d'une coupole et au milieu de laquelle se trouve le petit monument du Saint-Sépulcre. La place du portail est occupée par un grand mur sans issue ; car la seule entrée est sur le côté droit, au midi. Du côté opposé à celui de la porte, est la sacristie des franciscains, qui ont aussi là une chapelle pour chanter l'office et un petit couvent. Partons de ce point pour faire le tour du chœur.

En sortant de la chapelle où Notre-Seigneur res-

(1) Voir à la fin du volume la note sur Jérusalem. Nous y avons relégué certains détails secondaires.

suscité apparut, dit-on, à sa mère, et où l'on conserve une *colonne de la flagellation* (1), se voient dans le bas-côté gauche (situé au nord) les sept arceaux de la sainte Vierge. On appelle ainsi une galerie qui longe le bas-côté, dont elle est séparée par des *arceaux*. Cette galerie mène à la prison où fut enfermé Notre-Seigneur en attendant qu'il fût cloué à la croix. En rentrant par un des arceaux dans le bas-côté et continuant à tourner autour du chœur, on voit à gauche une série de chapelles comme dans nos édifices gothiques. La première est celle de saint Longin, qui perça Notre-Seigneur de sa lance et se convertit plus tard. Vient ensuite la chapelle de la Division des vêtements, où les soldats tirèrent au sort la tunique de Notre-Seigneur; cette chapelle est au fond de l'abside derrière le chœur. Après, est l'escalier par où l'on descend dans l'église souterraine où eut lieu l'*Invention de la Sainte-Croix*. Cet escalier, de vingt-huit marches, mène à l'endroit où se tenait sainte Hélène pendant les fouilles; c'est aujourd'hui une chapelle arménienne. Treize autres marches conduisent à la grotte où la croix était enterrée; on y a fait une chapelle qui appartient encore aux franciscains. Quand on est remonté, si l'on continue à tourner autour du chœur, on trouve la chapelle de la *Colonne*

(1) Il y a Rome dans l'église de Sainte-Praxède une colonne du même nom.

d'impropère; cette colonne, qui est placée sur l'autel, servait de siége à Notre-Seigneur pendant que les soldats l'insultaient chez Pilate. Puis vient l'escalier de dix-huit marches qui mène au Calvaire. Cette colline a été recouverte de marbre et métamorphosée en une plate-forme de quatorze pieds plus élevée que le pavé de l'église. On n'a laissé à découvert que deux points de la fente miraculeuse et la place où était la croix. Si, arrivé sur la plate-forme, vous vous tournez vers l'orient, vous voyez le lieu où Notre-Seigneur fut dépouillé de ses vêtements et attaché à la croix. C'est la dixième et la onzième station du Chemin de la croix; elles appartiennent aux catholiques. A gauche, est le lieu où la croix fut plantée; il appartient aux Grecs et forme la douzième station. C'est là que se voit bien la fente du rocher (1). Si l'on redescend par l'escalier qu'on a pris pour monter, et si l'on continue à faire le tour de l'église, on voit après le Calvaire la porte d'entrée; de sorte qu'en faisant le Chemin de la croix, on a la dixième station presque en entrant. Le Calvaire a, du côté de l'ouest, un autre escalier qui donne dans le vestibule placé entre le bas-côté droit et la porte d'entrée. Cette face du Calvaire que l'on a à sa droite, en arrivant à l'église, donne entrée à une galerie qui

(1) A droite de la dixième station, mais en dehors de l'église, est la chapelle de *N.-D. des Douleurs*, qui appartient aux catholiques. C'est là que se tenait la sainte Vierge pendant le crucifiement.

est au niveau de la nef et au-dessous du lieu où la croix fut plantée; là se voit encore la fente du rocher, ainsi que la place où était le tombeau de Godefroy de Bouillon.

Dans le vestibule qui est près de la porte de l'église et de la face occidentale du Calvaire, se trouve la *pierre de l'Onction*, où fut placé le corps de Notre-Seigneur, quand on l'eut descendu de la croix; c'est la treizième station du *Via Crucis*. De là, si l'on achève le tour du chœur, on se trouve dans la grande rotonde qui tient lieu de nef, et vis-à-vis de l'entrée du chœur, on voit celle du Saint-Sépulcre, qui est aujourd'hui au niveau du pavé. On entre par une petite porte dans la *chapelle de l'ange;* une pierre y indique le lieu où se tenait l'ange à l'arrivée des saintes femmes. De là, en se baissant, on pénètre dans une seconde chapelle, divisée en deux parties, dont l'une, située à droite, a la forme d'un tombeau et sert d'autel, tandis que l'autre, placée en face de la porte, offre juste la place du prêtre qui dit la messe et celle de deux assistants. La voûte est presque cachée par des lampes d'une grande richesse. Le monument qui contient ces deux chapelles est tout en marbre; on peut en faire le tour, car il occupe le milieu de la rotonde. Entre la porte du Sépulcre et celle du chœur se trouve un espace libre, où les catholiques font les offices solennels.

A l'extrémité opposée du Saint-Sépulcre est adossée

la chapelle des Coptes. Vis-à-vis cette chapelle, dans le mur de la rotonde, est le tombeau de Joseph d'Arimathie. Le couvent intérieur des Arméniens est à gauche du vestibule d'entrée, vis-à-vis le Calvaire; celui des Grecs donne, comme celui des franciscains, dans le bas-côté opposé. Le chœur est très riche; les Grecs y font leurs offices. N'oublions pas de mentionner l'autel de la sainte Madeleine, placé à l'entrée de la chapelle des franciscains, près de leur orgue et de leur sacristie. Là, dit-on, Notre-Seigneur apparut à Marie-Madeleine après sa résurrection. Enfin, vis-à-vis la porte d'entrée, et contre les murs du chœur, sont les tombeaux de plusieurs rois de l'époque des croisades.

Telle est l'église du Saint-Sépulcre. Les grands souvenirs qu'elle rappelle font sur l'âme une impression profonde et salutaire, surtout aux heures de solitude et de silence. Mais la présence des schismatiques et leurs usurpations inspirent des réflexions pénibles. Souvent, quand vous êtes en prières, un caloyer, à la face ignoble, vient vous pousser brutalement et vous faire signe de sortir, parce que l'heure des siens est venue. C'est qu'en effet les franciscains ont à peine terminé leurs offices, ou célébré la messe dans un sanctuaire, que les Grecs d'abord, puis les Arméniens, viennent en faire autant. Chaque culte a son heure fixée; il en est de même à Bethléem. Espérons que cet état de choses ne durera pas tou-

jours. Sans doute l'Église catholique, fût-elle maîtresse absolue des Saints-Lieux, n'empêcherait pas les schismatiques de les vénérer; mais elle ne tolérerait pas les profanations qui s'y commettent. Il y a beaucoup à faire à Jérusalem. Il faut d'abord arrêter les empiétements toujours croissants du schisme; il faut ensuite reconquérir sur lui le terrain qu'il a usurpé; il faut, enfin, non-seulement créer des établissements de charité et d'instruction, mais encore signaler par des constructions religieuses tous les endroits où le Sauveur a porté ses pas, surtout pendant les jours de sa Passion. Tout cela eût paru impossible il y a quelques années; tout cela, nous en avons l'espoir, se réalisera peu à peu, grâce à l'institution féconde du patriarchat.

XXII.

BETHLÉEM ET SAINT-JEAN.

Couvent de Saint-Jean. — Désert. — Lieu où fut prononcé le *Magnificat*.—Fontaine de Saint-Philippe.—Aspect de Bethléem. — Belle église de Sainte-Hélène. — Grotte de la Nativité. — Plusieurs autres grottes, — Vasques de Salomon.

Jérusalem, novembre 1850.

Aujourd'hui, mon cher Alfred, je dois te parler de Bethléem et de Saint-Jean. Ces deux intéressantes lo-

calités occupent avec Jérusalem les extrémités d'un triangle qui peut être parcouru en une seule journée. On sort par la porte de Jaffa, et l'on se dirige d'abord sur Saint-Jean, dont la route est située entre celle de Jaffa et celle de Bethléem. On traverse des tombeaux musulmans et l'on suit des chemins inextricables. Il y a surtout une descente de cailloux roulants, où les chevaux ne peuvent tenir pied, descente qu'on peut éviter, il est vrai, en prenant un sentier peu connu, qui est sur la gauche. Après avoir rencontré de misérables huttes, dont les habitants farouches trompent le voyageur qui demande son chemin sans les payer, vous voyez le couvent de Sainte-Croix, occupé par des religieuses grecques, et où, dit-on, se conservent beaucoup de manuscrits georgiens. On arrive enfin à Saint-Jean, où l'on est frappé du contraste entre la misère des maisons du village et la splendeur du couvent latin, qui est une véritable forteresse. Il se compose de trois ailes qui se joignent à angle droit, et entre lesquelles est l'église, éclairée par un dôme. Les deux ailes parallèles sont donc réunies à une extrémité par la troisième et, dans le reste de leur développement, par l'église. Cette église est fort riche ; elle se compose de trois nefs et d'une tribune où les religieux chantent l'office (1). Outre le grand autel, il y en a quatre petits : à droite, est celui de la Visitation ;

(1) A Bethléem ils sont derrière l'autel, comme à Saint-Sauveur.

à gauche, celui de la Nativité de saint Jean, dans une grotte profonde.

En allant dans le désert voir la grotte où demeura saint Jean, on voit d'abord une pierre sur laquelle il se plaçait pour prêcher. Le chemin qu'on suit est sur le flanc d'une suite de hauteurs et sur le bord d'un précipice, d'où se dessine une admirable vallée, bien cultivée, pleine d'oliviers et de vignes. On descend à la grotte par un sentier très abrupt ; car l'entrée se trouve sur le penchant d'une montagne escarpée. Dans cette grotte est une délicieuse fontaine, et auprès, le lieu où les franciscains viennent quelquefois dire la messe. Un peu plus haut sont les ruines d'une ancienne église et du tombeau de sainte Élisabeth. En revenant, on visite les ruines d'un monastère de religieuses qui occupait la place où la sainte Vierge rencontra sa cousine et prononça le *Magnificat*.

Le couvent de Saint-Jean est, comme celui de Jaffa, habité par des pères espagnols. Dans tous les autres les Italiens dominent, ou sont seuls. Les couvents du Saint-Sépulcre, de Saint-Jean et de Bethléem reçoivent toutes leurs provisions du couvent de Saint-Sauveur, habité par le révérendissime. Les pères de Ramlé tirent presque tout de Jaffa. Le séjour de Saint-Jean est fort agréable : on y a bon air, logement spacieux, société aimable, environs intéressants. Tout y rappelle quelque souvenir de l'histoire sainte : ici, c'est le torrent où fut tué Goliath ; plus loin, la

fontaine de la sainte Vierge, l'unique du village.

C'est surtout dans le trajet de Saint-Jean à Bethléem que l'on peut acquérir une idée exacte de l'état actuel de la Palestine. On est alors loin des chemins, dans un véritable désert. Mais tant de souvenirs se rattachent à ces lieux aujourd'hui désolés, que l'âme, à leur aspect, reçoit les impressions les plus contraires. On suit d'abord le chemin par lequel on est venu de Jérusalem à Saint-Jean; puis on le quitte pour s'enfoncer, à droite, dans une petite vallée où se trouve la fontaine de saint Philippe, assez loin du village du même nom. Près de la fontaine, qui est sur le penchant de la montagne, est une citerne avec quelques colonnes et des restes d'arcades. On ne comprend pas trop comment l'eunuque de la reine Candace pouvait voyager en char dans cette vallée, qui est le chemin de Gaza ; car le sentier est tellement rempli de roches brutes qu'on y passe difficilement à cheval. En continuant de marcher vers Bethléem, on se trouve dans une plaine aride, semée de blocs de pierre, et où toute trace de sentier disparaît à chaque instant. Parfois une vue grandiose vient rompre la monotonie du désert. On aperçoit le côté méridional de Jérusalem, puis le mont Nebo, au-delà de la mer Morte, d'où s'élèvent souvent de noires vapeurs ; enfin Rama, qui touche Bethléem, et dont le cimetière contient le tombeau de Rachel, couvert d'une petite mosquée.

En arrivant à Bethléem, on est agréablement frappé

de l'aspect de la ville. Elle a quelque chose de plus européen que Jérusalem. Elle contient en effet une population catholique plus considérable. Les trois couvents (latin, grec, arménien) entourent la grande église bâtie par sainte Hélène, au sud de la ville, sur le lieu où est né le Sauveur. Le couvent latin est du côté de la mer Morte, les deux autres du côté opposé; mais tous les trois tiennent à l'église et forment par leur ensemble une vaste forteresse. Le couvent latin est mal distribué ; il possède une cour entourée de quatre cloîtres irréguliers, ainsi que deux ou trois autres cours et jardins hors des bâtiments. Il y a peu de place pour les pèlerins; on les reçoit dans de grandes salles sans fenêtres, où ils sont tous ensemble le jour et la nuit. Il y au-dessus du couvent une belle terrasse d'où la vue s'étend jusqu'au-delà de la mer Morte. L'église paroissiale est petite, mal aérée, tandis que celle de Sainte-Hélène, qui sépare les couvents, ne sert à rien et n'est qu'un lieu de passage. Ici encore les schismatiques s'opposent à l'exercice de nos droits.

La population catholique gagne sa vie à fabriquer des croix, des chapelets, etc. ; mais elle vit dans la misère et souvent dans l'oisiveté. Les enfants marchent nu-pieds sur les dalles des cloîtres. Il serait facile d'appliquer ce peuple à l'agriculture, et de former, sur les terres fertiles qui entourent Bethléem, une ceinture de villages bâtis

avec les pierres magnifiques dont le sol est jonché.

On peut se rendre à la grotte de la Nativité par deux voies différentes : 1° par le chœur de la grande église (1) ; 2° par l'église paroissiale catholique. De cette dernière, on descend dans la grotte des Saints-Innocents ; de là on passe dans le lieu où était saint Joseph quand l'ange l'envoya en Égypte. De cette grotte, on peut gagner celle de *la Nativité*. Dans le passage qui mène à la troisième grotte, est un autel sur le tombeau de saint Eusèbe, et dans cette troisième grotte elle-même sont deux autels, l'un sur le tombeau de saint Jérôme, l'autre sur le tombeau de sainte Paule et de sainte Eustochie. La quatrième grotte, la plus grande et la mieux éclairée, a un autel sur le lieu où saint Jérôme traduisait et commentait l'Écriture-Sainte. Rien de plus touchant que cette succession de chapelles souterraines faisant cortége à celle où naquit le Sauveur. Chacune d'elles a des tableaux où sont représentés les événements qui s'y sont passés. Elles appartiennent toutes aux pères franciscains, excepté celle de *la Nativité*, qu'ils partagent avec les Grecs. Aussi tiennent-ils fermée la porte qui fait communiquer celle-ci avec les autres : précaution sans laquelle les schismatiques ne tarderaient pas à les envahir toutes.

(1) Ce chœur occupé par les Grecs, a été par eux séparé de la nef. Il est bâti au-dessus de la grotte, et communique avec elle par deux escaliers placés vis-à-vis l'un de l'autre.

La grotte de la Nativité contient trois sanctuaires remarquables; le principal est le lieu où est né Notre-Seigneur. Il est situé à l'orient, entre les deux escaliers dont j'ai parlé plus haut, et consiste en un autel où les schismatiques seuls disent la messe : c'est là qu'était l'étoile, avec inscription latine, qu'ils ont dérobée il y a quelques années, et qui a été replacée par ordre du sultan. Trois degrés plus bas et à quelques pas vers le sud-ouest, est un petit carré où sont deux sanctuaires qui nous appartiennent : le lieu de la crèche, où sont deux lampes avec un tableau; et, vis-à-vis, le lieu de l'adoration des mages, indiqué par un autel où les prêtres catholiques disent la messe. Le reste de la grotte, du côté de l'ouest, peut contenir un assez grand nombre d'assistants.

La ville est bâtie en pierre, comme toutes les constructions de la Palestine. Les rues sont sales, pleines de montées et de descentes. La vallée voisine est assez aride; mais elle est fertilisée par le travail. Des oliviers occupent le flanc de la montagne, découpé en terrasses étagées les unes sur les autres. Des trous informes servent d'habitation aux misérables Arabes qui cultivent ce désert.

Tout près de la ville, du côté du sud, on visite la *grotte du lait*, qui a servi de refuge à la sainte famille; les pères latins y vont souvent dire la sainte messe. La grotte des Pasteurs est plus loin dans une vallée située du côté de la mer Morte; elle appartient

aux Grecs. C'est le seul monument que Chateaubriand décrive d'une manière inexacte (1). De là on voit vers le nord une petite tour où était, dit-on, la maison de sainte Paule. Du côté d'Hébron sont les trois bassins de Salomon. On y va par le chemin septentrional qui aboutit à la forteresse près du grand bassin ; les deux autres bassins sont plus petits, mais encore très remarquables. En somme, la construction et la disposition de ces bassins sont un beau travail, ainsi que l'aqueduc qui a été fait pour en conduire les eaux à Jérusalem. On revient à Bethléem en suivant l'aqueduc qui amène l'eau dans cette dernière ville, c'est-à-dire par un chemin différent de celui par lequel on est venu. Après avoir côtoyé les bassins, on suit sur le flanc de la montagne un chemin sinueux, mais uni, puisque l'aqueduc lui sert comme de garde-fou. En jetant les yeux sur la vallée, on s'étonne de sa fertilité et de la misère des habitants. Nous n'avons pas l'idée des logements de ce pays ; les cabanes de nos pauvres seraient des palais pour ces peuplades de l'Orient. Vous voyez sept ou huit maisons disséminées dans un champ, et vous demandez la population du village : — Mille âmes, vous répond-on. — Et si cela vous étonne, on vous répond que les trois quarts des habitants sont confinés dans la terre, heureux quand des grottes naturelles les dispensent de creu-

(1) Sainte Hélène y avait bâti une église des Saints-Anges.

ser des trous. Après avoir une dernière fois admiré la grande église de Bethléem, ses riches colonnes, ses restes de peintures murales, la charpente en bois de cèdre qui soutient le toit; après avoir aussi jeté un coup d'œil sur la citerne de David, on sort de Bethléem par une porte qui remonte au temps des croisades. On chemine dans une plaine qui n'attend que des bras pour produire de riches moissons, et quand on approche du couvent grec de Saint-Élie, on découvre en même temps Bethléem et Jérusalem. On traverse ensuite la plaine de Raphaïm, et l'on rentre dans la cité sainte par la porte de Jaffa.

XXIII.

QUESTION DES SAINTS-LIEUX (1).

Observations préliminaires et plan de ce mémoire.

Il est déplorable de voir avec quel dédain certains esprits accueillent les réclamations des catholiques de Terre-Sainte. Ils ignorent qu'il ne tient presque plus à rien que les catholiques soient expulsés de la Palestine, et que le peu d'influence qui reste à la France dans l'empire ottoman soit anéanti. Voilà ce

(1) Ce mémoire a été rédigé pour une publication périodique.

que nous voudrions démontrer, afin de persuader à tous les catholiques, à tous les Français, que la question des Saints-Lieux est aujourd'hui plus que jamais le côté principal de la question d'Orient, et que le nœud de ce grand problème n'est ni à Constantinople, ni à Athènes, ni à Alexandrie, mais à Jérusalem.

On peut distinguer dans la Palestine trois classes de sanctuaires : la première se compose de ceux que les catholiques possèdent encore; la deuxième, de ceux sur lesquels ils n'élèvent aucune prétention actuelle ; et la troisième, de ceux qui leur appartiennent évidemment, et dont ils ont été dépouillés par les schismatiques.

Il est évident que les deux premières catégories ne peuvent donner lieu à aucune espèce de discussion; c'est donc sur la troisième que roule toute la difficulté.

Nous ne croyons pas nécessaire d'énumérer ici ceux des Lieux-Saints que nous avons toujours conservés; il est plus important de faire connaître les autres, principalement ceux sur lesquels nos droits sont incontestables. Or, les firmans et les traités nous attribuent de la manière la plus formelle les cinq suivants : 1° les deux coupoles du Saint-Sépulcre (1); 2° la pierre de l'Onction; 3° les sept arceaux de la sainte Vierge; 4° la chapelle souterraine où est son tombeau;

(1) L'une est celle qui surmonte l'église, l'autre celle qui fait partie du petit monument où est le tombeau du Sauveur.

5° la grande église de Bethléem. Voilà donc les cinq objets dont il sera question toutes les fois que nous parlerons de la reconnaissance de nos droits par la Turquie et par la France, et de leur violation par les Grecs.

Outre ce que nous possédons et ce que nous réclamons, il y a encore à Jérusalem plusieurs monuments vénérables par leurs souvenirs. De ce nombre sont le monastère du mont Sion, occupé aujourd'hui par quelques derviches musulmans; l'église du mont des Oliviers, convertie en mosquée; la maison de Pilate, aujourd'hui caserne; la prison de saint Pierre; enfin, le Calvaire, où nous avons seulement droit d'exercer notre culte, mais dont les Grecs sont en possession depuis très longtemps. Si le gouvernement turc voulait être juste, nous lui prouverions que nous avons des droits incontestables sur ces divers sanctuaires et sur plusieurs autres; mais comme ils nous ont été ravis avant les *capitulations*, dont nous parlerons bientôt, c'est là une affaire à régler entre la Porte et nous, tandis que pour les cinq sanctuaires énumérés plus haut, la France peut et doit intervenir, puisqu'ils nous ont été pris depuis qu'elle nous en a garanti la possession.

On le voit, nos prétentions ne sont pas exorbitantes. Un jour, nous l'espérons, la Providence, à défaut de la France et de la Turquie, rendra aux catholiques justice entière. Mais, pour le moment, nous bornons

nos réclamations à ceux des Saints-Lieux qui nous ont été ravis le plus récemment.

Pour mettre plus d'ordre dans la discussion qui va suivre, nous établirons séparément : 1° Que la restitution des sanctuaires dont la jouissance est garantie par les capitulations à nos religieux est réclamée, dans leurs personnes, comme un *droit* de la catholicité tout entière, en même temps que c'est un *devoir*, pour la France et pour la Turquie, de faire justice ;

2° Que cette restitution est dans l'intérêt de ces deux puissances, tellement qu'elles devraient l'accomplir par politique, quand l'honneur ne leur en ferait pas une loi ;

3° Que les moyens à prendre, pour arriver à ce résultat si désirable sont extrêmement faciles, en même temps que d'une efficacité infaillible.

I. Obligation pour la Turquie et pour la France de rendre les Lieux-Saints aux catholiques.

Pour démontrer notre première proposition, il nous suffira d'exposer brièvement un petit nombre de faits. Il n'est pas besoin ici de grands frais d'éloquence. Le simple récit sera si concluant, que la justice de notre cause en ressortira d'une manière éclatante.

Bien avant les croisades, des religieux latins étaient préposés par le souverain pontife à la garde du Saint-Sépulcre ; et dès 1023, nous trouvons une déclara-

tion du sultan Mouzzaffer en leur faveur. Du XIe siècle au XVIIe, on compte une foule de firmans des souverains arabes et ottomans, qui tous reconnaissent nos droits de la manière la plus explicite et presque dans les mêmes termes. Les énumérer tous serait fastidieux ; à plus forte raison, les citer. Les originaux, d'ailleurs, en sont déposés dans les couvents des pères de Terre-Sainte à Jérusalem et à Constantinople, et ils ont été reproduits dans plusieurs ouvrages, où chacun peut les consulter (1). Nous nous contenterons de faire observer que tous ces firmans reconnaissent les droits de propriété des catholiques sur les cinq sanctuaires indiqués.

Avant 1630, nos religieux avaient sans doute eu bien à souffrir, puisqu'à cette époque, plus de deux cents d'entre eux avaient déjà subi le martyre ; mais, au moins, leur possession, appuyée sur des titres irrécusables, n'avait pas été troublée. Les schismatiques avaient souvent essayé d'usurper ces cinq sanctuaires; mais toujours la Porte, après avoir mûrement examiné la question, avait été forcée de reconnaître nos droits ; et cela, qu'on le remarque bien, avant que la France les eût garantis dans ses capitulations.

L'année 1630 vit s'ouvrir la série des usurpations. Le gouverneur de Jérusalem ayant tué ou chassé tous

(1) Voir, entre autres, l'excellente brochure de M. E. Boré, qui nous a beaucoup servi pour la rédaction de ce mémoire.

les religieux, les schismatiques, qui avaient été les instigateurs de cette persécution, s'emparèrent des Lieux-Saints, laissés vacants par la mort ou la dispersion des légitimes possesseurs. Les ambassadeurs de France et de Venise, informés de ces événements, s'occupèrent aussitôt d'y porter remède, et ils obtinrent du sultan la restitution des sanctuaires envahis. On lit, entre autres choses, dans le firman donné à cette occasion : « Le Saint-Sépulcre, les deux coupoles, la petite et la grande, la pierre de l'Onction et toute l'église de Bethléem appartiennent aux religieux catholiques... La nation grecque s'est servie de faux témoins... Elle a ouvert sans aucun droit deux portes à ladite église... Les trois clefs de l'ancien portail et les deux petites portes encore existantes de la chapelle souterraine sont aux Francs, et les Grecs s'en sont emparés par de fausses preuves... Leur prétendu firman d'Omar est inventé par eux, controuvé, falsifié, et la propriété de ces lieux est de toute antiquité aux catholiques. »

Cependant dès l'année 1636, les Grecs parvinrent une deuxième fois à s'emparer des Lieux-Saints ; mais cette usurpation fut de courte durée, et le sultan, reconnaissant qu'on l'avait trompé, rétablit bientôt les catholiques dans tous leurs droits. Les schismatiques ne se découragèrent pas ; deux ans après, en 1637, ils revenaient à la charge, et à force d'intrigues, de calomnies, de falsifications et de présents corrupteurs,

ils obtenaient un firman qui leur concédait les sanctuaires déjà deux fois usurpés par eux. De plus, toujours à prix d'argent, ils firent renouveler, à chaque changement de règne, ce firman radicalement nul, espérant par là faire contrepoids à ceux que possédaient les catholiques. Mais ils avaient compté sans la Providence. En 1673, Louis XIV fit avec la Porte un traité d'alliance, connu sous le nom de Capitulations. Par ce traité la France était investie du protectorat des catholiques en Orient, et elle garantissait spécialement leurs droits sur les Saints-Lieux. On ouvrit en conséquence des négociations pour les rétablir dans la possession des sanctuaires dont ils avaient été dépouillés; et, en effet, cette troisième et éclatante restitution s'opéra en 1690. Dans les capitulations de 1740, la France et la Turquie renouvelèrent l'engagement mutuel de maintenir les droits des religieux; et cependant, en 1757, par un caprice de Raghib-Pacha, grand-visir, ils furent dépouillés une quatrième fois, au moment même où ils venaient de faire, avec la permission de la Porte, des réparations fort coûteuses.

Il nous reste encore trois dates à mentionner, avant de terminer l'exposé des faits. En 1808, assurés de la connivence de M. Sébastiani, les Grecs mirent le feu à l'église du Saint-Sépulcre, afin d'obtenir du divan la permission de la rebâtir et d'en devenir ainsi les seuls maîtres. On sait comment le feu épargna la

partie qui appartenait aux catholiques; mais ce qu'on ignore, c'est qu'en reconstruisant l'église, les Grecs la gâtèrent entièrement, autant par ignorance que par leur acharnement à effacer tous les signes de nos droits, et qu'enfin ils terminèrent leur œuvre en détruisant les tombeaux de Godefroy de Bouillon et de Baudouin.

Depuis ce temps-là les Grecs n'ont cessé de vexer nos religieux de toutes les manières, et ils viennent récemment de mettre le comble à leurs méfaits par un vol sur lequel nous devons donner quelques détails. Il y avait dans la grotte de la Nativité, à Bethléem, à l'endroit même où le Sauveur est né, une étoile commémorative de celle des mages, avec cette inscription : *Hic de Maria virgine Jesus-Christus natus est*, inscription qui attestait les droits des catholiques. C'est précisément pour cela que les Grecs tenaient tant à faire disparaître l'étoile. Ils l'avaient déjà essayé plusieurs fois; et il y a sept à huit ans, après une de leurs tentatives, M. de Bourqueney avait obtenu de la Porte un firman qui défendait d'y toucher. Les moines grecs, qui savent ce que l'on peut faire avec de l'audace, ne perdirent pas courage; et le jour de la Toussaint 1847, au moment où la grotte de la Nativité était à leur disposition, ils enlevèrent l'étoile, après avoir pris la précaution d'attirer l'attention des religieux sur un autre point, par une de ces rixes qui leur sont familières. Non contents de ce vol inquali-

fiable, ils allèrent partout proclamant que nos religieux en étaient les auteurs, sachant bien qu'il n'est pas de fable si absurde qui ne trouve crédit auprès de leurs coreligionnaires. Mais, en répandant cette calomnie, ils emportaient l'étoile à leur couvent de Saint-Sabas, et ils empêchaient nos religieux de la remplacer par une autre pareille. Cependant des réclamations furent faites auprès du gouvernement turc, et celui-ci, ne pouvant temporiser en présence d'une iniquité si flagrante, accomplie au mépris de ses défenses les plus formelles, envoya au gouverneur de Jérusalem l'ordre de rétablir les choses dans l'état où elles étaient avant l'enlèvement.

Mais on n'avait oublié qu'une chose : c'est que le consul russe de Beyrout est plus maître en Syrie que le divan impérial. Ce potentat et l'argent du patriarche aidant, le pacha n'obtempéra pas à l'ordre qu'il avait reçu : il allégua un de ces prétextes que la réforme n'a pas encore rendus impossibles en Turquie. On offrait, à la vérité, de rétablir l'étoile comme propriété commune des schismatiques et des catholiques ; on se montrait même assez disposé à faire justice à ceux-ci moyennant une forte somme d'argent. Mais ces propositions n'obtinrent de la part des religieux qu'un méprisant refus.

Cependant un événement heureux faisait espérer que, malgré l'audace toujours croissante de la Russie, les empiétements des schismatiques auraient un terme.

Depuis les croisades, le patriarche de Jérusalem résidait à Rome, et n'était plus qu'un évêque *in partibus*. Pie IX, en nommant un patriarche qui possédait les langues de l'Orient et qui devait résider à Jérusalem, avait posé une digue puissante qui devait tôt ou tard faire reculer le schisme.

Le gouvernement de Louis-Philippe, sur la fin de son existence, avait prêté l'oreille aux réclamations des catholiques de la Terre-Sainte, et il y avait envoyé un commissaire, qui terminait son rapport quand éclata la révolution de Février. Pendant plusieurs années, des préoccupations plus graves firent oublier à la France le rôle qui lui appartient en Orient. Enfin un gouvernement fort et populaire nous ayant délivrés de l'anarchie, des tentatives furent faites pour renouer les antiques traditions du protectorat. M. de Lavalette, après bien des négociations, obtint un arrangement qui permettait aux catholiques d'exercer leur culte dans quelques-uns des sanctuaires qu'ils réclamaient, mais qui était loin de leur rendre ce qui leur appartient. La Russie trouva même moyen d'obtenir un firman qui réduisait presque à rien les faibles concessions qui nous avaient été faites. Nous voulons bien croire que M. de Lavalette ne pouvait alors obtenir davantage; mais nous soutenons qu'il ne faut considérer son traité que comme un arrangement provisoire, et qu'on ne pourrait, sans outrager le bon sens, prétendre que ce traité a résolu la ques-

tion. Une solution définitive est encore à venir ; et nous croyons que le moment est arrivé de mettre tout en œuvre pour la réaliser.

En résumé, jusqu'en 1630, la possession par les catholiques des cinq sanctuaires en litige est ininterrompue et appuyée sur une foule de firmans.

De 1630 à 1637, les Grecs parviennent trois fois à s'emparer de ces sanctuaires ; mais ces trois usurpations sont bientôt réprimées.

En 1757, malgré la garantie solennelle de la France, les Grecs s'emparent une quatrième fois des mêmes sanctuaires ; ils les ont encore malgré les efforts récents de notre diplomatie, et ils travaillent activement à nous enlever le peu qui nous reste, afin de régner à Jérusalem non-seulement sans rivaux, mais encore sans témoins.

Après ce qui précède, on s'étonnera peut-être du rôle, ou plutôt des rôles joués par la Turquie. Cette contradiction qui lui fait favoriser tantôt le droit, tantôt l'injustice, s'explique facilement pour celui qui connaît la situation de l'Orient. Chaque fois que la Porte a reconnu nos droits, elle était vaincue par l'évidence ; chaque fois qu'elles les a méconnus, elle cédait à cette puissance de l'intrigue que les Grecs ont conservée dans leur servitude. On aurait peine à nous croire si nous rapportions tous les moyens par lesquels ils ont obtenu leurs firmans ; mais notre plume s'y refuse.

D'ailleurs, quand même les schismatiques auraient acquis leurs firmans par des moyens légitimes, le sultan ne pouvait pas leur donner ce qui nous appartient. Aussi nous invoquons nos firmans, non comme des titres, mais comme des témoignages d'un droit préexistant, témoignages qui ont annulé d'avance toutes les concessions obtenues par les Grecs. Les firmans allégués par ceux-ci n'ont donc aucune valeur; la cause n'en fût-elle pas honteuse, les effets en seraient absolument nuls.

Pourquoi donc la Turquie ne ferait-elle pas justice? Craindrait-elle de se rétracter? Mais il faut bien qu'elle se rétracte, puisqu'elle a dit le pour et le contre, oui et non sur la même question. En conservant le *statu quo*, elle se contredit bien plus qu'elle ne le ferait en nous rendant justice. Si elle accueillait enfin nos réclamations, elle ne rétracterait qu'une injustice, tandis qu'en perpétuant cette injustice elle rétracte une foule de firmans authentiques, valides, spontanés.

Qu'elle écoute donc la voix de ses meilleurs amis; tous aujourd'hui lui tiennent le même langage. Ils lui disent : « Trois fois, de 1630 à 1690, vous avez eu le courage de casser une décision injuste de vos fonctionnaires. En 1757, vous avez laissé les Grecs renouveler leur usurpation pour la quatrième fois. Nous reconnaissons que la faute retombe sur un de vos ministres qui s'est laissé corrompre. Nous reconnais-

sons aussi que, depuis cette époque, les guerres et les révolutions ont paralysé vos bons désirs et ajourné la réparation. Aujourd'hui le temps est venu pour vous de donner au monde une grande leçon d'équité. Parcourez les pages de vos annales : à la date de chaque concession faite aux Grecs, vous êtes sûre de trouver un ministre prévaricateur, un Raghib-Pacha ; à la date de chacun des nombreux firmans que vous nous avez donnés, vous rencontrez un homme droit, quelquefois un héros, un Kupruli. Si votre respect pour nos droits est comme la pierre de touche qui sert à distinguer vos bons ministres des mauvais, y a-t-il eu, dans toute votre histoire, un seul moment où la confiance nous eût été plus permise qu'aujourd'hui ? Que les hommes honnêtes qui dirigent maintenant vos affaires y pensent sérieusement. Qu'ils comprennent enfin à quelle condition leurs noms seront un jour honorés de la postérité. »

Voilà ce que nous pourrions dire à la Turquie, quand même la France n'aurait pas garanti nos droits. Mais les traités par lesquels ces deux puissances se sont engagées à nous conserver les Saints-Lieux sont un motif de plus pour le sultan d'écouter nos plaintes. Et ce n'est pas seulement la Turquie qui se trouve ainsi doublement liée envers nous. Les traités ont apporté à la France un droit et un devoir auxquels elle ne peut renoncer : devoir d'appuyer nos réclamations, droit d'exiger que la Turquie y fasse enfin justice.

Cette dernière a dit à la France : « Je reconnais que les catholiques sont légitimes possesseurs des Saints-Lieux. Je vous renouvelle toutes les promesses de protection que je leur ai faites, et je vous autorise, si jamais j'oubliais mes engagements, à user de toute votre force pour me les faire observer. » La France, de son côté, a dit à la Turquie : « Je prends sous ma protection les catholiques de la Terre-Sainte. J'ai fait un inventaire exact des sanctuaires qui leur appartiennent : je leur en garantis la possession ; et si jamais leurs ennemis voulaient les dépouiller, je m'engage à exiger de vous le maintien de leurs droits. »

Nous le demandons à tout homme de bonne foi, après de tels engagements, peut-il rester quelque doute sur la question, et la France ne doit-elle pas se hâter de faire observer les traités ? Elle aussi, nous l'avouons, peut trouver une excuse à ses longs délais : les divers régimes qui ont pesé sur elle depuis 1757 l'ont arrêtée dans l'accomplissement de bien d'autres devoirs ; mais, pour elle aussi, le temps est venu.

Les seuls adoucissements qu'aient éprouvés les catholiques de Terre-Sainte depuis le triste règne de Louis XV sont dus à Napoléon Ier. Le maréchal Brune fit rendre en 1802 la grotte de Gethsemani, et Latour-Maubourg, en 1811, fit déclarer par la Porte que la reconstruction du Saint-Sépulcre par les Grecs ne nui-

rait en rien à nos anciens droits. Espérons que le prince qui a relevé l'Empire, et qui a déjà donné tant de preuves de sa sollicitude pour les catholiques de Terre-Sainte, obtiendra pour eux un arrangement plus équitable, plus satisfaisant que celui de M. de Lavalette.

Nous croyons avoir établi :

1° Que les catholiques ont sur les cinq sanctuaires des droits qui étaient incontestables avant les capitulations, et qui depuis le sont encore plus ;

2° Que les Grecs, loin d'y avoir aucun droit, se sont rendus coupables des plus odieuses menées pour les envahir et pour les garder ;

3° Que la Turquie a reconnu et publié solennellement les droits des catholiques et les fourberies des Grecs, et cela avant les capitulations ;

4° Que la Turquie a pris envers la France l'engagement de maintenir nos droits contre les tentatives des schismatiques ;

5° Que la France a pris envers la chrétienté l'engagement de forcer la Turquie à exécuter ses promesses ;

6° Que la réintégration des catholiques dans la possession des cinq sanctuaires qu'ils réclament et qui leur sont dûs à tant de titres est encore incomplète, ou plutôt qu'elle est encore à faire malgré les faibles concessions obtenues récemment par la diplomatie française.

II. Intérêt de la France et de la Turquie à rendre les Saints-Lieux aux catholiques.

Nous ne ferons pas aux deux grandes puissances auxquelles nous nous adressons l'injure de penser qu'elles ne sauraient pas remplir une obligation dont elles ne retireraient aucun avantage. Mais si leur propre intérêt se trouvait intimement lié à l'accomplissement d'un devoir, on ne comprendrait pas qu'elles ne redoublassent point d'empressement à s'en acquitter. Or, il est facile de prouver que la France et la Turquie sont aussi intéressées que l'Église catholique à ce que les Lieux-Saints reviennent sans retard à leurs légitimes propriétaires.

Pour la France d'abord, la démonstration semble superflue. D'un côté, le dépouillement des catholiques a été un effet et un signe de notre affaiblissement, en même temps qu'une des causes principales du mépris où nous sommes tombés en Orient; de l'autre, une prompte et énergique intervention dissiperait toutes les idées qu'on se fait de notre décadence, et elle nous rendrait bientôt la prépondérance que nous n'aurions jamais dû abdiquer dans ces contrées où se décidera l'avenir de l'Europe. Nous mettons entièrement de côté la question religieuse, malgré les puissants motifs qu'elle pourrait fournir à notre thèse; nous n'en avons pas besoin. Sans doute Dieu a toujours largement

payé à la France, en gloire et en richesse, ce qu'elle lui a donné en dévoûment catholique ; mais cette raison, qui est la plus forte pour un grand nombre de nos compatriotes, toucherait peu une société aussi malade que la nôtre. Aussi ne la mettons-nous pas en avant et nous bornons-nous à faire remarquer que les deux motifs officiellement allégués par la France pour intervenir à Rome l'appellent également en Palestine ; là aussi, elle doit rétablir son influence et assurer la liberté des faibles.

Du reste, les considérations dans lesquelles nous allons entrer à propos de la Turquie mettront dans un nouveau jour tous les avantages que trouverait notre patrie dans l'accomplissement du devoir que nous lui rappelons.

Les Grecs mettent tout en œuvre pour faire adopter aux Turcs une opinion toute contraire à celle que nous soutenons ici. Ils leur disent : « Nous sommes vos sujets fidèles ; nous vous payons les impôts ; nous avons toujours été les principaux soutiens de votre puissance. Pourriez-vous nous laisser dépouiller par des étrangers qui veulent être les maîtres chez vous, et dont les aïeux vous ont fait tant de mal ? » Ces insinuations ne manquent pas d'habileté, et elles entrent pour beaucoup dans les causes du retard apporté par les Turcs à une réparation dont ils ne peuvent nier la justice. Montrons-leur donc que leur intérêt le plus pressant est d'accueillir nos demandes, et dissipons

ainsi le dernier subterfuge à l'aide duquel le schisme voudrait continuer ses usurpations.

Le patriarche grec de Jérusalem a une puissance qu'on ne saurait se figurer, à moins d'en avoir étudié de près les causes et les résultats. La Russie, qui a ses raisons, lui alloue une somme annuelle considérable. Les provinces moldo-valaques, à elles seules, lui envoient chaque année plus de 3 millions de piastres, et l'on évalue à 10 millions de piastres la somme qu'il parvient annuellement à extorquer aux pèlerins sous différents prétextes. Aussi fait-il sans cesse des acquisitions, et la moitié de la ville de Jérusalem est aujourd'hui la propriété du patriarchat. Qu'on juge de l'influence que donnent aux Grecs de telles ressources, sans que nous parlions de la fausse monnaie qu'on les accuse de fabriquer dans les souterrains du Saint-Sépulcre. C'est par là qu'ils sont parvenus jadis à corrompre les membres du divan à Constantinople. Maintenant que les hautes régions du gouvernement sont inaccessibles à la corruption, ils réussissent encore à se ménager des intelligences dans les bureaux de la capitale, et à acheter la protection du gouverneur et du *cadi* de Jérusalem. C'est le patriarche grec qui règne dans cette ville avec le consul russe.

Nous devons ici faire connaître une cérémonie bouffonne qui est un des principaux instruments de la puissance des Grecs. Ceux qui voient en eux les représentants du christianisme en Orient pourront tirer

de là quelques lumières. Ces détails donneront aussi une idée de l'impartialité des protestants, qui ne songent pas à reprocher aux schismatiques leurs fourberies, tandis qu'ils traitent de superstitions les pratiques les plus vénérables de l'Église catholique.

Tout le monde connaît la cérémonie du feu nouveau qui se fait dans nos églises le Samedi-Saint. Voici comment la chose se passe à Jérusalem. Un évêque grec s'enferme avec un évêque arménien hérétique, son compère, dans le monument du Saint-Sépulcre. Les deux évêques, bien barricadés, tirent d'une poche une boîte d'allumettes chimiques et ils allument un cierge qu'ils font paraître à une lucarne pratiquée à cet effet. Aussitôt les pèlerins, qui ont acheté fort cher une place à l'église, de crier au *miracle*, après leurs *papas* et leurs *caloyers* (1), qui leur font croire que les anges sont descendus du ciel pour allumer d'un rayon de la lumière incréée le cierge *orthodoxe*. Tout en criant au miracle et afin de rendre honneur au feu celeste qui est descendu pour eux, les pèlerins schismatiques se livrent à des scènes que nous ne saurions reproduire. Le prétendu miracle, avec la foule, la cohue et les désordres qui en sont la suite, a coûté dernièrement la vie à soixante personnes écrasées ou étouffées ; et il ne se passe guère d'année où l'on n'ait à déplorer de semblables malheurs. Ce n'est pas

(1) Nom des moines grecs.

tout : les pèlerins grecs, toujours sous l'inspiration de leurs *papas*, se moquent très fort des pauvres catholiques, qui ne savent pas faire de *miracles ;* et, non contents de ces moqueries, ils profitent de ce moment, où ils sont en force, pour vexer de toutes les manières nos religieux.

Il est évident que les nations de l'Occident, et la France en particulier, ne peuvent tolérer plus longtemps une farce sacrilége qui est la honte du christianisme aux yeux des musulmans. Il faut donc, en négociant pour la restitution des Saints-Lieux, insister auprès de la Porte pour qu'elle mette fin à ce scandale. Elle n'y est pas moins intéressée que l'Église et les nations chrétiennes. C'est le *feu sacré*, bien plus que le Saint-Sépulcre, qui attire à Jérusalem, de toutes les parties de l'Orient, une foule immense de pèlerins schismatiques. Ces malheureux s'expatrient pour plusieurs mois, et ils enlèvent ainsi à leur pays, outre le secours de leurs bras, des capitaux considérables, qui ne profitent qu'aux moines grecs. Le patriarche se trouve alors à la tête d'un corps de dix mille hommes, presque tous armés. Malheur aux catholiques en ces jours-là : c'est le moment qu'on choisit pour les assommer, comme il est arrivé tout récemment encore. Malheur aussi au sultan, si quelque circonstance critique coïncidait avec ce rassemblement de fanatiques ! De là partirait le signal d'un mouvement qui se répandrait bientôt dans tout l'em-

pire, et nul ne peut prévoir où s'arrêteraient les conséquences de l'insurrection.

Ce n'est pas ici une hypothèse chimérique. Les perfides sectaires, qui trahissaient jadis les croisés et les musulmans, n'ont pas changé. Ils confondent aujourd'hui, dans leurs désirs et dans leurs efforts l'expulsion des Turcs et celle des catholiques. Jérusalem est pour eux un centre commode où, sous le voile de la religion, avec la protection avouée de la Russie, et loin de l'œil du gouvernement turc, ils préparent en silence les ramifications du grand complot qui doit, selon eux, changer la face de l'Orient. Insensés qui rêvent la reconstruction de l'empire grec, et qui ne voient pas que, en secouant le joug ottoman, ils tomberaient sous le joug bien plus dur de l'autocrate russe! Fascinés qu'ils sont par les présents et par les promesses, ils servent aveuglément les projets du tzar. Ils travaillent à effacer au sein du schisme les différences de races, et, parmi leurs pèlerins de langues et de nations si diverses, ils sèment avec succès les germes de l'union gréco-slave.

Ici la question s'agrandit et devient européenne, tant il est vrai que Jérusalem est aujourd'hui encore le point central autour duquel s'agitent les destinées du monde. La Palestine fut autrefois le champ de bataille où se heurtèrent l'Occident et l'Orient : la position est présentement la même, excepté que, au lieu des sectateurs de Mahomet, la catholicité a, en

face d'elle, les forces coalisées du schisme. Les musulmans sont devenus nos alliés ; peut-être bientôt se confondront-ils avec nous dans la même croyance. Nous avons peu à en craindre, beaucoup à en attendre. C'est l'inverse avec les schismatiques. Nous qui avons blasphémé contre les croisades, nous devons les recommencer aujourd'hui, sous peine d'être envahis nous-mêmes par le torrent que nous aurions laissé inonder les Saints-Lieux.

Ces considérations ont une égale force pour la France et pour la Turquie. Ces deux nations sont encore plus intéressées que l'Église à arrêter le schisme; car Dieu ne leur a pas promis qu'elles seraient éternelles. Elles doivent donc faire rendre aux catholiques les cinq sanctuaires, empêcher le renouvellement de la cérémonie du feu sacré, et arrêter les usurpations des schismatiques, qui sont parvenus à partager avec nous tous ceux des Saints-Lieux qu'ils ne nous ont pas encore enlevés entièrement.

C'est seulement en 1818 que les Grecs sont arrivés à obtenir de la Porte l'autorisation d'officier dans la petite chapelle où est le tombeau de Notre-Seigneur, et en 1828 que les Arméniens schismatiques se sont fait donner la même permission; et c'est par une inadvertance de M. de Lavalette que les schismatiques ont aujourd'hui le droit d'exercer leur culte dans le petit monument qui a été érigé sur le lieu de l'Ascension. Non-seulement ils usurpent des droits

qui ne leur appartiennent pas; ils nous empêchent encore d'user des nôtres. Le patriarche latin n'a pu obtenir de donner la confirmation dans l'église du Saint-Sépulcre, aux heures mêmes où elle est à sa disposition; et tandis que la fête de l'empereur Nicolas se célèbre avec fracas dans la même église, on n'a pu y fêter le rétablissement de l'Empire français.

Il est donc temps d'arrêter les plus grand ennemis de la Turquie, de la France et de la catholicité; il faut rétablir les choses sur le pied de la justice, et régler que, à l'avenir, la permission d'approcher des Saints-Lieux ne pourra être donnée que par ceux qui en sont les possesseurs légitimes.

III. Moyens à employer pour la restitution des Saints-Lieux.

Il nous reste à faire voir que la restitution dont nous avons montré la justice et l'utilité est d'une exécution facile. Indiquons rapidement les moyens que la France pourrait prendre.

Le premier de ces moyens, c'est de protéger efficacement le patriarche latin, de l'aider dans les fondations qu'il doit entreprendre. La seule présence d'un patriarche catholique à Jérusalem est déjà un événement d'une portée immense. Si l'Église catholique avait eu là, dans les derniers siècles, un représentant d'un ordre si élevé, elle n'eût peut-être pas été victime de telles usurpations. Les franciscains,

sans doute, ont toujours fait preuve d'un grand dévoûment; mais ne faisant, pour ainsi dire, que passer dans la Palestine, ils parvenaient difficilement à acquérir cette connaissance des langues et des habitudes de l'Orient qui est nécessaire pour y exercer une influence sérieuse. Les schismatiques se glorifiaient hautement d'avoir à leur tête des évêques et des patriarches, et dédaignaient les catholiques, qui n'étaient représentés que par des moines. Enfin lorsqu'il s'élevait quelque contestation relative aux Saints-Lieux, les franciscains avaient ordinairement recours aux juges locaux, qui prononçaient toujours en faveur des Grecs, dont ils recevaient des présents. Cet état de choses n'existe plus aujourd'hui. Le patriarche latin, par son rang hiérarchique, enlève tout prétexte aux dédains des sectaires. Versé dans les langues orientales, il est initié aussi à tous les replis de la politique européenne; et il a enlevé les conflits religieux à la juridiction locale, pour les transporter dans le domaine de la diplomatie. Il a été puissamment secondé dans cette tâche par M. Botta, le consul français qui, après avoir exhumé à Ninive des ruines matérielles magnifiques, travaille à Jérusalem à faire disparaître des ruines morales. La France et l'Église doivent beaucoup à ce savant et zélé consul; et tant qu'il pourra unir ses efforts à ceux de Mgr Valerga, il y aura lieu de conserver l'espoir d'un meilleur avenir.

Depuis la nomination d'un patriarche catholique résidant en Palestine, les empiétements des Grecs sont plus difficiles, et Mgr Valerga est parvenu à les empêcher d'usurper un terrain qui se trouve devant la grande église de Bethléem, ainsi qu'à établir, malgré eux, un de ses missionnaires dans le village de Beith-Djalla, où 200 catholiques étaient depuis longtemps privés de tout secours spirituel. Cependant le patriarche, pour faire tout le bien qu'il voudrait, a besoin d'un appui moral et d'un appui matériel. Il a à fonder et à entretenir des écoles, un séminaire, un hôpital ; il a des églises à élever, des prêtres à nourrir, des pauvres à soulager. Les secours de l'œuvre de la Propagation de la Foi sont insuffisants pour tant de besoins. Que la France lui vienne en aide ; qu'elle lui obtienne l'ancienne église de Sainte-Anne et ses dépendances, pour établir une cathédrale, un séminaire, une résidence, et bientôt l'institution du patriarchat produira tous ses fruits.

Le deuxième moyen, c'est l'unité de vues avec les puissances catholiques. De malheureuses rivalités nationales ont poussé souvent l'Autriche, l'Espagne, la Sardaigne, à combattre les vrais intérêts de l'Église, uniquement parce que la France les soutenait. Celle-ci doit faire tous ses efforts pour mettre un terme à ces funestes divisions. Sans doute, elle ne doit pas abdiquer le privilége que lui donne son protectorat antique ; mais elle peut associer toutes les

puissances catholiques à ses réclamations et à ses efforts ; elle doit donner à son intervention une couleur religieuse plutôt que politique, afin de changer en auxiliaires utiles les puissances qui se sont montrées hostiles à son action isolée. Oh ! si les nations qui obéissent à l'Église agissaient de concert, le prestige de la grandeur du schisme s'évanouirait bientôt, et le souverain pontife, résumant de nouveau dans sa personne toutes les forces vives de la catholicité, n'aurait besoin que d'une parole pour en défendre les frontières et en humilier les ennemis !

Après s'être concertée avec les puissances catholiques, que la France s'adresse avec elles au gouvernement turc. Il est facile d'abord de lui faire rendre un décret qui mette fin à la cérémonie du *feu sacré.* Il suffirait que ce décret exigeât la présence au prétendu miracle de témoins choisis dans tous les cultes de la Palestine. Le pacha, par exemple, pourrait représenter les musulmans ; le consul français, les catholiques ; le consul anglais, les protestants ; le grand-rabbin, les Israélites. Ce serait une imitation heureuse de notre grand conseil de l'instruction publique ; et l'on peut être sûr que le patriarche grec supprimerait aussitôt la jonglerie.

Cette mesure, quoique indirecte, paraîtra peut-être à quelques personnes une violation de la liberté religieuse ; mais, pour peu qu'on y réfléchisse, on se convaincra que l'indigne cérémonie du *feu sacré* ne fait

aucunement partie de la religion grecque. C'est un moyen imaginé par les *papas* pour perpétuer le fanatisme et l'abrutissement dans lesquels croupissent leurs ouailles ; c'est une insulte au bon sens qu'un pouvoir éclairé ne doit pas souffrir. D'ailleurs le gouvernement turc peut très légitimement s'autoriser des désordres et des accidents dont le *feu sacré* est la cause, sinon pour le supprimer, au moins pour le régler par des lois de police ; et c'est tout ce que nous demandons.

Cet abus ainsi détruit, il faudrait obtenir le retrait des usurpations faites par les Grecs depuis les capitulations, et notamment la restitution des cinq sanctuaires dont nous avons souvent parlé. Pour cela, la première précaution à prendre, en nous adressant à la Porte, serait de rejeter *à priori* tous les moyens dilatoires, et surtout les propositions d'enquête. Comme en 1630, en 1636, en 1690, il y aura lieu à une enquête pour constater la restitution ; mais aujourd'hui ce serait dérisoire, car il est trop certain que nous sommes dépouillés. Il faut donc tout simplement déclarer à la Turquie que nous voulons une réparation entière. Que d'arguments la France peut lui présenter à l'appui de sa demande ! Elle peut lui dire : « Vous invoquez mon secours contre les attaques d'un ennemi ambitieux : je vous le promets ; mais c'est à condition que vous ferez droit à mes réclamations. Vous n'avez plus aujourd'hui aucun motif

de ménager le schisme; vous voyez clairement que par vos concessions vous lui avez donné des armes contre vous. Au lieu de combler vos ennemis de privilèges injustes, écoutez enfin vos alliés qui ne demandent que justice. En faisant de la restitution des Saints-Lieux la condition du secours que vous me demandez, je n'use pas même de mon droit tout entier. La Russie vous fait la guerre parce que vous refusez de conclure avec elle un traité honteux pour vous : ne pourrais-je pas regarder comme un *casus belli* votre refus d'exécuter un traité qui vous lie envers moi, traité qui n'est blessant ni pour votre honneur ni pour vos intérêts? Cette rigueur sans doute est loin de ma pensée; mais vous ne devez pas exploiter contre moi ma longanimité à votre égard. Vous avez raison de résister à ceux qui veulent empiéter sur vos droits; rappelez-vous que j'ai longtemps renoncé à user des miens, uniquement par égard pour vous. Et si ma longue patience ne suffisait pas pour m'obtenir une satisfaction trop longtemps différée, que le besoin de mon concours vous décide enfin à me la donner sans retard. »

Il n'y a rien à répondre à ces arguments; mais il en est un plus puissant encore : c'est l'expression d'une volonté énergique. Quand nous voudrons sérieusement que les Saints-Lieux soient rendus aux catholiques, le fait sera plus d'à moitié accompli. Veuillons-le donc, nous qui savons que *Dieu le veut*,

et disons hardiment que nous le voulons. Les circonstances sont plus que jamais favorables, et une plus longue inaction de notre part pourrait engager d'autres puissances à prendre l'initiative qui nous appartient.

Et pour prouver que la réclamation énergique par nous proposée est à la fois suffisante et nécessaire, nous n'avons besoin de citer qu'un fait. Pendant les négociations si épineuses de M. de Lavalette, la nouvelle de l'arrivée de notre escadre s'étant par hasard répandue à Constantinople, on vit aussitôt les plus acharnés de nos adversaires s'adoucir. Mais quand il fut reconnu que le bruit était sans fondement, l'opposition recommença plus ardente.

On ne peut d'ailleurs le méconnaître, il y a une grande analogie entre la situation qui nous a conduits à Rome et celle qui nous appelle à Jérusalem, et les moyens à prendre pour recouvrer les Saints-Lieux sont indiqués par ceux qui ont si bien réussi pour la défense du Saint-Siége. Elle n'est pas fortuite cette mystérieuse disposition de la Providence qui nous donne l'occasion de secourir presque en même temps les deux villes saintes, de ressusciter à la fois les deux traditions les plus glorieuses de notre pays, de mériter que les pèlerins des âges futurs prient pour nous sur le tombeau de saint Pierre et sur le tombeau de l'Homme-Dieu. Le génie du mal sait bien ce qu'il fait, et quand, après avoir attaqué en vain la ville

qui est comme la *tête* de l'Église, il assiége celle qui en est comme le *cœur*, le peuple qui en a toujours été le *bras* doit se rappeler son rôle et achever son ouvrage. Et nous devons agir avec d'autant plus de confiance que, s'il nous a fallu tremper dans le sang l'épée de Charlemagne, il nous suffira de brandir celle de Godefroy de Bouillon.

Toutefois nous tomberions dans une grande erreur si nous nous imaginions que le gouvernement est seul responsable dans l'affaire des Saints-Lieux, et que nous n'avons qu'à nous croiser les bras pour le regarder faire. Nous avons tous, prêtres et laïques, un grand rôle à remplir dans cette circonstance, et c'est nous qui déciderons réellement si le tombeau du Sauveur restera profané. Ne pourrions-nous pas invoquer ici le témoignage d'événements peu éloignés encore? Les bonnes œuvres, les prières ferventes, les mérites surabondants de tant d'âmes saintes, n'ont-ils pas contribué pour une large part à obtenir de Dieu le secours inespéré qui a retenu la France sur le bord de l'abîme? Les catholiques ont toujours la même puissance, et il ne tient qu'à eux de l'employer à secourir Jérusalem. Ah! ne refusons pas à cette terre bénie un tribut de prières qui nous profitera encore plus qu'à elle! Catholiques de l'Europe, vous ne pouvez plus, comme le firent vos aïeux à la voix de Pierre-l'Hermite, vous rassembler en armées nombreuses et prendre la croix pour repousser vos ennemis. Mais

s'il vous est impossible de combattre par les mêmes armes, vous pouvez combattre et pour la même cause et sous le même étendard. La croix commence et finit toutes vos prières : si vous le voulez, vous vaincrez encore en ce signe.

Enrôlez-vous donc dans cette pacifique croisade, et vous ferez au ciel une sainte violence, et un prompt succès couronnera vos efforts. Le jour où la croix sera glorifiée par ce nouveau triomphe, une grande joie fera tressaillir le cœur de l'Église votre mère; la société aura trouvé une forte garantie d'un meilleur avenir, et la France, ouvrant ses archives, pourra écrire sur la même ligne : **ROME SAUVÉE, JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.**

XXIV.

ENCORE LA PALESTINE.

Population de Jérusalem. — Aspect de la ville. — Adieux au Saint-Sépulcre. — Belles ruines de Ramlé. — Pèlerins grecs. — Description de Jaffa.

Jaffa, décembre 1850.

Mon cher Alfred,

J'ai enfin quitté Jérusalem après y être resté quinze jours. Il m'a fallu ce temps, parce que, n'ayant

pas un plan arrêté d'avance, j'allais en tâtonnant; mais si j'avais à recommencer, j'aurais assez d'un jour pour l'intérieur de la ville, d'un autre jour pour les excursions hors des murs, et de trois jours pour Bethléem et Saint-Jean : total, cinq jours, auxquels il en faut ajouter quatre pour venir de Jaffa et y retourner.

L'air est bon à Jérusalem dans l'hiver et au printemps; il l'est moins en été et en automne, à cause du vent de la mer Morte. Les étrangers y ont à souffrir sous le rapport des aliments : la seule viande en usage est celle de mouton, qui est fort mauvaise l'été; le pain ne ressemble guère au nôtre. Les pèlerins goûtent peu d'ordinaire la morue qu'on leur sert, surtout pendant les deux carêmes des franciscains de Terre-Sainte. Les Européens qui habitent la ville ont peu de distractions : point de lieu de promenade; peu de voyageurs de leur pays, du moins jusqu'à ces derniers temps. Rien de plus triste que l'aspect de la ville. Les environs sont déserts, et il faut aller assez loin pour trouver des oliviers, des mûriers, des térébinthes, des sycomores, des nopals. Les rues sont, comme partout en Orient, sombres et sales. Les maisons n'ont aucune apparence. Elles ont pour plancher un dallage en pierre, pour plafond une voûte en pierre, pour toit une terrasse en pierre; tout y est pierre, à la différence des maisons de Constantinople, où tout est en bois, même les murs. Cet

usage, qui prévaut dans les parties de l'empire ottoman où l'on parle arabe, a pour cause l'abondance de la pierre et la rareté du bois. Il a l'avantage de diminuer la chaleur pendant l'été, et de rendre les incendies à peu près impossibles; mais il contribue, pour une bonne part, à la tristesse de la ville sainte, surtout quand on la considère de loin et d'un lieu élevé.

Le commerce de Jérusalem est fort peu considérable; il se fait au moyen de chameaux qui vont chercher à Jaffa les produits de l'Occident. La plupart des indigènes sont dans un état voisin de la misère. Une grande partie des catholiques sont à la charge des pères franciscains. La population n'atteint pas 20,000 âmes: on compte environ 1,000 catholiques, le double de Grecs, 8,000 Juifs, un peu moins de musulmans, quelques centaines d'Arméniens.

Les Grecs et les Arméniens ont de beaux établissements. Les premiers ont quinze couvents dans la ville, sans compter beaucoup d'autres propriétés. Les seconds ont bâti récemment, dans leur quartier, un immense palais. Les Russes ont voulu avoir une maison séparée, et ils tendent ainsi à introduire une espèce de schisme au sein du schisme lui-même. Ce n'est pas d'ailleurs le premier fait de ce genre qui se produise parmi nos adversaires. Il ne faut pas croire que, malgré leur touchant accord quand il s'agit de nous persécuter, ils vivent toujours entre eux comme des frères. On a vu plus d'une fois parmi eux des

dissensions intestines, auxquelles l'incendie ou le poison servait de dénoûment.

On peut voyager à peu de frais en Palestine, comparativement à l'Italie et à d'autres pays de l'Europe. Un cheval ne coûte que cinq francs pour le voyage de Jaffa à Jérusalem, c'est-à-dire pour deux jours; et l'indemnité qu'on laisse aux couvents peut être généreuse, sans égaler la dépense de nos hôtels. La moindre excursion entraîne cependant, surtout quand on est seul, une foule de menus frais. Il faut d'abord louer un cheval; il faut un guide, qui exige environ cinq francs par jour; on reste chargé de la nourriture du cheval; il faut quelqu'un pour le tenir à la porte des monuments visités; il faut payer les gardiens des monuments; il faut se munir de torches pour parcourir les souterrains, etc. A chaque instant se présente l'occasion d'une aumône ou d'une gratification. Le Bédouin qui vous indique votre route vous tend lui-même la main, tant ce peuple est misérable et cupide (1). Malgré tout cela, les journées passées sur le *vapeur* coûtent plus cher encore.

Si jamais tu viens dans ce pays, n'oublie pas, mon cher Alfred, de te munir : 1° d'un grand parapluie de toile pour te garantir du soleil; 2° d'une bonne couverture molle, qui puisse, au besoin, remplacer la selle arabe; 3° d'étriers européens, qui aient l'avan-

(1) Il faut ajouter à cela les objets de dévotion qu'on achète.

tage de ne pas déboîter le genou. J'ai plus d'une fois regretté la privation de ces objets ; et il est bien des localités de la Turquie où l'on chercherait en vain à se les procurer.

J'avais d'abord eu l'intention de retourner à Beyrout sans passer par Jaffa. J'aurais été de Jérusalem à Naplouse, l'ancienne Samarie ; puis à Nazareth, et de là au Carmel, à Saint-Jean-d'Acre, à Sour (Tyr), enfin à Saïda (Sidon), qui est à quelques heures de Beyrout. Malheureusement, le récent massacre des chrétiens à Alep a produit dans toute la Syrie une fermentation telle qu'il n'eût pas été prudent de s'aventurer à peu près seul dans ces routes isolées. Je craignais d'ailleurs la fatigue et les rivières, et je n'étais pas fâché de revoir Ramlé et Jaffa, où je n'avais fait que passer. Je me suis donc mis en route le 1er décembre, après avoir passé toute l'après-midi du jour précédent dans le Saint-Sépulcre. Ce n'est pas sans regret que j'ai dit à la ville sainte mon dernier adieu. J'en étais déjà loin, que je me retournais sans cesse pour la voir encore ; et, quand je ne pouvais plus l'apercevoir, mon imagination suppléait à l'impuissance de mes yeux.

Après huit heures d'une marche accélérée, pendant laquelle nous ne donnâmes à nos chevaux qu'une demi-heure de relâche, nous arrivâmes à Ramlé. C'était le 2 décembre. Il y faisait une chaleur étouffante ; et, la veille, je grelottais à Jérusalem.

Par suite des premières pluies, l'herbe qui, l'été, est brûlée par le soleil, commençait à pousser, et annonçait le printemps du pays. Les nopals, autrement figuiers de Barbarie, étaient chargés de leurs fruits environnés d'épines; et des plants d'asperge, établis par les pères franciscains, rappelaient l'Europe. Nous allâmes, avant tout, nous reposer au couvent. Il est bâti sur la maison de Nicodème, et a souvent été détruit, car les habitants de la ville sont de vrais sauvages. Deux jardins et quatre cours en séparent les nombreux bâtiments, que couvrent de belles terrasses. Il y a du côté de Jérusalem des ruines intéressantes à étudier; mais les plus curieuses sont du côté de Jaffa.

De ce dernier côté on voit d'abord une citerne souterraine qui porte le nom de sainte Hélene : elle se compose de plusieurs allées séparées par des arcades, et couvertes de voûtes qui sont faites d'une seule pierre dans le sens de la largeur. L'escalier de l'ouest est vraiment monumental; j'ai trouvé là une inscription dans une langue qui m'est totalement inconnue. Au-dessus de la citerne se voit le trou par où l'on puisait l'eau; sur les parois de ce trou, la pierre est usée par le frottement des cordes. Près de là, est un immense puits où des nuées de pigeons vont chercher un asile. En allant de là à la tour qu'on aperçoit au sud, on voit des restes de vasques ou bassins. La tour a plusieurs inscriptions arabes, dont l'une en

l'honneur de Mahomet. Il faut monter 118 marches pour en atteindre le sommet. Elle fait partie d'une vaste construction, qui a dû être une maison de Templiers, et dont la forme primitive ne peut être déterminée malgré l'importance des ruines qui subsistent. Quand on a passé le seuil de la porte, on se trouve en un immense carré entouré de murs. La tour est dans le mur de droite (ouest). Du côté de la porte, le mur est remplacé par une sorte de cloître qui, au lieu d'aller jusqu'au mur de droite, se replie à angle droit vers le sud. A gauche (est), la clôture se compose de deux rangées de cloîtres séparées par des arcades. Dans le carré, sont d'autres ruines moins importantes; et dans l'angle sud-ouest, est une mosquée de construction récente. Mais ce qu'il faut surtout visiter, c'est un magnifique souterrain qui contient deux églises, à trois nefs chacune, placées à côté l'une de l'autre et parallèles toutes deux à la porte d'entrée; le reste du souterrain forme une troisième église à deux nefs, perpendiculaire à la porte.

D'ordinaire on ne s'arrête pas à Ramlé; et peu de voyageurs en ont parlé avec détail. C'était cependant autrefois une fort grande ville, comme l'attestent les ruines qui l'entourent. Aujourd'hui encore elle n'a guère moins de 20,000 habitants, dont 100 à peine sont catholiques. C'est l'entrepôt de la belle plaine de Saron, qui, en d'autres mains, se couvrirait des plus riches moissons; mais les indigènes n'en cultivent que

quelques coins et fort mal : ils ne savent même pas tirer parti du gibier qui y est en abondance. La principale mosquée est une ancienne église ; le bazar est assez remarquable. Un des pères de Ramlé va tous les ans à Gaza administrer les sacrements ; il serait à désirer qu'un prêtre catholique pût être établi dans cette dernière ville, qui est comme le lien entre la Syrie et l'Égypte.

De Ramlé à Jaffa, il n'y a qu'une promenade, courte et agréable. Pendant le trajet, je rencontrai des masses de pèlerins grecs qu'un navire marchand venait de débarquer à Jaffa et qui se rendaient à Jérusalem pour les fêtes de Noël. Leurs papas leur font croire que c'est un devoir de faire ce voyage tous les sept ans, et leurs moines leur font payer à Jaffa 140 piastres la place sur laquelle ils étendent les matelas qu'ils ont apportés avec eux. Ces caravanes sont fort pittoresques. Quelquefois le même cheval porte une famille entière. Il n'est pas rare de voir un homme, assis sur son cheval comme une amazone, suivi par des femmes qui sont à califourchon. Il est vrai que, en Orient, les femmes portent des pantalons, tandis que les hommes ont des vêtements longs et amples, qui ressemblent à une sorte de jupe. Souvent encore, de chaque côté d'un cheval, pend un panier dans lequel se trouve une femme ; au milieu sont les bagages, et notamment les matelas.

A Jaffa, j'ai revu les bons religieux espagnols qui

m'avaient si bien accueilli à mon arrivée, et je viens de passer avec eux quinze jours fort agréables. J'avais eu très beau temps pendant mes excursions, malgré la saison avancée, et, aussitôt après mon arrivée ici, il a plu pendant plusieurs jours. Je jouis maintenant d'une température élevée et d'un air salubre. Les délicieux jardins d'orangers qui entourent la ville me servent de promenade, et je vais de temps en temps faire une partie d'échecs avec le directeur de la quarantaine, qui est Polonais. Je ne suis pas incommodé par les moustiques comme je l'ai été à Ramlé et à Smyrne, et comme on l'est, dit-on, à Beyrout l'été, et en Egypte toujours. C'est ici que j'ai pour la première fois vu et mangé des bananes. Le couvent de Jaffa, qui est assez petit, est le plus encombré de tous ceux de la Terre-Sainte, parce que la plupart des pèlerins y séjournent à l'aller et au retour, et que, de plus, ils sont souvent obligés d'attendre un vaisseau.

D'après les règles établies par Rome, les pèlerins ont le droit de rester gratuitement un mois dans le couvent de Jérusalem, et trois jours dans les autres. Cette charge est imposée aux franciscains en retour des aumônes qu'ils reçoivent d'Espagne, d'Autriche, d'Italie. De plus, les voyageurs aisés les indemnisent largement. Cependant, pour les raisons que j'ai dites, le couvent de Jaffa est dans une condition pire que les autres. Car les pèlerins pauvres y restent souvent

beaucoup plus de trois jours (1). Les religieux se prêtent charitablement à cette nécessité. Partout, du reste, ils sont très hospitaliers; et, si l'on est moins bien reçu en un lieu que dans un autre, c'est une exception dont il ne faut rendre responsable qu'un individu. Aussi je ne comprends pas les voyageurs qui disent : « Les religieux de telle localité accueillent bien les pèlerins; mais il n'en est pas de même en tel et tel endroit. » Rien de plus injuste qu'un tel langage, puisque tout dépend du supérieur, qui change souvent.

Jaffa a environ 15,000 âmes dans l'intérieur des murs; mais il est à croire qu'une population au moins égale est dispersée dans les jardins qui entourent la ville dans un rayon fort étendu. Les fortifications sont en assez bon état, excepté du côté de la mer, où elles ont été dégradées par les vagues. Le Lazaret est en dehors de la ville, du côté de Gaza, c'est-à-dire au sud. Le port serait facile à mettre en bon état; actuellement il ne peut servir qu'aux barques arabes : les navires européens se tiennent au large. Jaffa exporte du blé et des oranges; le blé y est beau, et le pain meilleur qu'à Jérusalem et surtout qu'à Ramlé. Quant aux oranges, nulle part je n'en ai vu qui fussent à la fois si grosses, si douces

(1) Cette situation est améliorée depuis que Jaffa est visitée régulièrement par des bateaux à vapeur.

et à si bon marché. Les rues sont affreuses : on y vanne le blé ; ce qui produit une poussière fatale pour les yeux. Ici, comme en Égypte, il y a beaucoup d'aveugles. Souvent dans la rue, je fermais les yeux pour moins souffrir de la poussière ; et quelquefois je me trouvais subitement pris entre deux chameaux chargés de bois ou de fer. Ces inconvénients n'existent pas dans les jardins. Des haies de cactus les séparent les uns des autres et bordent le chemin. Des orangers et des citronniers, aujourd'hui chargés de fruits, les remplissent. De petits canaux y portent dans tous les sens l'eau qu'un cheval fait passer d'un puits dans une citerne. Des habitations champêtres en occupent le centre. Les rochers et le sable offrent aussi, sur le bord de la mer, une agréable promenade. Du couvent, qui est bâti sur le lieu où saint Pierre passa quelques jours, on a une vue magnifique ; on domine le rivage et la mer. Jaffa méritait donc bien le nom que lui avaient donné les Juifs, celui de Joppé, c'est-à-dire, belle, agréable.

Comme tu le vois, mon cher Alfred, je n'y suis pas trop mal ; cependant je souffre de l'incertitude où je me trouve, relativement à la suite de mon voyage. Quoique je commence à désirer fortement de revoir la patrie, je passerais volontiers plusieurs mois à Jaffa ; mais ce serait à condition d'en avoir la certitude. Maintenant je ne suis jamais sûr de ne pas partir le lendemain, par terre ou par mer, puisque je

n'attends qu'une occasion. Je suis ballotté en tous sens par les renseignements contraires qu'on me donne tous les jours. Si je vais par terre, j'ai à craindre les fatigues, les pluies, les rivières débordées et sans ponts, les pertes de temps, les précipices, les Arabes; par mer, je renonce à voir Nazareth, et j'affronte le mauvais temps sur une mauvaise barque arabe, car nous n'avons maintenant aucun navire européen à vapeur ou à voiles. Ce dernier parti ne me sourit guère, malgré l'économie de temps et d'argent; et cependant, je serai peut-être forcé de le prendre, à moins de passer tout l'hiver à Jaffa.

XXV.

LA SYRIE ET LE LIBAN.

Navigation sur une barque arabe. — Beyrout et ses environs. — Le Liban. — Etablissements des jésuites et des lazaristes. — La Syrie. — Usages. — Mariages mixtes. — Question du Liban. — Les Maronites. — Les Druses. — L'émir Béchir.

Beyrout, janvier 1851.

Mon cher Alfred,

J'ai enfin quitté Jaffa. Tu as su par ma dernière lettre quelles étaient mes irrésolutions, ou plutôt quel était mon embarras. Le 20 décembre, l'occasion d'une barque arabe qui allait de Gaza à Beyrout

s'étant présentée, je me laissai séduire par un temps magnifique qui paraissait devoir durer, et je me décidai à partir. Tu te rappelles sans doute mon débarquement de Jaffa. L'embarquement fut analogue. Le vent était favorable, mais fort; la mer houleuse. La barque où je devais me rendre était à deux kilomètres du rivage. Il fallait commencer par arriver sur le petit échafaudage que tu connais, percer la foule qui l'encombrait, puis parvenir à sauter dans un canot, déjà tellement encombré de marchandises que l'eau était près d'y entrer. C'eût été fort peu rassurant par une mer tranquille; qu'était-ce donc au milieu de vagues mugissantes? Quoi qu'il en soit, il n'y avait pas moyen de reculer; car la disposition des lieux était telle que je n'avais pu examiner ce canot avant d'y entrer. Cependant nous arrivâmes, non sans peine, à la barque qui était à l'ancre; mais je n'étais pas au bout de mes peines.

Il me serait impossible de te dire tout ce que je souffris sur cette barque. Les cinq jours que j'y ai passés resteront gravés dans ma mémoire en traits ineffaçables, et formeront une des époques les plus tristes de ma vie entière. Il faut avoir passé par une telle situation pour pouvoir en apprécier toute l'amertume. Je m'étais embarqué avec cinq pains, douze œufs durs et deux poules rôties; mais les Arabes me volaient ce qu'ils pouvaient, et je craignais de mourir de faim, pour peu que la traversée se prolongeât.

Je n'avais ni matelas, ni couverture; car je m'attendais à trouver tout cela dans la chambre que j'avais retenue. Juge de la déception que je dus subir, moi qui étais habitué au confortable des bateaux à vapeur. La chambre unique de la barque était remplie de blé, et je dus passer quatre nuits consécutives au grand air sur le pont; de sorte que non-seulement je ne pouvais pas dormir, mais qu'encore je grelottais la nuit, après avoir été brûlé par le soleil pendant le jour. Le pont était d'ailleurs horriblement sale, et comme il était très petit et surchargé de marchandises, il était impossible de se mouvoir: il fallait rester, jour et nuit, blotti dans le même coin.

Ces Arabes musulmans étaient d'une maladresse et d'une négligence incroyables. Un jour, par une grosse mer, nous faillîmes nous briser contre un vaisseau que nous rencontrâmes; une vague nous en sépara juste au moment où je croyais que nous étions perdus. Pendant la nuit, mes inquiétudes étaient encore plus grandes; j'étais à peu près le seul à ne pas dormir, et le bateau marchait à l'aventure. Cinq jours et quatre nuits passés de cette manière, pour faire un trajet que les *vapeurs* accomplissent en douze heures, sont sans doute quelque chose de bien dur; mais ce qui redoublait mes souffrances, c'était la crainte de passer ainsi un temps plus long encore. Tantôt nous restions vingt-quatre heures à la même place; d'autres fois nous reculions ou n'avancions qu'en lou-

voyant. Pendant ces délais, il pouvait survenir une tempête qui nous eût jetés à la côte. S'il avait plu seulement, je ne sais ce que je serais devenu. Heureusement le ciel fut toujours serein. Mais, malgré ce beau temps, une insomnie et une immobilité si longues m'avaient tout-à-fait brisé. Mes yeux refusaient leur service; l'estomac était démonté; j'éprouvais des courbatures dans tous les membres. Pour comble de malheur, j'étais réellement seul et ne pouvais me faire comprendre; car aucun des matelots ne savait un seul mot de français, d'italien, de grec ou de turc, et, de mon côté, je ne savais pas un seul mot d'arabe.

Enfin je débarquai à Beyrout le 24 décembre, après avoir passé un jour en vue de la ville sans pouvoir y arriver faute de vent. Je remerciai Dieu de la fin de mon supplice, et je renouvelai les bonnes résolutions qui en avaient été la suite. Sous deux rapports, j'arrivai juste à temps : la fête de Noël allait commencer, et j'étais à peine à terre que la mer devint mauvaise. Après quelques jours de repos, je repris mes courses à cheval pour visiter quelques parties du mont Liban. C'est ici que j'ai pu avoir une idée des montagnes; celles de la Judée ne sont rien auprès de celles de la Syrie.

J'allai d'abord à Antoura, où les lazaristes ont un collége pour les Maronites, les Grecs catholiques, etc. Le chemin qui y mène suit d'abord le rivage de la

mer ; on marche même longtemps sur le sable, et l'on passe à gué, près de leur embouchure, quelques cours d'eau qui, à l'époque des pluies, deviennent des rivières. Plus loin le roc s'avance dans la mer, presqu'à pic, de sorte qu'on a été obligé de tailler dans la pierre une route qui est assez étroite et sans garde-fou. On a d'un côté le roc qui se dresse comme un mur, de l'autre la mer dans laquelle on serait précipité si le cheval bronchait. Cette route est l'ouvrage des Romains, comme l'apprend une inscription latine tracée sur le roc. Près de là sont des bas-reliefs encadrés, taillés dans la pierre, et qui paraissent fort anciens. Les chemins de la Judée, quoique souvent bien scabreux, ne peuvent donner une idée de ceux du Liban. J'avais souvent entendu parler de précipices, mais c'est ici que j'en ai vu de véritables pour la première fois. Un voyage dans ces montagnes est une suite de surprises continuelles. A peine a-t-on escaladé un pic qu'on en découvre un autre plus élevé qu'on ne voyait pas d'abord. On aperçoit de tous côtés des villages et des couvents qui paraissent voisins : ils sont tels en effet à vol d'oiseau ; mais on ne peut aller de l'un à l'autre que par une foule de détours, de montées et de descentes, car les pics qui les supportent sont séparés par de profondes vallées. Ces pics eux-mêmes, étant très abrupts, ne peuvent être gravis que par des sentiers sinueux, qui forment une espèce de labyrinthe. On fait souvent plusieurs

fois le tour d'un mamelon, à différentes hauteurs, avant d'en atteindre le sommet. La plupart de ces montagnes se composent de rocs nus, qui semblent ne former qu'une seule pierre. Les parties les plus hautes en sont couvertes de neige ; sur les pentes inférieures et dans les vallées, les Maronites ont créé, à force de travail et avec un goût infini, un sol artificiel, qui se développe en étages échelonnés de distance en distance. Tout cela est planté de vignes et de mûriers ; car la soie est le principal article d'exportation du pays. A certaines heures, toute la montagne retentit du son des cloches. De temps en temps, on trouve des vues magnifiques, des sites délicieux, qui dédommagent le voyageur de la peine qu'il a eue pour y parvenir. Des pics les plus élevés du Liban, on aperçoit l'île de Chypre.

Le collége des lazaristes est situé sur un petit plateau dont l'horizon est borné de tous côtés par des hauteurs. Il est assez nombreux et rend à ce pays de grands services. Pour éviter la chaleur, on le transporte l'été à une résidence située beaucoup plus haut, et appelée Reïfoun. On fait, pour l'usage de la maison, un vin agréable, mais capiteux, qui ne revient qu'à un sou la bouteille. Pour le dire en passant, le vin que font les Arabes est cuit et non fermenté.

Du collége, nous allâmes voir des religieuses visitandines, qui sont toutes Arabes, et qui continuent l'œuvre des religieuses françaises amenées autre-

fois par les jésuites. Nous fîmes aussi une visite au patriarche maronite, qui habite un vaste couvent de sa nation. Pour arriver chez lui, il fallut passer par des chemins plus effrayants encore que tous les précédents. Ce couvent, comme presque tous les autres, est situé au sommet d'un pic qu'il faut escalader en suivant un sentier étroit et sinueux formé par les anfractuosités des rochers. Lorsque, d'en bas, on voit des hommes ainsi suspendus à moitié de la montagne, on ne comprend pas comment ils peuvent s'y soutenir. Quant aux Maronites, ils ne cherchent nullement à améliorer ces chemins, parce qu'ils y ont trouvé jusqu'ici la meilleure garantie de leur indépendance. Le patriarche était assis sur un divan, et entouré des principaux cheiks de la nation; il avait par-dessus ses vêtements une riche pelisse, dont l'intérieur et le collet étaient de fourrures, et l'extérieur de soie rouge. Il nous offrit, suivant l'usage, le café et la pipe, nous parla de la France, et nous montra un calice que Pie IX lui avait envoyé. Il avait aussi plusieurs calices très riches faits en France, et dont il trouvait la forme préférable à toute autre. Dans le même couvent se trouvait un autre évêque maronite, l'un des plus savants de sa nation. Il étudiait, à ce moment, la théologie de Perrone, dans l'édition de M. Migne, et en rédigeait une en arabe pour ses compatriotes. On l'appelle, si je ne me trompe, *Moutrann Boulos*, c'est-à-dire l'évêque Paul; car on

désigne ici les ecclésiastiques par le nom de baptême joint à celui de la fonction; un simple prêtre est donc appelé ***Abouna Boulos***, ***Abouna Stephann.***

J'allai ensuite à trois lieues plus loin, à Gazir, où les jésuites ont un beau séminaire pour les différents rits catholiques de la Syrie. La pluie m'y retint trois jours, de sorte que j'y passai le premier jour de l'an 1851. Le supérieur eut la bonté de faire répéter pour moi un petit drame religieux, composé par un professeur et joué par les élèves à l'occasion de Noël. Le sujet en était la naissance de Jésus-Christ; et il avait pour but d'apprendre aux enfants le français, de leur donner de l'aplomb, et enfin de les amuser en les édifiant. Le lendemain, on joua une comédie arabe, où je ne comprenais que les gestes. Les jésuites ont trois autres maisons en Syrie, celle de Beyrout, celle de Becfaïa, où réside le prince des Maronites, et celle de Zahlé. Ils sont presque tous Français, et parlent assez l'arabe pour prêcher et confesser en cette langue. Jamais je n'oublierai la manière aimable dont ils m'ont accueilli, ni les belles créations dont leur génie a doté le Liban.

En retournant à Beyrout, nous fûmes assaillis par une affreuse tempête. Pendant qu'une pluie torrentielle nous inondait, les éclats du tonnerre, répétés par les échos des montagnes, nous faisaient frissonner. Les orages en Orient sont fréquents l'hiver; pendant l'été, il n'y en a jamais; de sorte que les chaleurs et

le beau temps durent souvent plusieurs mois sans interruption. Du haut des pics voisins de la côte, nous voyions la mer en fureur se précipiter sur le rivage. Nulle part ailleurs je n'ai vu les vagues se croiser comme à cette extrémité de la grande mer intérieure. Le bruit qu'elles faisaient s'entendait de plusieurs lieues, et leur hauteur était effrayante ; car souvent ici la profondeur est très grande tout près de la terre. En arrivant sur le rivage, nous vîmes un navire brisé par la tempête, et nous trouvâmes les ruisseaux qui se jettent dans la mer changés en torrents. Il fallait cependant les passer à gué ou rebrousser chemin. La chose se passa bien pour les premiers; mais quand nous entrâmes dans celui qui était le plus rapide et le plus considérable, nous éprouvâmes un étourdissement indéfinissable dont je me souviendrai toujours. Nos chevaux, en allant à la dérive, avançaient cependant vers le bord opposé ; mais ils tournaient sur euxmêmes insensiblement, et ce mouvement, joint à celui du torrent dont nous touchions l'embouchure, et à celui de la mer dont les vagues nous éclaboussaient, produisait sur nous une impression telle qu'en sortant enfin de l'eau, nous ne savions plus où nous étions.

Dès que je fus rentré à Beyrout, j'en visitai les jolis environs, si souvent décrits par les voyageurs. La ville est située sur une presqu'île très basse, qui se détache des montagnes et s'avance dans la mer, où elle forme un cap. Les jardins qui l'entourent se rem-

plissent de maisons ; de sorte qu'il y a aujourd'hui plus d'habitants hors des murs qu'à l'intérieur. Le pavé de la ville vaut mieux que celui de Constantinople et de Jérusalem ; mais les fortifications sont très défectueuses. Les principales églises sont celle des Maronites, celle des Grecs catholiques, celle des Grecs schismatiques, celle des capucins, qui est la paroisse latine. L'évêque latin qui réside à Beyrout est accrédité par le Saint-Siége auprès des catholiques, assez nombreux en Syrie, qui appartiennent aux divers rits orientaux. L'enceinte de la ville est assez petite ; elle a six portes. Autour de l'enceinte, est une espèce de boulevart où les troupes ottomanes s'exercent aux manœuvres européennes.

La côte de Syrie offre une mine féconde aux amateurs d'antiquités. Béryte était autrefois une colonie romaine, et l'on trouve souvent des médailles qui rappellent cette époque reculée. On en trouve aussi sur l'emplacement de Biblos, de Jubal et de Derkala. J'en ai vu une collection fort intéressante au collége des jésuites à Gazir. La porte qui mène de l'église des capucins à la maison des lazaristes présente une inscription ancienne. Dans l'enceinte, du côté de la même porte, sont trois colonnes qui ont dû appartenir à un vaste monument ; on en a trouvé une pareille en construisant près de là, mais hors des murs, la maison des lazaristes.

Souvent, quand la mer est mauvaise, il est impos-

sible de débarquer à Beyrout. On essaie alors de débarquer à l'endroit où la presqu'île se rattache aux montagnes, près de la rivière *du Chien*. Il serait assez facile d'y faire un port; mais mieux vaudrait encore en faire un à Djouni, qui se trouve au fond d'une petite baie, un peu au nord de Beyrout. Djouni veut dire Jonas; c'est là, dit-on, que le prophète fut vomi par le monstre marin. On traverse ce village, qui a beaucoup d'avenir, lorsqu'on se rend de Beyrout à Gazir.

Quand j'ai visité une ville en détail, mon habitude est de monter sur des hauteurs pour en étudier l'ensemble. Du Liban, la vue de Beyrout est pittoresque, mais la distance est trop grande. Le mieux est de monter sur une des collines qui occupent l'est, le centre ou l'ouest de la péninsule. On domine alors une langue de terre longue et large, mais plane, très sablonneuse à l'ouest et au sud, remplie de jardins au nord, à l'est et au centre. Ces jardins offrent un aspect moins extraordinaire, mais plus riant, plus varié que ceux de Jaffa. Du côté du sud, on aperçoit encore une jolie forêt de pins, et du côté du nord se développe la ville. Partout de la verdure; aussi trouve-t-on à Beyrout d'excellent lait, denrée infiniment rare en Orient. Les maisons placées sur les hauteurs de la péninsule jouissent donc d'une vue charmante, surtout au moment où le soleil se couche et se lève. Leurs habitants d'ailleurs sont rafraîchis l'été par une brise de mer; ce qui les dispense d'aller

chercher un refuge dans le Liban à l'époque des chaleurs.

Les jésuites ont à Beyrout une école pour les garçons; ils ont établi, pour prémunir la jeunesse catholique des différents rits contre les séductions de la propagande protestante, une petite académie qui répand le goût des études sérieuses. Les lazaristes, qui ont aussi à Damas, à Alep, à Tripoli, des établissements recommandables à tous les titres, dirigent à Beyrout les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Ces excellentes religieuses se multiplient en Orient pour faire face à tous les besoins; elles réussissent à la fois dans toutes les œuvres qui occupent en Europe les instituts les plus divers. Elles ont un pensionnat payant, des écoles gratuites d'externes, une école normale de filles pour les Maronites, un hôpital, un dispensaire, etc. J'étais heureux de retrouver parmi elles cette politesse française, ces attentions délicates, cette amabilité exquise dont souvent ailleurs j'avais regretté l'absence. J'ai remarqué que toutes les supérieures de cet ordre, dans les ports du Levant, avaient été choisies très heureusement. C'étaient des femmes vraiment distinguées. Non-seulement elles savaient s'exprimer avec convenance, bon ton et dignité; mais plusieurs d'entre elles étaient douées d'un génie organisateur qui se révélait par les créations les plus utiles et les plus opportunes.

J'ai étudié sur les lieux la question du Liban, qui a

tant occupé l'Europe depuis plusieurs années, et sur laquelle tant de personnes ont parlé à tort et à travers. Je me suis convaincu que les partisans des Maronites avaient souvent égaré l'opinion par leurs récits exagérés et par leurs appréciations systématiques. J'avoue que les Maronites ont eu beaucoup à souffrir de la part des Turcs et des Druses; mais ils doivent s'imputer à eux-mêmes une partie de leurs malheurs. Après avoir donné aux Druses des sujets de mécontentement, ils ont eu le tort de ne pas leur résister quand il le fallait, quoiqu'ils fussent beaucoup plus nombreux. Avec plus de bravoure, ils eussent repoussé facilement les attaques de leurs ennemis et prévenu ainsi l'intervention des Turcs. Ceux-ci étaient d'ailleurs exaspérés par les prétentions d'indépendance absolue que mettaient en avant les avocats des Maronites. Ces prétentions, qui avaient pour objet de les servir, leur ont donc été très funestes, bien qu'ils n'en fussent pas responsables et qu'ils n'y songeassent même pas. On a cherché des arguments dans l'histoire pour établir l'indépendance absolue de ce peuple; mais c'est là une thèse insoutenable. Toujours il a été tributaire de la Porte. L'émir Béchir lui-même n'était pas indépendant, et d'ailleurs sa domination était toute récente. Sa famille, en retournant à l'islamisme, depuis son expulsion de la Syrie, a bien montré qu'elle était indigne d'une restauration que certains écrivains s'obstinent à demander. La

France doit sans doute assurer aux Maronites la liberté dont ils ont joui de temps immémorial; mais il serait extravagant de contester à la Porte un droit de souveraineté qui, dans son exercice, se réduit presqu'à rien.

On a exagéré aussi le nombre des Maronites, ainsi que leurs vertus, dans l'intention d'intéresser en leur faveur l'opinion publique. Je crois qu'on peut atteindre ce but charitable tout en restant dans les limites de la vérité. La nation maronite tout entière n'atteint pas le chiffre de 150,000 âmes. Elle est pleine d'avenir, il est vrai; elle peut se multiplier et s'étendre. Il est même probable qu'elle finira par sortir de ses montagnes et par rendre aux plaines de la Syrie leur antique splendeur; mais l'époque de ce développement, que nous appelons de tous nos vœux, n'est pas encore arrivée. Quant à leurs qualités, les Maronites, s'ils réjouissent le voyageur par la simplicité de leur foi et leur attachement au Saint-Siége, offrent par contre plus d'un sujet de réflexions affligeantes. Ils sont loin de sentir tout le prix des efforts que les missionnaires ne cessent de faire pour leur être utiles, tandis qu'ils devraient seconder ces efforts par un concours actif, pour hâter le moment de leur régénération complète. Leur tenue dans les églises n'est pas respectueuse; ces églises sont dans un état de délabrement inouï. Leur clergé lui-même laisse à désirer, soit sous le rapport de l'instruction, soit sous

le rapport de la dignité sacerdotale. Il faut avouer cependant qu'il y a eu dans ces dernières années des améliorations notables; mais il y a encore beaucoup à faire, et les amis des Maronites, au lieu de plaider pour leur indépendance, doivent s'efforcer de les rendre plus braves, plus zélés pour le bien, plus unis entre eux, et partant plus dignes des destinées que la Providence peut leur réserver.

Je t'ai envoyé de Constantinople des renseignements statistiques sur les races, les cultes, les rits de l'empire ottoman; je n'ai pas à revenir là-dessus. Je dois seulement te dire qu'en débarquant à Beyrout, on est frappé sur-le-champ de la différence entre le type turc et le type arabe. Les usages d'ailleurs, comme les costumes, comme les sites, ne sont plus les mêmes qu'aux environs de Smyrne et de Constantinople. Dans ces deux dernières villes, les prêtres rayas ou indigènes portent la barbe, mais non les prêtres latins. En Syrie et en Égypte, il n'y a pas d'exception. On serait étonné de voir un prêtre dire la messe sans barbe : on le prendrait pour un protestant. Les laïques, au contraire, se rasent même les cheveux. Les femmes, au lieu du yachmaq, c'est-à-dire du voile blanc et léger usité dans la capitale, ont sur la figure un morceau d'étoffe de couleur. Lorsqu'on est reçu dans une famille chrétienne d'un certain rang, on est étonné de voir une foule de pièces d'or attachées aux cheveux des jeunes filles. Ces pièces d'or se

trouvent derrière la tête à des hauteurs inégales, de manière à former comme une surface verticale et flottante.

Les protestants sont assez nombreux à Beyrout; là, comme à Smyrne, ils épousent souvent des jeunes filles catholiques et, au mépris de leurs promesses, ils élèvent leurs enfants dans l'hérésie. C'est ici qu'on peut se convaincre de l'influence funeste des mariages mixtes. Toutefois, le principal adversaire de l'Église dans tout l'Orient, c'est le schisme. La variété de rits entre les catholiques d'une même ville amène aussi des conséquences fâcheuses. Les Arméniens et les Maronites sont les plus attachés au centre de la foi; ils ont été jusqu'à adopter le calendrier grégorien. Mais les Grecs catholiques ont trop de penchant pour leurs frères séparés : c'est l'excès opposé à celui des Arméniens, dont les deux branches (unis et non-unis) sont en hostilité sourde. Dans plusieurs des rits orientaux, même catholiques, de grandes réformes seraient nécessaires. L'oisiveté surtout fait de grands ravages. Quelques prêtres de ces rits, plongés dans l'inaction et la misère, ont eu l'idée d'aller quêter en Europe et ont recueilli de la sorte des sommes relativement considérables. Leurs récits ont fait germer, dans bien des cœurs, le désir d'exploiter les nations généreuses de l'Occident. Aussi m'a-t-on recommandé de prévenir mes amis, afin que les œuvres patronées par les évêques ne souffrissent pas de ces sollicitations indi-

viduelles, et qu'on n'encourageât pas une tendance funeste par des largesses inconsidérées.

Le consulat de Beyrout est un des principaux de la Turquie, à cause du voisinage des Maronites. Les postes diplomatiques de l'empire qui ont une importance *politique* réelle sont, outre la capitale, Beyrout, Jérusalem et Alexandrie. Il y a aussi à Beyrout, ainsi qu'en plusieurs autres villes du Levant, un médecin nommé par le gouvernement français pour faire des recherches sur la peste. Ces médecins rendent de grands services à nos compatriotes et se montrent ordinairement les auxiliaires zélés des missionnaires catholiques. Celui de Beyrout me disait : « N'oubliez pas de faire savoir à tous ceux qui vous entendront que le véritable moment pour venir en Syrie, c'est le printemps, c'est-à-dire avril, mai, juin. Le pays est fiévreux en juillet, août, septembre. » Je crois pouvoir ajouter que, entre les fièvres et les pluies, c'est-à-dire à la fin d'octobre et au commencement de novembre, on peut encore voyager commodément.

Maintenant, mon cher Alfred, je vais partir pour l'Égypte, n'ayant qu'un regret : c'est de n'avoir pas été à Nazareth. Quoiqu'il y ait beaucoup moins à voir qu'à Bethléem, et qu'il y ait plus à souffrir pour y arriver, j'aurais bien désiré m'y rendre; mais c'était impossible. Ce qui diminue mes regrets, c'est que j'ai vu de la mer les autres localités intermédiaires entre Jaffa et Beyrout, savoir : le Carmel et son riche cou-

vent, Caïffa, Saint-Jean-d'Acre, Sour, Saïda. D'ailleurs, si la vue des lieux célèbres nous éclaire l'esprit, elle nous fait perdre souvent des illusions agréables. Chaque nouveau pas que nous faisons sur une terre classique dissipe un de ces délicieux rêves qui ont bercé notre enfance. Je me console donc en pensant que Nazareth restera, jusqu'à nouvel ordre, un champ libre à mon imagination, et que nulle réalité prosaïque ne viendra détruire dans mon âme l'idée riante que nous nous formons de ce saint lieu en lisant l'Évangile.

XXVI.

L'ÉGYPTE.

Embarquement à Beyrout. — Quarantaine. — Alexandrie ; ses monuments, ses environs. — Le canal. — Pluie en Egypte. — Le Nil. — Le vapeur anglais. — Le Caire. — Les pyramides.

Le Caire, février 1851.

Mon cher Alfred,

Ma dernière lettre t'a permis de me suivre jusqu'au moment où j'allais quitter Beyrout. Mon embarquement fut moins périlleux que je ne le craignais. Ce n'est pas cependant sans peine que je parvins sur le paquebot français. Les embarquements sont sujets à

Beyrout à mille difficultés dont ne se doutent pas les riches voyageurs qui chargent leurs drogmans de tous les détails matériels. Le quai était encombré d'un monceau de marchandises qui venaient d'arriver ou qui allaient partir. Une ligne continue de barques qui en apportaient d'autres et attendaient qu'on les déchargeât formait une barrière qui paraissait infranchissable. Il fallait sauter par-dessus tout cela pour atteindre quelques barques libres, dont les patrons, dès qu'ils vous tenaient, exigeaient un prix exorbitant. Tous ces petits incidents me rendirent plus agréable le séjour du paquebot, où enfin je pus me croire sur une terre française. La traversée de Beyrout à Alexandrie fut magnifique. Nous ne découvrîmes les côtes si basses de l'Égypte que peu de temps avant d'arriver.

Alexandrie nous apparaissait de loin comme une ville flottante qui vient de sortir du sein des eaux. Après de longs circuits pour éviter les écueils qui en défendent l'approche, nous entrâmes dans le port, où il y avait alors au moins deux cents navires de toutes les nations. C'était le 8 janvier, et la chaleur était très forte. A peine débarqué, je fus installé à la quarantaine pour y passer cinq jours, y compris le jour d'entrée et le jour de sortie. L'établissement vous livre, moyennant finances, une chambre toute nue et une espèce de Bédouin qui doit vous surveiller. A vous de faire venir de l'hôtel mobilier et repas. Souvent même il faut partager sa chambre avec un ou deux

compagnons de voyage. Quant aux Arabes, on les entasse tous ensemble dans la même salle, où ils restent jour et nuit étendus et fumant. Si vous avez des connaissances dans la ville, elles peuvent venir adoucir les ennuis de votre captivité ; mais vous ne pouvez leur parler qu'à travers deux grillages assez éloignés l'un de l'autre. Au moins vous avez l'avantage de voir tout le port; car la quarantaine en occupe le rivage. Vous pouvez même vous promener sur le sable qui tient lieu de quai, mais seulement dans de certaines limites que le surveillant bédouin, armé d'un bâton, s'efforce vainement de faire respecter. Un jour que, pour m'empêcher de les franchir, il m'avait saisi par le manteau assez brusquement, je lui laissai le manteau dans les mains et continuai tranquillement ma promenade. Malgré sa gravité et son air rébarbatif, mon cerbère ne put s'empêcher de sourire.

Jamais collégien n'a vu arriver le jour des vacances avec autant de plaisir que j'en éprouvai en sortant de ma prison et en me trouvant dans la rue. Je me hâtai de réparer le temps perdu, et de visiter la ville. Elle est vraiment superbe; c'est la plus européenne des villes de l'Orient. Des rues larges et droites sont bordées de maisons somptueuses et uniformes. Ces rues, unies et macadamisées, favorisent la circulation des voitures, que la détestable disposition du pavé rend impossibles dans les villes que j'ai traversées depuis Constantinople. Je visitai la colonne de

Pompée, les aiguilles de Cléopâtre, les nouvelles fortifications, qui sont l'ouvrage d'un Français au service du pacha, ainsi que les magnifiques boulevarts qui se croisent en tous sens. Je vis aussi le canal et les délicieuses *villas* qui le bordent, le lac Mariotis, l'ancien port, l'emplacement de la fameuse bibliothèque des Ptolémées, toutes sortes d'antiquités égyptiennes recueillies par des amateurs. Le séjour d'Alexandrie est un délicieux séjour. Les lazaristes y ont de supérbes établissements, dont le terrain et les matériaux ont été donnés par Méhémet-Ali. Quand ils l'allèrent remercier : « C'est nous, répondit-il, qui vous avons des obligations; car c'est pour le bien de notre pays que vous travaillez. » — Il n'y a pas de pierre dans les environs de la ville ; la nouvelle est bâtie entièrement des ruines de l'ancienne, et celle-ci a dû tirer de fort loin les matériaux de ses nombreuses constructions.

Cependant, je voulais aller au Caire. J'avais à choisir, pour m'y rendre, entre une des barques arabes qui sillonnent continuellement le Nil, et le bateau à vapeur anglais. Le premier parti avait l'inconvénient d'exiger un temps considérable; car souvent les barques mettent huit jours pour remonter le fleuve. Le *vapeur* anglais fait le trajet en vingt-quatre heures; mais il exige 75 fr. : ce qui fait 150 fr. pour l'aller et le retour. Je donnai la préférence au paquebot pour arriver plus vite, et aussi

pour ne pas me trouver seul encore avec des bateliers arabes pendant plusieurs jours. J'eus bientôt occasion de reconnaître que l'organisation des bateaux anglais est bien différente de celle des nôtres. Il y avait des passagers de deuxième classe qui, n'ayant payé que 50 fr., devaient rester nuit et jour sur le pont. Là, on leur servait, en présence du public, les restes des plats qui avaient figuré à la première table. C'est que les Anglais ont établi cette deuxième catégorie afin de séparer les domestiques des maîtres. Du reste, la nourriture était comprise dans le prix du passage. On monte à Alexandrie sur une barque assez petite, qui est remorquée par un *steamer* de minimes dimensions ; puis, quand on arrive au point de jonction du canal avec le Nil, on transborde passagers et marchandises sur un paquebot assez grand qui va jusqu'au Caire.

A peine étions-nous en route, qu'il survint un incident sur lequel je ne comptais pas. J'avais perdu à Beyrout mon parapluie, et, comme on m'engageait à le remplacer, j'avais répondu : « Rien ne presse ; je n'ai pas besoin de parapluie pour aller en Égypte, où il ne pleut jamais. » Ainsi le croyais-je, sur la foi de maint géographe. Or donc, nous n'étions pas loin d'Alexandrie, qu'une pluie torrentielle vint s'abattre sur nous, et ce ne fut pas la dernière que je reçus en Égypte. Heureusement, elle ne fut pas de longue durée, et bientôt je pus contempler les fertiles plai-

nes qu'arrose le canal. Nous mîmes huit heures à atteindre l'extrémité de ce canal, qui est fort sinueux, et qui est dû à Méhémet-Ali. Le Nil était alors rentré dans son lit; mais il coulait à pleins bords, et ses eaux étaient presque de niveau avec la plaine, qui s'étend au loin, sans le moindre pli de terrain. Néanmoins, à cause des bas-fonds, le pilote ne se dirigeait que la sonde à la main. Nous admirâmes en passant les beaux travaux du barrage, commencé sous Méhémet par un ingénieur français. De temps en temps, venait un village comme il est impossible d'en trouver ailleurs. J'ai vu en Palestine des Arabes qui habitaient des trous pratiqués dans la terre. Ici, les cabanes des fellahs ressemblent de loin, et même d'assez près, à un tas de fumier arrondi par le haut. Les animaux tués en fournissent la charpente, qui se compose de leurs os; les animaux vivants en fournissent le mortier. Et les malheureux fellahs cultivent la plus fertile des terres! Quel triste côté de l'administration de Méhémet!

Je fus le premier sur le bateau à apercevoir les pyramides, qui, de loin, ressemblent à une chaîne de montagnes, et que maintenant je vois tous les jours en montant sur la terrasse de la maison que j'habite. Je n'en détachais mes yeux que pour admirer la végétation puissante qui se développe sur les bords du fleuve. Enfin nous apparut le Caire, dont la forêt de minarets produisait un effet magique, et nous arrivâ-

mes à Boulac, port septentrional de cette grande ville. Nous étions sur le point de débarquer, quand une corde qui manœuvrait au-dessus de ma tête accrocha mon chapeau et le lança au loin dans le Nil. Je restai fort confus, à cause de la multitude des spectateurs qui se trouvaient tant sur le paquebot que sur le quai. Deux hommes s'élancèrent à la poursuite du fugitif, et l'un parvint à le saisir; mais l'autre lê renfonçait dans l'eau, espérant arriver à le saisir lui-même, et avoir l'avantage de le rapporter à son propriétaire. A la fin, le premier en resta maître, et me le rendit dans un déplorable état.

Le Caire est une ville immense. Elle a, dit-on, 500,000 habitants. Ceux qui lui attribuent 900 mosquées exagèrent sans doute; mais elle en a cependant un grand nombre, où l'on entre beaucoup plus facilement que dans celles des autres villes musulmanes. Il y a aussi des églises de tous les rits catholiques, sauf le rit abyssin-uni, nouvellement rétabli par les lazaristes en Abyssinie, et peut-être le rit chaldéen. On y compte 2,500 Grecs catholiques, 800 Arméniens-unis, 600 Maronites, 1,000 Coptes catholiques, 100 Syriens-unis, 4,000 catholiques du rit latin : total, 9,000 catholiques. Il y a environ 30,000 Coptes non-unis et 20,000 Grecs schismatiques. Il y a un évêque latin en Égypte, aussi bien que des évêques pour les autres rits catholiques; mais les paroisses latines sont administrées par des

franciscains qui dépendent du révérendissime de Jérusalem. D'autres franciscains mineurs réformés, dépendant de la Propagande de Rome, ont une maison au Caire et des missions dans la Haute-Égypte pour les Coptes catholiques, dont ils portent le costume. Les franciscains de Terre-Sainte gardent partout l'habit ordinaire de leur ordre.

On peut aller à peu de frais du Caire dans la Haute-Égypte sur des barques arabes; mais, en faisant ce voyage, il faut se résigner à perdre un temps considérable et à endurer des privations de toute nature. On reste quelquefois confiné pendant un mois dans une barque avant d'arriver à Thèbes. Ce voyage d'ailleurs nécessite des connaissances étendues en archéologie, et la vue des antiquités égyptiennes aurait peu d'intérêt pour un voyageur qui ne serait pas initié aux découvertes récentes sur les hiéroglyphes.

Le voyage du mont Sinaï est beaucoup plus difficile. Rien que pour arriver à Suez, il faut passer deux jours sur le dos d'un chameau; car la voiture anglaise, qui y conduit en quatorze heures les passagers de l'Inde, exige pour ce court trajet 225 fr.

Certains touristes aiment à suivre les caravanes qui vont du Caire à Jérusalem par la voie du désert; mais ce voyage ne peut être fait en toute saison, et il est toujours impossible à un homme seul. Il offre quelquefois des dangers, soit de la part des Arabes,

soit de la part des tourbillons de sable et du vent brûlant appelé *simoun*.

L'Égypte aujourd'hui est réellement dans un état déplorable, malgré le vernis de civilisation dont ses derniers maîtres ont voulu la doter. Méhémet-Ali avait certainement une grande habileté ; mais on reconnaîtra de plus en plus qu'il a fondé sur le sable, qu'il n'a fait que dépeupler et dépouiller son pays au profit de son avarice et de son ambition. Il ne songeait qu'à grossir son trésor et à s'affranchir de la suzeraineté de la Porte. On a peine à comprendre que des publicistes catholiques aient pu désirer qu'il consolidât l'islamisme en devenant, par la conquête de la Syrie et de la Mésopotamie, le fondateur d'un nouvel empire arabe. Sans doute il a opéré quelques fondations utiles; il a contribué à détruire des abus, ainsi qu'à réveiller les Arabes de leur assoupissement; mais aux abus anciens en ont succédé de nouveaux. Il avait établi une foule d'institutions qui étaient des hochets pour sa vanité et qui coûtaient fort cher, sans être fort utiles. Abbas-Pacha a bien mérité de l'Égypte en renonçant à des prétentions d'indépendance qui étaient injustes, et en supprimant ou modifiant des sinécures dont profitaient seuls quelques Européens. Ces derniers naturellement ont peu goûté les réformes économiques du nouveau pacha, et ils l'ont décrié dans les journaux de Paris et de Marseille. Le journal de Constantinople l'a au contraire exalté sans mesure.

La vérité se trouve entre ces deux extrêmes. Abbas-Pacha est innocent d'une grande partie des griefs qu'on lui impute; mais, malgré tous ses efforts, l'Égypte ne peut arriver à une prospérité complète que par la régénération de la Turquie, et cette régénération elle-même ne peut s'accomplir sans que les chrétiens soient admis à posséder, à remplir toutes les charges et à prêcher leur foi.

En attendant, l'Angleterre convoite l'Égypte et commence déjà à y supplanter notre influence. Si une foule de Français y occupent encore des emplois, les Anglais travaillent à y établir un chemin de fer qui ne profitera guère qu'à eux. Ils s'opposent au percement de l'isthme de Suez, qui servirait aux autres nations comme à eux, mais qui rendrait inutiles toutes les étapes qu'ils ont semées sur l'ancienne route des Indes.

Mais j'oublie, mon cher Alfred, que je ne t'ai pas encore parlé de la ville même du Caire. On peut en voir l'intérieur et les environs en cinq ou six jours; mais il est bon d'y rester assez longtemps, car elle est comme le rendez-vous de toutes les populations de l'Afrique, et comme un grand marché entre les trois parties de l'ancien continent. Sa physionomie ne ressemble pas à celle des autres villes musulmanes. Damas seul peut lutter avec elle pour l'originalité de l'aspect général. Le Caire se compose de maisons très hautes et de rues très étroites, où l'on marche,

non sur le pavé, mais sur la terre. Cette disposition est sans doute assez triste, surtout quand le soleil ne luit pas ; mais elle prévient la poussière, qui est insupportable dans les quartiers où l'on a ouvert de larges voies à l'européenne. On sent aussi dans les rues une fort mauvaise odeur, qui provient du genre de combustible usité dans le pays. Comme le bois est aussi rare que la pierre, on a recours à toutes les matières animales qui peuvent y suppléer. On aime cependant à se promener dans ces rues sur un de ces petits ânes qui vont toujours au galop, et qui sont ici, comme à Alexandrie, la monture ordinaire pour les riches comme pour les pauvres. Ils ont de bonnes selles et de bons étriers. Ils servent aussi pour tous les transports ; quelquefois on rencontre un homme à cheval qui en chasse cinquante devant lui comme un troupeau de moutons. La promenade la plus habituelle, c'est la belle et immense place de l'Esbekeyeh, où était la maison de Kléber, et où l'on trouve aujourd'hui un beau jardin anglais ouvert au public. J'y vais souvent, parce que j'en suis voisin.

Ma première excursion eut pour objet la grande mosquée et la citadelle. Cette citadelle, qui est comme une petite ville d'où l'on domine la grande, contient la magnifique mosquée d'albâtre commencée par Méhémet, un palais, un arsenal, l'hôtel de la monnaie et un puits monumental. De là on va voir dans une plaine sablonneuse les tombeaux des califes, et

du côté du Nil, près du Vieux-Caire, ceux des Mameluks et de la famille régnante. Ma deuxième excursion fut pour la forêt pétrifiée, qui n'a rien de merveilleux : ce sont des pierres gisant sur le sol, et qui affectent des formes végétales. Le troisième jour, j'allai voir l'*arbre de la Vierge*, à l'ombre duquel la sainte Famille se reposa, dit-on, dans la fuite en Égypte. Il est dans un jardin où l'on entre en payant, et est tout couvert de noms de voyageurs. En y allant, on voit un désert transformé par Ibrahim en prairies et en jardins au moyen d'irrigations; près de là est le champ de la bataille d'Héliopolis. En revenant, on visite la ville nouvelle qu'Abbas-Pacha a bâtie dans le désert, par suite de je ne sais quel caprice.

Séduit par les descriptions pompeuses de quelques voyageurs, je voulus visiter le palais de Choubra, maison de campagne du pacha, située près de la ville, du côté de la porte Neuve. J'étais parti avec un seul Arabe, propriétaire de mon âne. Nous entrâmes dans les jardins qui précèdent l'habitation, et j'avançais hardiment, quand une foule d'esclaves, armés de bâtons, arrivèrent sur nous pour nous jeter dehors. Ne comprenant rien à leurs cris ni à ceux de mon compagnon, qui se mourait de peur, je m'obstinais à avancer. Mais, voyant que les bâtons allaient faire leur office, et comprenant que mon guide voulait trouver un interprète pour m'expliquer la cause de

notre insuccès, je me résignai à battre en retraite avec lui. Je fus très étonné d'apprendre que le palais de Choubra venait d'être fermé au public, parce que le pacha en avait fait la résidence de ses femmes. Cette circonstance donnait à ma tentative un caractère très compromettant; aussi m'estimai-je heureux d'en avoir été quitte à si bon marché. Ma peine d'ailleurs ne fut pas perdue; car pour aller à Choubra on traverse de magnifiques promenades.

J'avais gardé pour la fin la principale excursion, celle des pyramides. Je te la donne plus en détail, parce que je crois qu'elle t'intéressera plus que les autres. Le 26 janvier, je dis la messe au matin dans la chapelle des Mineurs réformés, entre un descendant des anciens Égyptiens, qui la disait en copte, et un prêtre nègre, qui la disait en abyssin. Leurs chasubles étaient assez semblables à nos chapes, mais beaucoup plus souples. Pour les cérémonies et les paroles, ils diffèrent de nous plus encore que pour la forme des ornements et des vases sacrés. Après la messe, je partis seul, suivant ma coutume, avec un guide arabe. Nous avions une lieue à faire avant d'arriver au Nil, et quatre à cinq après avoir traversé le fleuve; aussi était-il nécessaire de se munir de provisions pour toute la journée. Pendant une heure que nous cheminâmes entre la ville et le fleuve, nous restâmes enveloppés d'un brouillard si épais, que je ne voyais pas même l'âne qui me servait de

monture. A chaque instant nous heurtions les passants qui se croisaient avec nous; et il fallait au guide toute sa connaissance des lieux ou plutôt tout son instinct, pour ne pas s'égarer.

Qnand nous arrivâmes au Nil, ce fut bien pis. Le brouillard était toujours le même, tellement intense qu'on ne peut s'en faire une idée dans nos pays. Il fallait cependant, ou traverser le fleuve dans cette obscurité, ou nous résigner à retourner sur nos pas. J'avais une répugnance extrême à m'aventurer sur l'eau; enfin, vaincu par les sollicitations de mon guide, accoutumé à des expéditions semblables, je me laissai entraîner dans une barque, où monta l'âne avec nous. A peine commencions-nous à avancer, que je regrettai mon imprudence. Je ne voyais pas l'eau sur laquelle nous glissions; que dis-je? je ne voyais pas la barque qui nous portait; je ne me voyais pas moi-même. Nos bateliers poussaient de grands cris pour avertir ceux des autres barques. Malgré cette précaution, nous en abordâmes plusieurs; et au moment où je croyais toucher la rive, nous nous heurtions avec force contre la maçonnerie du nilomètre, qui occupe l'extrémité d'une île située au milieu du fleuve. Notre frêle esquif manqua de sombrer. Heureusement nous échappâmes encore à ce danger, et nous atteignîmes le bord opposé, après être restés une demi-heure sur le Nil, qui est à cet endroit d'une grande largeur.

Comme nous mettions pied à terre, un magnifique soleildissipa le brouillard comme par enchantement, et nous fit jouir d'un panorama éblouissant. C'est alors que j'aperçus le nilomètre, contre lequel nous avions failli nous briser; car, en le touchant, je ne l'avais pas vu. De tous côtés, des palmiers gigantesques se réfléchissaient dans les eaux du Nil, que sillonnaient mille barques chargées de marchandises. Après avoir quelque temps contemplé ce ravissant coup d'œil, je me mis à galoper dans la direction des pyramides; il fallait encore trois heures pour y parvenir. Nous traversâmes d'abord une forêt de palmiers, puis des plaines où l'on admire tout, excepté les habitations de ceux qui les cultivent. Deux rivières sans ponts se présentèrent successivement à nous; l'âne dut les passer à la nage, et moi sur les épaules de deux Bédouins demi-nus, les seuls véhicules qu'on trouve en cet endroit. Les pyramides sont si grandes qu'elles paraissaient n'être qu'à une distance d'un kilomètre, quand nous en étions encore éloignés de deux lieues. Elles sont au milieu des sables. Avant d'y arriver, on voit le célèbre sphinx, dont la tête est seule aujourd'hui au-dessus du sol. Nous passâmes le milieu de la journée autour des pyramides, et nous y trouvâmes d'autres voyageurs qui nous avaient précédés. Un Américain y était depuis vingt-deux jours campé sous une tente. La première impression que l'on ressent au pied de la

grande pyramide, c'est une espèce d'étourdissement. On n'a pas assez de sang-froid pour analyser ce qu'on éprouve, et pour se mettre à même d'en rendre compte quand on sera de retour. On reste plongé dans une vague rêverie, qu'il est presque aussi difficile de se rappeler que de pressentir. Quand on veut faire le tour des deux principales pyramides, on peut supputer leur masse par le temps qu'on emploie et par la fatigue qu'on éprouve. J'ai mis plus d'un quart d'heure à faire le tour de la grande, en marchant d'un pas ordinaire. Il est vrai que des masses de décombres empêchent de côtoyer le pied de ses quatre faces. Il n'y a pas d'escalier pour monter sur la plate-forme qui en occupe le sommet. Seulement, le revêtement de marbre qui couvrait les deux grandes pyramides ayant été enlevé par les Arabes, leurs quatre faces présentent l'aspect d'escaliers gigantesques; car chaque assise de pierre laisse, en reculant, une saillie sur l'assise inférieure. C'est au moyen de ces saillies qu'on peut escalader les pyramides.

Comme elles sont bâties de pierres monstrueuses, et qu'en plusieurs endroits des éboulements ont eu lieu, il faut faire en montant des enjambées très fatigantes et des détours compliqués. Aussi serait-il imprudent de monter seul et sans le secours des Bédouins qui stationnent aux environs. Ceux-ci, non contents de ce qu'ils gagnent, en tenant les voyageurs par les deux mains pendant l'ascension, et en les por-

tant sur leurs épaules aux deux rivières dont j'ai parlé, ont diverses industries pour se procurer de l'argent. Tantôt ils s'engagent à monter en cinq minutes au haut d'une pyramide (même au haut de la deuxième, qui porte encore à son sommet un spécimen du revêtement plan qui la couvrait tout entière) ; et cela moyennant une somme que les spectateurs de ce tour de force devront réunir en se cotisant. Tantôt ils proposent au voyageur d'écrire son nom sur la grande pyramide : si on veut l'écrire soi-même sans les payer, ils menacent de l'effacer dès qu'on sera parti.

L'entrée de la grande pyramide est simplement un petit trou qui, placé à une certaine élévation, conduit dans l'intérieur par un plan incliné qu'il faut suivre en rampant. Dans les environs des deux grandes pyramides s'en trouvent d'autres plus petites, ainsi que des sarcophages, des idoles étendues par terre et d'autres ruines. Assez loin, vers le sud, on aperçoit les pyramides de Saccara, voisines du colosse de Sésostris. On longe, en revenant, la grande plaine où s'est livrée la bataille mémorable des Pyramides. En retraversant le Nil, j'ai été visiter en détail l'intérieur du nilomètre. On y voit une espèce de citerne qui communique avec le Nil par un conduit souterrain, et au milieu de laquelle est fixée verticalement une tige graduée. J'ai visité aussi au Vieux-Caire la grotte où l'on pense qu'habita la sainte Famille. Elle dépend d'une église copte hérétique.

Maintenant que j'ai vu toutes les curiosités du Caire, je me promène dans toutes les directions. Je viens de remarquer une mosquée qui a pour dépendance une immense place que j'avais aperçue de la citadelle. Les dames du Bon-Pasteur d'Angers ont ici une maison, ainsi qu'à Smyrne et à Tripoli de Barbarie. Au couvent de Terre-Sainte se trouvent aujourd'hui presque tous les franciscains de l'Égypte, réunis pour une retraite que préside l'évêque, Mgr Guasco.

La population latine du Caire, en majorité italienne, est animée d'un assez mauvais esprit. Ses sympathies sont en général pour le parti révolutionnaire de la Péninsule. Les Français sont moins nombreux que les Italiens dans le commerce ; mais ils le sont beaucoup plus dans les emplois du gouvernement.

Je t'écrirai de Rome, mon cher Alfred ; car j'y vais directement. Ma vie errante commence à me peser, et je sens le besoin de ne plus changer de résidence tous les quinze jours ou tous les mois. Prie Dieu de m'accorder un heureux voyage ; je vais entreprendre celui-ci dans la pire des saisons.

———

XXVII.

DU CAIRE A ROME.

Alexandrie. — Confortable d'un bateau à vapeur. — Exploration de Malte. — Naples; ses monuments, ses églises, ses établissements religieux; musée, bibliothèque, papyrus. — Pompeï.

Rome, fin mars 1851.

Mon cher Alfred,

J'ai fait bien du chemin depuis ma dernière lettre. Grâce à la protection divine, je suis arrivé sain et sauf du Caire à Rome. Je vais aujourd'hui te raconter les principaux incidents de ce long voyage; dans une autre lettre, je te parlerai de la ville éternelle, où je compte rester encore six semaines.

Après un séjour d'un mois au Caire, j'en partis le 14 février par le bateau à vapeur anglais qui, favorisé par le courant, nous mena en vingt-deux heures à Alexandrie. Tout le temps de ce trajet, nous eûmes à essuyer un vent du nord tel que nulle part je n'en ai ressenti de plus froid. Cela vient de ce que le sol de l'Égypte, uniformément plat, ne lui offre aucune résistance. Aussi, l'hiver, y est-on quelquefois glacé par le vent, peu d'heures après avoir été grillé par le soleil. En certains endroits, le Nil remontait vers sa

source en vagues écumantes. Notre vapeur ayant brisé une de ses roues en heurtant un autre navire, il fallut s'arrêter deux heures pour la réparer.

A Alexandrie, je visitai plusieurs monuments que je n'avais pu voir avant mon départ pour le Caire, entre autres l'église paroissiale récemment rebâtie par les pères de Terre-Sainte, les beaux établissements des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, qui font là sans bruit, comme dans les autres ports du Levant, un bien immense, le grand palais qui est situé dans une péninsule, entre le port et la mer, etc. Monté sur un de ces excellents petits ânes du pays, je parcourus dans tous les sens les boulevarts et les environs, que je connaissais déjà. Je visitai aussi plusieurs maisons particulières, introduit partout par les lazaristes, dont j'ai reçu, dans tout l'Orient, l'hospitalité la plus gracieuse et la plus aimable.

J'étais enfin sur le point de m'embarquer, lorsque je fus saisi d'une violente irritation d'entrailles qui, peu de mois auparavant, m'avait tenu quinze jours au lit. Je fus longtemps partagé entre la crainte d'aggraver mon mal, si je m'embarquais, et celle d'être obligé d'attendre vingt jours le paquebot suivant. Je me décidai cependant à partir malade. Et, chose surprenante, la mer, à laquelle j'appréhendais de me livrer, me guérit presque subitement. Dès le premier jour, l'appétit était revenu en même temps que les douleurs avaient cessé. La traversée d'Alexan-

drie à Malte fut de cinq jours, que nous passâmes sans voir la terre. Nous eûmes beau temps pour la saison, excepté le troisième jour, où le vent contraire nous amena d'assez grosses vagues, sans toutefois me donner le mal de mer, que j'ai eu seulement trois fois sur neuf traversées. Le souvenir des barques arabes me faisait trouver bon le séjour du paquebot, où l'on repose dans un lit confortable tout en filant douze nœuds à l'heure, où l'on fait les rencontres les plus imprévues et les plus agréables, où l'on n'a rien à désirer sous aucun rapport. Toutes les provisions sont fraîches, comme si l'on se trouvait à terre; le pain lui-même se fait tous les jours à bord.

En arrivant à Malte, nous entrâmes, non dans le grand port, que je connaissais déjà, mais dans celui de la quarantaine; car nous étions censés pestiférés pour trois jours. Je passai ces trois jours assez agréablement avec d'autres voyageurs italiens et anglais. Nous mangions, nous passions la soirée ensemble; nous jouissions d'une belle vue, et nous avions pour la promenade une certaine latitude. Les cloches de la ville m'annonçaient mon retour dans un pays catholique, et semblaient combler un vide que mon long séjour en Orient avait laissé dans mon âme. Quand nous fûmes en libre pratique, il restait encore trois jours avant le départ du paquebot pour Naples; car celui qui m'avait amené d'Alexandrie à Malte était parti tout droit pour Marseille. D'autres *vapeurs* plus

petits font le service de cette dernière ville à Malte, en touchant aux ports de la côte d'Italie. J'allai donc m'installer dans un hôtel, puis rendre visite à Mgr Sant, l'évêque de l'île, qui a le titre d'archevêque de Rhodes. Il m'autorisa à dire la messe, et, pendant les trois jours que je passai à Malte, je pus célébrer au maître-autel de Saint-Jean, l'ancienne église des chevaliers. J'employai mes trois jours à visiter l'île, que je n'avais vue que superficiellement en 1848. La capitale, qui s'appelle Lavalette, est située sur la côte orientale de l'île; elle est bâtie sur une petite péninsule, entre deux ports magnifiques, celui de la quarantaine au nord, et celui du commerce au sud. Ce dernier est immense et contient cinq petites baies séparées les unes des autres par des presqu'îles sur lesquelles se trouvent trois petites villes et l'hôpital maritime. Les vaisseaux de guerre se tiennent dans ce vaste port, dont le coup d'œil est admirable.

Lavalette a des fortifications cyclopéennes. A l'intérieur, toutes les rues sont droites, allant d'un port à l'autre, ou bien parallèles aux quais des deux ports; plusieurs, il est vrai, ont de fortes pentes. La plus belle est la *strada Reale*. Les maisons sont bâties de cette belle pierre jaunâtre qui est un produit de l'île et qu'on exporte au loin sous le nom de *pierre de Malte*. Elles ont toutes de petits balcons vitrés, qui produisent un fort joli effet. Le port de la *quaran-*

taine, moins animé que l'autre, est plus champêtre ; il s'étend au loin dans les terres et forme un golfe autour duquel règne une promenade charmante. L'œil s'y repose sur des tapis de verdure parsemés de maisons de campagne. On peut, en suivant cette promenade, aller à pied à la quarantaine, qui est située sur la rive septentrionale du port, vis-à-vis de la capitale. Outre les trois villes qui dépendent de Lavalette, et qui en sont séparées par le grand port du sud, il y a encore un faubourg situé hors des murs. L'île compte en outre vingt-quatre villes ou villages, et elle contient 150,000 habitants ; l'île de Gozzo en a 20,000.

Un riche temple protestant domine la capitale ; mais la population indigène est toute catholique, et le gouvernement anglais lui a toujours laissé la liberté religieuse. La plupart des prêtres catholiques portent, comme à Rome, un costume qui ne diffère de l'habit laïque que par la culotte courte et le tricorne. Il y en a cependant à Malte, comme à Rome, qui portent la soutane. L'ancienne église des chevaliers, Saint-Jean, est surtout remarquable par son pavé, ordinairement caché par des nattes. La bibliothèque et le musée méritent d'être vus. Mais ce qu'il y a de magnifique, c'est l'ancien palais du grand-maître de l'ordre, qui est aujourd'hui la résidence du gouverneur anglais : j'en ai visité les splendides appartements, les jardins, l'arsenal qui, outre une

grande quantité de fusils, contient une collection d'armures antiques.

Après avoir arpenté la capitale dans tous les sens, j'ai été à *Citta-Vecchia*, ville située au centre de l'île, et toute pleine du souvenir de saint Paul, qui y séjourna. J'eus ainsi occasion de traverser une grande partie de l'île et d'en admirer les routes excellentes, ainsi que la riche culture. Toutes les limites des propriétés rurales sont indiquées par de petits murs, composés des pierres qui couvraient le sol. Je fus très bien accueilli à Citta-Vecchia par les pères jésuites, qui sont presque tous Anglais, et qui dirigent un collége florissant. Ils vont souvent prêcher à leur ancienne église de Lavalette, et ils espèrent pouvoir y créer bientôt un établissement. Dans cette visite, j'étais accompagné d'un Anglais catholique, qui avait connu à Calcutta le supérieur du collége. Quoique l'évêque réside ordinairement à Lavalette, c'est à Citta-Vecchia que sont la cathédrale et le séminaire. Sorti de cette cathédrale, qui est fort belle, j'allai descendre dans la grotte de saint Paul, où sont les statues du grand apôtre, de saint Trophime, de saint Luc, de saint Publius, premier évêque de l'île. Je parcourus aussi les immenses catacombes, qu'on attribue aux Sarrazins, et qui, après leur départ, sont devenues des sépultures chrétiennes.

Dès que j'eus vu en détail Citta-Vecchia (ville

vieille), qui mérite bien son nom, puisqu'on lui donne plus de deux mille ans d'existence, nous montâmes sur une éminence d'où notre vue embrassait la majeure partie de l'île. Outre les deux ports de Lavalette, elle en possède deux autres qui ne sont guère fréquentés : celui de Santo-Paolo, situé au nord, à six kilomètres de Citta-Vecchia et à un myriamètre de Lavalette; c'est là qu'aborda saint Paul, et on y voit sa statue; et un quatrième port dans la direction du sud-est. Au retour, je visitai à moitié chemin le beau jardin de Santo-Antonio, qui appartenait aux grands-maîtres de l'ordre, et qui contient aujourd'hui la maison de campagne du gouverneur. Un autre jardin plus petit se trouve près de Lavalette, en dehors de la *porta Reale*. J'admirai encore ces imposantes fortifications qui sont assises sur le roc; il y a trois ou quatre enceintes : l'une d'elles embrasse le grand port et les trois petites villes qui le bordent. Dans la partie la plus élevée de Lavalette, se trouve un petit jardin d'où la vue de ce grand port produit un effet magique.

Par une coïncidence imprévue, j'ai passé à Malte le dimanche de carnaval. Impossible de décrire toutes les excentricités auxquelles se livre ce bon peuple en ce jour de folie. Ce ne sont que processions grotesques, promenant des mannequins, exécutant des danses, se groupant parfois autour d'un bouffon qui pérore. Le peuple parle un arabe mélangé; l'italien

est la langue ordinaire de la classe instruite, et l'anglais se répand de plus en plus.

Enfin je m'embarquai pour Naples au commencement de mars. Le lendemain du départ, nous nous arrêtâmes à Messine, dont je connaissais le superbe port et les montagnes; le quai était bordé de maisons neuves, rebâties depuis le bombardement. Plus loin, je revis les deux rochers de Charybde et de Scylla; le premier tient au continent, le second à la Sicile. Vinrent ensuite les îles Lipari et Stromboli, ainsi que les côtes septentrionales de la Calabre. Tout cela était pour moi pays de connaissance; mais on voit ces beaux lieux avec plus de plaisir encore la seconde fois que la première.

Nous arrivâmes à Naples le lendemain matin. Les mesures sévères que prend le gouvernement napolitain pour empêcher les étrangers suspects de pénétrer chez lui retardèrent de quatre à cinq heures notre débarquement. J'ai passé une dizaine de jours dans cette grande ville, et, comme je n'ai pas perdu un moment, j'en ai pu voir les principaux monuments et les environs. Celles des rues qui sont sur un terrain uni sont fort belles; mais il en est d'autres qui sont de véritables escaliers. Elles sont pavées en lave; ce qui leur donne un aspect assez semblable aux rues de Livourne, pavées en grandes dalles. En escaladant une des rues les plus abruptes, on arrive au couvent des chartreux, d'où l'on a une vue presque

aussi belle, presque aussi vaste que celle qui est prise de la mer. Les palais royaux peuvent se visiter moyennant une permission qu'on obtient assez facilement. Le plus remarquable est celui de Caserte. La bibliothèque de la ville est peut-être la première du monde, non par le nombre des volumes, mais par sa disposition. Elle contient une salle de dimensions énormes et d'une régularité particulière. Dans cette salle est une méridienne, qui se compose d'un petit trou à la voûte et d'un point noir sur le pavé. Lorsqu'un rayon de soleil, passant par le trou, donne sur le point noir, il est midi.

Dans le même monument que la bibliothèque se trouve le musée, où ce qui m'a le plus intéressé, c'est la salle des papyrus. On y voit une collection de livres trouvés à Pompeï dans un état de carbonisation complète; ce sont des rouleaux tout noirs. Des hommes patients et habiles s'occupent, dans cette section du musée, au moyen d'un instrument ingénieux, à dérouler les feuilles, qui sont presque en cendres; ils parviennent souvent à y déchiffrer des caractères dont un œil ordinaire ne verrait même pas la trace. Plusieurs ouvrages entièrement inconnus ont déjà vu le jour, grâce à ces travaux, et l'on peut espérer pour l'avenir des résultats plus importants encore. Le roi de Naples a fait renfermer dans un lieu séparé, qu'on appelle le musée secret, une foule d'objets trouvés dans les ruines de Pompeï, et qui sont consacrés à la représentation des vices les plus infâmes.

Précédemment, les étrangers étaient quelquefois introduits dans ce musée; aujourd'hui la porte en est scellée; elle ne s'ouvre pour personne. Les statues modernes qui blessent la pudeur sont même sous clef. Ces sages précautions devraient être prises partout dans l'intérêt de la moralité publique. Partout où elles sont négligées, le pouvoir pose volontairement un principe de décadence, et contribue à miner, par une action continue et puissante, les habitudes austères qui sont la force des États.

Des mosaïques trouvées à Pompeï servent de pavé à plusieurs parties du musée. Un grand nombre d'objets d'art, qui viennent de la même source et qui peuvent être vus par tout le monde, sont réunis dans des salles publiques. Il faut une permission pour visiter celle où sont les objets précieux. Au milieu de bijoux d'or et d'argent, j'y ai admiré des camées incomparables, des pierres fines de grande dimension et d'une transparence telle, qu'on oublie en les voyant le délicieux travail de l'artiste pour ne considérer que les merveilles de la nature.

Les églises de Naples ne présentent rien d'extraordinaire, sous le rapport de l'architecture; mais l'intérieur en est d'une richesse qu'il est difficile d'imaginer. Au lieu de cette pierre blanchâtre qui se voit dans nos plus belles églises, et qui nous réduit à n'y admirer que la forme, l'intérieur des principales églises de Naples ne présente à l'œil qu'une

de ces trois choses : du marbre, de l'or, des peintures. Les principales sont : la cathédrale, où est le trésor de saint Janvier; Saint-François-de-Paul, vis-à-vis le château royal; l'église des jésuites, et surtout l'église de *Santa-Chiara*, qui fait une grande impression sur l'étranger qui la visite. Je n'aurais jamais imaginé la forme originale et gracieuse de son autel, et il me serait très difficile de la décrire. D'ailleurs, dans une foule d'autres églises, un Français trouve des formes insolites : les unes sont toutes rondes ; les autres ont un autel disposé de manière que le prêtre, en disant la messe, regarde l'assistance. Ce qui, pour nous, n'est pas moins insolite que l'aspect matériel, c'est la foule qui encombre les églises. Tous les jours de fête, qui sont fort nombreux en Italie, elles sont envahies par le peuple, qui s'y tient prosterné ; et, chose remarquable, les hommes sont peut-être plus nombreux que les femmes, non-seulement aux offices, mais même à la sainte table.

J'ai vu avec plaisir le cimetière qu'on appelle à Naples le *Campo-Santo ;* c'est peut-être le plus beau qui existe, du moins pour les constructions. Ce qui est certain, c'est qu'il est bien supérieur à ceux de Paris. En m'y rendant je vis la belle rue Foria, l'église des pères des Écoles pies, le jardin botanique, le grand hospice. Presque tous les habitants de Naples appartiennent à des confréries, dont chacune a dans

le cimetière une chapelle destinée à l'inhumation de ses membres. Ces confréries sont si nombreuses que leurs chapelles se touchent ; de sorte que les rues du cimetière ressemblent à celles d'une ville, et sont bordées à droite et à gauche d'une ligne continue d'édifices. Un vaste monument, placé à l'entrée et contenant plusieurs centaines de chapelles, a été construit par l'État, qui a forcé tous les ordres religieux et invité toutes les grandes familles à en acheter une partie. Les capucins sont chargés de la garde du cimetière, au milieu duquel ils ont un petit couvent. Les religieux qui l'habitent sont changés souvent, et, pendant le séjour qu'ils y font, on leur permet d'apporter quelques adoucissements à leur règle. En revenant du cimetière, je montai, près du grand hospice, dans un omnibus qui, traversant toute la ville, me conduisit, par la belle rue de Tolède, à la *Villa Reale*, jolie promenade située au nord, sur la route de Pouzzoles, et bordée d'un côté par la mer, de l'autre par de splendides hôtels.

Quant aux environs, la principale excursion est celle de Pompeï et d'Herculanum. Cette dernière ville est peu intéressante à visiter, parce qu'étant couverte d'une lave très dure, elle n'a pu être dégagée que dans une fort petite partie et avec beaucoup de peine. Pompeï, ayant été enseveli sous la cendre, a pu facilement reparaître au grand jour, et l'on y fait sans cesse de nouvelles découvertes. J'y allai par le che-

min de fer récemment construit, et je pris un guide qui me conduisit dans le labyrinthe des rues qu'on a déjà explorées. Je m'extasiai devant l'amphithéâtre, moins grand, mais beaucoup mieux conservé que celui de Rome ; devant les somptueuses maisons des riches, dont les ornements ont été transportés au musée de Naples, mais dont on peut voir encore la distribution, les mosaïques, les souterrains. Certains monuments, qu'on ne montre pas à tout le monde, attestent la profonde corruption de la société païenne (1). Dans plusieurs rues on voit encore sur la pierre les ornières creusées par les roues des chars. Des théâtres, des temples, le forum, le tribunal, la maison du Faune, celle de Diomède, tout cela assez bien conservé, attirent tour-à-tour l'attention. Pompeï était fort étendu ; il pouvait contenir 120,000 habitants.

Un voyageur qui se trouvait avec moi sur cette ville exhumée, et qui l'avait déjà vue vingt ans auparavant, me disait que ces étonnantes ruines avaient beaucoup plus souffert, depuis leur exposition au grand air, que pendant les dix-huit siècles où elles furent ignorées et ensevelies. Du reste, les fresques mêmes qui ont été transportées au musée de Naples se détériorent tous les jours ; on devrait chauffer pendant l'hiver les salles qui les renferment. Nous admirâmes, en revenant de Pompeï, les jardins ma-

(1) Les upanars.

gnifiques qui alimentent la ville de Naples et que la cendre du Vésuve rend si fertiles. J'aimais à contempler, sur la figure des gens du peuple, le reflet d'une bonhomie et d'une simplicité qui tendent à disparaître chez nous. On ne désirerait à ces braves gens qu'un peu plus de propreté ; mais il faut dire aussi que la saleté des lazzaroni a été souvent exagérée.

Le macaroni de Naples est vraiment digne de sa réputation ; il ne ressemble nullement à ce que, chez nous, on décore du même nom. Il tient lieu ici de potage. Car les Italiens ne comprennent pas notre habitude de commencer le repas par quelque chose de liquide. Il leur faut un potage épais, massif, où l'on n'admet le bouillon que pour humecter une large portion de pâte.

J'ai été fort bien accueilli par deux lazaristes napolitains, qui tous les deux parlent très bien français, MM. Spaccapietra et Gallo (1). Le premier, que je n'ai trouvé qu'à Rome, est visiteur de la province de Naples et demeure dans une maison située sur les hauteurs, près de celle des chartreux ; le second demeure au centre de la ville dans un véritable palais. Les lazaristes en Italie ont des couvents très vastes, parce que tous les ordinands vont faire chez eux une retraite

(1) Ces deux messieurs ont été nommés évêques, depuis que je les ai quittés. M. Spaccapietra a été nommé vicaire apostolique de l'île d'Haïti, et M. Gallo a été nommé à un siége du royaume des Deux Siciles.

préparatoire à la réception des saints ordres. Les prêtres séculiers y font aussi leur retraite annuelle, non tous ensemble, ni isolément, mais par groupes de quarante à cinquante; ce qui réunit les avantages des deux autres systèmes. Sauf les trois premiers jours, tous les retraitants disent la messe; car les chapelles de ces couvents sont presque toujours de grandes et belles églises et contiennent un grand nombre d'autels. Comme les jeunes aspirants aux saints ordres sont trop nombreux à Naples pour être contenus dans un séminaire, la plupart restent dans leurs familles et suivent comme externes les cours de théologie. Ils sont astreints à une discipline sévère, et doivent se trouver tel jour de la semaine chez les lazaristes pour la liturgie, tel autre jour, dans une autre maison, pour un autre objet. Tout l'emploi de leur temps est réglé comme s'ils habitaient sous le même toit. Aussi le clergé de Naples, comme celui de Rome, est-il exemplaire. Il y a peut-être du relâchement dans les provinces reculées; mais l'étranger ne trouve dans ces deux capitales que des sujets d'édification. A Naples, sont deux évêques qui chacun ont un clergé différent : le cardinal-archevêque de la ville, et l'évêque de l'armée, qui a sous sa juridiction toutes les troupes du royaume. Le cardinal oblige tous les séminaristes à porter une espèce de chapeau à deux cornes, qui est celui de presque tous les religieux ; mais il permet à ses prêtres de porter le tricorne, qui est la coiffure du clergé de l'armée. L'en-

seignement est donné presque uniquement par le clergé, notamment par les jésuites, les barnabites, les pères des Écoles pies.

Dans cette lettre, comme dans les autres, je supprime bien des détails : je n'en finirais pas, si je voulais, mon cher Alfred, te dire tout ce que j'ai vu ; il faut bien garder quelque chose à te raconter de vive voix. Avant de quitter Naples, il m'a fallu courir deux jours de bureau en bureau pour le visa de mon passeport, visa que j'ai dû faire renouveler quatre ou cinq fois avant d'arriver à Rome. J'ai été à Capoue par le chemin de fer, qui passe devant la façade du beau palais de Caserte. Capoue a une belle cathédrale. Je retrouvai dans cette ville le voiturier napolitain qui devait me conduire à Rome en trois jours. De cette manière, j'avais l'avantage de ne pas voyager la nuit, avantage qui en comprend deux autres : celui de voir le pays qu'on traverse, et celui de dormir, non en diligence, mais dans un bon lit. Le premier jour, nous allâmes coucher à Mola di Gaëta ; je voyais, de ma chambre, le palais où Pie IX est resté si longtemps. Nous achevâmes, le lendemain, de traverser la Campanie, que ses montagnes rendent très pittoresque ; nous franchîmes les limites des États romains, et arrivâmes à Terracine. Après y avoir dîné, en avoir visité les environs, nous allâmes traverser les marais Pontins sur une route qui ne fait pas le plus petit détour, l'espace de douze à quinze lieues, et qui est plantée

de beaux arbres. Nous couchâmes à Cisterna. De là à Albano, la route ne fait que tourner, monter et descendre; on traverse ainsi Velletri, Censano et d'autres petites villes qui offrent d'agréables sites. A Albano, on visite un lac très élevé et une cathédrale remarquable. De cette ville, on domine les marais Pontins et la mer; et, quand on en sort, près des jardins Torlonia, on aperçoit Rome, qui se déploie, dans le lointain, sur une immense largeur. De là à la ville éternelle, la route est droite, unie et pavée: c'est la voie Appienne. On entre à Rome par la porte Saint-Jean; cette entrée est la plus belle après celle de la porte du Peuple, où aboutit la route de Florence. Aussitôt arrivé à Rome, j'ai loué une chambre qui donne sur la place Colonna. J'ai toujours devant les yeux la belle colonne Antonine, couverte dans toute sa hauteur de bas-reliefs en hélice. J'assiste aussi, sans me déranger, aux revues des troupes françaises. Je suis à deux pas du Corso, du Collége romain, du Panthéon, de Saint-Louis-des-Français. En un mot, j'ai on ne peut mieux choisi le centre des expéditions pacifiques que je te décrirai dans une autre lettre.

XXVIII.

SIX SEMAINES A ROME.

Saint-Pierre. — Le Vatican; ses galeries, musée, bibliothèque. — Vues de Rome. — Rome ancienne; Rome moderne. — Cérémonies de la semaine sainte. — Illuminations. — Esprit de la population romaine — Le clergé à Rome. — L'armée française à Rome. — Audience du Saint-Père.

Rome, fin avril 1851.

Mon cher Alfred,

Je ne te ferai pas une description savante de la ville des papes; tu as sous la main une foule de livres qui te la décrivent d'une manière qui ne laisse rien à désirer. Je te rendrai seulement un compte succinct de mes impressions personnelles.

En traversant Rome pour la première fois, je fus singulièrement frappé du grand nombre d'édifices à l'aspect monumental qui se rencontrent à chaque pas. Toutes les grandes familles ont des palais vraiment royaux, soit par leur étendue, soit par leur architecture, soit par les richesses qu'ils contiennent, surtout en tableaux. Dès le jour de mon arrivée, après avoir fait viser mon *celebret* au palais du cardinal-vicaire, ma première préoccupation fut de me rendre à Saint-Pierre. On a raison de dire que cette église ne paraît pas, à la première vue, aussi grande qu'elle l'est

réellement; mais, malgré cela, elle paraît immense. Il est vrai encore qu'on a plus de plaisir à la visiter pour la vingtième fois que pour la première; car il y a là tant de richesses entassées les unes sur les autres, qu'on ne peut tout voir et tout apprécier à la première vue. J'ai déjà été très souvent à Saint-Pierre, et chaque fois que je m'y rends, je trouve encore quelque chose de nouveau à admirer. J'aime sans doute beaucoup nos cathédrales gothiques; je n'hésite même pas à leur donner la préférence sur les églises de Rome, sous le rapport du style; mais combien Saint-Pierre est incomparable sous trois autres rapports, l'immensité des dimensions, la richesse des matériaux, la perfection des détails!

La plupart de nos grandes églises sont moins longues que Saint-Pierre n'est large; c'est cette immense largeur qui dissimule en partie la hauteur des voûtes cintrées. Une chaire dans la nef de la basilique vaticane serait quelque chose de ridicule; la voix la plus forte se perdrait dans le vide, ou ne se ferait entendre que dans un rayon insignifiant, relativement aux dimensions de l'édifice. Saint-Pierre n'a pas non plus de chœur; sous le dôme est le maître-autel, surmonté d'un riche baldaquin qui est gigantesque et qui paraît petit. La partie de l'église qui est derrière l'autel n'est pas séparée de la nef ni des deux bras de la croix. Outre la grande nef, on voit en entrant deux bas-côtés qui ont pour limites deux des énormes

piliers qui soutiennent le dôme ; ces piliers ont par conséquent la largeur des bas-côtés, plus la largeur des autres piliers qui séparent les bas-côtés de la nef. Quand on arrive ainsi à la fin d'une nef latérale, on trouve, du côté opposé à la grande nef, un nouveau bas-côté qui commence où finit le premier. Ces deux nouveaux bas-côtés augmentent considérablement la largeur de l'église, largeur qui est plus grande encore dans les bras de la croix. Cette église est si vaste qu'on y est toujours à l'aise, quelle que soit la foule qui l'envahisse aux grandes solennités.

Parmi les nombreux ornements qui y sont contenus, ce qu'on admire le plus, ce sont peut-être les tableaux faits en mosaïque, surtout les copies de *la Transfiguration* de Raphaël et de *la Communion de saint Jérôme* par le Dominiquin ; les originaux de ces deux chefs-d'œuvre se voient au Vatican. Dans le premier bas-côté de droite s'ouvre la chapelle du Saint-Sacrement, qui communique avec le Vatican, et où un prêtre se tient jusqu'à midi pour donner la communion. Vis-à-vis, dans l'autre bas-côté, s'ouvre la chapelle des chanoines, où l'on prêche et où l'on chante l'office. Du même côté est le chemin de la *Sacristie ;* on appelle ainsi un vaste palais qui contient une belle église. Les armoires où sont renfermés les ornements sont en bois du Brésil.

Sous le grand autel dont je t'ai parlé se trouve la chapelle souterraine qui renferme le tombeau de saint

Pierre ; j'ai pu y célébrer la sainte messe. Cette chapelle souterraine est de forme ovale. Autour de son enceinte règne un corridor auquel aboutissent quatre voies souterraines, qui partent des quatre grands piliers du dôme. Dans le bras de la croix, qui est à gauche en entrant, sont des confessionnaux où l'on trouve des prêtres qui attendent les pèlerins de toutes les nations. Chaque confessionnal porte une inscription latine qui indique pour quelle langue il est institué. Pour les cérémonies de la semaine sainte, le pape se tient au chevet de la basilique, à la place où est le sanctuaire dans les autres églises. Qu'il soit assis ou qu'il soit à l'autel, il a en face de lui la porte d'entrée. Dans ces circonstances, on construit dans l'église des tribunes, des barrières, des gradins provisoires ; mais tout cela disparaît ensuite pour laisser à la basilique toute sa majesté. On n'y voit, bien entendu, ni bancs ni chaises, et l'on ne peut, en cas de lassitude, avoir recours qu'aux saillies des murailles.

J'oubliais de te parler du magnifique portique qui précède l'église, et qui est surmonté d'un autre où se fait la cérémonie de la Cène ; je ne t'ai rien dit non plus des nombreux tombeaux en marbre qui sont adossés à chaque pilier ; je passe sous silence bien d'autres choses : quand je prolongerais cet entretien outre mesure, il ne te donnerait qu'une idée bien imparfaite de ce beau temple. Je renonce donc à une description impossible.

Je pourrais dire à peu près la même chose du palais du Vatican, qui exige aussi de bien nombreuses visites. Je ne t'en ferai pas une description minutieuse, que tu peux trouver partout. Je te dirai seulement qu'il effraie l'imagination par son immensité. Il renferme, dit-on, vingt-cinq cours entourées de bâtiments. Il n'est pas régulier; mais il contient des parties d'une magnificence plus que royale. La partie habitée est celle qui est la plus voisine de Saint-Pierre. Le reste est un assemblage de palais remplis d'œuvres d'art. Les tableaux modernes sont peu nombreux : une trentaine, je crois; mais chacun d'eux vaut à lui seul un musée. Les statues antiques sont en si grand nombre qu'il est impossible de les contempler à loisir, si l'on veut tout voir. Les galeries d'inscriptions romaines, le musée égyptien et le musée étrusque, les chambres de Raphaël, la chapelle Sixtine, où sont les fresques de Michel-Ange, méritent d'être examinés avec soin. Il ne faut pas oublier la bibliothèque, où sont tant de manuscrits précieux; elle est peu intéressante à parcourir, parce que toutes les richesses qu'elle contient sont renfermées dans des armoires; mais les érudits y trouvent pour leurs recherches un trésor inépuisable.

Pour voir avec fruit les immenses collections du Vatican et les tableaux des palais et des églises, il faut se munir d'un manuel qui indique le sujet de toutes les œuvres d'art qu'on doit examiner. Moyen-

nant cette précaution, la vue de tant de chefs-d'œuvre donnera en peu de temps au voyageur quelque chose de ce goût du beau, de cet instinct artistique, qui paraissent innés chez les Italiens, et qui, chez nous, trouvent si peu d'occasions de se développer.

Si tu veux, mon cher Alfred, que je te fasse parcourir à grands pas la ville de Rome, pour te donner une idée générale de la position de ses principaux monuments, viens avec moi à la place du Peuple, qui touche à la porte par où l'on va à Florence. A peine entré par cette porte, tu as devant toi la belle rue du Corso, qui est très longue ; puis, de chaque côté, deux autres rues qui vont dans le même sens, mais qui s'écartent un peu, l'une sur la droite, l'autre sur la gauche. Ces trois belles rues qui débouchent vis-à-vis la porte forment un ensemble on ne peut plus régulier. En les regardant, tu as à main gauche le mont *Pincio*, sur lequel se trouve une jolie promenade, et où se tire la *girandola* ou le feu d'artifice, depuis que les poudres de l'armée française sont déposées au château Saint-Ange. Une belle fontaine se trouve à droite, vis-à-vis le Pincio. Après avoir jeté un coup d'œil dans les trois églises qui sont sur la place, tu montes sur le Pincio : tu y trouves réunie, si c'est le dimanche, l'élite de la société romaine ; et, pendant que tu t'y promènes, ta vue plonge sur la villa Borghèse, dont tu n'es séparé que par les fortifications

de la ville. Dans cette promenade, tu es à deux pas de la villa Medici, résidence de l'Académie française. De là tu vas voir successivement l'église de la Trinité-du-Mont, précédée d'un escalier colossal ; la place d'Espagne, la belle rue de' Condotti, qui coupe le Corso ; l'église de Saint-André, où se convertit Alphonse Ratisbonne ; le collége de la Propagande, et, en continuant dans le même sens, tu arrives au Quirinal, où tu visites le palais pontifical, qui est situé à peu près à moitié chemin, entre la Trinité-du-Mont et Sainte-Marie-Majeure.

Presqu'en droite ligne après la rue du Corso, se trouve le Capitole, plus loin le Colysée, plus loin encore Saint-Jean-de-Latran, dont on voit la façade en arrivant de Naples. Le Corso traverse ainsi presque toute la partie habitée de la ville, et il la coupe en deux. Du côté opposé à celui que nous venons de parcourir, se trouvent beaucoup de monuments, dont les principaux sont : le Panthéon, l'église Saint-Louis-des-Français, le *Gesu* et le Collége romain, le couvent de la Minerve, où est la plus grande bibliothèque de Rome ; les palais Borghèse, Doria, etc. Saint-Pierre et le Vatican sont dans la partie de la ville qui est de l'autre côté du Tibre ; Saint-Paul et les catacombes sont hors des murs.

Pour voir d'une manière superficielle cette foule de monuments, il faut au moins un mois ; si l'on voulait en acquérir une connaissance exacte, il faudrait un

an. Aucune ville n'offre à l'observateur un aussi grand nombre de sujets d'étude. Les chefs-d'œuvre des arts sont disséminés dans une multitude de palais et d'églises; et presqu'à chaque pas se rencontre un lieu célèbre dans l'histoire de Rome païenne. Que serait-ce si on voulait approfondir sous tous les points de vue la situation présente et la situation passée de la ville éternelle ; si l'on voulait se rendre compte de ce mécanisme ingénieux et compliqué, établi par les papes pour les aider dans le gouvernement général de l'Église ; si l'on voulait non-seulement reconstruire dans sa pensée la ville des Césars, mais encore visiter en détail tous les lieux illustrés par la mort d'un martyr, et tous ceux qui rappellent quelque grand souvenir de l'histoire de l'Église ; si, non content de recueillir cette masse de faits, on voulait les coordonner avec méthode, rechercher leur signification dogmatique, fixer leurs rapports avec le monde invisible ! Une vie entière ne suffirait pas à un tel labeur ; et cependant, un écrivain célèbre, justement aimé des esprits sérieux, vient d'en accomplir avec succès la partie la plus difficile (1).

Une assez grande portion de l'enceinte actuelle de Rome est presque déserte, notamment le mont Aventin, le mont Palatin, le mont Cœlius, le mont Esquilin : on n'y trouve guère que des ruines de monu-

(1) *Esquisse de Rome chrétienne*, par Mgr Gerbet, t. II.

ments païens, ou des églises bâties sur les tombeaux de quelques martyrs. Par contre, une partie de la ville actuelle, du côté du nord, était inhabitée au temps des Césars. Plusieurs quartiers sont communs à la Rome antique et à la Rome moderne. Cependant le Capitole, qui était au nord de la première, est au sud de la seconde (je parle des quartiers habités) ; il est même probable que l'entrée du Capitole était autrefois du côté du Forum.

Après Saint-Pierre, l'église la plus grande est celle des chartreux, sur le Quirinal (Sainte-Marie-des-Anges). Les plus belles sont celles de Sainte-Marie-Majeure, qui est d'une grande richesse ; de Saint-Paul, où j'ai vu les six colonnes d'albâtre envoyées par Méhémet-Ali; Saint-Jean-de-Latran, où l'on tourne autour du chœur, comme dans nos cathédrales gothiques. Cette dernière particularité se remarque encore dans l'église *Saint-Charles-in-Corso.* Dans plusieurs basiliques, il y a des chapelles qui sont la propriété des grandes familles, et qui sont entretenues par elles. On ne trouve les églises ouvertes que dans la matinée et la seconde moitié de l'après-midi ; de midi à trois heures, on les ferme, par suite de l'habitude où sont les Italiens de dormir après dîner. Les beaux tableaux sont couverts d'un rideau, que l'on tire les jours de fête ou quand un étranger le demande. Il s'ensuit qu'on ne peut guère voir les églises, non plus que les palais, sans mettre

la main à la bourse. Quelquefois même, il y a dans une église autant de gardiens que de chapelles; et chacun d'eux réclame une gratification.

Les plus belles vues d'ensemble qu'il y ait à Rome sont : 1° celle du mont Pincio, près de la porte du Peuple; 2° celle dont on jouit à l'endroit où la *Via-Pia* coupe la rue qui va de la Trinité-du-Mont à Sainte-Marie-Majeure; 3° celle qui est prise des hauteurs de l'Aventin, surtout du jardin de Sainte-Marie-Aventine, et qui donne sur le Transtévère et sur la partie méridionale de Rome; 4° celle qui est prise des hauteurs du Transtévère, notamment de l'église de Saint-Onuphre.

Les cérémonies de la semaine sainte sont vraiment grandioses. Celle du dimanche des Rameaux s'est faite en 1851, non comme d'ordinaire, dans la chapelle Sixtine, mais dans la basilique de Saint-Pierre. Trois circonstances frappent en ce jour l'attention des étrangers. La première, c'est le spectacle du souverain pontife, coiffé de la tiare et porté sur un trône élevé, d'où il domine la foule; la seconde, c'est la distribution des palmes au clergé et au corps diplomatique : ces palmes, travaillées avec un goût exquis, sont plus ou moins grandes, selon la dignité de ceux à qui elles sont destinées; la troisième, c'est le chant de la Passion, qui est exécuté avec une perfection ravissante. Les paroles que l'Évangile met dans la bouche de la foule sont prononcées par un chœur de voix

dont l'effet est délicieux. On est partagé entre deux sentiments : celui de l'harmonie savante qui accompagne toujours l'art, et celui de la réalité confuse qu'il veut représenter.

Le mercredi, le jeudi et le vendredi, le souverain pontife et le sacré collége assistent dans la chapelle Sixtine à l'office de matines. Une place est réservée pour le corps diplomatique et pour les dames munies de billets. L'espace laissé au public est assez restreint; et, dès le matin, les abords de la chapelle sont encombrés de voyageurs avides d'entendre le chant célèbre du *Miserere*. En outre, dans la matinée du jeudi-saint, la messe est suivie de trois cérémonies intéressantes : le pape donne, du balcon de Saint-Pierre, la bénédiction, comme le jour de Pâques; ensuite il va dans le bras droit de la basilique laver les pieds aux douze prêtres qui représentent les apôtres, et qui sont habillés de blanc. A peine cette cérémonie est-elle commencée que toute la foule s'ébranle, afin de trouver à se placer dans le lieu où se fait le repas après le lavement des pieds. Une table est disposée dans la salle qui est au-dessus du portique et qui conduit au balcon; il y a aussi des tribunes réservées où l'on est assis, comme dans la chapelle Sixtine et dans la partie de l'église où se fait le lavement des pieds. Comme dans ces deux endroits, le public est debout; mais la salle, malgré son étendue, ne peut contenir qu'un petit nombre de ceux qui ont

envahi la basilique. Le pape reçoit les plats de la main des évêques, ses assistants, et les porte aux douze prêtres, devant chacun desquels se trouve un bouquet monumental. Chacun des douze emporte avec lui costume, bouquet, couvert, vaisselle et les restes du dîner.

Le jour de Pâques, rien n'est plus imposant que la grand'messe célébrée à Saint-Pierre; j'ai vu des protestants tellement frappés de la majesté de ce spectacle, qu'à l'élévation, ils tombaient à genoux comme les autres. Le pape arrive du fond de l'église, où est son trône, et monte au grand autel. Après avoir dit les paroles de la consécration et élevé l'hostie, il fait un demi-tour sur lui-même, la tenant toujours en l'air; puis, se retournant vers l'autel, il fait encore un demi-tour de l'autre côté: tout cela, avec une dignité, une lenteur, qui émeuvent profondément l'immense assemblée. A la communion, on lui porte de l'autel à son trône la sainte hostie et le précieux sang, qu'il prend avec un tuyau d'or.

Après la messe, on le porte, comme le dimanche des Rameaux, dans la *sedia gestatoria*, et il se rend, comme le jeudi-saint, au balcon de l'église pour bénir la foule qui couvre la place. Pie IX a une grâce toute particulière pour officier dans ces circonstances solennelles. Il lit d'une voix forte une formule latine; puis il se lève, étend les bras, et, au moment où il fait le signe de la croix, les cent mille spectateurs de

cette scène sublime tombent à genoux au milieu d'un silence profond et subit.

L'illumination du soir est magique. Une multitude de feux voilés dessinent les contours architectoniques de Saint-Pierre, en même temps que des fanfares délicieuses se font entendre sur la place. On est encore à admirer le bel effet de ces feux qui couvrent l'édifice de haut en bas, lorsque tout-à-coup ils subissent une métamorphose complète. A huit heures, à l'instant que l'heure sonne, huit cents feux nouveaux et d'une autre espèce sont allumés comme par enchantement, et offrent un spectacle vraiment féerique. Le lendemain a lieu la *girandola*, ou feu d'artifice. Un Français qui se trouve ici de passage, et qui a vu toutes nos grandes fêtes depuis le Concordat, me disait que les artificiers français n'ont rien fait qui pût soutenir la comparaison avec la *girandola* romaine.

J'avais entendu dire en Orient aux réfugiés italiens que tout le peuple de Rome était hostile à Pie IX, et que l'armée française avait rétabli l'autorité pontificale contre les volontés de la population. J'ai voulu vérifier par moi-même l'exactitude de ces bruits, et je me suis convaincu de leur fausseté. Toutes les classes du vrai peuple romain sont dévouées au pape, et le disent tout haut. La révolution a été faite uniquement par un ramas de réfugiés politiques accourus de tous les coins de l'Europe, et pour lesquels le Saint-Siége avait eu sans doute trop de ménagement.

Du reste, j'ai pareillement acquis la conviction que la plupart des bruits défavorables aux Romains sont erronés en tout ou en partie, et sont l'ouvrage de certains voyageurs malintentionnés.

Que n'a-t-on pas dit, par exemple, sur le relâchement du clergé de Rome, sur son aversion pour l'habit ecclésiastique, sur son habitude de fréquenter théâtres et cafés? Or, la vérité est que tous les prêtres de Rome, sans aucune exception, portent le tricorne et la culotte courte, même ceux qui ne portent pas la soutane; c'est-à-dire qu'ils portent tous un habit ecclésiastique, différent du nôtre sans doute, mais encore plus différent de l'habit laïque. La vérité est encore qu'il serait aussi insolite à Rome qu'en France de voir un prêtre au théâtre; et depuis six semaines que je bats le pavé de la ville, m'arrêtant devant tous les cafés pour tâcher d'apercevoir un prêtre, je n'ai pas encore pu en découvrir un seul en pareil lieu. Ce que l'on a dit sur la piété purement extérieure du peuple n'est pas moins exagéré. Sans doute les gens du peuple ont une foi simple et naïve, qui est trop rare chez nous; mais leur instruction religieuse est beaucoup plus développée que celle de nos classes pauvres, et leur fidélité aux pratiques religieuses n'a ni pour cause ni pour résultats les préjugés qu'on leur attribue.

Rien de plus édifiant que de voir la foule qui encombre les églises et s'y tient prosternée; rien de plus

touchant surtout que de voir dans toutes les maisons des habitants, *sans aucune exception*, l'image de la Madone, devant laquelle brûlent sans cesse deux ou trois lampes. Le rigorisme janséniste a été jusqu'à reprocher aux Romains les adoucissements qu'ils se permettent dans le Carême. Or, il est bon de savoir : 1° que les Italiens ont beaucoup plus de jours de jeûne que les Français, et qu'ils jeûnent, par exemple, les vendredis et les samedis de l'Avent; 2° que, s'ils se permettent le matin une petite tasse de café noir ou de chocolat très léger et à l'eau, avec une bouchée de pain, par contre ils sont beaucoup plus sévères que nous pour la collation, n'y prenant point de laitage, et la réduisant à huit onces de pain, avec deux ou trois figues, ou bien quelques petits poissons gros comme des anchois; 3° que si le souverain pontife a accordé, comme nos évêques, l'usage de la viande pendant le Carême, les Italiens ont encore dans l'année un grand nombre de jours où ils sont tenus à ce qu'on appelle le *magro stretto* (maigre strict), et pendant lesquels le laitage leur est interdit, même au principal repas, de sorte que tout doit être accommodé à l'huile. Tout cela pesé attentivement, je crois qu'un Italien voyageant en France serait tenté maintes fois de nous accuser de relâchement; et s'il le faisait, il serait beaucoup moins injuste que ne l'ont été certains voyageurs en adressant le même reproche aux habitants de Rome.

Je t'avoue, mon cher Alfred, que j'aimerais beaucoup le séjour de la ville éternelle. Sans parler du voisinage de tant d'hommes illustres qu'on peut entretenir ; sans parler de cette foule de monuments, d'in-folios, de manuscrits, que l'on peut consulter ; sans parler de cette multitude d'œuvres d'art, devant lesquelles on peut se délasser des fatigues de l'étude, on peut se procurer à Rome tous les agréments de la vie. Climat sain et tempéré, bonne qualité des aliments de toute sorte, proximité des lieux de promenade, modicité des prix pour les objets de première nécessité, société distinguée et agréable, tel est le surcroît de commodités matérielles que rencontre, dans la ville des papes, celui qui va y chercher des avantages plus solides. Une chose qui y frappe agréablement la vue du voyageur, surtout pendant l'été, c'est le grand nombre de fontaines publiques et le volume d'eau qu'elles distribuent avec la fraîcheur. Sous ce rapport, les fontaines de Paris semblent bien mesquines, quand on revient de Rome.

Comme je veux te dire toute la vérité, je dois t'avouer que, pendant les chaleurs, il règne souvent à Rome des fièvres épidémiques, dont on peut cependant se garantir au moyen de faciles précautions. Un autre inconvénient de la ville sainte, c'est que les églises, étant très obscures, sont assez froides l'été, et enrhument quelquefois celui qui y entre couvert de sueur par suite d'une longue marche ou

de la chaleur de l'atmosphère. Enfin le pavé, composé de petites pierres carrées et très dures, comme à Civita-Vecchia, est peut-être encore plus glissant qu'à Naples ; et il n'est pas rare de voir des chevaux s'abattre et rouler sur le pavé.

Les régiments français défilent souvent dans les rues, musique en tête, pour aller au lieu des manœuvres. Cela produit un grand effet moral : on s'étonne d'une discipline si supérieure à celle des troupes romaines. J'ai vu de ma fenêtre l'exposition de quelques soldats condamnés aux travaux forcés; car si notre armée rend service à la population en la préservant de l'anarchie, elle la scandalise quelquefois, soit par des rixes, soit par l'ivresse, soit par l'irreligion, soit par d'autres désordres. Il faut reconnaître cependant que, pour un grand nombre de Français, le séjour de Rome aura été très profitable. Le respect humain empêche beaucoup d'officiers de suivre les inspirations de leur conscience; mais une foule de soldats se sont convertis sincèrement, grâce aux efforts de quelques prêtres zélés. Un office spécial se fait tous les dimanches à Saint-Louis-des-Français pour les militaires, et l'on est profondément édifié en les voyant remplir toute l'église et chanter eux-mêmes les vêpres. Ils adorent tellement le pape qu'un officier me disait : « Si le gouvernement français voulait renouveler aujourd'hui les mesures barbares dont Pie VII fut l'objet, il nous serait impossible de les

faire exécuter. » Le pape aussi aime nos soldats, et il le leur prouve de toutes les manières. La population elle-même maudit les fanatiques qui ont osé résister à ses libérateurs : elle comprend qu'elle doit à notre armée non-seulement la répression de l'anarchie, mais encore le développement de toutes les industries locales. Aussi, j'ai souvent entendu dire à des Italiens : « Quand les Français partiront d'ici, Rome sera un désert. » La plupart des régiments sont logés dans les corridors des principaux monastères, notamment chez les dominicains, chez les chartreux, etc. Cet état de choses est assez gênant pour les religieux ; aussi voudraient-ils que l'occupation française eût bientôt un terme. Le Saint-Siége doit le désirer lui-même ; et nos soldats n'en seront pas fâchés non plus ; car la plupart, tout en se réjouissant d'avoir vu la ville sainte, se sentent vivement attirés vers le sol natal. En attendant, ils emploient leur loisir à visiter Rome dans tous ses détails : quand je me perdais dans la ville, je trouvais toujours un soldat pour m'indiquer mon chemin ; et le dernier siége m'a été raconté sur les lieux par un des principaux acteurs de ce beau fait d'armes.

Je ne te parle pas, mon cher Alfred, des connaissances que j'ai faites à Rome : je ne te dis rien du cardinal Lambruschini, de Mgr Borroméo, le dernier rejeton de la famille de saint Charles, du P. Perrone, du P. de Villefort, qui m'ont accueilli avec la plus

grande bienveillance; mais tu ne me pardonnerais pas, si je ne te disais rien aujourd'hui de l'audience particulière que le souverain pontife a bien voulu m'accorder. J'avais écrit pour cet objet à son maître de chambre, Mgr Borroméo. Je reçus le lendemain, par un dragon à cheval, la lettre d'invitation où se trouvaient indiqués le jour et l'heure de l'audience.

Arrivé au Vatican, je montai l'escalier de l'aile habitée par le Saint-Père, dont les appartements sont au second étage et ont vue sur la place de Saint-Pierre. Je traversai sept ou huit salons magnifiquement meublés et remplis de Suisses, de gardes-nobles et de prélats. Toutes ces antichambres sont beaucoup plus riches que le cabinet où se trouve le pape. Chaque porte est double et est occupée par un factionnaire à épaulettes d'or, qui a l'épée nue. J'attendis quatre à cinq heures dans la dernière antichambre, parce que tous les ministres, qui arrivaient les uns après les autres, passaient les premiers et restaient longtemps. Je n'eus pas la moindre envie de me plaindre; car je pensais que le pape devait être encore plus fatigué que moi, et que d'ailleurs c'était là pour lui une tâche à recommencer tous les jours. Je me disais cependant que les audiences de Notre-Seigneur Jésus-Christ, quoique bien plus précieuses que celles de son vicaire, coûtent beaucoup moins de peine. Enfin, Mgr Borroméo m'introduisit après m'avoir instruit du cérémonial usité, qui consiste en trois génuflexions, l'une à la

porte de la chambre où est le pape, l'autre à moitié chemin entre la porte et son trône, la troisième enfin quand on arrive près de lui. Je voulais, suivant l'usage, lui baiser le pied; mais il m'en empêcha, me tendit la main et me fit relever. J'allais entamer la conversation en italien, lorsque Pie IX prit lui-même la parole dans notre langue, qu'il parle avec une grande facilité. Il eut la bonté de me faire des questions sur l'Orient, et il fit devant moi l'éloge du prélat distingué que la Providence a amené à Amiens pendant mon absence. Il daigna ensuite indulgencier dans ma main les chapelets que j'avais apportés de Jérusalem, et il m'accorda les faveurs spirituelles que je lui demandai. Je le quittai pénétré de sa bonté, de l'élévation de son esprit, de la majesté douce qui éclate sur son visage.

Maintenant, mon cher Alfred, je vais employer quelques jours à faire de nouvelles excursions dans les chemins sinueux et inégaux des catacombes, et à étudier un peu les institutions centrales de la catholicité. Je te rejoindrai ensuite le plus promptement possible; car j'éprouve le besoin de respirer l'air natal, de revoir mes parents et mes amis, et de rester quelque temps à poste fixe avant d'entreprendre aucune pérégrination nouvelle. Je compte rentrer en France par la Toscane et le Piémont, et arriver à Paris en traversant la Bourgogne.

APPENDICE

RÉSULTATS DES CROISADES.

L'affinité des matières nous décide à ajouter ici l'esquisse suivante, qui a été faite pour une conférence ecclésiastique, et qui a déjà paru dans l'*Univers*, numéros du 11 et du 13 décembre 1852 (1).

Aucun événement de l'histoire moderne n'a eu des résultats aussi grands, aussi durables, aussi heureux que les croisades. Si l'on compare l'état de l'Europe au XI[e] siècle avec ce qu'elle était devenue au XIII[e], on se demande comment elle a pu, dans un intervalle si court, réaliser des progrès si rapides dans toutes les branches de l'activité humaine, et, après un instant de réflexion, on reste convaincu que les guerres saintes sont la principale cause d'une transformation si complète. L'influence des croisades a été tellement profonde qu'elle s'est étendue à ceux mêmes des élé-

(1) Nous devions nous borner à parler des résultats des Croisades, parce qu'une conférence précédente avait eu pour objet leur légitimité.

ments sociaux qui paraissaient devoir y rester le plus étrangers. Aussi sentons-nous toute l'insuffisance d'un travail qui, pour être supportable, eût exigé plusieurs mois de patientes recherches, et qui, par suite de diverses circonstances, a dû se faire en quelques jours. Nous ne pourrons qu'indiquer ce qu'il eût fallu approfondir : à défaut d'autre mérite, cette ébauche aura du moins celui de la brièveté.

La première question qui se présente est celle-ci : Le but direct des croisades a-t-il été atteint? Avant de répondre à cette question, il est nécessaire de déterminer d'une manière exacte quel a été le but direct des croisades, c'est-à-dire, celui que se proposaient avant tout les chefs de ces grandes entreprises. Si ce but direct était la conquête définitive de la Terre-Sainte, nous devons avouer que les croisades n'ont pas réussi; mais il est facile de comprendre que ce n'était là qu'un moyen, même dans l'intention des croisés. Sans doute, ils pensaient que leur but ne pouvait être atteint que par ce moyen, et en cela ils se trompaient; sans doute encore, ils voulaient à toute force opérer cette conquête définitive, et en cela ils ont échoué; mais leur erreur et leur insuccès n'ayant porté que sur un de leurs moyens, on n'en peut rien conclure par rapport à la question qui nous occupe. Quel était donc le but direct, immédiat, des croisades? C'était d'honorer la croix et le tombeau du Sauveur; c'était de punir et de réparer la profanation

qu'en faisaient les infidèles; c'était de reconquérir par la force le libre accès des Saints-Lieux aux chrétiens d'Occident. Après ce motif de piété, venait le motif de charité pour les chrétiens orientaux persécutés par les infidèles; l'intérêt de l'Europe ne venait qu'en troisième ligne. Or, la question ainsi posée, je dis que les croisades ont suffisamment et parfaitement réussi. Je vais plus loin : j'affirme que non-seulement une conquête plus étendue et plus durable de la Terre-Sainte n'était nullement nécessaire; mais encore que cette conquête définitive, regardée par les croisés comme le moyen le plus sûr, eût été plus nuisible qu'utile au but principal qui a été atteint.

En effet, les croisades ont accompli d'une manière surabondante cet oracle d'Isaïe : *Erit sepulchrum ejus gloriosum*. Après la gloire de rendre à la lumière le corps de Jésus-Christ, le Saint-Sépulcre n'en pouvait avoir de plus grande que d'être inondé des pleurs des chrétiens; or, les croisés ne versaient leur sang dans toutes les parties de la Terre-Sainte que pour conquérir le droit de verser leurs larmes dans le divin tombeau. Ce droit, la chrétienté l'a toujours conservé depuis, et elle a su maintenir ses pacifiques représentants là où elle n'avait pas su maintenir l'élite de ses guerriers. C'est que la force ayant conquis, la patience suffisait pour conserver, et que, dans cette tâche ainsi réduite, la patience était encore protégée par les souvenirs de la force. Ainsi, depuis les croisa-

des jusqu'à nous, des prêtres envoyés par l'Église romaine ont toujours veillé au pied du Calvaire et à l'entrée du Saint-Sépulcre; pendant six cents ans, ils ont payé aux Saints-Lieux le tribut d'hommages que leur doit l'Église; ils les ont, sinon toujours préservés, au moins toujours vengés des profanations des infidèles; ils en ont perpétué, au prix de leur sang, les précieuses traditions, et ils en ont facilité la jouissance aux pèlerins d'Occident, tandis qu'ils retenaient dans l'orthodoxie ou consolaient dans leurs souffrances des chrétientés nombreuses. Donc, pouvons-nous conclure, les croisades ont réussi, quant à leur objet principal.

Mais, dira-t-on, la réussite n'eût-elle pas été plus complète encore, si le royaume de Godefroy de Bouillon n'eût pas été détruit? Je ne le crois pas. Que fût devenu dans ce cas l'accomplissement des prophéties? Autant la possession des Saints-Lieux par l'Église était nécessaire à l'accomplissement des prophéties de gloire pour le Saint-Sépulcre, autant la possession de la Terre-Sainte par les musulmans était nécessaire à l'accomplissement des prophéties de ruine et de deuil lancées contre elle il y a trois mille ans. Si la Palestine fût demeurée chrétienne, elle fût devenue bientôt un paradis terrestre; les incrédules modernes, que sa désolation présente fait douter de sa fertilité ancienne, eussent douté de sa désolation passée en face de sa fertilité présente; au lieu d'attaquer

les descriptions du livre des Rois, ils n'eussent vu qu'un rêve dans les malédictions d'Isaïe. Il était donc utile, il était nécessaire que la désolation de la Judée fût constatée par les émissaires d'un siècle incrédule, avant qu'elle pût renaître à sa prospérité ancienne.

Je pourrais ajouter qu'un état de souffrance ne messied pas aux chrétiens sur le théâtre de la Passion du Sauveur; mais j'aime mieux insister sur une autre observation qui me paraît décisive. Si la Terre-Sainte fût restée pour toujours au pouvoir des catholiques, elle eût bientôt perdu pour eux une partie de ses attraits: c'est là un effet inévitable de la faiblesse humaine. Les Saints-Lieux eussent inspiré aux fidèles des sentiments moins vifs, eussent fait couler moins de larmes, eussent été plus rarement témoins de ces scènes délicieuses qui s'y renouvellent tous les jours. Mais ce n'est pas tout: non-seulement alors les chrétiens eussent moins honoré le Saint-Sépulcre par leur ferveur; ils l'eussent encore déshonoré par leurs péchés. Aujourd'hui les désordres des infidèles ne sont pas un outrage pour les Saints-Lieux; au contraire, cela fait ressortir davantage la nécessité des faits divins qui s'y sont accomplis. Mais si la Palestine eût été chrétienne, nécessairement le génie du mal, qui existe partout, eût été personnifié là dans des fils de l'Église. Il n'en serait guère autrement si une nation chrétienne s'emparait aujourd'hui des dépouilles de

l'islamisme. On n'aurait rien de plus pressé que d'établir un théâtre et une salle de bal à deux pas du Calvaire. J'aime mieux la désolation et la solitude qui l'entourent.

Si jamais la Palestine redevient chrétienne, ce sera entre les mains des Maronites régénérés, ou dans celles d'un ordre militaire, semblable à celui que les amis de la papauté appelaient naguère de leurs vœux (1).

Je crois avoir démontré que non-seulement les croisades ont réussi quant à leur but direct, mais encore qu'elles ne pouvaient mieux réussir; examinons maintenant les effets indirects.

Avant d'entrer dans le détail, nous pouvons affirmer *à priori* que les croisades ont eu une foule de résultats utiles par cette seule raison qu'elles étaient des guerres gigantesques. La guerre a été de tout temps le plus grand instrument de la civilisation du monde; c'est un mal sans doute, mais un mal qui, depuis la chute, est la condition des plus grands biens. Les guerres particulières du moyen-âge furent l'occasion de la plupart des défrichements, des desséchements, des travaux, des progrès de tout genre qui se firent à cette époque. Les moyens de commu-

(1) La Palestine pourrait encore devenir une annexe des Etat de l'Eglise; sous un gouverneur ecclésiastique nommé par pape, les inconvénients que nous venons de signaler n'existeraient plus au même degré.

nication, créés pour l'attaque ou la défense, découplaient dans la suite les avantages de la paix. Il en a été de même des guerres modernes; et la preuve, c'est que la Lombardie et la Belgique, qui ont été depuis trois siècles les champs de bataille de l'Europe, en sont aujourd'hui les parties les plus riches et les mieux cultivées. Ce sont là des faits qui ont bien autant de valeur que toutes les belles phrases possibles sur les ravageurs de provinces; et d'ailleurs, quelque inexplicables que ces faits paraissent au premier abord, les philosophes catholiques n'ont pas eu de peine à en trouver la raison.

Les résultats des croisades ont été tout à la fois sociaux, politiques, littéraires et religieux : nous allons rapidement les parcourir dans cet ordre.

1° Le premier de tous a été de préserver l'Europe d'une invasion formidable à une époque où elle n'eût pu se défendre, et de lui assurer l'empire du monde. Ce résultat est tellement important qu'il peut être regardé lui aussi, jusqu'à un certain point, comme le but direct des croisades, et, pour le dire en passant, c'est là une nouvelle preuve qu'elles ont parfaitement réussi. Au XIe siècle, les musulmans étaient maîtres à la fois du détroit de Gibraltar et de celui des Dardanelles : l'empire d'Occident et l'empire d'Orient étaient menacés tout ensemble. Les croisades sauvèrent le premier et prolongèrent l'agonie du deuxième : c'est tout ce qu'on pouvait faire pour lui.

Les infidèles, réduits à se défendre et même à reculer, accoururent de l'Asie-Mineure et de l'Espagne pour couvrir la Palestine. Durant trois siècles de luttes, leur influence resta stationnaire, et pendant ce temps-là, l'Europe s'organisa de manière à pouvoir mépriser leurs succès. Sans les croisades, les musulmans n'eussent jamais pu être chassés de l'Espagne, et ils se fussent emparés de Constantinople deux cents ans plus tôt. La vallée du Danube, encore mal gardée, les eût introduits au cœur de l'Europe, et le drapeau du croissant n'eût pas trouvé Sobieski sous les murs de Vienne.

2° Le second résultat social a été un immense progrès dans l'unité de l'Europe. Comme je l'ai dit plus haut, les petites guerres de château à château, de province à province, développèrent au moyen-âge les divers éléments de la prospérité publique et les facultés les plus nobles de l'âme. Mais, comme les souverainetés d'où elles procédaient, ces guerres partielles ne devaient avoir qu'un temps; trop prolongées, elles eussent fini par détruire le bien qu'elles avaient commencé. Les croisades furent le moyen qu'employa la Providence pour les faire cesser. Tous les guerriers de l'Europe se trouvant réunis dans le même camp et sous le même chef, l'ennemi de la veille devint un frère en face d'un autre ennemi qui ne faisait pas de quartier, et les animosités particulières furent absorbées par la haine contre les infidèles. La commu-

nauté des périls cimenta l'union dont la foi avait jeté les bases et, la fusion des sentiments une fois accomplie, la fraternité catholique s'étendit jusqu'aux idées. Toutes les traditions locales, isolées si longtemps, quoique soumises aux mêmes influences, se rencontrèrent un jour : elles se reconnurent, se réunirent, se fécondèrent, et revinrent ensuite à leur point de départ moins exclusives, moins mélangées d'alliage, en un mot, plus que jamais catholiques.

3° Nous arrivons aux modifications politiques que l'on peut attribuer aux croisades. Elles embrassent une série d'effets que l'on peut distinguer les uns des autres, mais qui sont corrélatifs entre eux. Ainsi, l'affermissement du pouvoir royal, l'abaissement des seigneurs féodaux, l'établissement des communes, l'affranchissement des serfs, la formation du tiers-état, l'épuration des multitudes armées, un rapprochement sensible entre les diverses classes de la société, tels sont les principaux symptômes que nous observons au XIIIe siècle. Ils se résument dans l'abaissement du système féodal, qui, après avoir rendu de grands services à la civilisation, était devenu un obstacle à l'unité nationale. On ne peut douter que les croisades n'aient été la principale cause de cette révolution. Les nécessités matérielles de ces guerres lointaines devaient entraîner naturellement de grands changements dans l'état des terres et, par contre-coup, dans l'état des personnes. L'Europe se débarrassait à son insu

de cette exubérance d'activité guerrière qui se fourvoyait souvent, faute d'un objet légitime. Les individus des conditions les plus diverses étaient amenés à fraterniser ensemble par les services mutuels qu'ils se rendaient pendant les voyages. Enfin, un dernier résultat politique qu'il ne faut pas oublier, c'est l'influence toujours croissante que le droit romain avait acquise en Occident; seulement, il est fort douteux qu'on puisse ranger cette influence parmi les résultats utiles.

4° Aux effets politiques on peut rattacher les progrès de l'art militaire, soit sous le rapport de la tactique, soit sous celui de la discipline, soit sous celui de l'organisation financière. Les gouvernements étaient alors dans l'impossibilité d'arriver sur tous ces points à cette perfection que nous admirons aujourd'hui; l'Église, en cela comme en tout le reste, les devança et leur donna un modèle, par cette création admirable des ordres militaires, qui fut le produit exclusif de l'idée des croisades et qui en fut aussi l'instrument le plus actif.

5° Aux effets politiques se rattache encore le développement extraordinaire du commerce et de la marine, qui éleva si haut les républiques italiennes du moyen-âge. L'industrie européenne déroba aux Grecs et aux Sarrasins leurs secrets; des comptoirs s'établirent partout; la législation maritime se régla sur des principes plus justes. L'Europe chrétienne

ne connaissait pas encore la théorie de la richesse; mais elle cherchait avant tout le royaume de Dieu, et le reste lui était donné par surcroît.

6° Les résultats scientifiques et littéraires des croisades furent immenses; nous devons nous borner à les indiquer, car il faudrait un long discours pour les développer dans tous leurs détails. Le secours que la géographie tira de tant d'expéditions lointaines saute aux yeux. L'histoire n'en profita pas moins. Elle commença dès lors à être écrite en langue vulgaire, et ainsi, avec un objet grandiose, elle trouva des écrivains intéressants et de nombreux lecteurs. La philosophie s'éleva, prenant Aristote pour texte et les universités pour théâtre; la médecine, les mathématiques, l'astronomie, toutes les sciences prirent un rapide essor, tandis que de merveilleuses découvertes, qui paraissaient dues au hasard, nous arrivaient de l'extrême Orient par mille canaux invisibles. Les langues modernes, à peine sorties du berceau, firent un pas de géant; la langue française surtout commença dès lors à conquérir cet ascendant qu'elle n'a point perdu, mais qu'elle a dû partager depuis avec une puissante rivale. L'architecture s'ouvrit subitement des voies inconnues et vraiment originales, mais qui cependant devaient peut-être quelque chose aux réminiscences des croisés. La poésie enfin sembla tressaillir devant la matière d'une nouvelle Iliade. Un ébranlement profond avait été imprimé à l'opinion publique et à

l'imagination des masses; les troubadours purifiaient leurs chants trop longtemps frivoles, et tous les esprits se préoccupaient avant tout des nouvelles de Judée. Dans ces âges héroïques, on s'empressait de toutes parts autour du pèlerin qui arrivait de Jérusalem; on recueillait avidement les récits de ces batailles sanglantes, de ces touchants épisodes, de ces tragiques aventures qui nous émeuvent encore, et il n'était pas de foyer si humble où n'arrivât un écho lointain de cette épopée sublime, qui devait circuler deux siècles en rapsodies populaires, jusqu'à ce qu'elle trouvât enfin dans le génie du Tasse une expression classique.

7° Nous arrivons maintenant aux résultats religieux. L'un des principaux a été parfaitement développé par M. l'abbé Ratisbonne dans son *Histoire de saint Bernard.* Au XIIe siècle, dit-il, l'Europe était arrivée, sous le rapport de l'intelligence, à une crise dangereuse dont les souvenirs de l'adolescence peuvent nous donner l'idée. C'était le moment où la raison, longtemps menée comme par la main, commence à avoir le sentiment de sa force et la tentation de marcher seule; des symptômes de rationalisme éclataient partout, et des esprits audacieux sapaient à leur insu les bases de la société chrétienne. Par les croisades, cette tendance si menaçante fut comprimée dans sa source; une diversion puissante arrêta tout-à-coup le dévergondage de la pensée, et la sagesse

humaine fut confondue cette fois encore par la folie de la croix.

8° Un autre effet religieux des guerres sacrées fut de réveiller la foi dans toute l'Europe et de fournir un aliment inépuisable à la pieté des peuples. Les croisades produisirent ce résultat, d'abord directement, par la seule puissance de l'idée qu'elles exprimaient; puis, indirectement, par toutes les fondations pieuses dont elles furent l'occasion. Une foule de couvents et de dévotions populaires datent de cette époque, et, depuis le XIIIe siècle, il n'est peut-être pas un chrétien, méditant sur la Passion ou faisant le Chemin de la croix, qui n'ait recueilli le bénéfice de cette impulsion puissante donnée par les croisades à la piété catholique.

9° Un autre résultat qui se rapproche du précédent, mais qui a cependant sa physionomie distincte, c'est le nombre immense de reliques que les croisés enlevèrent à l'Orient pour en enrichir leurs églises natales. Le protestant Schœll avoue bien que tel fut l'effet des croisades; mais il y voit un de leurs plus grands abus, et l'importation des reliques l'indispose presque autant que celle de la lèpre. Rions de ses dédains; mais constatons ses aveux, et réjouissons-nous de l'énorme quantité de reliques enlevées par les croisés, dans ces pays où ils ont si souvent laissé les leurs. Rappelons-nous aussi que c'est précisément à la cinquième croisade que nous devons le chef

de saint Jean-Baptiste, apporté de Constantinople à Amiens, non pas au XIIe siècle, comme le dit par erreur le propre du diocèse, mais bien au commencement du XIIIe.

10° Fleury, dans un de ses discours, prétend que les croisades ont contribué, par la profusion des indulgences, au relâchement de la discipline ecclésiastique, et il s'en indigne. Son assertion est exacte; son blâme est erroné. Oui, les croisades ont relâché la discipline; mais c'était là un bien, c'était un progrès, comme Mgr Gerbet l'a si bien démontré dans une note de son dernier ouvrage sur la pénitence. Plusieurs des institutions pénitentiaires de l'Église primitive avaient été créées en vue de besoins passagers. Comme il arrive souvent, le remède, survivant au mal, était devenu un mal lui-même, et il était digne de la Providence de le balayer du même coup auquel l'humanité doit tant d'autres services.

11° Enfin, l'avantage le plus signalé des croisades, sous le rapport religieux, c'est le développement immense qui en résulta pour le pouvoir des papes. Il y a deux choses incontestables : la première, c'est que l'Europe doit cette prééminence universelle dont elle est si fière à l'action tutélaire de la papauté; la seconde, c'est que, sans les croisades, les papes n'auraient jamais acquis cette influence souveraine, dont le souvenir effarouche si fort l'igno-

rance actuelle, et dont la diminution se révèle aujourd'hui par des calamités inconnues à nos pères. Sous ce rapport, les croisades sont la cause indirecte et médiate de tous les progrès réalisés dans ces derniers siècles; car il n'y en a pas un seul qui ne soit dû, en tout ou en partie, à la protection de l'Église.

Ainsi, en résumé : la possession des Lieux-Saints assurée aux catholiques, les chrétiens orientaux confirmés dans la foi et soulagés dans leurs misères, une foule de pécheurs devenus pénitents et même martyrs, l'Europe délivrée d'une invasion terrible et assurée de l'empire du monde, la paix rétablie entre les peuples chrétiens, la féodalité frappée d'un coup mortel, les conditions les plus diverses fraternisant ensemble, l'unité nationale accrue dans la même proportion que l'autorité des rois, les classes inférieures s'affranchissant de plus en plus, l'Europe débarrassée d'une masse d'aventuriers, le développement du commerce, de la marine et de l'art militaire, les progrès incalculables des sciences, des lettres et des arts, le rationalisme étouffé dans son berceau, la foi et la piété se réveillant partout, des reliques sans nombre enrichissant nos sanctuaires, une révolution bienfaisante opérée dans la discipline de l'Église, un accroissement merveilleux de la puissance des papes : tels sont les résultats utiles des croisades, sans parler de l'heureuse influence exer-

cée sur les musulmans, et de plusieurs autres effets secondaires dont le détail nous mènerait trop loin.

Quant aux résultats funestes, nous avons vu qu'il en est plusieurs donnés comme tels par certains écrivains, sans aucune apparence de raison. Pour ce qui est des véritables abus, il faut les attribuer, non à l'Église, mais à la faiblesse humaine, et peut-être en partie à l'imperfection des moyens matériels dans ces temps reculés. Toutes les fautes des chrétiens entraient d'ailleurs dans le plan de la Providence, qui ne voulait pas que les musulmans fussent écrasés trop tôt, afin que leurs attaques tinssent l'Europe en haleine.

Je terminerai par quelques aperçus trop rapides, trop incomplets, sur l'idée générale des croisades.

Si l'on avait à faire un livre sur cette grande question, on ne devrait pas, ce me semble, examiner séparément la justice des motifs et l'importance des résultats; car la légitimité et l'utilité des croisades se confondent dans leur nécessité. Voici la marche que l'on pourrait suivre : Commencer par dresser le bilan de la situation de l'Europe au XIe siècle; évaluer la somme existante à cette époque des biens et des maux de tout genre, puis déterminer quels biens étaient alors à désirer et quels maux à craindre. Démontrer ensuite : 1° que les croisades ont conservé tout le bien qui existait et amené celui qui

était désirable ; 2° qu'elles ont détruit le mal existant et prévenu le mal imminent. Enfin prouver que, sans les croisades, le contraire aurait eu lieu ; que toutes les maladies qui travaillaient l'Europe eussent été incurables, et que rien n'eût pu conjurer les dangers formidables qui se montraient à l'horizon. De ces considérations sortira invincible la conclusion de la nécessité des croisades, dans l'hypothèse du dessein arrêté en Dieu de sauver la société, et par là même toutes les questions accessoires se trouveront éminemment résolues. En effet, la légitimité se rapporte aux causes, et l'utilité aux effets. Or, il y a entre les causes et les effets d'un événement nécessaire un parallélisme tel qu'on ne peut les examiner séparément sans se répéter. La cause d'un fait inévitable, c'est le besoin invincible que la société en éprouve, et le résultat de ce fait, c'est la satisfaction de ce besoin. De chaque cause procède donc un effet qui y correspond, et, en revanche, chaque effet désirable donne naissance à un motif légitime.

Mais, me dira-t-on, s'il s'agit d'une chose mauvaise en soi, sa nécessité n'est pas une preuve de légitimité. — A cela je réponds qu'une chose mauvaise en soi n'est jamais nécessaire, et que, par conséquent,prouver la nécessité d'un fait, c'est prouver qu'il n'est pas mauvais en soi. Sans doute un fait ordinaire peut être légitime sans réussir, et réciproquement ; mais il n'en est pas de même d'un fait

inévitable, dont la notion contient essentiellement et l'idée de justice et l'idée de succès (1).

On me dira peut-être encore : Tout cela est vrai, si l'on parle de la légitimité des causes pour lesquelles les croisades se sont faites réellement; mais ce n'est pas la question : ce qu'il faut examiner, c'est la légitimité des motifs qui animaient les croisés. — A cela je réponds que cette dernière question est un défilé sans issue. En effet, pour une foule de croisés, le principal mobile était un mouvement d'amour de Dieu, ou le désir d'expier leurs péchés; pour d'autres, c'était l'influence de la prédication, la contagion de l'exemple, la dépendance de la position, ou un motif tout-à-fait humain; pour quelques-uns même, ce n'était rien du tout. Oui, je suis convaincu que plusieurs partaient machinalement, sans trop savoir où ils allaient. Toutes ces causes subjectives se diversifient à l'infini; et sans doute il a pu s'en trouver dans le nombre de fort peu légitimes, tandis qu'on ignorait une grande partie des causes providentielles. Cela peut-il infirmer la légitimité des croisades? Pas le moins du monde. Même à s'en tenir aux intentions qui animaient les croisés, il est facile de montrer qu'ils ont pu connaître un assez grand nombre des

(1) *Réussir* et *être utile* sont sans doute deux choses différentes; mais nous donnons les deux sens tout ensemble à chacun de ces deux mots, parce que nous parlons d'un fait qui a *réussi à être utile*.

causes réelles, pour n'avoir aucun scrupule sur la justice de leurs efforts; et si ensuite on sort de ce point de vue étroit, pour examiner la question objectivement, on voit clairement que les croisades étaient en elles-mêmes infiniment plus légitimes que leurs auteurs ne pouvaient s'en douter. On peut dire la même chose de leur utilité, et cela s'applique non-seulement aux masses, mais encore aux chefs et même aux papes. Outre la grâce d'état, une espèce d'instinct avertissait ces derniers de ce qui était nécessaire au salut de leur troupeau; mais ils ne voyaient pas toute la portée de ce grand mouvement qu'ils encourageaient, et voilà ce qui prouve qu'ils étaient poussés par la force des choses, ou plutôt inspirés par la bonté divine.

Du reste il ne suffit pas, pour aller au fond de la question des croisades, de la considérer uniquement en elle-même, le fît-on du point de vue le plus élevé; il faut encore la rattacher à toutes celles qui lui sont unies par des rapports intimes. Ainsi, mission providentielle de l'islamisme, situation des Saints-Lieux, rapports passés et futurs de l'Europe avec l'extrême Orient, avenir du monde gréco-slave, colonisation de l'Algérie, retour des schismatiques orientaux à l'unité romaine, étude de la civilisation arabe, telles sont quelques-unes des questions qui se rattachent plus ou moins à celle des croisades, et dont la réunion forme ce problème immense qu'on a souvent appelé

de nos jours *Question d'Orient.* Pour assigner aux guerres saintes la place qu'elles occupent dans ce vaste ensemble, il faudrait de longs détails qui nous sont interdits : bornons-nous à signaler, parmi les diverses faces de la question d'Orient, celle qui réunit la double condition d'être éminemment actuelle et intimement liée à l'idée des croisades.

Posons d'abord un fait : c'est que, malgré le prosélytisme ardent qu'il déploie encore en Afrique et en Océanie, le mahométisme a fait son temps. L'Europe, qui l'avait attaqué de front pendant le moyen-âge, l'a pris en queue au XVIe siècle par la conquête de l'Inde; et depuis cette époque il est arrivé de chute en chute à cet état sans nom qui flotte incertain entre la vie et la mort. Oui, nous verrons peut-être la ruine totale de ce colosse aux pieds d'argile. Un soir, de graves philosophes, après avoir donné trois cents ans de vie à l'Église de Dieu, en donneront le double à l'Église de Mahomet. Ils s'endormiront sous le poids de leurs pensées; la nuit viendra, et avec elle l'orage; le vent de l'occident soufflera sur l'islamisme, et le lendemain les nations chrétiennes se demanderont où sont ses cendres.

Toutefois la lutte ne sera pas finie encore : nous aurons changé d'adversaires; nous n'aurons pas changé notre condition militante. Après les juifs, sont venus les païens ; aux païens ont succédé les musulmans; derrière les musulmans s'avancent déjà les

schismatiques. C'est que les ennemis de l'Église, bientôt fatigués et bientôt meurtris, ont besoin de se relayer souvent pour tenir tête à cette fille du ciel, qui depuis deux mille ans est toujours dans l'arène, seule infatigable, seule immortelle.

Les schismatiques, tels sont donc les adversaires nouveaux contre lesquels nous devons ouvrir une croisade, diplomatique d'abord, puis littéraire et apostolique, puisque, pour le moment, ces armes sont seules permises. Et si des apparences trompeuses nous faisaient croire le triomphe impossible, rappelons-nous les promesses divines et leur accomplissement si souvent répété. Comment tremblerions-nous devant ces nouveaux ennemis, nous qui tant de fois avons vaincu leurs vainqueurs?

Leur force d'ailleurs est plus apparente que réelle; leur égoïsme seul est sans bornes. Au lieu d'imiter nos croisades, ils les ont contrariées tant qu'ils ont pu, quoique le danger fût plus prochain pour eux que pour nous; et ils vivent depuis quatre siècles dans une servitude qui a fini par passer dans leur nature. Les souffrances ne les ont pas corrigées; elles n'ont fait que rétrécir leurs idées déjà si étroites, et qu'aigrir leurs cœurs déjà si haineux. Leurs prélats en sont venus à ce point d'acheter au sultan la juridiction spirituelle, et cela sans rougir; ces consciences qui n'ont pas voulu de l'autorité légitime subissent volontairement le plus honteux esclavage, et si le

pape se glorifie d'être appelé *serviteur des serviteurs de Dieu*, le patriarche byzantin mérite bien qu'on l'appelle serviteur des serviteurs du diable!

Mais si l'avilissement des coryphées du schisme doit nous remplir de confiance, leur audace doit exciter notre zèle. Plats et serviles devant la puissance, ils sont fiers et violents devant la faiblesse; ils se vengent sur les malheureux catholiques des avanies qu'ils souffrent des Turcs, et ils se consolent du rôle de victimes par celui de persécuteurs.

Ce n'est donc pas ici une digression oiseuse; nous sommes en plein dans notre sujet. Nous l'avons dit plus haut, le but direct des croisades a été atteint; mais ce grand résultat est sur le point de périr. La chrétienté a arrêté jadis les musulmans, qui voulaient lui enlever la possession des Saints-Lieux : ne fera-t-elle rien contre les schismatiques, qui, par d'autres moyens, menacent aujourd'hui cette possession si chèrement achetée? Et cela nous conduit à une observation fondamentale : c'est qu'il ne faut pas considérer les croisades comme un fait isolé et sans analogues. Il faut y reconnaître deux élements : l'un que j'appellerai permanent, et qui se retrouve sous diverses formes à toutes les époques de la vie de l'Église ; l'autre, transitoire et accidentel, qui devait son existence à des circonstances passagères.

Mais ce n'est pas tout : parvenue à ce point, la question peut s'élargir encore. De même que les

croisades ne sont qu'une face de la question d'Orient, de même ce vaste problème n'est qu'une face de ce qu'on pourrait appeler la politique extérieure de l'Église. Il y a plus : cette politique extérieure elle-même n'est qu'une partie de la lutte entre le bien et le mal, lutte grandiose à laquelle viennent aboutir toutes les agitations de ce monde, et qui attire tant d'affronts à l'arbre du salut, soit par l'insolence des uns, soit par le découragement des autres. Les croisades du moyen-âge ne sont qu'un épisode de cette croisade séculaire qui dure encore, et qui ne finira qu'à l'aurore du grand jour où la croix, radieuse à jamais, n'aura plus que des amis heureux et des ennemis vaincus.

NOTES.

Nous rejetons ici certains détails qui auraient surchargé le corps de l'ouvrage, et qui peuvent cependant offrir de l'intérêt pour quelques lecteurs.

NOTE A.

(SUR JÉRUSALEM.)

Pour compléter ce que nous avons dit sur les collines, enceintes, portes et quartiers de Jérusalem, il faut avertir que Acra est plus au nord que le Calvaire, et Moriah plus au nord que Sion ; de sorte que la partie *ouest* de la ville actuelle s'avance davantage vers le nord, et la partie *est*, davantage vers le sud. Les trois autres enceintes avaient de plus, au midi, Ophel et une partie de Sion, qui sont aujourd'hui hors des murs. Au nord, la troisième enceinte avait Besetha de plus que l'actuelle, et les deux autres avaient le Calvaire de moins ; la première même n'avait pas Acra. En ne tenant pas compte de la troisième enceinte, celle d'Agrippa, qui n'a duré que très peu de temps, on voit donc qu'il faut distinguer à Jérusalem comme à Rome trois catégories de quartiers : 1° ceux qui faisaient partie de la ville ancienne et qui sont encore dans la nouvelle ; 2° ceux qui n'ont jamais fait partie que de la nouvelle ; 3° ceux qui n'ont fait partie que de l'ancienne.

Outre les quatre portes dont nous avons parlé, il y en a au sud une cinquième, qui est fort petite et qui conduit du quartier des Maugrabins (partie du quartier musulman) dans la vallée de Tyropéon (vallée qui sépare Ophel de Sion).

Quant aux portes anciennes, elles sont de trois sortes : les

unes existaient dans l'enceinte actuelle; les autres, dans des enceintes situées maintenant hors des murs; les autres, enfin, dans des enceintes dont la place se trouve aujourd'hui dans l'intérieur de la ville. En voici une énumération aussi complète que possible.

1° La porte *Gennath*, ou des Jardins, située à l'angle droit que faisait la seconde enceinte pour laisser le Calvaire en dehors de la ville. C'est sans doute la *porta ferrea*, par où saint Pierre alla de sa prison (Golgotha) à la maison de Marie (Sion). Cette porte existait dans les deux premières enceintes, mais non dans les deux dernières.

2° La porte *Judiciaire*, située entre la précédente et celle de Damas, est celle par où sortit Notre-Seigneur chargé de sa croix; elle n'exista, comme porte de la ville, que dans la seconde enceinte, et est encore très bien conservée.

3° et 4° Entre les deux portes précédentes, on trouve les restes de deux autres que l'histoire ne nomme pas.

5° La porte d'*Hérode*, à l'est de celle de Damas; elle est aujourd'hui murée, et n'a pu exister que dans la seconde enceinte, qui à cet endroit se confond avec l'enceinte actuelle.

6° et 7° Au-dessous de la porte Saint-Étienne sont deux autres portes donnant dans le temple, qui ont pu exister dans toutes les enceintes. L'une est la porte Dorée, par où Notre-Seigneur Jésus-Christ fit son entrée triomphale; l'autre, la porte des Brebis, par où l'on faisait entrer les victimes.

8°, 9° et 10° Le temple avait trois autres portes du côté du midi : celles de la *Vallée*, des *Chevaux* et des *Eaux*. Ces deux dernières étaient des portes du temple, mais non de la ville; les trois précédentes conduisaient du temple au dehors de la ville.

11° La porte Sterquiline était à l'orient sur le mont Ophel; son emplacement est aujourd'hui hors des murs; Notre-Seigneur y passa pour aller du jardin des Oliviers chez Anne.

12° La porte de la Fontaine était dans le renfoncement profond de la muraille entre Ophel et Sion.

13° La porte des Esséniens était dans la direction de la porte actuelle de Sion, mais beaucoup plus au sud. Comme les deux

précédentes, elle était dans une enceinte dont l'emplacement est situé hors des murs actuels.

Il y avait sans doute d'autres portes dans la troisième enceinte, si vaste du côté du nord; mais elles ne sont pas connues.

Au reste, pour approfondir ces matières obscures, il faudrait d'immenses travaux. Un excellent ouvrage que l'on pourrait consulter dans ce but, c'est celui du franciscain Quaresmius; mais il serait bon d'y joindre les recherches de plusieurs voyageurs allemands, comme Schultz, Schubert, etc.

Comme on l'a vu au chapitre XXI, il suffit à la rigueur pour voir Jérusalem de quatre excursions, dont deux pour l'intérieur de la ville et deux pour les environs. Dans la première, on suit la Voie douloureuse et l'on voit ainsi presque tout le quartier musulman, qu'elle coupe en deux, et le quartier chrétien, où elle aboutit (c'est-à-dire Acra, Golgotha et le nord de Moriah). Dans la deuxième, on parcourt les quartiers des Arméniens et des Juifs, qui occupent le mont Sion, et le reste du quartier musulman, au sud de Moriah. La troisième excursion est consacrée à l'est et au sud des environs, et la quatrième au nord et à l'ouest. Tout cela peut se voir en deux jours; mais différentes causes font qu'on reste toujours plus longtemps à Jérusalem. Il est bon, après avoir examiné les détails, de faire le tour de la ville et d'en étudier l'ensemble du haut du mont des Oliviers. Souvent aussi on y est retenu, soit à cause du mauvais temps, des indispositions, des visites, des solennités, des lettres à écrire, des notes à prendre, ou des livres à consulter sur les lieux, soit à cause du désir que l'on éprouve de visiter plusieurs fois le Saint-Sépulcre et la Voie douloureuse.

Les détails qui suivent sont disposés dans le même ordre que les matières du chapitre XXI.

On dit que l'accès de la mosquée d'Omar est interdit aux catholiques, sous peine d'excommunication, à cause du danger d'apostasie. Il est certain que les Turcs n'entendent pas raison sur cet article. On raconte qu'un Anglais, muni d'un firman, parvint à y entrer, mais ne reparut plus. Du moins il est de règle que nul chrétien ne peut en sortir sain et sauf sans avoir

embrassé l'islamisme. Quelques voyageurs européens y ont cependant pénétré à la faveur d'un déguisement, et nous savons par eux que l'intérieur de la mosquée est loin d'être aussi remarquable que l'extérieur, qui se voit de la montagne des Oliviers.

La Voie douloureuse, qui devrait, comme le Calvaire, être richement ornée, est dans un état de délabrement déplorable. Les stations ne sont indiquées par rien d'apparent; la cinquième se reconnaît sur un mur par un petit enfoncement dans lequel les Juifs et les Turcs viennent souvent cracher pour empêcher les chrétiens d'y porter leurs lèvres.

On a dit sans aucun motif que le coq dont parle le récit de la Passion avait chanté près du lieu de la deuxième chute; ce fait est arrivé dans la maison de Caïphe.

Les Arméniens, dans leur grande église, comme dans celle qui est bâtie sur le lieu de la maison d'Anne, montrent, comme des reliques, diverses pierres dont la légende ne se trouve plus ni dans mes notes ni dans mes souvenirs.

Il est bon de monter plusieurs fois sur le mont des Oliviers, soit pour jouir du coup d'œil, soit pour étudier la ville. On remarque alors que les quatre faces des murailles correspondent aux quatre points cardinaux. Le mur oriental, placé vis-à-vis du mont des Oliviers, est droit et longé par la mosquée d'Omar; le mur méridional, sinueux et bâti sur un terrain inégal, coupe en deux le mont Sion. On voit dans la ville de grands espaces déserts à l'extrémité nord et à l'extrémité sud. A l'ouest, le jardin arménien, et à l'est, l'esplanade du temple, retrécissent encore l'espace réservé aux maisons. On aperçoit aussi les tombeaux des Juifs qui remplissent la vallée de Josaphat, ainsi que le torrent de Cédron, qui la quitte pour tourner à l'est, vers Saint-Sabas et la mer Morte.

Les belles grottes qui portent le nom des *Juges*, avec lesquels elles paraissent n'avoir aucun rapport, étaient peut-être les monuments les plus remarquables d'un cimetière public. Quand on les a visitées, si l'on s'écarte un peu de l'enceinte d'Agrippa dans la direction de l'ouest, on voit les ruines de plusieurs tom-

beaux, entre autres de celui d'Hélène et d'Isate, son fils, sur la colline où était le camp de Titus avant qu'il se fût emparé de la troisième enceinte. On arrive ensuite au *réservoir supérieur*, grand bassin qui occupe l'extrémité septentrionale de la vallée de Gihon, et qui communiquait par un aqueduc avec la piscine d'Ezéchias (aujourd'hui située dans la ville, au quartier des chrétiens). Près de ce réservoir est le *champ du foulon* dont parle Isaïe, ainsi que le tombeau d'Hérode Agrippa, qui mourut à Césarée rongé par les vers. C'est à cet endroit qu'Isaïe prédit la naissance du Messie, et que 185,000 Assyriens furent tués miraculeusement à la prière d'Ezéchias. A l'autre extrémité de la vallée de Gihon, c'est-à-dire à l'endroit où elle rejoint la vallée de Géhenna, est le *réservoir inférieur*, auprès duquel l'aqueduc de Ponce-Pilate passait au-dessus de la vallée. A l'ouest de ce réservoir, sont un assez grand nombre de ruines qui proviennent de monuments peu anciens.

Quand on connaît l'ensemble et les détails de la ville sainte et de ses environs immédiats, on peut avec fruit étudier les diverses routes qui y aboutissent, et les nombreux aqueducs qui ont été construits pour y amener l'eau. Il vaut mieux connaître Jérusalem à fond que de la parcourir superficiellement, pour faire dans toutes les directions de la Palestine des voyages lointains, fatigants et peu utiles. A part Bethléem, Saint-Jean, Ramlé et Jaffa, qu'on ne peut se dispenser de voir, les autres localités de la Judée, quelque célèbres qu'elles soient, n'offrent aujourd'hui presque rien d'intéressant. Le voyage du Jourdain et de la mer Morte est le seul dans lequel le voyageur puisse être dédommagé de la peine qu'il se donne ; mais on peut y suppléer par la magnifique vue dont on jouit du haut de la montagne des Oliviers. Ce voyage est d'ailleurs assez difficile en temps ordinaire. Pour n'avoir rien à craindre de la part des Bédouins, il faut passer un contrat avec un de leurs chefs, et lui payer chèrement le droit de n'être pas volé. De plus, il faut nécessairement passer plasieurs nuits sous la tente, et enfin on doit se condamner à des marches forcées si l'on veut voir le fleuve et la mer dans une certaine partie de leur étendue.

L'église du Saint-Sépulcre a plus de 100 mètres de long à l'intérieur, sans compter l'église souterraine de l'Invention-de-la-Sainte-Croix. Sur le Calvaire, on voit le roc nu non-seulement à l'endroit de la fente miraculeuse, mais aussi à celui où la croix fut plantée. Seulement les Grecs ont enlevé en 1808 la pierre qui était là pour la transporter à Constantinople. Ils l'ont perdue dans un naufrage et en ont remis une autre sur le Calvaire.

Quelques écrivains prétendent que la tête d'Adam a été ensevelie sous le lieu où Notre-Seigneur fut mis en croix.

Le monument du Saint-Sépulcre est fort petit (28 pieds de long). La seconde chapelle où est le tombeau pourrait contenir à la rigueur quatre personnes à genoux ; mais un homme prosterné la remplit tout entière. Pour y dire la messe, on met une planche au-dessus du tombeau.

Les Grecs prétendent que le centre du monde est dans la partie de l'église où ils font leurs offices (le chœur).

NOTE B.

(SUR BETHLÉEM.)

De la deuxième grotte (celle de Saint-Joseph) on peut aller dans celle de la Nativité par un assez long détour ; mais comme elles ne sont séparées que par un mur, il est probable que saint Joseph pouvait aller directement de l'une dans l'autre par une porte aujourd'hui obstruée. Au village des Pasteurs on montre une maison qu'on dit avoir été habitée par saint Joseph ; mais cela n'est rien moins qu'authentique. La grotte du Lait contient une pierre blanche et tendre dont tous les jours on emporte des fragments ; les nourrices qui ont perdu leur lait y viennent en pèlerinage. — A ce que nous avons dit sur le costume des femmes en Orient, il faut ajouter qu'en certaines parties des provinces arabes elles portent sur la tête une espèce de corne. Ailleurs et notamment en Egypte, elles ont au bout du nez des pendants attachés à un voile noir qui est divisé en deux parties pour laisser les yeux à découvert.

NOTE C.

(QUESTION DES SAINTS-LIEUX.)

Nous n'avons voulu entrer dans aucun détail sur les moyens par lesquels les Grecs ont usurpé les Lieux-Saints. Sans parler du vol à main armée, à coups de bâton, qui est leur élément quotidien; sans parler des faux témoins qu'ils subornent, et des pièces fausses qu'ils fabriquent, comme l'ont proclamé les sultans; sans parler de leur habitude de corrompre les juges et les pachas au moyen des sommes qu'ils extorquent à leurs pèlerins, que n'y aurait-il pas à dire sur les calomnies dont ils ont souvent chargé nos religieux, calomnies dont l'odieux est souvent effacé par le ridicule? Que n'y aurait-il pas à dire sur leur effronterie, qui les portait quelquefois à exploiter l'honneur de leurs femmes et de leurs filles pour mieux réussir? Nous ne pourrions pas écrire tout ce que nous savons là-dessus; mais on n'aura pas de peine à comprendre combien, dans les derniers siècles, les Grecs, solidement établis à Jérusalem et à Constantinople, pouvaient facilement saisir les occasions favorables à leurs desseins, et combien ces occasions devaient se présenter souvent dans un pays où l'arbitraire et la vénalité n'ont cessé que depuis l'intronisation du souverain actuel.

Parmi les moyens que la France pourrait employer pour venir au secours des catholiques de Terre-Sainte, il en est un dont nous n'avons rien dit au chapitre XXIII, et qu'il nous paraît utile de mentionner ici. Ce moyen consisterait à faciliter les pèlerinages. Les *papas* grecs, pour attirer leurs ouailles en Terre-Sainte, leur font croire que ce voyage est nécessaire au salut; aussi ces pauvres gens s'entassent par centaines sur des navires marchands, où ils restent exposés jour et nuit au grand air pendant une longue traversée. Jusqu'ici, au contraire, l'arrivée d'un pèlerin catholique était un événement, et l'Europe paraissait avoir oublié totalement le berceau de la doctrine qui l'a rendue si grande. De fervents chrétiens viennent de rompre avec éclat cette tradition d'indifférence. Un premier convoi de

quarante pèlerins a réjoui par sa venue les catholiques orientaux, et a ravivé par ses récits l'attention de l'Occident. Le gouvernement, nous l'espérons, encouragera ce mouvement salutaire. Lui qui accorde le passage gratuit aux musulmans qui se rendent d'Algérie à La Mecque, fera la même faveur aux chrétiens peu aisés qui voudraient aller en Terre-Sainte. On pourrait réserver pour ces pèlerins quelques lits des deuxièmes places sur les paquebots, ou mieux encore leur consacrer un paquebot spécial, qui, organisé sans luxe, les conduirait à Jaffa deux ou trois fois l'an. Il serait bon aussi de provoquer en Palestine la création d'établissements qui pussent diminuer les souffrances du voyage, et subvenir aux besoins d'une nombreuse caravane.

Quant au dernier moyen par nous proposé au chapitre XXIII, nous croyons devoir présenter une courte observation. L'obligation de prier pour les besoins généraux de l'Église est souvent rappelée dans nos chaires et dans nos tribunaux sacrés. Si ces utiles recommandations étaient appliquées avec ensemble aux besoins de la Terre-Sainte ; si tous les écrivains catholiques, mettant de côté, les uns, leur penchant trop vif pour certaines puissances schismatiques, les autres, les préoccupations exclusives qu'engendre l'esprit de parti, se réunissaient dans une résolution généreuse de mettre leur plume au service de l'Eglise, quel mouvement tous ces moyens réunis n'imprimeraient-ils pas à l'opinion française? quelle force cette opinion unanime ne donnerait-elle pas au gouvernement pour faire prévaloir ses bonnes intentions? Et encore nous faisons abstraction de l'efficacité surnaturelle de la prière. Nous ne craignons pas d'engager vivement tous les esprits sérieux à réfléchir sur ce grave sujet, et à profiter des circonstances, aujourd'hui si favorables, pour travailler, dans la mesure de leurs forces, à la délivrance du tombeau du Sauveur.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

Paris. Imprimerie Lacour et Cie, rue Soufflot, 16.

